BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
12
17 E
12

39-17

14. 10. B. 23

NOUVEAUX ESSAIS DE MORALE

SUR

LE LUXE ET LES MODES;

L'USAGE DE L'ESPRIT ET DE LA SCIENCE,

LA CHASTETE' DU STYLE ET DU LANGAGE,

L'ANTIPATHIE ET LA BIZARRERIE,

LES DUELS,

LA CRAINTE DU TONNERRE,

Et sur ces paroles Proverbiales.

IL NE FAUT PAS DISPUTER DES GOUTS.

A PARIS,

DANIEL HORTEMELS, ruë S. Jacques, au Mœcenas.

M. DC. XCI.

Avec Privilege du Roy.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

2-12

QUELQUES OBSERVATIONS QUI SERVIRONT DE PREFACE A CES ESSAIS.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

ON peut remarquer comme une des merveilles de la Religion de JESUS-CHRIST, & alleguer comme une des preuves de l'infaillibilité de ſon Egliſe, l'exactitude & la ſainteté de la Morale qui eſt répanduë dans nos Livres, malgré le dereglement & la corruption de nos mœurs. En effet, le ſiecle tout corrompu qu'il eſt, n'a pas la force d'étouffer les lumieres de la Morale Evangelique, ni d'empêcher un tres grand nombre d'excellens Ouvrages,

qu'on a imprimez depuis vingt ou trente ans, & qu'on imprime encore tous les jours ſur cette matiere ; leſquels ſont autant de témoignages de la Puiſſance de l'Eſprit Saint qui gouverne l'Egliſe. Car ſi un Eſprit ſuperieur à celuy de l'homme ne ſe mêloit de ce gouvernement, comment ſe pouroit-il faire qu'on écrivît avec authorité d'une maniere ſi oppoſée aux maximes du monde ? Ne ſerions-nous pas reduits à ce triſte état, que déplore un Sage de la Gentilité, de n'oſer parler exactement de la Morale, même dans les Livres ?

Ciceron dans ſon Oraiſon, pour Cœlius.

Mais ſi JESUS CHRIST, qui eſt toûjours avec ſon Egliſe, ſuivant ſa promeſſe, l'aſſiſte d'une maniere ſi viſible, en ſuſcitant toûjours des perſonnes, qui nous remettent devant les yeux, ſoit de vive voix, ſoit par écrit, les regles de ſa Morale ; Il faut avoüer à nôtre confuſion, qu'il y a bien peu de cette divine Semence, qui ſoit

reçûë dans la bonne terre, & qui porte le fruit qu'elle doit porter. On loüe, on écoute avec aſſiduité & avec plaiſir les bons Prédicateurs : on fait une grande eſtime des bons Livres ; & avec tout cela on avance peu dans la vie Chrêtienne. D'où peut venir ce malheur ? Je vais tâcher d'en faire remarquer quelques cauſes dans les Obſervations ſuivantes.

OBSERVATION PREMIERE.

On lit par une pure curioſité.

Le plus ſouvent on lit les Livres de Morale & de Pieté avec un eſprit de curioſité, & non pas avec un deſſein ſincere d'en profiter, en s'appliquant à ſoy-même toutes les maximes qu'on y peut trouver. Et Dieu ne pouvant pas répandre ſa Benediction ſur des lectures, qu'on ne fait pas pour luy, il arrive qu'on lit toutes ces veritez, ſans penſer ſeulement à s'en ſervir, & qu'on entretient ſon eſprit d'une infinité de regles de Morale,

ſans pourtant changer la moindre choſe dans la conduite de ſa vie.

Ne devrions nous pas nous ſouvenir, que l'eſprit de curioſité eſt une des plaïes de l'homme, condamnée par l'Apôtre, auſſi bien que la concupiſcence de la chair & l'orgueil de la vie; & que ſi nous voulons que nos lectures nous ſoient utiles, nous devons premierement chercher le Royaume de Dieu & ſa Juſtice? En effet, comment nos lectures pouront elles nous être ſalutaires, pendant que nous n'y chercherons pas nôtre ſalut avant toutes choſes?

S. Auguſtin faiſoit autrefois la même obſervation dans un de ſes Sermons. *Il y en a beaucoup* (dit-il) *qui recherchent avec grande étude les diſcours de la Sageſſe, non pas pour les pratiquer dans leur vie, mais ſimplement pour les ſçavoir; non pas pour parvenir à la lumiere de Dieu par la pureté des mœurs que commande la Sageſſe: ce qui eſt veritablement la Sageſſe; mais pour acquerir*

oire des hommes par la ſcience
'iſcours de la Sageſſe : ce qui eſt
pure folie. Ils ne cherchent donc
la Sageſſe, quand ils ſemblent
:her la Sageſſe. Car s'ils la cher-
ent, ils vivroient ſuivant ſes ma-
es ; Ils cherchent à s'enfler eux-
ues, par les paroles de la Sageſſe.
l arrive que plus ils s'enflent par
paroles, plus ils ſont éloignez
le. Sed volunt verbis ejus inflari,
quanto magis inflantur, tanto
gis efficiuntur extra ipſam.

La litteraure Françoiſe eſt au-
rd'huy dans un haut degré de
; tout le monde s'en pique, &
femmes mêmes ; c'eſt pour cela
'on veut voir tous les Livres.
ais qu'on doit bien prendre
rde, ſelon l'avis de ce Pere, de
chercher qu'à s'enfler par cette
ture, au lieu de tâcher de regler
; mœurs par les maximes ſolides
: la Morale Evangelique, qui fait
veritable Sageſſe. *Verbum ſapiens* Eccli.21. 28
:odcumque audierit ſciens laudabit,
ad ſe adjiciet. Quand l'homme

habile entend une parole ſage, il la louë & ſe l'applique.

OBSERVATION II.
Qu'on n'a pas de juſtes idées de la Morale Chrêtienne.

On lit les Traitez de la Morale Chrêtienne, ſans avoir bien compris le merite & l'excellence de cette Morale ; & combien ſes maximes ſont au deſſus des forces ordinaires des hommes. On a lû celle des Payens comme une Morale que l'homme pouvoit mettre en pratique quand bon luy ſembloit : On lit de même celle de J. C. Dans cette croyance, on n'adore pas les Bontez de Dieu de nous avoir revelé ces veritez ; on ne luy rend pas les actions de graces qu'on luy doit : enfin, on ne joint pas la priere à la lecture, pour obtenir de ſa Miſericorde les graces dont on a beſoin, pour pratiquer ce qu'on lit. On ſe contente de faire quelques legeres reſolutions de pratiquer ces regles l'année prochaine;

exemple, quand on ſera ſorti
ıe telle affaire, quand on ſera
:ié, ou peut-être quand on ſera
ıx.

l faut au contraire, lire ces Li-
:s avec de grands ſentimens de
pect; quand ils ont l'approba-
›n de l'Egliſe & du Souverain. Il
s faut lire comme des Livres, qui
›ntiennent des veritez difficiles
comprendre à l'homme charnel
t ſuperbe. Car il eſt vray que
i nôtre Religion renferme des
Dogmes infiniment élevéz au deſ-
ıs de l'entendement humain; elle
renferme auſſi des regles de Mo-
rale infiniment au deſſus des forces
de la volonté des enfans d'Adam.
C'eſt ce que JESUS-CHRIST nous
veut faire entendre, lorſqu'il *re-* Mat. 11. 25.
*mercie ſon Pere Celeſte d'avoir caché
ces Myſteres aux Sçavans & aux
Sages, & de les avoir revelez aux
petits.* Puiſqu'il fait ce remerci-
ment à ſon Pere, à l'occaſion de la
Penitence qu'il prêchoit, & que
S. Jean avoit prêchée avant luy; &

qui cependant étoit un Myſtere, que ceux à qui on la prêchoit ne pouvoient comprendre. Mais enfin, David ne regardoit-il pas les Commandemens de Dieu comme des Myſteres, dans l'intelligence deſquels l'homme ne pouvoit entrer par luy-même, & ſans le ſecours de la Grace, lorſqu'il diſoit à Dieu dans ſa priere : *Donnez-moy, Seigneur, de l'intelligence; afin que j'apprenne vos Commandemens?* Pſ. 118. Et ſi les mondains ſe ſervent pour combatre la Morale de J. C. des mêmes armes dont ſe ſervent les Heretiques pour combatre la Foy, c'eſt-à-dire de raiſonnemens humains; n'eſt-ce pas une preuve ſenſible que les uns n'entrent pas plus dans le ſens de cette Morale, que les autres dans le ſens des Dogmes?

OBSERVATION III.
On remet toûjours au landemain à ſe convertir.

Le dernier moyen dont ſe ſert

le Demon, pour retenir une perſonne dans ſes habitudes vicieuſes & criminelles, malgré les reproches de ſa conſcience, & les lumieres claires de la verité qui la preſſe; c'eſt de luy faire approuver tout ce qu'elle lit, & tout ce qu'elle entend de la bouche d'un Prédicateur ou d'un Confeſſeur; & de luy faire demander ſeulement un peu de terme pour le pratiquer. Sous ce terme, il n'y a point de gens ſi pervers qui ne promettent tout, & qui ne ſe promettent tout d'eux mêmes.

Je ne diray rien des prétextes ſous leſquels on demande ce terme: De la Jeuneſſe, par exemple; des engagemens des Charges, des Emplois, de la Condition, &c. on trouve ces prétextes combatus par tout. Mais une des plus fines illuſions dont ſe ſert le Demon, pour nous engager à demander ce delay, & à le prendre de nous-mêmes; c'eſt non ſeulement l'aſſurance qeu nous nous donnons, de vivre aſſez

pour nous convertir & changer nôtre vie mondaine, dans une vie qui ait quelque air de Chriſtianiſme ; mais encore la croyance que nous avons, que les paſſions & les attachemens, qui nous empêchent d'embraſſer dés aujourd'huy cette vie, ceſſeront abſolument dans un âge plus avancé ; & que ſur le declin de nôtre vie, la Penitence & la retraite n'auront pas pour nous toute la laideur & toutes les incommoditez, avec leſquelles nous les enviſageons maintenant, qu'on nous les montre de prés.

Ces illuſions trompent bien des Gens, & je puis dire qu'elles nous trompent preſque tous, & nous expoſent aux ſurpriſes de la mort, ſans que nous ayons rien fait de ce que nous nous étions propoſé. Je n'allegueray contre la fauſſe confiance que nous avons de vivre, que ces paroles de S. Auguſtin :

Sur le Pſ. 144. *Dieu a promis qu'il vous pardonneroit, quand vous vous convertiriez à luy ; mais il ne vous a pas promis de*

vous donner de landemain. En verité il faut que nous ſoyons terriblement enſorcelez, pour remettre une choſe abſolument neceſſaire à nôtre Salut éternel ; ſur l'aſſurance d'une autre auſſi incertaine que la vie, dans les perſonnes mêmes les plus jeunes & de la plus grande ſanté, comme l'experience journaliere le fait voir.

Mais il eſt à propos de montrer combien on ſe ttompe, lorſqu'on ſe flate que dans la vieilleſſe on aura plus de facilité à ſe convertir veritablement. Pendant que nous ne travaillons point effectivement à nous remplir le cœur de l'amour de Dieu, nous le rempliſſons par neceſſité de l'amour de la creature : car il ne ſçauroit demeurer vuide ; & plus cet amour de la creature jette de profondes racines dans nôtre cœur, plus nous avons d'oppoſition à celuy de Dieu, & par conſequent à ſa Loy : puiſqu'il n'y a en effet que l'amour de Dieu, qui nous rende ſa Loy douce &

facile. De ſorte qu'humainement parlant, il paroît impoſſible, que ceux qui ont negligé leur converſion dans la jeuneſſe & dans la vigueur de l'âge, en puiſſent faire une veritable & ſincere dans leur vieilleſſe.

En effet, l'experience fait voir que ſi les perſonnes qui avancent en âge ſe corrigent de certaines paſſions, ou plûtôt, ſi certaines paſſions les quitent avec la chaleur du ſang & l'abondance des eſprits; ce n'eſt que parce qu'il en renaît d'autres de leur ſang preſque glacé dans leurs veines, comme on voit certaines plantes pouſſer ſous la neige. Ainſi ces perſonnes ont toûjours dans le cœur le même amour dominant, & ne font que changer de differentes paſſions pour les creatures. Ce qui fait qu'il eſt impoſſible (je parle ſelon l'homme) qu'ils conçoivent les ſentimens d'une parfaite converſion à Dieu, & d'une veritable pieté. Ils peuvent bien à la verité pratiquer cer-

ıs devoirs exterieurs de Reli-
n avec plus d'exactitude, que
ıs la jeuneſſe ; mais ce n'eſt pas
ijours une marque qu'ils en
:nt le cœur plus religieux.
Enfin, pour ſurmonter ſes paſ-
ns, il faut de la force ; nous
yons par experience, que les
rſonnes les plus foibles ſont les
us impuiſſantes à ſe vaincre elles-
êmes. Que pourons nous donc
ire dans nôtre vieilleſſe, avec un
eur encore plus deſſeiché & plus
ffoibli que nôtre corps, par tou-
:s les differentes paſſions dont il
été le ſiege ?

Soyons donc aſſurez, que ſi
endant que nous ſommes jeunes
ious n'allons pas à Dieu, qui nous
ppelle, & que ſi nous écoutons
ous les faux prétextes que nous
nſpire le Demon pour differer,
nous aurons encore plus de diffi-
culté dans la vieilleſſe pour nous
convertir. Ne nous flatons point
que dans ce temps-là nous ſoyons
plus maîtres de nôtre cœur, pour

en faire à Dieu un Sacrifice de bonne odeur, que nous ne le ſommes aujourd'huy. L'avarice, par exemple, la crainte de manquer, l'ambition pour l'élevation de nôtre famille, &c. ne nous laiſſeront pas plus de liberté de le faire, que les paſſions & les amuſemens de la jeuneſſe. Je parle de ceux qui changent les paſſions de la jeuneſſe : car combien y en a-t il qui ne les changent jamais ?

Mais ſi nous ne ſommes pas plus maîtres de nous dans nos vieux ans, que nous l'avons été dans la fleur de l'âge ; les difficultez & les rigueurs de la Penitence ne ſeront pas encore moins grandes à nos yeux. Car ce qui nous fait croire aujourd'huy que nous la ferons plus facilement dans un temps reculé ; c'eſt qu'en la differant nous l'éloignons de nôtre vûë, & en l'éloignant nous ne la voyons point telle qu'elle eſt. Au lieu que quand on s'en approche, pour la faire tout de bon ; alors on en voit

toutes les peines, qui ſont pour nous toûjours d'autant plus grandes, que nous avons moins de force.

Il eſt donc vray que le temps le plus propre pour nous convertir, eſt toûjours celuy auquel Dieu nous appelle, ou par quelque conſeil charitable d'un ſage Paſteur, ou par quelque pieuſe lecture, ou par quelque inſpiration ſecrete. La Sageſſe Chrêtienne eſt de tous les âges : *Confeſſez & ſervez Dieu, lorſque vous êtes veritablement vivant & ſain, ſouvenez vous de vôtre Createur au temps de vôtre jeuneſſe, & avant que viennent les jours d'affliction*, dit le Sage. Craignez enfin, que ſi vous refuſez à Dieu les beaux jours de vôtre vie, il ne veüille point de vos jours d'affliction ; & qu'il vous puniſſe d'avoir fait la ſourde oreille lorſqu'il vous appelloit, en ne vous écoutant pas lorſque vous l'appellerez. Le mépris qu'il fera de vous alors, ſera une juſte punition de celuy que vous aurez fait de luy.

Eccli. 17. 27. 12. 1.

OBSERVATION IV.
On ne juge pas bien de la perſonne de ceux qui écrivent.

Nous n'avons pas de juſtes ſentimens de ceux qui écrivent de la Morale. Nous nous imaginons qu'ilsne ſont pas faits comme nous; & qu'il leur eſt fort aiſé de parler comme ils parlent, parce qu'ils ne ſentent pas ce que nous ſentons. Cependant, il eſt vray que les Autheurs ne diſent que les fautes dans leſquelles ils ſont veritablement tombez; ou celles dans leſquelles ils ſe ſentent capables de tomber, par le fond de malice qu'ils découvrent en eux. En effet, où pouroient-ils prendre tout ce qu'ils diſent du cœur de l'homme, de ſon eſprit, de ſon imagination, & de ſes ſens, que dans eux-mêmes? l'uſage du monde ne les ſçauroit jamais rendre aſſez habiles pour en bien parler. On peut donc dire d'eux, qu'ils ne font autre choſe dans leurs ouvrages, qu'une pein-

ture hideuſe de leur interieur ; qui eſt capable de tout le mal qu'ils décrivent, ſi Dieu par ſa Grace ne les garantiſſoit de tout ce mal.

Il y a peut-être quelque honneur à eux, de faire ainſi leur confeſſion publique, & de tâcher d'être utile aux autres en ſe découvrant eux-mêmes. Mais d'un autre côté ils hazardent beaucoup, l'orgueil s'élevant ordinairement avec plus de force ſur les ruïnes des autres vices. Nous devons donc regarder ces Autheurs, comme des gens qui s'expoſent pour le ſalut d'autruy, comme des ſentinelles qui avertiſſent de l'ennemi, & qui d'un autre côté en ſont ſouvent plus proches que ceux qu'ils avertiſſent. *Celuy qui apprend* (dit ſaint Auguſtin) *n'a pas de peine à être humble, & celuy qui enſeigne a toutes les peines du monde à ſe deffendre de l'orgueil.*

Qui diſcit facile humilis eſt, qui docet laborat ut non ſit ſuperbus. Serm. 23. in Ser.

Appliquons nous donc ce qu'ils ont dit d'eux mêmes, puiſque nous ſommes faits comme eux, & qu'ils

ſont faits comme nous ; & prions pour eux par reconnoiſſance, afin que Dieu les preſerve de la vaine gloire, qu'ils pouroient concevoir de ce qu'ils n'auroient pas craint de ſe découvrir eux mêmes pour ſervir les autres ; & afin qu'ils ſoient les premiers à pratiquer ce qu'ils écrivent, de peur que leurs écrits ne s'élevent contre eux au Jugement de Dieu.

OBSERVATION V.

Nôtre imagination toûjours oppoſée aux maximes de la veritable Morale.

Les Philoſophes ont défini l'homme un animal raiſonnable ; mais le raiſonnable eſt la partie de ſon être, de laquelle il fait le moins d'uſage. L'imagination, qui eſt de ſa partie animale, le conduit en tout : & s'il ſe flate d'agir quelquefois par raiſon, c'eſt qu'il ne ſçait point faire le diſcernement de ce qui eſt l'ouvrage de la raiſon, d'avec ce qui n'eſt que celuy

le l'imagination. Il eſt vray que 'on n'apprend à faire ce diſcernement que par de longues meditations, & avec le ſecours des preceptes d'une bonne Philoſophie. Mais la Religion abrege toutes ces peines aux ſimples : Elle rétablit dans eux ſans etude le juſte empire de la raiſon, ſur l'imagination & ſur les ſens. Et un homme qui ſe laiſſe conduire avec ſimplicité aux maximes de l'Evangile, doit être aſſuré que ſon imagination n'a point de part à ce qu'il fait.

On ne ſçauroit donc rien écrire pour la Morale de JESUS CHRIST, que l'on ne parle contre l'imagination. De ſorte que ſi le Lecteur trouve quelque choſe, qui ne ſoit pas à ſon gré ; il doit toûjours craindre que ce ſoit ſon imagination qui le trompe, & qui ſe choque mal à propos de ce qu'il lit. Mais pour s'aſſurer de ce qui eſt en effet choqué dans luy, ou de la raiſon, ou de l'imagination, il n'a qu'à bien examiner ſi la choſe qui

le ſcandaliſe, bleſſe la Religion ou l'Etat, la Juſtice ou la Charité, le bien public ou celuy du prochain. Et s'il ſe trouve que ce qui luy fait de la peine, ne bleſſe point en effet toutes ces choſes, il ne doit plus douter qu'il ne ſente en luy-même de l'improbation pour ce qu'il *lit*, que parce qu'il voit tous les jours faire autrement; & qu'ainſi, c'eſt en effet ſon imagination prévenuë par certains uſages & certaines habitudes, laquelle ſe gendarme de ce qu'on les voudroit changer, & non pas la raiſon, qui ne trouve rien en elle même pour les ſoûtenir.

Qu'on ſoit donc preparé à ne trouver dans ces Diſcours de Morale, que des raiſonnemens qui combatent l'imagination; qu'on peut appeler à bon droit l'ennemie non ſeulement de la raiſon, mais encore de la Religion.

OBSERVATION VI.
L'érudition profane ordinairement dangereuſe pour la Marale Evangelique.

L'experience fait voir que les hommes les plus conſommez dans la lecture des livres profanes, & qui ſçavent le plus de Grec & de Latin, ſont ceux de tous qui le plus ſouvent ont le moins de goût pour la lecture des Livres de l'Ecriture ſainte, Cela peut venir de pluſieurs cauſes. En voicy quelque-unes.

Ces perſonnes ſont accoûtumées à la clarté, ou vraye, ou apparente, des diſcours de Philoſophes, & à l'éloquence pompeuſe des Orateurs Payens. Au lieu de ces ragoûts de l'eſprit humain, ils trouvent dans l'Ecriture des obſcuritez myſterieuſes, revêtuës d'un ſtyle extrêmement ſimple. Ainſi leur eſprit accoûtumé à ſe nourrir de feſtins en peinture, comme S. Auguſtin appelle l'érudition

craint de mettre au deſſus des Dieux: Ainſi enflez & bouffis de tous ces grands mots, & de tous ces beaux preceptes de Sageſſe, ils s'imaginent qu'ils les peuvent pratiquer, comme ils les peuvent lire: de ſorte qu'ils regardent la Sageſſe, qu'ils croyent chercher, comme l'ouvrage de leur propre induſtrie. Ciceron ne fait point de difficulté de le dire hardiment: *C'eſt* (dit-il) *le ſentiment de tous les hommes, qu'on doit demander à Dieu les biens de la fortune; mais que nous ne devons tirer nôtre ſageſſe que de nous mêmes.* Or un eſprit prévenu de ces maximes de l'orgueil le plus outré, ne ſçauroit qu'il ne ſe rebute de la lecture des Livres qui ſont pleins de maximes tout oppoſées: de ces Livres, qui ne parlent que des miſeres & des foibleſſes de l'homme & de ſon impuiſſance abſoluë pour le relever luy-même de ces miſeres & de ces foibleſſes. Il ne ſçauroit ſouffrir ces expreſſions: *Je perdray la Sageſſe*

Lib. 3. de Nat. Deor.

des Sages, & je reprouveray la Prudence des Prudens. Dieu a rendu folle la ſageſſe des hommes; ni tant d'autres, qui tendent à humilier l'homme: parce que l'humilité luy paroît une vertu du peuple & des petits eſprits.

Ces cauſes mal heureuſes éloignoient de la Religion Chrêtienne, qui fait la veritable Sageſſe, tous les Philoſophes du Paganiſme, particulierement les Stoïciens, qui étoient de tous les plus ſages à leurs propres yeux. *Ces Philoſophes* (dit Saint Auguſtin) *étoient dautant moins ſages, qu'ils croyoient pouvoir eux-mêmes ſe rendre ſages.* Mais elles en éloignent encore beaucoup de Philoſophes & de beaux Eſprits de ce temps. Car ſans l'humilité qui conſiſte à renoncer à ſes propres lumieres, pour ſe ſoumettre à l'obéïſſance de la Foy, & à reconnoître nôtre impuiſſance pour le bien, afin de demander à Dieu par nos prieres les forces neceſſaires

Eo quippe minus minuſque ſani ſunt, quo ægrotum animum à ſe ipſis ſanari poſſe crediderunt. Serm nunc 148.

pour le faire ; il n'y a point de Chriſtianiſme.

OBSERVATION VII.
Autant d'opinions particulieres dans la Morale que dans les Dogmes de la Foy.

Tout le monde crie contre ceux qui ſe veulent faire des Religions particulieres. L'Argument le plus invincible & le plus à la portée de toute ſorte de perſonnes contre les Proteſtans : c'eſt que par leur methode il y a autant de Religions que de têtes. Mais on ne fait point de reflexion, que chaque homme en particulier ſe voudroit conduire à ſa façon, changer, modifier, abroger même les regles de l'Evangile & de la diſcipline de l'Egliſe. Car chacun en veut être l'Interprete, pour les reduire & les appliquer à ſa fantaiſie. De cette maniere un chacun ſe fait une Morale & une Diſcipline particuliere ; & s'il luy étoit permis de rendre publics ſes ſentimens ſur

cette matiere, ils ſurpaſſeroient de beaucoup en nombre ceux des Philoſophes ſur le Souverain Bien. Quoique le plus ſçavant des Romains en conte juſques à deux cens quatre-vingt-huit.

On peut compter entre les ſources de ce mal, certaines paſſions ſecrees & favorites, auſquelles nous ne voulons pas qu'on touche. L'un ſe ſoumet volontiers à un tel precepte; mais un autre precepte le choque: comme un Heretique reçoit un tel dogme, & en rejette un autre. Chaque Chrêtien peut faire experience de ce que je dis pour la Morale; comme on l'a fait une infinité de fois depuis deux ſiecles, pour la Doctrine de la Foy.

Cependant comme on ne ſçauroit avoir une foy veritable, ſi on ne ſe ſoumet avec ſimplicité à tout ce que l'Egliſe nous propoſe à croire; nous ne ſçaurions auſſi nous conduire Chrêtiennement dans nos mœurs, qu'en nous ſoumettant avec la même ſimplicité

à la Morale de JESUS-CHRIST, de laquelle l'Egliſe nous inſtruit, & par les Livres qu'elle approuve, & par la bouche de nos Paſteurs. Ce n'eſt que de cette maniere qu'on peut marcher en aſſurance dans la voye de Dieu. *Celuy qui ſe conduit avec ſimplicité marche en aſſurance, & la voye du Seigneur eſt la force du ſimple ;* dit le Sage.

OBSERVATION VIII.

Ceux qui parlent ou qui écrivent de Morale, ne deſcendent pas aſſez dans les circonſtances particulieres.

Les ſept Obſervations précedentes regardent la perſonne des Lecteurs ; en voicy une qui regarde celle des Autheurs. C'eſt qu'ordinairement ceux qui écrivent ſur la Morale, ne deſcendent pas dans un aſſez grand détail des penſées & des actions humaines. Ils établiſſent de belles regles & des maximes tres-certaines ; & avec cela ils profitent peu, parce que les

hommes trouvent toûjours dans le particulier des exceptions, avec leſquelles ils ne manquent jamais de ſe mettre à couvert de ces regles, au moins à leurs propres yeux. C'eſt pour cette raiſon que ces Livres plaiſent, & que cependant ils font peu de fruit : Ils plaiſent d'autant plus, qu'ils contiennent des lumieres qui ſont agreables à l'eſprit, & que cependant ils ne nous preſſent pas dans la pratique.

C'eſt ſans doute ce qui faiſoit dire à S. Auguſtin, que *les hommes aiment la verité lorſqu'elle luit ſimplement ; & qu'ils la haïſſent lorſqu'elle les reprend.* Car on peut dire que la verité ne fait ſimplement que luire dans les regles & dans les maximes generales ; & qu'elle ne reprend que lorſque ces maximes ſont appliquées à nos actions particulieres. C'eſt auſſi ſans doute pour cette raiſon, que beaucoup de Prédicateurs & de Directeurs plaiſent, pendant qu'ils ne veulent

point venir au particulier ; & que quand ils s'en veulent mêler on ne les ſçauroit plus ſouffrir. Un Confeſſeur peut bien exhorter à faire penitence, & à reſtituer le bien mal acquis : Mais s'il dit qu'il faut faire telle penitence, jeûner tels jours, reſtituer une telle ſomme, ceſſer abſolument d'aller dans une telle maiſon, & de voir telles perſonnes ; alors il arrive que ce n'eſt plus un Juge & un criminel, ou un Medecin & un malade, qui ont affaire l'un à l'autre. Il en eſt de même d'un Prédicateur, on l'écoute quand il crie en general contre le luxe & contre la vanité, mais s'il vient au particulier, & qu'il nomme quelque choſe de ce qui compoſe l'attiral de la vanité, on ne manque pas de le tourner en ridicule ; quoy qu'il ne faſſe en cela que ce qu'ont fait les Peres de l'Egliſe.

Cependant c'eſt cette application des regles generales aux actions & aux circonſtances parti-

culieres, qui eſt utile pour les mœurs : parce que c'eſt par elle qu'on ferme tous les faux fuïans, où les hommes ſe ſauvent des priſes de la verité. Il eſt vray qu'il eſt difficile & à un Autheur, & à un Prédicateur, de deſcendre dans cette application d'une maniere agréable à l'Auditeur ou au Lecteur ; on ennuïe & on fatique l'un & l'autre par la longueur, dont on ne ſçauroit s'exempter, quand on veut entrer dans le détail. Mais c'eſt une neceſſité de le faire, ſi on ne veut pas ou parler ou écrire en vain, pour la plus grande partie du monde.

CONCLUSION de la Preface.

Voila des Obſervations ſur quelques-unes des cauſes du peu de fruit que font tant d'excellens Livres de Morale. Peut-être encore aprés ces Obſervations, la moiſſon ne ſera-t-elle pas plus abondante ? Mais cependant il ne faut

point que ceux qui ſont obligez de parler, ni que ceux à qui Dieu a donné quelques talens pour écrire, ſe découragent, ou ſe relâchent. Il faut preſſer à temps & à contretemps, comme le commande l'Apôtre; c'eſt-à-dire, ſoit qu'on plaiſe, ſoit qu'on ne plaiſe pas. Et pour s'animer dans ſes travaux, il faut jetter les yeux ſur ceux de JESUS CHRIST, ſur ſes jeûnes, ſes veilles, ſes voyages, ſes Sermons continuels aux troupes qui le ſuivoient, & conſiderer qu'avec toutes ces fatiques, celuy qui parloit d'une maniere, dont jamais homme n'a parlé, n'a encore converti qu'un tres-petit nombre de perſonnes. Que les Ouvriers ne ſe rebutent donc point de travailler dans la Vigne du Seigneur; quand ils ne contribuëroient qu'à la ſanctification d'un ſeul homme, ce fruit ſurpaſſeroit toûjours infiniment la grandeur de leurs travaux. Et ce qui donne de la joye aux Anges dans le Ciel, leur doit ſuf-

ſire pour leur donner de la ſatisfaction de leurs peines ſur la terre.

Peut-être trouvera-t-on que les ſept Diſcours qui ſont dans cet Ouvrage, ne ſont pas aſſez moraux, pour être compris ſous le titre d'Eſſais de Morale ; & qu'ils ſont un peu trop mêlez d'érudition & de Philoſophie, pour une Morale Chrêtienne. Mais il ſe faut ſouvenir que l'on eſt redevable à tout le monde, aux Sçavans & à ceux qui ne le ſont pas. Nous ſerions tous heureux, ſi nous avions cette ſimplicité Chrêtienne, qui reçoit ſans raiſonner les maximes de l'Evangile de JESUS-CHRIST. Mais à nôtre grand malheur, nous ſommes fort éloignez de cet état ; & le plus ſouvent nos études ne font que nous rendre plus difficiles ſur ces maximes. On a donc crû qu'il falloit tâcher de convaincre par des raiſonnemens, & par l'authorité des Payens mêmes, de laquelle on ne s'eſt pourtant ſervi que fort rarement, afin de faire

voir que la Morale de JESUS-CHRIST n'eſt ni trop dure, ni contraire à la raiſon. Et enfin, quelques traits d'érudition profane ou de Philoſophie que l'on trouve dans ces diſcours, on verra toûjours qu'ils ſont tournez du côté des preceptes de l'Evangile.

Les ſujets de quelques uns de ces Diſcours pouront auſſi paroître un peu extraordinaires. Mais l'uſage du monde a fait connoître à l'Autheur, que l'on avoit beſoin d'inſtruction ſur toutes ces matieres. Preſque tout le monde peche par le luxe & par entêtement pour les modes; & un tres-grand nombre peut être ſans y penſer: beaucoup de Sçavans ne font pas un bon uſage de leur eſprit & de leur ſcience. On bleſſe plus ſouvent qu'on ne s'imagine la chaſteté dans le langage & dans le ſtyle; & on ſe ſcandaliſe mal à propos de quelques perſonnes, qui parlent ou qui écrivent ſur des matieres delicates pour la pudeur,

de la maniere qu'ils ſont contrains de le faire : On eſt inſupportable aux autres par des bizarreries & par des antipathies, dont on n'éxamine pas aſſez les cauſes, pour s'en corriger : On ne fait pas tout ce que l'on doit pour procurer la punition des Duels, & pour les empêcher ; parce qu'on n'eſt pas aſſez perſuadé de l'énormité de ce crime : On craint trop, ou on ne craint pas aſſez le Tonnerre ; ce qui fait dire beaucoup de choſes, ou peu ſenſées, ou peu Chrêtiennes : Enfin, où on conteſte mal à propos ſur les goûts ; ou, par la crainte de paſſer pour avoir un eſprit contentieux, on n'inſtruit pas lorſqu'on devroit inſtruire.

Les hommes ont donc pour la plûpart, beſoin de leçons ſur tous ces ſujets. L'Autheur ſouhaiteroit les avoir reçûës le premier, & qu'elles fuſſent profondement gravées dans le fonds de ſon cœur, par celuy qui eſt le ſeul

veritable Maître des hommes; avant de ſervir d'organe pour les donner aux autres. C'eſt la priere qu'il fait à Dieu, & qu'il prie que l'on faſſe pour luy. *Amen.*

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU: ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE A nos amez & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Prevôt de Paris, Baillifs, Senêchaux, leurs Lieutenans Civils, & tous autres nos Officiers qu'il appartiendra; SALUT Nôtre bien-amé Daniel Hottemels Marchand Libraire de Paris, nous a fait remontrer que, ſous nôtre Permiſſion, il deſiroit faire imprimer & donner au public un Livre intitulé, *Nouveaux Eſſais de Morale*; il Nous a tres humblement fait ſuplier, luy accorder nos Lettres ſur ce neceſſaires. A ces Cauſes, Nous avons audit Expoſant permis & octroyé, permettons & octroyons, par ces Preſentes, d'imprimer ou faire imprimer ledit Livre, & ce par tel Libraire ou Imprimeur, en tel volume, marge, caractere, & autant de fois que bon luy ſemblera, pendant le temps de huit années conſecutives, à commencer du jour qu'il ſera achevé d'imprimer; iceluy vendre & diſtribuer par tout le Royaume: Faiſons deffenſes à tous Libraires-Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre ni diſtribuer ledit Livre, ſous quelque prétexte que ce ſoit; même d'Impreſſion étrangere & autrement, ſans le conſentement dudit Expoſant, ou de ſes ayant Cauſe; à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, quinze cens livres d'amende, & de tous dépens, dommages & interêts; à condition qu'il ſera mis deux Exemplaires dudit Livre en nôtre Biblioteque pu-

blique, un en celle du Cabinet des Livres de nôtre Château du Louvre, & un en celle de nôtre tres-cher & feal le Sieur Boucherat, Chevalier, Chancelier de France : comme auſſi de faire imprimer ledit Livre ſur de bon papier, & en beaux caracteres, ſuivant les Reglemens de la Libraitie & Imprimerie, des années mil ſix cens dix huit & mil ſix cens quatre-vingt ſix ; que l'Impreſſion s'en fera dans nôtre Royaume & non ailleurs, & de faire enregiſtrer ces Preſentes ſur le Regiſtre de la Communauté des Marchands Libraires & Imprimeurs de nôtre bonne Ville de Paris, le tout à peine de nullité des Preſentes ; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons faire joüir l'Expoſant & ſes ayant Cauſe, pleinement & paiſiblement, ceſſant & faiſant ceſſer tous troubles & empéchemens contraires : Voulons qu'en mettant au commencement ou à la fin dudit Livre l'Extrait des Preſentes, elles ſoient tenuës pour dûëment ſignifiées, & qu'aux Copies collationnées, par l'un de nos amez & feaux Conſeillers Secretaires, foy ſoit ajoûtée comme à l'Original : Mandons au premier nôtre Huiſſier ou Sergens, ſur ce requis, faire pour l'execution des Preſentes, toutes Significations, Deffenſes, Saiſies & autres Actes neceſſaires, ſans demander autre Permiſſion : CAR TEL EST NÔTRE PLAISIR. Donné à Paris, le vingt neuviéme jour de Septembre, l'an de grace mil ſix cens quatre-vingt-dix ; Et de nôtre Regne le 48. Signé, LOUIS ; Par le Roy, BOUCHER.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 8. Octobre 1690. *ſuivant l'Ar-*

reſt du Parlement du 8. Avril 1653 & celuy du Conſeil Privé de Sa Majeſté, du 28. Février 1665. Signé, J. AUBOÜYN.

Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois, le 5. Juillet 1691.

Les Exemplaires ont été fournis.

DISCOURS

DISCOURS SUR LE LUXE ET SUR LES MODES.

Attrita est Civitas vanitatis. Esa. 24.

La Ville de vanité a été détruite.

DIEU prédit par son Prophete qu'il détruira son Peuple, à cause de sa vanité. Et l'accomplissement de ce qu'il prédit est tellement certain, qu'il en parle comme si la chose étoit déja faite. Si nous avons de la foy, nous devons être persuadez, que tout ce qui est écrit, est écrit pour nôtre instruction; & que toutes les Propheties, qui annonçoient au Peuple de Dieu les malheurs, qui lui devoient arriver à cause de ses crimes, sont des Propheties de ceux qui nous arriveront;

si nous ne sommes pas meilleurs que ce Peuple, & si nous suivons la vanité, comme il a fait.

II.

Nous ne sçaurions ignorer combien Dieu condamne la vanité, à moins de n'avoir absolument aucune teinture de nôtre Religion, ni des veritez qui sont contenuës dans les Ecritures. Comme il est l'Estre par excellence, & la Verité même; il n'y a rien qui lui soit plus opposé, que le mensonge & la vanité. Mais quoi que les hommes sçachent que Dieu condamne la vanité, ils trouvent moyen de justifier toutes leurs actions, soit en les regardant comme necessaires pour le commerce de la vie & pour le bien de la societé; soit en se faisant une idée de la vanité purement chimerique: c'est à dire une idée contre laquelle on ne peche en effet jamais dans la pratique.

III.

On ne pouvoit donc rien faire de plus utile pour eux, que de leur faire voir au juste ce que c'est que la vanité; & de leur montrer dans le détail qu'il n'y a quasi pas une de leurs actions qui ne soit un ouvrage de leur vanité; afin s'il se peut que nous nous en corrigions tous; car nous sommes tous atteints de ce mal, les uns plus, les autres moins.

IV.

Je ne pretends pas faire icy un diſcours d'erudition, ni rapporter tout ce que les Philoſophes ont dit de la vanité; qu'ils ont pretendu n'être autre choſe que l'iniquité, parce qu'il n'y a rien de plus mauvais & de plus injuſte, que ce qui eſt vuide de tout bien & de toute juſtice. Je me tiendrai dans les bornes de la morale de l'Evangile. C'eſt bien aſſez pour nous, que nous ſçachions ce qui nous eſt neceſſaire.

Je ne parlerai pas encore de la vanité dans toute l'étenduë qu'en a parlé le plus hureux, le plus riche & le plus ſage Roy qui fut jamais. Lequel aprés avoir goûté tous les plaiſirs, que la nature preſente aux hommes, & tout ce que l'induſtrie aidée par l'abondance de toutes choſes, en peut fournir; s'écrie une infinité de fois, que tout n'eſt que vanité.

Pluſt à Dieu que les hommes vouluſſent s'inſtruire de leurs devoirs dans les ſources de l'Ecriture: ces ſources auſſi pures qu'elles ſont fecondes. Premierement l'Eſprit de Dieu y parlant ſeul, les hommes ne trouveroient point d'excuſe à leur mauvaiſe conduite, dans les deffauts de celui qui parle ou qui écrit. Ce qui arrive ſi ſouvent, lors

que les hommes instruisent les hommes ; pour ne pas recevoir la verité, on s'arrête aux imperfections de celui, qui nous l'annonce ; & nous nous en faisons des pretextes, pour ne pas croire ce qu'il nous dit ; ou du moins pour ne le pas faire, si nous n'osons témoigner que nous n'y croyons pas. *Parce que vous ne pouvez pas*, dit S. Augustin, *aneantir la parole de Dieu, vous tâchez de rendre coupables ceux, par la bouche desquels vous parle cette Parole.*

Quia non potes interficere sermones Dei, criminari queris eos, per quos tibi loquitur sermo Dei. Ps. 128. 6.

Secondement, ils puiseroient dans cette Ecriture divine un esprit de Religion, un amour de la verité, une tendresse de conscience, enfin une pieté qu'ils ne sçauroient puiser dans les livres des hommes.

Je ne parlerai donc que de la seule vanité qui se trouve dans les Modes, par lesquelles on excuse les plus grands excez du luxe des habits, des meubles, de la bonne chere, des maisons, des jardins, &c.

V.

Ce que c'est que la vanité.

On peut & on doit appeller vanité tout ce qui n'est ni necessaire, ni utile, ou à la personne, ou à la condition. De sorte que chacun en particulier peut examiner tout ce qu'il fait sur cette regle. Cela est-il necessaire ou utile à ma per-

nne ou à ma condition ? doit-on ſe dire ſoi-même : Si cela n'y eſt ni neceſſaire i utile, je ne le dois point faire, je ne : dois point avoir.

VI.

Les hommes ſeroient bien au large, ſi n les laiſſoit ſur ces maximes generales. ls ne feroient, ni n'acheteroient rien, ju'ils ne trouvaſſent ou neceſſaires ou itiles, ſoit à leur perſonne, ſoit à leur :ondition. Il faut preſſer la cupidité de plus prés, ſi on en veut avoir raiſon. Il faut donc examiner ce que c'eſt que le neceſſaire ou l'utile de la perſonne ou de la condition.

VII.

Le neceſſaire à la perſonne eſt tout ce, dont l'homme a beſoin pour ſe deffendre de la ſoif, de la faim, du chaud & du froid; qui ſont les quatre grands ennemis de la nature. C'eſt à dire, qu'il eſt neceſſaire à un homme d'être nourri, vêtu & logé; & que celui qui manque de l'une de ces choſes, manque du neceſſaire. *Le neceſſaire à la perſonne.*

VIII.

L'utile eſt avoir commodément le neceſſaire. Un homme vêtu, logé, & nourri comme les plus ſimples Artiſans, ou comme les Laboureurs, a le neceſſaire à la vie; mais il ne l'a pas ſi commodément qu'un Marchand ou un Cocq de *L'utile.*

Parroiſſe ; de même que ceux-cy ne l'ont pas encore ſi commodément que les riches Bourgeois, auſquels il ne manque rien de ce qui eſt commode pour la vie & pour la ſanté. De ſorte qu'il y a des degrez d'utilité depuis la derniere condition juſques à la mediocre. Mais aprés la mediocre, tout eſt ſuperflu, ou ſeulement utile à la condition. Car qu'eſt-ce qui manque d'utile à la nature, lorſqu'on eſt vêtu en hyver d'un drap bien fin & bien doublé, qu'on ſe nourrit de toutes les viandes communes aux hommes, qu'on eſt logé dans une maiſon bien cloſe & bien tapiſſée, & qu'on ſe chauffe auſſitôt qu'on a froid ſi on le veut. Certainement il ne manque rien là d'utile à la vie, quand on a toutes ces choſes.

IX.

Du neceſſaire à la condition.

Le neceſſaire à la condition n'eſt pas differend de l'utile à la nature. Car on doit appeller le neceſſaire à la condition ce, ſans quoi on ne pourroit vivre dans ſa condition. Par exemple les perſonnes, qui ont été élevées delicatement, que l'on a nourries de viandes ſucculentes & tendres, qui ont été toûjours bien vêtuës, & logées dans des maiſons bien cloſes & bien commodes, ne pourroient pas vivre du neceſſaire des Païſans & des Artiſans. Il n'eſt pas queſtion de réduire

l'homme à l'état de la nature, dans lequel toutes les perſonnes ſont égales; ni de parler de lui comme au temps que les maîtres & les valets étoient de même condition, paſteurs de troupeaux, & vivoient de la même maniere. Pour donner des preceptes de morale utiles, & qui ſe puiſſent mettre en pratique, il faut prendre les choſes dans l'état que nous les trouvons.

C'étoit frénesie & non pas une force d'eſprit, dans les Sages de la Gentilité, de ſe reduire dans les bornes du ſimple neceſſaire, en vivant en ſocieté avec les hommes. C'étoit braver la vanité des autres par une vanité plus grande, que celle des autres. La vertu des Chrêtiens eſt plus ſimple, plus facile, & plus naturelle que cela. Elle conſiſte non dans le retrenchement entier, mais dans l'uſage moderé de toutes ces choſes, au moins pour le commun du monde.

Le neceſſaire de la condition n'eſt donc point different de l'utile ou du commode de la nature. Et les perſonnes de la condition la plus élevée & de la naiſſance la plus illuſtre peuvent vivre de ce que j'ay dit être l'utile & le commode de la nature.

X.

Il faut pourtant encore faire diſtin-

ction dans la condition, entre ce qu'on appelle Naissance & ce qu'on appelle Dignité. Car ce qui suffit souvent à la Naissance, ne suffit pas toûjours à la Dignité. Il y a des Dignitez qui demandent necessairement un exterieur, qui distingue ceux, qui sont dans ces Dignitez, de toutes les autres personnes. De sorte que les Dignitez étendent quelquefois le necessaire.

XI.

L'utile de la condition. L'utile de la condition est tout ce, sans quoi on peut fort bien vivre dans sa condition. Mais avec quoi on y vit plus commodément. On pourroit par exemple fort bien habiter les mêmes lieux en hyver & en été, mais la nature trouve une plus grande commodité à habiter en été des lieux, qui seroient trop froids en hyver. Ce seul exemple suffit pour faire entendre ce que je veux dire. L'utile de la nature ou de la condition est donc proprement ce que l'on appelle la bienseance, la propreté, ou l'honnêteté.

XII.

Si les hommes peuvent user non seulement du necessaire à la nature & à la condition, mais encore de l'utile & du commode à l'un ou à l'autre; Ils ne sçauroient sans peché exceder l'utile, c'est à

dire, faire des dépenſes, qui ne ſont d'aucune utilité, ni pour leur Naiſſance ni pour leur Dignité, & qui ne ſervent qu'à ſatisfaire leur Luxe & leur Vanité. Et le pretexte de la Mode ne leur ſert de rien, pour les excuſer devant Dieu.

XIII.

Ce n'eſt pas encore mon deſſein de faire icy des loix ſomptuaires, pour empêcher les hommes de mal uſer de leur bien par rapport à leur état. On a remarqué, qu'il n'y avoit point de Loix, qui s'obſervaſſent avec plus de peine; & que les Romains les plus grands politiques du monde, n'en avoient pû venir à bout. *La vanité des femmes*, dit un Auteur moderne, *l'ayant toûjours emporté ſur les raiſons du bien public & du bon gouvernement; La loy* Oppia, *qui deffendoit aux femmes les habits de ſoye, fut révoquée par Arreſt du Senat, nonobſtant l'authorité & l'eloquence du plus ancien des Catons.*

Car peut-être ces Loix ſomptuaires, qu'on a tant de fois renouvellées dans ce Royaume & avec ſi peu de fruit, ne ſont elles pas ſi utiles à l'Etat qu'on le pourroit penſer. Premierement, parce qu'elles ne s'obſervent jamais; & qu'il eſt dangereux, qu'on s'accoûtume à mépriſer la

Loy du Souverain, comme le dit Taci-
Lib. 3. ann. te : *Hoc assequuntur Principes, ut palam fiat, quibus flagitiis impares sim. Subjectis vero si prohibita impunè transcenderint, neque nutus ultra neque pudor est.* Et secondement, parce que l'argent qui est le sang de l'Etat, doit passer de main en main, pour donner de la force & de la vigueur à tout le corps. De sorte qu'un homme avare n'est pas un meilleur Citoyen, qu'un homme prodigue. Celuy-cy en dépensant son bien en folles dépenses, se met hors d'état de servir le public ; & l'autre par sa trop grande épargne, ne fournit pas assez au Commerce, qui donne le mouvement à l'argent pour le faire circuler dans les veines de l'Etat. Enfin l'avare n'est pas moins criminel devant Dieu, & peut-être l'est-il plus, que celui, qui aime le Luxe & la Vanité. Mais le comble de l'iniquité sur ce chapitre, c'est d'être avare & d'aimer le Luxe tout à la fois ; comme on voit un tres grand nombre de personnes, dont nous parlerons dans la suite.

J'ay donc uniquement en vûë de montrer comment on doit regler sa dépense ; & jusques à quel point on peut suivre les Modes. Et de le montrer d'une maniere si précise, qu'on ne puisse trouver

de pretextes pour éviter la priſe ou la condamnation de la Loy de Dieu.

XIV.

Si nous voulons être ſauvez, il ne faut pas que nous voulions être du monde ; Car JESUS-CHRIST n'a point prié pour le monde, & nous ne ſçaurions être ſauvez, ſi JESUS-CHRIST n'a point prié pour nous, & s'il n'intercede point pour nous à preſent qu'il eſt à la droite de ſon Pere. Or il nous a luy-même aſſuré dans la priere, qu'il a faite pour ceux, que ſon Pere luy avoit donnez, qu'il ne prie point pour le monde: *Non pro mundo rogo.* De ſorte que ceux, qui veulent être du monde, doivent être aſſurez, que JESUS-CHRIST n'a point prié pour eux. Nous n'avons donc qu'à examiner le fonds de nôtre cœur ; & ſi nous ſentons en nous une volonté determinée d'être du monde, nous ne devons plus prétendre d'avoir part à l'efficace de la priere de JESUS-CHRIST. Mais Dieu quel eſt l'état de ceux, qui doivent être aſſurez, que JESUS CHRIST n'a point prié pour eux ! Si on y faiſoit quelque reflexion, on ne pourroit pas vivre dans cet état. Car enfin ſi Dieu a tant de miſericorde pour nous, qu'il ne nous abandonne pas encore dans cet état ; cette miſericorde ne s'étend pas à nous

Joan. 17.

y ſauver, mais à nous en faire ſortir pour nous ſauver. Ne nous abuſons point, les mondains ne peuvent pas avoir plus de part au Royaume des Cieux que les adulteres, que les avares, &c.

XV.

On demeure encore aiſément d'accord de cette verité, qu'on ne peut être du monde & être ſauvé. Mais il n'y a perſonne, qui ne ſe flatte, de n'être pas du monde, ou ſi quelquefois on vient à penſer qu'on en eſt, on ſe raſſure en ſe diſant à ſoy-même, qu'on n'en ſera pas toûjours, & qu'il y a un certain âge qu'il faut paſſer; aprés lequel on quittera le monde. Quaſi tous les mondains arrêtent par ce diſcours, les reproches de leurs conſciences, & les bons effets des conſeils ou d'un vray Ami, ou d'un ſage Confeſſeur, ou d'un Predicateur.

XVI.

Mais ſi le monde ne peut être ſauvé; à quelque âge que l'on ſoit, il n'eſt jamais permis d'être du monde, non pas même dans la jeuneſſe; parce qu'il n'eſt jamais permis d'être dans un état de damnation. Dieu nous pouvant prendre à tous momens & à tous âges, c'eſt une extravagance, qui ne ſe peut comprendre, de vivre à quelque âge que ce ſoit, dans un état diametralement oppoſé au ſalut.

Et on ne ſçauroit aſſez s'étonner que les peres & les meres non ſeulement y ſouffrent, mais encore y élevent leurs enfans; ni comment les Confeſſeurs ne font pas encore plus d'efforts, pour apporter le remede à ce mal. On a beaucoup fait de livres & de tres excellens, pour l'éducation Chrétienne des enfans, mais comme ces Livres demeurent dans des maximes generales, ils ſont peu mis en pratique. Il en faudroit faire qui vinſſent dans le détail des plus petites choſes; parce que c'eſt dans ce détail que ſe retranche la vanité, contre les maximes les plus claires & les plus certaines de la morale de JESUS-CHRIST.

XVII.

Il eſt donc queſtion de donner une notion diſtincte & certaine du monde; en ſorte que ceux qui ont quelques penſées ſerieuſes pour leur ſalut, puiſſent connoître au vray s'ils en ſont, ou s'ils n'en ſont pas. C'eſt pour ceux-lá particulierement qu'il faut écrire; car les autres ſont encore trop enyvrez de la vanité pour entendre: on auroit beau leur crier avec le Prophete: *Eveillez-vous, vous qui eſtes yvres; pleurez, heurlez, vous qui vous plongez dans la débauche*, ils ne nous écouteroient pas. *Joël.* 1.

Ce que c'est que le monde.

Le monde est une troupe de personnes qui suivent les Modes, & qui prennent plaisir de s'imiter les uns les autres dans toute sorte de Luxe. De sorte que tout homme & toute femme, qui aime les Modes ne sçauroit pas dire qu'il ne soit pas du monde.

XVIII.

Les personnes, dont je viens de parler, qui ont quelques pensées pour leur salut, s'imaginent la plupart, que ce sont seulement les vices, les débauches, les yvrogneries, les blasphemes, les impudicitez, les injustices, les médisances, l'ambition, l'avarice, &c. qui font ce qu'on appelle le monde; & ne se sentant point coupables de tous ces crimes, ils s'imaginent qu'ils ne sont pas du monde. Non, ce n'est pas là ce qu'on doit appeller le monde, selon l'Ecriture. Cela est pire que le monde à la verité, mais ce n'est pas proprement le monde.

On distingue trois ennemis de nôtre salut, le monde, la chair & le diable. Chacun de ces ennemis a donc ses œuvres propres. Or on ne sçauroit plus precisément marquer celles du monde, que par le Luxe & la Vanité, qui consiste à aimer & à suivre les Modes qui s'inventent tous les jours. C'est être vêtu, meublé, logé comme tout le monde; c'est

faire grande chere comme tout le monde ; c'eſt avoir des maiſons de campagne propres comme tout le monde, &c. c'eſt, diſ-je, avoir toutes ces choſes, les aimer & s'y attacher, comme tout le monde.

XIX.

Mais quoy, dira-t-on, pour n'être pas du monde, il faut donc vivre d'une maniere ſinguliere, & ne rien faire de ce que font les autres ? Si les hommes portent un habit d'une façon, il en faut porter d'une autre, &c. & il y auroit peut-être autant d'orgueil en cela, qu'à s'accommoder au monde ? Objection.

XX.

Voilà l'objection ordinaire que font les mondains. Ils veulent qu'on croye d'eux, qu'ils font par raiſon ce qu'ils ne font en effet que par Vanité. Mais afin de leur ôter tout pretexte ; voicy ce qu'il y a à leur répondre. Comme les hommes ſont faits pour vivre en ſocieté, Dieu leur a donné une inclination à s'imiter les uns les autres ; mais il leur a donné cette inclination, pour s'imiter dans le bien, afin de s'unir enſemble par le bien, par la vertu & par la pieté. Comme ſaint Paul le recommande à ſes Diſciples ; *Soyez mes imitateurs comme je le ſuis de* JESUS-CHRIST. *Vous êtes devenus mes imitateurs, & les imi-*

tateurs du Seigneur. Cette inclination a donc été donnée aux hommes pour les porter au bien, & non pas au mal. Mais en suivant les Modes, dira-t-on, nous n'imitons pas les hommes dans le mal, parce que toutes ces choses sont indifferentes. Il n'importe comment on soit habillé pour être sauvé.

XXI.

Il n'est pas question à la verité de ces choses en elles-mêmes, mais de la disposition du cœur, par laquelle on y est attaché. Or cette disposition est tres-criminelle, parce qu'elle vient d'un mauvais principe. Nous nous servons de l'inclination, que nous avons à imiter les autres, non pour plaire à Dieu, mais pour plaire aux hommes. C'est cette envie, que nous avons de plaire aux hommes, qui est la source de tout ce Luxe des Modes. Nous voulons qu'on nous regarde, qu'on nous estime; nous voulons être le bien venu parmi le monde; nous voulons nous intriguer & nous avancer, dans le monde. Pour cela il faut être vêtu comme les autres, & si on le peut, mieux que les autres. Il faut être logé, meublé, donner à manger comme les autres: & comme je l'ay dit mieux que les autres, si on peut. Car

l'orgueil fait que chacun en particulier, s'efforce de ſurpaſſer les autres.

De ſorte que cette imitation, cet attachement aux Modes, vient de l'orgueil de la vie & de l'amour du monde. Or il nous eſt deffendu d'aimer le monde & les choſes qui ſont dans le monde: *N'aimez point le monde*, dit S. Jean, *ni ce qui eſt dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, l'amour de Dieu n'eſt point en luy. Car tout ce qui eſt dans le monde n'eſt que concupiſcence de la chair, ou concupiſcence des yeux, ou orgueil de la vie.* Or l'amour du Luxe & de la Vanité, l'inclination à ſuivre les Modes, eſt une partie de ces deux deſordres, qui ſe trouvent dans le monde, *la concupiſcence des yeux & l'orgueil de la vie.* On ſuit les Modes pour ſe faire regarder. On ſuit les Modes pour s'élever.

Nous ne devons pas croire que ſaint Paul ait parlé pour lui ſeul, lorſqu'il a dit: *Si je plaiſois aux hommes, je ne ſerois pas Serviteur de* JESUS-CHRIST, c'eſt à dire, ſi je cherchois à plaire aux hommes. Il l'a dit pour nous tous. Et c'eſt la plus grande de toutes les illuſions, ſi nous pretendons pouvoir ſervir Dieu, pendant que nous cherchons à plaire aux hommes, par toute autre choſe,

que par les œuvres de la charité.

XXII.

Que nous ſerviroit de tromper les hommes & de nous tromper nous-mêmes; nous ne ſçaurions tromper Dieu. Examinons-nous de bonne foy, & voyons ſi ce n'eſt pas l'amour du monde, qui nous fait imiter le monde, & le ſuivre dans les Modes les plus folles & les plus ridicules. Ne mépriſerions-nous pas toutes ces Modes, ſi nous étions aſſûrez que le monde ne nous eſtimât pas moins pour les mépriſer ? Oüi ſans doute nous les mépriſerions, & nous ne les ſuivrions pas; puiſque même en les ſuivant nous les mépriſons. Car combien voit-on de ces pretendus ſages du monde, qui font gloire de mépriſer les Modes, qu'ils ſuivent. Ils pretendent par là ſe mettre à couvert de la cenſure. Ils veulent tout à la fois ſatisfaire & à leur conſcience & au monde. Mais cela eſt impoſſible. Nous ne ſçaurions ſervir deux maîtres. Comme il eſt dit dans l'Evangile. Si nous mépriſons en effet les Modes, ne les ſuivons point, ou au moins ſuivons-les de ſi loin, qu'on ne s'apperçoive pas, que nous les ſuivons.

XXIII.

Car qu'eſt-ce qui fait, ce que l'on appelle le torrent des Modes. C'eſt qu'un

eſprit leger invente une maniere de ſe vêtir, & d'autres qui ne ſont guéres plus ſages que lui, l'imitent. Une tête legere marche la premiere, & d'autres vont aprés. Si ce premier inventeur des Modes n'étoit ſuivi de perſonne, on ne verroit point toute cette bizarrerie & cette multiplicité de Modes.

D'où vient que les Sages, qui ſont ſi communs dans le monde (car il n'y a perſonne qui ne pretende l'être) ne ſe font pas une loy indiſpenſable de n'imiter jamais les inventeurs des Modes? Quand un homme ou une femme ont trouvé une façon commode de s'habiller, que ne la gardent-ils? Si chacun ſe faiſoit une maxime de conduite de cela; les inventeurs des Modes parroîtroient effectivement ce qu'ils ſont. Car ce ſeroient des gens habillez d'une maniere nouvelle & extraordinaire, ou plûtôt il n'y auroit plus de ces inventeurs de Modes, parce qu'étant aſſûrez qu'on ne les imiteroit pas, ils ne fatigueroient pas leur petit cerveau, pour réüſſir dans ces inventions.

XXIV.

A la verité ſi on ne recherchoit que la commodité dans les Modes; on ſeroit obligé à ceux qui en ſeroient les inventeurs, & on feroit bien de les ſuivre.

Mais s'il y a une Mode commode, il y en a une infinité qui ne le sont pas ; & une Mode commode n'a qu'un temps, non plus que les incommodes. Ce qui fait voir la folie extrême des hommes. Et même les hommes ont la science de rendre incommode tout ce qui a été inventé d'abord pour la commodité. Les perruques ont été inventées pour la commodité de ceux, qui n'avoient pas de cheveux : On les a fait succeder aux calottes à grandes oreilles ; pour se garantir du froid. Mais aujourd'hui on les porte pour s'en parer ; on en porte en été aussi bien qu'en hyver. Enfin on les porte d'une si enorme grandeur, qu'il faut être d'une taille gigantesque, pour n'être pas noyé dedans. Il en est de même de toutes les autres Modes inventées pour la commodité, on s'en lasse comme des plus incommodes : ou on fait ce que l'on peut pour les rendre incommodes.

Mais qu'y a-t-il de plus incommode que les grandes manches, que les hommes portent aujourd'hui ? Il semble que ce soit des aîles qu'on leur ait attachées aux bras pour voler. Ils ne sçauroient quasi rien faire que ces grandes manches ne les embarrassent. Que peut-on dire du premier qui les a portées de cette grandeur ? Certainement cet homme là

avoit le cerveau malade, on n'en ſçauroit rien dire de moins. Mais ceux qui ont ſuivi cette Mode incommode & ridicule, oſeroient-ils dire qu'ils l'ayent moins malade que luy ? Je ne parleray point de je ne ſçai combien de Modes differentes, qui ont vieilli : on n'y ſçauroit penſer, ſans être étonné de l'extravagance des hommes & des femmes.

XXV.

Mais c'eſt peu de choſes que de faire voir que les gens, qui ſont ſi religieux à ſuivre les Modes, ſont atteints de la même manie que ceux qui les inventent ; parce que les hommes ne ſe ſoucient guéres de paſſer dans l'eſprit de quelques particuliers, pour avoir peu de raiſon : pourvû qu'ils ſatisfaſſent leur imagination bleſſée, tout le reſte leur importe peu. Les perſonnes même de pieté ſe ſoucieroient peu de ne pas paſſer pour ſages, pourvû que leur conſcience n'y fût point intereſſée. Il faut donc en revenir à la conſcience, & montrer que la conſcience eſt auſſi bien que la raiſon, bleſſée dans l'attachement aux Modes.

J'ai déja dit que l'amour de la Mode & l'exactitude à la ſuivre, ne venoit que de l'amour qu'on a pour le monde : amour, qui eſt ſi fort condamné par l'Evangile, & avec lequel l'amour de

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

Dieu ne sçauroit compatir. Qu'on n'aime point le monde comme on est obligé par la loy de l'Evangile de ne le point aimer, & on ne se souciera plus des Modes. Je sçay bien qu'il y aura des gens qui me contrediront & qui pretendront ne pas suivre les Modes, par l'amour du monde. Mais qu'ils se souviennent, que c'est un grand crime que de mentir au Saint Esprit, qui voit le fond des cœurs : Et qu'ils craignent que le mensonge, qu'ils font en cela, n'attire sur eux la colere de Dieu, de maniere qu'il les abandonne à la dureté de leur cœur, & à cet amour du monde, qu'ils veulent cacher. *Ne contredisez en aucune sorte à la parole de Verité*, dit la Sagesse. Car enfin la Verité est plus forte que tout ; les Modes, leurs inventeurs, & ceux qui les suivent, passent comme l'ombre, & cette Verité demeurera eternellement, pour la condamnation des amateurs de ces folies. Nous verrons dans la suite comme il n'est rien de plus vray, que l'on suit les Modes pour l'amour du monde.

Eccle. 4. 30.

XXVI.

Autre objection. Mais quoy, dira-t-on, comment vivre donc, si on se fait un devoir de ne suivre jamais les Modes. Les amateurs du monde pretendent se sauver par là, parce

qu'ils croyent qu'il eſt impoſſible de vivre parmi les hommes, ſi on ne ſuit les Modes.

Voicy neanmoins ce que je réponds à leur difficulté, & ce qui eſt tres-facile à pratiquer. Les Sages du monde diront qu'il ne faut pas être des premiers à ſuivre les Modes, ni des derniers à les quitter. Et la ſageſſe Chrêtienne dit qu'il ne faut prendre les Modes, que lorſqu'elles ont ceſſé d'être appellées Modes; c'eſt à dire, que lorſque c'eſt deſormais la maniere commune de faire & de s'habiller des hommes : en ſorte que ſi on ne venoit deſormais à les prendre, on fût habillé d'une maniere ſinguliere, & qui nous feroit remarquer; car il eſt toûjours dangereux de ſe faire remarquer.

De cette maniere les ſages ne ſuivront point les Modes, parce qu'on n'appelle proprement Mode, que les nouvelles façons de faire ou de s'habiller. Et ils arrêteront par là le torrent des Modes, parce que ne ſe rendant pas les ſinges de ces têtes legeres, qui donnent d'abord dans la nouveauté, les modes ne ſe répandront pas ſi univerſellement par tout le monde; & elles ſe paſſeront ſouvent, ſans que la plûpart du monde s'en apperçoive.

Enfin pour être veritablement ſage ſur

ce chapitre, il ne faut que pratiquer dans ses habits, le precepte du grand Maître de l'éloquence pour l'usage des mots; s'éloigner également de la trop grande antiquité & de la trop grande nouveauté. *Ut novorum optima erunt maximè vetera, ita veterum maximè nova.* En se servant des façons de s'habiller les plus nouvelles entre les plus anciennes, & des plus anciennes entre les nouvelles. Ce sera le moyen d'éviter l'affectation qui choque autant dans les manieres de s'habiller, que cet homme judicieux montre qu'elle choque dans les manieres de parler. Et à propos des Modes & de cette comparaison, il y a bien des gens qui se rendent ridicules pour vouloir passer pour des gens du bel air & pour beaux esprits, en affectant les mots les plus nouveaux.

XXVII.

Voilà pour ce qui regarde les Modes indifferentes pour la commodité ou l'incommodité. Car on peut prendre plûtôt celles, qui sont commodes, & on ne doit jamais prendre celles, qui sont incommodes. Pourquoi par exemple me mettrai-je mal à mon aise dans un habit gênant & embarassant; parce qu'il aura plû à quelque capricieux de se mettre de cette maniere? cela paroîtra une folie à toutes les personnes de sang froid.

A l'égard

A l'égard des Modes immodeſtes, les femmes ne les doivent jamais prendre, parce qu'elles ne le ſçauroient faire ſans peché. Elles pouroient s'en aſſurer, ſi elles vouloient tant ſoit peu s'examiner; puiſque les raiſons, qui les leur font prendre, ſont fort éloignées du precepte que nous donne l'Apôtre, lorſqu'il nous dit, que *nôtre modeſtie doit être connuë de tout le monde.* Mais on parlera de cecy plus au long ailleurs.

Il eſt neceſſaire de parler en particulier de quelques-unes de ces Modes. Car la Mode regne ſur tout, ſur la maniere de s'habiller, de ſe meubler, ſur la table, les maiſons, les jardins, & ſur une infinité d'autres choſes. Mais je ne veux parler que de celles-cy, parce que ce ſont les principales, dans leſquelles on commet des excez; particulierement dans celles des habits, que l'on peut dire être le ſujet le plus mobile des Modes : Soit parce que les habits touchent de plus prés nos perſonnes, & que nous paroiſſons par tout avec eux : ſoit parce qu'il eſt plus facile de ſe mettre à la Mode en habits qu'en tout autre choſe.

Aprés avoir parlé de chaque Mode en particulier, & des excez qu'on y commet; je tâcheray de montrer comment il ſe faut conduire pour ne ſe pas ren-

dre coupable devant Dieu, ni ridicule aux hommes ; & enfin comment on doit regler sa dépense pour ne pas pecher dans le Luxe. Mais auparavant je diray quelque chose de l'origine des Modes.

XXVIII.

De l'origine des Modes. Ps. 85.

Saint Augustin dit que les necessitez de la vie sont les causes de toutes les actions des hommes, & des inventions de tous les arts. Otez la faim, la soif, & le froid, & nous n'aurons besoin ni de labourer, ni de semer, ni de nourrir des troupeaux ; ôtez les maladies & les injustices, nous n'aurons besoin ni de Juge, ni d'Avocat, ni de Medecin. Mais l'homme plein de vanité ne sçauroit user des arts simplement pour le necessaire. Il faut que tout ce qu'il touche porte les traits de la vanité de son esprit. Et on peut bien appliquer ces paroles du Sage à toutes les choses dont use l'homme : elles sont toutes soumises à la vanité. *Cuncta subjacent vanitati.*

D'où vient que les hommes ne se contentent jamais du necessaire.

Eccl. 3. 19.

Mais d'où peut venir cette folie de l'homme, qu'il ne puisse se tenir dans les bornes du necessaire, ou au moins de l'utile & du commode ? Cela vient sans doute de la noblesse de son être, & de la vaste étenduë de son cœur. Dieu a fait l'homme pour luy, c'est à dire pour la possession d'un bien infini. De sorte que tout

ce qui n'eſt point Dieu ne pouvant remplir la capacité de ce cœur ; l'homme applique ſon eſprit, & ſe tourmente, mais tres-inutilement, pour multiplier les plaiſirs, qu'il peut goûter dans l'uſage des creatures ; afin s'il ſe peut d'amuſer les deſirs de ſon cœur, & de l'empêcher de tomber dans l'ennui, comme on amuſe un enfant avec des bagatelles.

Voilà ce qui fera toûjours que l'homme ne ſe contentera jamais de l'uſage des creatures, & qu'il mettra ſon étude à les rendre capables de le ſatisfaire pleinement, ſans jamais y réüſſir. De là eſt venu que ſi nous uſons des creatures pour quelque neceſſité de la vie, nous voulons non ſeulement remedier à la neceſſité qui nous preſſe, ce qui cauſe toûjours un ſentiment de plaiſir ; mais encore ſatisfaire quelques autres de nos ſens, qui naturellement ne doivent point avoir de part à l'uſage de ces creatures. Pour nourrir le corps par exemple, il ſuffiroit que le gouſt fût juge de la qualité & de la quantité des viandes neceſſaires ; mais ce n'eſt pas aſſez pour la vanité de l'homme, il faut encore que l'appareil des viandes & la ſymetrie des plats, plaiſent aux yeux. Pour le deffendre des injures de l'air, il ſuffiroit que ſon habit fût aſſez fort pour qu'il ne ſentît pas le froid ;

mais ſa vanité ne ſe contente pas de cela, il faut qu'il repaiſſe ſes yeux des couleurs & de la figure de ſes habits. Et ainſi de toutes les autres choſes neceſſaires à la vie.

Mais cet ordre, cet arangement, cette figure, ces couleurs ne peuvent pas toûjours luy plaire. Il ſe laſſe & ſe dégoûte de tout cela. Quoy qu'il dorme fort à ſon aiſe dans un lit fait de telle façon, & qu'il ſoit fort bien nourry de mets ſervis de telle maniere; neanmoins il y trop long-temps qu'il voit ces choſes ainſi faites, il les faut changer pour amuſer au moins les deſirs qu'il a d'être heureux. Car il ne cherche qu'à les amuſer.

Ce ſont donc les deſirs inſatiables qu'a l'homme de devenir heureux, qui ſont les ſources de cette varieté comme infinie des Modes.

XXIX.

Il eſt queſtion de donner quelques regles certaines pour ſe conduire dans les Modes & pour éviter le Luxe. La premiere & la plus generale de toutes les Regles, tant pour la dépenſe des habits que pour toutes les autres; C'eſt de ſe tenir toûjours au deſſous de ſon bien & de ſa condition. Je parle des perſonnes mediocres: car pour établir des regles

Regle generale.

generales, c'eſt de cet état qu'il faut parler ; ceux qui ſont au deſſus & au deſſous, pouvant aiſément s'en faire l'application à eux-mêmes.

Un Pere de Famille vraiment ſage & Chrétien, doit donc avoir pour une regle inviolable de ſa conduite, de faire beaucoup moins de dépenſe qu'il n'a de revenu. Voicy les raiſons qui le doivent determiner à s'attacher à cette regle. Car qu'on y prenne bien garde, je n'ay pas deſſein d'inſpirer l'avarice ; ce n'eſt rien faire que de guerir un mal par un autre, peut-être encore pire ; voicy, dis-je, les vûës qu'il doit avoir en ſuivant cette regle : La premiere, c'eſt de pratiquer la modeſtie Chrétienne, qui fait une partie de l'humilité, cette vertu fondamentale de la Religion de JESUS-CHRIST. La ſeconde, afin d'être en état de ſecourir les pauvres plus facilement & plus abondamment. La troiſiéme, afin de payer toûjours promptement le Marchand & l'Artiſan, en ſorte qu'on ne leur cauſe aucune perte, par le retardement du payement. La quatriéme, afin de payer plus facilement ſes rentes conſtituées. La cinquiéme, afin de n'être pas obligé de preſſer les debiteurs avec rigueur, leſquels ne ſont pas toûjours en état de payer dans le temps

qu'on les presse. La sixiéme, afin d'ôter tout pretexte à la malheureuse passion d'amasser de l'argent, laquelle est la cause de tant de maux. Car ceux qui mangent tout leur revenu, mangent ordinairement au de-là, & se trouvent reduits à la necessité de chercher les moyens d'en avoir pour suffire à leur dépense, & même pour l'augmenter. La septiéme enfin, pour pratiquer en quelque façon la pauvreté Evangelique, en ne se satisfaisant pas dans toutes les choses, où les autres se satisfont.

Qu'on medite bien ces raisons, il semble qu'elles sont & claires & solides, & parfaitement selon l'esprit de la Religion, que nous professons. Nous sommes obligez d'être humbles si nous voulons être sauvez, aucun Chrétien ne l'ignore. Or pouvons-nous nous flatter que nous ayons des sentimens d'humilité dans le cœur, pendant que par nôtre exterieur nous nous efforçons de nous distinguer des autres, de nous faire remarquer & de nous élever même au dessus des autres. Car par la beauté & par l'éclat de nos habits, nous voulons ou nous égaler à ceux qui sont au dessus de nous, ou nous élever au dessus de ceux qui nous sont égaux.

Qui est-ce, qui ne sçait l'étroite obli-

gation où nous ſommes de ſecourir les pauvres ? pouvons nous donc nous mettre en état par nos folles dépenſes, de ne pouvoir pas donner un denier aux pauvres ; ſans que nous ſoyons redevables à la juſtice de Dieu, qui a étably cét ordre ; qu'il veut que le pauvre ſubſiſte par la liberalité du riche. Saint Paul écrit à Timothée *de commander aux riches de donner facilement* : Et comment donneront ils facilement, pendant qu'avec tous leurs biens ils auront à peine dequoy ſatisfaire leur luxe ?

Il nous eſt commandé dans l'Ecriture de payer promptement le Mercenaire ; ce qui comprend tous ceux, qui nous fourniſſent ou de leurs marchandiſes ou de leur induſtrie & de leur travail pour nos neceſſitez. Et ce commandement eſt ſi ſouvent repeté & ſi exactement marqué, qu'il ſemble être deffendu de differer le payement juſques au lendemain. Comment peut-on donc ſans honte & ſans remords de conſcience, faire attendre non ſeulement les Marchands, mais même les plus petits Artiſans, non une année, mais pluſieurs années, & encore au hazard de les faire perdre ? Car il ſe voit tous les jours que ces gens du bel air, ces gens, qui prennent toutes les Modes, vivent im-

prnément aux dépens du Marchand & de l'Artiſan. Ils ſont grand' chere pendant que l'Artiſan manque de tout. Que ce crime eſt grand !

S'il nous eſt commandé de payer promptement & exactement le Mercenaire ; il ne nous l'eſt pas moins de payer ceux de qui nous avons emprunté de l'argent de quelque maniere que ce ſoit, ſi nous leur avons vendu ſur nous des rentes conſtituées, nous devons payer ces rentes avec exactitude ; puiſque ces rentes ſont le fonds de la ſubſiſtance de ceux qui les ont achetées. Et lorſque nous ne les payons pas, c'eſt comme ſi nous empêchions leurs terres & leurs vignes de porter des fruits. Car ils doivent recevoir leurs rentes d'année en année pour vivre, de même que nous cueillons d'année en année les fruits de la terre. C'eſt donc devorer la ſubſtance de nos Freres, que de dépenſer dans nôtre Luxe & dans nôtre bonne chere, ce qui leur eſt dû.

Mais ce qu'on ne ſçauroit aſſez déplorer, c'eſt qu'il y a des gens qui font profeſſion de pieté, & qui cependant vivent de cette maniere. Entêtez de leur qualité & de leur grandeur, ils font une dépenſe, laquelle excede de beaucoup leurs biens, & font perdre ainſi ſouvent

à ceux, à qui ils doivent. Ils trouvent peut-être des Caſuiſtes & des Confeſſeurs qui flattent leur vanité en cela, & qui les mettent en repos de conſcience. Mais & les Penitens & les Confeſſeurs : les Diſciples & les Maîtres s'amaſſent un treſor de colere au jour de la colere du Seigneur ; devant lequel il n'y a point d'acception de perſonnes. On peut bien changer quelquefois, ce qui eſt de poſitif dans l'Egliſe en conſideration de la qualité des perſonnes ; mais les regles de la juſtice étant auſſi immuables que Dieu même, il ne ſçauroit jamais être juſte que les hommes de quelque qualité & condition qu'ils puiſſent être, vivent d'un bien qui appartient à leurs legitimes creanciers. C'eſt à ces ſortes de perſonnes que parle l'Apôtre S. Jacques, lorſqu'il dit : *Vous vous êtes amaſſé un treſor de colere pour les derniers jours. Voilà que le ſalaire que vous faites perdre aux Ouvriers, qui ont moiſſonné vos campagnes, crie au Ciel ; & leur cry eſt monté juſques aux oreilles du Seigneur des Armées. Vous avez fait grand' chere ſur la terre, & vous avez vécu dans le Luxe & dans les delices, vous engraiſſant comme des victimes, pour être immolées. Mais voilà le Juge qui eſt à la porte, qui va rendre un épouventable jugement.* Jac. 5.

Il ne nous est pas encore moins commandé de ne pas pousser avec trop de rigueur ceux qui nous doivent, & de les attendre avec patience ; lorsque nous ayons juste raison de croire que s'ils demandent du delay, c'est qu'il ne sont pas en état de nous payer, non par leur faute, mais par quelque accident, *vitio fortunæ non suo*. Ces personnes qui pressent à toute outrance ou un pauvre Métayer, ou un Fermier, ou quelqu'autre Debiteur, pour avoir dequoy fournir à leur Luxe, n'ont-ils point lû dans l'Evangile la parabole de ce Roy, lequel ayant fait rendre compte à ses Serviteurs, & ayant donné du terme à un d'eux qui luy devoit beaucoup, le livra ensuite entre les mains des boureaux pour luy faire rendre tout ce qu'il devoit ; parce qu'aprés avoir reçû du delay de son Maître, il n'en avoit pas voulu donner à un Serviteur, qui étoit au dessous de luy ? Et si on la lûë, comment peut-on se resoudre d'user de rigueur envers des Debiteurs, pour donner dans la vanité ?

Matth. 18.

Le plus grand secret de la morale de JESUS-CHRIST, c'est de retrancher nos desirs. Il nous est permis de desirer le necessaire, tout au plus l'honnête à nôtre condition, & de le demander à Dieu. *C'est un grand bien*, selon l'Apô-

tre, *d'avoir de la pieté avec ce qui ſuffit à la vie.* Mais c'eſt un des plus dangereux pieges du demon, & la ſource la plus feconde de tous nos maux & de toutes les injuſtices qui ſe commettent ſur la terre, que de deſirer plus de biens que nous n'en avons pour être en état de vivre, comme vivent ceux qui ſont au deſſus de nous. En quelle conſcience pouvons-nous donc nous reduire par nôtre dépenſe exceſſive, à ſouhaitter plus de biens que Dieu ne nous en a donné? Comment parle l'Apôtre de ces perſonnes, dans ce même lieu? *Ceux qui veulent devenir riches tombent dans la tentation & dans le piege du diable, & en pluſieurs deſirs inutiles & pernicieux qui precipitent les hommes dans l'abîme de la perdition & de la damnation, &c?* Quelle couleur peut-on donc donner à cette envie d'amaſſer, afin de dépenſer. *Etenim quum iſta quærunt homines quis non videt? ut in luxuriis ſuis conſumant & in nugis, & in inſaniſſimis ſpectaculis.* Cependant c'eſt ce que font tout ce qu'on appelle honnêtes gens dans le monde. Certainement la qualité d'honnête homme eſt bien prophanée: & je ſuis aſſuré que les Payens ſe garderoient bien de la donner à ces gens, que l'envie de faire grande figure dans le monde, rend

Aug. Serm. 32. in Script.

les plus cruels ennemis de leurs Freres : Il faut retrancher la dépense pour retrancher la cupidité ; & il faut retrancher sa cupidité pour être honnête homme, même selon les payens, & à plus forte raison pour être Chrétien. Les payens n'ont-ils pas connu que le Luxe avoit produit cette envie insatiable d'amasser ? *Delectant etiam magnifici apparatus, vitaque cultus cum elegantiâ & copiâ quibus rebus effectum est ut pecuniæ cupiditas infinita esset.* L'Ecriture nous le dit, & on nous le prêche tous les jours, qu'il faut être pauvre d'esprit, c'est à dire, qu'il faut retirer son esprit de l'amour des biens perissables : Que malheur à ceux qui sont riches, malheur à ceux qui rient. JESUS-CHRIST nous fait l'histoire d'un riche qui suivoit toutes les Modes, qui étoit vêtu magnifiquement, & faisoit grande chere, & nous dit qu'il fut jetté dans l'enfer à sa mort ; & nous autres nous ne voudrions pas nous priver de la moindre chose, nous voulons satisfaire tous nos sens, & nous prétendons être traitez plus favorablement que ce Riche ? Il faut donc que nous supposions que JESUS-CHRIST n'ait pas parlé pour nous, ou que ce qu'il dit sont des contes faits à plaisir, auxquels les esprits forts & les gens du bel air, ne se doivent pas arrêter.

Cic. de Offic 1.

XXX.

Aprés cette premiere regle la plus neceſſaire de toutes, de faire toûjours ſa dépenſe au deſſous de ſon revenu, & tellement au deſſous, qu'on ſoit en état de ſatisfaire à toutes les obligations, dont je viens de parler ; il faut en établir quelques-unes de particulieres, leſquelles ne ſeront proprement que l'application de cette regle generale. J'ay déja dit qu'il ne falloit prendre les Modes, qui ſont indifferentes en elles-mêmes, que lorſqu'elles n'étoient plus proprement des Modes : mais qu'elles étoient devenuës la commune façon de s'habiller & de ſe meubler : qu'on ne doit jamais prendre les Modes incommodes en quelque temps que ce ſoit : qu'on peut prendre celles qui ſont commodes plûtôt que les indifferentes : & enfin, que les femmes ne doivent jamais prendre celles qui ſont immodeſtes.

Seconde regle.

J'ajouteray icy, que lorſque nous achetons des habits ou des meubles, nous devons nous conduire avec tant de prudence, que nous y mettions toûjours moins d'argent que nos égaux. Voilà une regle de grand uſage ; l'obſervation de laquelle reduiroit tout à la moderation, & le violement de laquelle fait tout le deſordre du Luxe.

Les hommes vains & orgueilleux comme ils sont, tâchent toûjours de surpasser leurs égaux, & de s'approcher de ceux qui sont au dessus d'eux. C'est de-là que vient que si une personne qui nous est égale a un habit de vingt pistolles, nous en voulons avoir un de vingt-cinq ; & ainsi de toutes les autres choses. Et cette envie d'encherir au dessus des autres, nous jette dans tous les excez, où nous sommes plongez, soit pour les meubles, soit pour les habits, soit pour toute autre chose.

Il n'y a point de moyen d'arrêter ces excez, qu'en se faisant une loy inviolable de ne mettre jamais tant d'argent dans ces choses, que ceux qui sont nos égaux, de peur de vouloir nous égaler à ceux qui sont au dessus de nous.

XXXI.

Troisiéme regle.

Une autre regle encore aussi necessaire, c'est non seulement de n'encherir pas au dessus des Modes, mais même de n'aller pas tout à fait jusques à la Mode, & de se tenir un peu au dessous. Par exemple, on fait les manteaux fort long, n'allez pas tout a fait jusqu'à la plus grande longueur. On fait les lits fort hauts, n'allez pas tout à fait jusques à la plus grande hauteur. Je n'apporte que ces exemples qui peuvent servir pour toutes les autres

choſes. Vous garderez ainſi la mediocrité ſi eſtimée des Payens mêmes : *Mediocritatem auream*, & infiniment plus eſtimable aux Chrétiens. Vous empêcherez peut-être les excez de beaucoup d'autres perſonnes par vôtre exemple ; ou ſi vous ne les empêchez pas au moins ne vous en rendrez-vous pas coupable. Car ce qui fait ces excez effroyables des Modes, c'eſt que nous voulons toûjours aller au de là des autres, comme je l'ay déja dit. C'eſt de-là que nous voyons aujourd'huy des lits grands comme des chambres, & des chaiſes grandes comme des lits. De ſorte que ſi cela continuë, on ne fera pas à l'avenir les lits pour les chambres, mais les chambres pour les lits.

XXXII.

Voilà pour la façon & pour le prix, parlons de l'enrichiſſement des habits ; car c'eſt en cela que l'on commet des excez tres-criminels. L'homme s'habille non ſeulement pour ſe vêtir & ſe garantir des injures du temps, mais encore pour faire connoître ce qu'il eſt. Parce que les habits ſont les témoins & les gardiens de la dignité, comme le dit Tertulien. Pline le Jeune a dit la même choſe, que les habits ſont non ſeulement l'ornement de la dignité, mais encore qu'ils la ſoutiennent : *licet veſte*

Enrichiſſemens des habits.

non augeatur dignitas ornatur tamen & inſtruitur. Et plût à Dieu que l'ordre fuſt ſi bon parmy les hommes, que l'on les connuſt à leurs habits; afin que l'on ſçuſt mieux les traiter ſelon leur rang & leur profeſſion, & que l'on ne viſt pas des Magiſtrats & des Eccleſiaſtiques vêtus comme des Soldats. On leur porteroit bien plus de reſpect aux uns & aux autres. Car quand un homme eſt le premier à mépriſer & à profaner ſon caractere, par la maniere irreguliere de ſe vêtir, il porte les autres à ne le pas plus eſtimer que luy.

XXXIII.

Il y a peu de perſonnes qui puiſſent porter de ces enrichiſſemens d'or & d'argent, des broderies, des dentelles, &c. Il faut être d'une condition beaucoup au deſſus du commun, pour ſe faire diſtinguer par des habits d'un ſi grand éclat. Cela ne ſied bien qu'aux Officiers de Sa Majeſté, aux Officiers d'Armées, & à ceux qui commandent dans les Villes & dans les Provinces. Parce qu'il eſt ſouvent neceſſaire que l'éclat de leurs habits les faſſent remarquer pour ce qu'ils ſont. Mais les autres ne doivent jamais être vêtus avec cette magnificence. Ils peuvent s'habiller des meilleures étoffes & des plus fines, s'ils en ont

le moyen, ſelon la proportion que j'ay marquée ; mais ils ne devroient jamais donner dans la dorure,

Cette regle regarde les femmes comme les hommes, & même plus que les hommes ; car elles affectent encore plus de ſe faire remarquer par les habits, que les hommes. Elles portent des habits non ſeulement enrichis, mais encore dont le fond eſt d'or & d'argent : quoy que la pluſpart ne ſoient point de qualité à être vêtuës de cette maniere. Cét éclat devroit être reſervé pour les femmes des Officiers, dont je viens de parler : Car la femme d'un Magiſtrat, quelque grand qu'il ſoit, ne devroit point être vêtuë comme la femme d'un Duc & Pair ou d'un Maréchal de France. Et je diray en paſſant, que ce ſeroit un grand bien pour l'Etat, qu'il ne ſe conſumât pas tant d'or & d'argent dans les étoffes & dans les broderies. Il eſt bon pour l'Etat que la ſoye & la laine s'uſent & ſe conſument ; parce que ces choſes renaiſſent tous les ans. Il eſt bon que l'on diverſifie les ouvrages que l'on fait de ces matieres pour faire ſubſiſter les Artiſans. Mais il ſeroit bon qu'on n'employât pas tant d'or & d'argent dans ces ouvrages, parce qu'il s'en uſe beaucoup, & ce qui s'en uſe,

tourne en pure perte pour l'Etat.

Je diray pourtant aussi en passant, que quand il y auroit beaucoup moins d'Artisans dans les Villes, ce seroit un bien pour l'Etat ; parce qu'il y auroit beaucoup plus de Laboureurs à la campagne, où il en manque. Les fauxbourgs des grandes Villes sont pleins de gens, qui viennent de la campagne, & qui y subsistent en travaillant la plus part à des ouvrages de pure vanité.

Les hommes & les femmes, qui ont le moyen & qui sont de qualité, peuvent donc s'habiller de bonnes étoffes de soye & de laine ; parce qu'il faut qu'ils soient habillez proportionnement à leur condition ; mais ils doivent se passer de tout ce que la vanité du monde ajoute à ce necessaire & à ce commode, de toute cette bigarure de broderie & de rubans. Car pour un ruban qui peut être necessaire en quelque lieu pour attacher, on y en met des pieces entieres & des rubans qui sont plutôt d'or que de soye.

Je ne diray rien en particulier des Ordonnances de nos Roys sur les habits & les ajustemens, tant de tous differens les états & conditions, que des sexes. Mais c'est une chose étonnante, que nonobstant le détail, où ils sont descendus,

& malgré les peines qu'ils ont ordonnées contre les contrevenans, on ait violé leurs Ordonnances ſi hardiment. Il faut qu'il y ait une eſpece de fureur en cela de la part des Sujets, ou une étrange negligence de la part des Magiſtrats. Nous pouvons bien l'appeller une fureur au moins de la part des femmes, aprés ce que nous trouvons rapporté d'elles dans l'Hiſtoire Romaine, au ſujet de l'abrogation de la Loy, qui regloit leurs habits, leurs ajuſtemens & leurs équipages. Vingt ans aprés la publication de cette Loy, deux des Tribuns du Peuple s'aviſerent d'en demander l'abrogation; les autres s'y oppoſerent. Sur cela toutes les Dames Romaines ſortent de leurs maiſons malgré leurs marys, elles s'aſſemblent, elles courent de ruë en ruë pour ſolliciter le Peuple, les Conſuls & le Senat, elles ſe trouvent dans toutes les aſſemblées comme s'il eut eſté queſtion de leur honneur, de leur vie ou de leur liberté. Enfin elles ne ceſſerent point leurs pourſuites & leurs ſollicitations, qu'elles n'euſſent obtenu le deſiſtement des Tribuns, qui s'oppoſoient à l'abrogation de la Loy. Quelque choſe qu'eut dit Caton alors Conſul pour faire comprendre, à elles la temerité de leur entrepriſe: aux marys qu'il

y alloit & de leur honneur de retenir leurs femmes dans l'obéïſſance, & du bien de leur Famille d'empêcher leurs folles dépenſes : & enfin à tout le Peuple qu'il ne falloit pas ſouffrir, que les femmes s'ingeraſſent dans le gouvernement de la Republique. Aprés cela ce n'eſt point être exceſſif, que d'appeller fureur la paſſion des femmes pour la magnificence des habits & des équipages. Si nous étions dans un Etat qui ſe gouvernât comme l'ancienne Rome, il ſeroit à craindre que dans une pareille occaſion nos Dames, quoy que Chrétiennes, ne fuſſent pas plus ſages que les Dames Romaines ; puiſque quelque prejudice qu'on leur faſſe voir que leur vanité apporte à leur ſalut, elles n'en rabattent pas la moindre choſe.

XXXIV.

Des Meubles. On doit garder dans les Meubles les mêmes regles qu'on vient d'établir pour les habits ; c'eſt à dire y mettre toûjours au deſſous de ce qu'on pourroit faire, & les prendre toûjours un peu mois riches & moins precieux, que les perſonnes, qui nous ſont égales en biens & en condition : & les faire d'une grandeur moins exceſſive. Car enfin il eſt conſtamment vray que la modeſtie qui eſt commandée aux Chrétiens, ne

doit pas être moins obſervée dans les meubles, que dans les habits. J'entens icy par modeſtie la mediocrité ou la moderation; c'eſt à dire un certain milieu entre deux excez: ſçavoir la magnificence & la meſquinerie ou ſaleté. Et c'eſt cette modeſtie que l'on entend le plus ordinairement par le terme de propreté. On dit ſi ſouvent dans le monde: cette perſonne n'eſt pas magnifique dans ſes habits & dans ſes meubles, mais elle eſt propre; ce mot de propre a une ſignification fort étenduë, dans cette façon de parler: car il veut dire non ſeulement qu'une perſonne n'eſt pas ſale mais nette, dans ſes meubles & dans ſes habits; mais encore qu'elle eſt meublée & habillée proportionnément à ſa condition, à ſon âge, enfin à l'état de ſa perſonne. De ſorte que lorſqu'on parle ainſi d'une perſonne, on loüe ſon jugement & ſon intelligence dans ce qui luy convient, c'eſt à dire dans la bienſeance.

Or c'eſt cette propreté ou bienſeance que l'on doit garder autant dans les meubles que dans les habits; en ſorte que l'on ne ſoit ni ſale ou meſquin, ni magnifique. Sans pourtant trop affecter cette propreté même, car toute affectation eſt vicieuſe, & eſt la marque d'un

petit esprit. Il faut être propre sans étude; & on peut dire icy sans offenser la pieté, qu'il y a beaucoup de personnes de l'un & de l'autre sexe, qui font profession d'une grande pieté, lesquelles sont un peu trop delicates sur la propreté, & qui font paroître un trop grand arangement & dans leurs habits & dans leurs meubles. Il seroit beaucoup mieux qu'il parût un peu plus de simplicité dans toutes ces choses. Ils fourmillent en cela, comme aussi dans certaines commoditez qu'ils se donnent, quelques pretextes aux mondains de parler. Ces devots, disent-ils, ne se refusent rien, ils sont propres en tout, il n'y a point de commodité qu'ils n'ayent chez-eux. Ils ont tres-souvent tort ces mondains de parler ainsi. Mais on feroit bien de leur en ôter le pretexte, en se privant de certaines commoditez que le monde a inventées.

XXXV.

De la modestie dans les meubles & dans les habits.

Si on doit se tenir dans les termes de la propreté ou bien-seance, soit dans les habits, soit dans les meubles, on doit encore plus y garder les regles de la modestie, j'entens de l'honnêteté opposée à la dissolution. Une personne ne sçauroit jamais sans crime être vêtuë d'une maniere immodeste. Naturellement les hommes aiment à être couverts, & il

faut avoir ajoûté à la corruption de la nature celle de la coûtume, pour ſe pouvoir ſouffrir découvert, même quand on eſt ſeul. Donc les perſonnes, qui s'habillent d'une maniere qu'elles ne ſont pas couvertes, autant qu'elles le doivent être, ſont criminelles. Ce ſont les femmes qui tombent dans ce crime. Que diroient-elles des hommes s'ils étoient auſſi immodeſtes qu'elles dans leurs habits ? Cependant le crime ne ſeroit pas plus grand de la part des hommes, qu'il l'eſt de la part des femmes. Peut-être même le ſeroit-il moins, parce que les femmes ſont ordinairement plus fortes que les hommes contre les tentations de l'impureté : & ainſi les hommes ne hazarderoient pas tant par leur immodeſtie, de les faire pecher. Que les femmes n'ont-elles pour les hommes le même reſpect que les hommes ont pour elles ? Car c'eſt ce reſpect, qui fait que les hommes ſe font un devoir neceſſaire d'être toûjours modeſtes en leur preſence, ſoit en parole, ſoit en toute autre choſe. En ſorte que ce ſeroit ne ſçavoir pas vivre que de dire ou de faire quelque choſe, qui pût faire rougir une femme d'honneur. Pourquoy donc cette regle n'eſt-elle pas pour les femmes à l'égard des hommes ? Eſt-ce à cauſe que les hommes ne rougiſſent

pas de les voir immodestement habillées, & qu'au contraire ils en sont bien aise? Ce seroit à cause de cela qu'elles devroient affecter d'être plus modestes, si elles aimoient la pureté ; afin de ne pas donner aux hommes occasion de peché par les appas qu'elles presentent à leur brutalité.

Elles disent que les hommes sont bien foibles & bien sensibles, de se laisser tenter par si peu de chose ; c'est encore une raison pour les faire couvrir : car si elles craignoient autant qu'elles le doivent, d'être une occasion de scandale à leurs freres, aussi tost qu'on les auroit averties du peril, où elles les mettent, elles se couvriroient. Et ne se couvrant pas aprés les avis qu'on leur en a donnez, elles ne sçauroient se plaindre si on croit d'elles, & qu'elles ont le cœur tres-impur, encore qu'elles conservent l'integrité du corps, puis qu'elles cherchent à allumer un feu impur dans celuy des hommes ; & qu elles sont tres-insensibles au salut de leurs freres : ce qui est un état tres-criminel devant Dieu.

Mais c'est une chose tant rebattuë dans les Livres & dans les Sermons, que nous pouvons croire que puisqu'elles ne se corrigent pas, Dieu les a frappées d'aveuglement sur ce chapitre en punition de

de leurs pechez; & qu'il les abandonne à leur endurciſſement, aprés avoir mis en œuvre tous les moyens naturels de les corriger. Car il y a ſur cela une telle revolte dans les eſprits, que les meres mêmes qui ſe couvrent, peut-être par des raiſons que l'on ne veut point dire, élevent leurs filles dés leur plus tendre jeuneſſe à être nuës. Elles les veulent accoûtumer de bonne heure à cette nudité, de peur qu'elles en ſoient incommodées, quand il ſera neceſſaire, ſelon leur coûtume abominable, d'avoir la gorge nüe. Encore même ſi elles ſe contentoient d'habiller immodeſtement celles qui le veulent bien, ſans y forcer celles qui ne le veulent pas, & auſquelles Dieu a fait comprendre dans la tendreſſe de leur âge, que la modeſtie des habits eſt eſſentielle à la vie Chrétienne. Mais il y a des meres qui ont ſi peu de Religion & de conſcience, qu'elles font violence à leurs filles, pour ſe vêtir comme les plus mondaines & les plus évaporées : ne mettant point de milieu entre ſe faire Religieuſe & ſe proſtituer dans les excez de la vanité & de l'immodeſtie du monde.

La maniere immodeſte de s'habiller des femmes eſt donc tres-criminelle, c'eſt une Mode qui ne ſçauroit recevoir

d'excuse. Mais l'immodestie dans les meubles ne l'est guéres moins : On voit des nuditez en beaucoup de chambres & de cabinets, soit en relief, soit en peinture, que la bien-seance ne peut souffrir : je dis la bien seance, même payenne, à plus forte raison celle des Chrétiens. Est-il possible que nous autres Chrétiens qui sçavons si bien, ou au moins qui devons si bien sçavoir, d'où vient que nous rougissons de nôtre nudité, ayons dans nos maisons tant de representations de nuditez, sans sentir des reproches de nôtre conscience ? Saint Paul nous deffend tous les termes, qui laissent dans l'imagination quelque idée deshonnête ; comment pouvons nous avoir chez-nous des peintures ou des reliefs, qui font encore de plus mauvais effets ; que toutes les paroles ? Nous pretendons posseder la pureté de nôtre cœur parmi tant de choses faites à dessein de le corrompre : c'est une folie. Car enfin si elles ne le corrompent pas, elles l'amollissent. Tout le monde sçait ce que rapporte un Poëte Payen, du mauvais effet que fit sur l'esprit & le cœur d'un jeune homme la peinture d'une divinité adultere. Il n'y a personne un peu honnête, qui ne sente quelque confusion à la vûe de ces nuditez. Comment donc des Chré-

tiens le peuvent-ils ſouffrir, ou plûtoſt, comment les recherchent-ils avec tant d'empreſſement ?

C'eſt la Mode, dit-on, il ſied bien aux Riches d'avoir d'excellens ouvrages de peinture & de ſculpture. Aprés tout on s'accoûtume à cela, & ainſi on n'en ſent point de mauvais effets.

C'eſt la Mode, dites-vous, & nôtre Religion dit, qu'il ne faut point ſuivre cette Mode. On aime ces excellens ouvrages de peinture & de ſculpture. Elle dit qu'il n'en faut point aimer d'ainſi faits, & que les Ouvriers ont eu tort les premiers d'avoir exercé leur ſcience ſur des ſujets dangereux pour tout le monde, & pour eux tout les premiers. Car comme les gens n'agiſſent qu'à force d'imagination ; il eſt comme impoſſible qu'avec une imagination ſi remplie d'objets mal-honnêtes, ils ayent le cœur pur. S'ils n'ont point d'autres ſujets pour donner des chefs-d'œuvres de leur art : Ils feroient beaucoup mieux de renoncer à vouloir acquerir de la reputation, que de s'en faire une qui ſera la cauſe de leur condamnation devant Dieu.

Enfin ſi les connoiſſeurs & les curieux s'accoûtument à cela, il ne devroit donc y avoir qu'eux à les pouvoir voir, & on les devroit cacher aux autres ; comme

les Apotiquaires & les Epiciers cachent les poisons, pour empêcher que d'autres qu'eux ne les manient, & ne s'empoisonnent en les maniant. Mais bien loin de tenir cette conduite, ils les mettent en vuë dans leurs cabinets, & sont bien aise que tout le monde les voye. Car un homme ne seroit guéres content d'avoir des pieces rares, s'il ne sçavoit que tout le monde sçait qu'il les a. C'est ce bruit du monde auquel il sacrifie. Mais nous parlerons de ce bruit du monde ailleurs.

Enfin il ne faut point voir la representation de ce qui blesse la bienseance dans la realité. Et il est impossible d'avoir le cœur pur au milieu de toutes ces representations. Tertullien traite d'idolatres ceux, qui enseignent les histoires des Dieux de la Gentilité : *Si fidelis literas doceat, insertas idolorum prædicationes sine dubio dum docet, commendat ; dum tradit affirmat, dum commemorat testimonium dicit hinc prima diabolo fides ædificatur, ab initiis eruditionis. Quære an idololatriam committat ; qui de idolis catechisat ?* Il ne croyoit pas qu'on pust faire une étude de toutes ces fables sans participer à l'idolatrie. Et nous pretendons nous autres avoir devant nos yeux des objets mal-honnêtes sans communi-

De Idol. cap. 10.

quer à l'impureté qu'ils repreſentent. Saint Paul ne veut pas même qu'on nomme ces choſes là parmi les Chrétiens, & nous prenons plaiſir à les voir repreſentées.

XXXVI.

Mais ſi Tertullien croyoit qu'on ne pouvoit pas étudier les actions & les genealogies des Dieux, ni des ceremonies du culte des Idolatres; ſans ſe rendre coupable de leur crime, & ſans communiquer avec les demons; peut-on deffendre cette coûtume qui regne parmi nous d'avoir tant de meubles marquez au coin de l'idolatrie? Les tapiſſeries, les peintures, les ſtatuës repreſentent pour la pluſpart des fables & des divinitez payennes, & nous pretendons que nôtre cœur n'ait rien de payen? Cela eſt difficile à croire. Si nous avions de nôtre Religion les veritables ſentimens que nous devons en avoir, nous effacerions s'il étoit dans nôtre pouvoir, juſques au ſouvenir même de la Gentilité. Car que nous ſert de ſçavoir toutes les fables des fauſſes divinitez, qu'à nous faire penſer aux paſſions qu'elles ont diviniſées. Il n'y a pas un trait de l'hiſtoire des Dieux, où il ne ſe trouve quelque paſſion criminelle mêlée; amour impur, ambition, jalouſie, vengeance, &c. Et pluſt à Dieu

que les enfans n'eussent pas les oreilles tant rebattües de ces choses, avant d'avoir un veritable fond de Religion, on ne verroit peut-être pas tant de folies dans le monde. On edifie la foy des demons, comme le dit Tertullien, dans l'esprit des enfans avant d'y avoir edifié la foy de JESUS-CHRIST. On se contente de leur avoir enseigné leur Catechisme, qu'ils ont appris en perroquets: & ensuite on les applique pendant des sept à huit années à apprendre l'histoire des faux Dieux & leurs saletez, les sacrifices des Payens, leurs superstitions, & toutes leur idolatrie. Et tout cela leur est recommandé sous la beauté du style des expressions & des vers, avec lesquels ils avalent ces poisons. Pour apprendre à bien parler & à s'exprimer noblement & agreablement, à ce qu'on pretend, ils se rempliſſent l'esprit de choses & souvent le cœur de passions, qu'il ne devroient point connoître, Car enfin, qu'on en dise ce qu'on voudra, il est bien difficile de separer la beauté de l'expression du mal qu'elle exprime: de se remplir l'imagination des termes, sans se la gâter par les choses. Enfin d'avoir l'esprit si pur & le jugement si exact, que nous fassions toûjours une juste separation du discours qui nous peut ser-

vir, de la penſée qui nous peut nuire, pour rejetter abſolument l'un, pendant que nous retenons l'autre. He que ſi nous voulions bien y faire quelque peu de reflexion, nous reconnoîtrions aiſément que nous n'aimons l'expreſſion, qu'à cauſe de la penſée qu'elle renferme, laquelle flatte nos paſſions ſecretes : Que nous ſommes bien moins ſages que les Payens, dont quelqu'un a dit qu'il a honte des vers de quelques Poetes, & qu'il n'en faut permettre la lecture, que lorſque les mœurs des enfans ſont tellement formées, qu'elles ſoient en ſureté. C'eſt Quintilien qui parle ainſi : *Græci licenter multa, & Horatium in quibuſdam nolim interpretari : legendi cum mores puerorum in tuto fuerint.* *Inſt. lib. 1. cap. 8.*

Je ne parle de cecy qu'en paſſant; quoy qu'on puiſſe dire que cela regarde les Modes ; car quand on veut montrer combien il eſt dangereux d'inſtruire ainſi la jeuneſſe, on répond que c'eſt la Mode : Mais cela demande un grand diſcours tout entier; & peut-être Dieu nous fera-t-il naître l'occaſion d'y travailler un jour, & de faire voir qu'on pouroit apprendre aux enfans les Langues d'une maniere plus utile & moins dangereuſe tout enſemble.

Mais enfin ſi nous ſommes Chrétiens,

si nous avons en horreur l'idolatrie ; ce qui est dans nos maisons ne doit-il pas porter le caractere de la disposition de nôtre esprit & de nôtre cœur ? Un Payen qui entreroit dans nos salles & qui y verroit sa Theologie representée, n'auroit-il pas bien lieu de croire que nous serions tels que luy. On n'aime point, comme je l'ay déja dit, la representation des choses dont on a la réalité en aversion. Est-ce que les Histoires de ce qui s'est passé & dans l'ancien & dans le nouveau Testament, ou que l'Histoire de l'Eglise ne fournissent pas assez d'excellens & d'illustres sujets aux Peintres & aux Sculpteurs, pour exercer leur art, sans avoir recours aux folies & aux impietez de la fable.

XXXVII.

Du Luxe de la Table.

Les regles que j'ay établies pour les meubles, se doivent pratiquer encore dans la table, où les excez du luxe regnent aujourd'huy autant que dans aucune autre chose. Une personne sage & Chrétienne doit donc faire en sorte, non seulement de ne pas surpasser, mais encore de ne pas égaler ce que font ceux de sa condition & de son bien, dans les repas qu'il donne ou à ses amis, ou à ses parens. Il ne doit pas, dis je s'étudier pour les égaler, ni dans l'abondan-

ce des viandes, ni dans la maniere trop exquiſe de les aprêter, ni dans l'arrangement & la ſymetrie des plats, ni enfin dans tout ce qu'on appelle politeſſe de la table. Car tout cela va aujourd'huy à un ſi grand excez, qu'il ſemble que ce ſoient des ſpectacles non pas des repas.

Ce n'eſt pas que dans les repas d'amitié & de bienſeance que l'on fait, on ne doive ſervir de bonnes choſes, & capables d'exciter l'apetit : qu'on ne doive même ſervir des mets qui ne ſoient pas communs ; car ſe ſont des repas de réjoüiſſance pour renouveller & ſerrer davantage l'amitié qui doit être entre les parens & les amis. Et ainſi tout y doit porter le caractere de la joye du Maître de la Maiſon. Or la joye eſt naturellement liberale, comme elle ouvre le cœur, elle ouvre auſſi les mains & la bourſe. Mais comme nôtre joye doit être Chrétienne, elle doit auſſi être modeſte. C'eſt pourquoy Saint Paul nous recommande la modeſtie, auſſi-toſt aprés qu'il nous a excitez à la joye. Nôtre joye donc doit être reglée, elle doit regler même nôtre dépenſe. Mais ſur tout elle doit paroître ſur nôtre viſage : car ce n'eſt pas ſans raiſon que l'on a dit, que le plus excellent mets d'un bon

repas, eſt le bon viſage du Maître de la Maiſon.

En effet ce n'eſt que dans les repas reglez & modeſtes, que l'on voit ordinairement la joye peinte ſur le viſage du Maître de la table. Quand on apporte trop d'étude & qu'on fait trop de dépenſe pour traiter ou ſes parens ou ſes amis : ce qui ne devoit être qu'une occaſion de ſe réjoüir honnétement, devient embarraſſant & ruineux. De ſorte que ſi dans ces feſtins il y a du plaiſir, ce n'eſt quaſi jamais pour le Matître ou la Maîtreſſe de la Maiſon. Ils ſont trop occupez à bien faire ſervir, pour prendre leur part au plaiſir de la feſte ; & ſouvent le couſt leur fait perdre le gouſt des meilleures choſes. Ce n'eſt donc pas dans les feſtins ſi étudiez, ou ce qu'on appelle *Cadeaux* : mais dans les repas ſimples, pourvû qu'ils ſoient honnêtes, *tantum poſcimus ut cœnes civiliter*, comme le dit le Satirique Latin ; que ſe trouve la joye veritable, parce que le Maître de la Maiſon ayant plus de liberté d'eſprit, & donnant les choſes de meilleur cœur, en ce qu'il les donne purement par amitié, ſon viſage inſpire encore plus la guayté, que ne fait la bonne chere.

Car enfin il ne faut point que les hommes s'abuſent, ces repas d'un ſi

grand appareil & d'un ſi grand couſt, que l'on appelle *Feſtes* ou *Cadeaux*, ne ſe font que par intereſt, par politique, par vanité, & par toute autre raiſon que par amité. On ne les fait le plus ſouvent que malgré ſoi, d'où vient que le chagrin qui eſt dans le cœur de celui qui les fait ſe répend ſouvent ſur ſon viſage malgré lui. Ce qui trouble quelquefois la ſerenité de la feſte & donne matiere aux Hiſtoires. On prévoit qu'il faudra payer, & cette penſée amere, fait trouver de l'amertume dans les choſes les plus douces. C'eſt dans ces rencontres que ſe verifie admirablement ces paroles du Sage : *extrema gaudii luctus occupat.* Les ſuites de la joye ſont ordinairement triſtes. Le lendemain que l'on a donné une grande feſte, il faut compter avec bien des ſortes de gens. Alors la vanité ne dominant plus dans l'imagination, on ſent la peine qu'il y a à payer de groſſes ſommes pour un ſeul repas, dont il ne reſte rien que la vaine penſée que l'on dira de nous que nous ſçavons bien donner à manger, que nous avons fait un beau repas, &c. Cette peine fait que l'on diſpute trop avec le Cuiſinier, que l'on regratte ſur tout, en ſorte que ſouvent il n'eſt pas content du payement. Ainſi & le

Maître & le Cuiſinier qui ont le plus contribué à la feſte, l'un de ſon argent & l'autre de ſon induſtrie, ſont ordinairement tous deux tres-mal contens de la feſte. C'eſt bien pis quand on ne paye pas, ou qu'on fait ſi long-temps attendre le payement, que les Artiſans en ſouffrent.

XXXVIII.

Des Maiſons & des Jardins.

On m'avoüera que jamais les hommes ne ſe ſont étudiez à être bien logez à la ville & à la campagne. Il n'y a point de Maiſon ou à la ville ou à la campagne, qui ait ſeulement trente ans d'antiquité, qu'un Bourgeois ou un Gentilhomme trouve à ſa fantaiſie. Il faut changer les appartemens, ouvrir d'un côté, fermer de l'autre, il faut baiſſer ou hauſſer les planchers, avoir des plains-pieds d'un grand nombre de pieces, comme les Princes & les plus grands Seigneurs. Il faut à une Terre de deux mil livres de rente des Jardins auſſi grands & auſſi polis, qu'il y en avoit autrefois aux Terres les plus conſiderables des grands Seigneurs. Il n'y a perſonne qui ne veüille avoir des canaux & des jets-d'eau: & il arrive ſouvent que l'entretien de tout cela mange le revenu de la Terre, & qu'aprés que la Maiſon eſt achevée avec tous ſes embelliſſemens, il

faut la vendre pour payer les Ouvriers, qui ont fait ce bel ouvrage.

Pour être logé en homme d'eſprit & judicieux, il ne faut pas que la Maiſon faſſe honneur au Maître ; mais au contraire il faut que le Maître faſſe honneur à la Maiſon. Selon la penſée de Ciceron dans le premier livre de ſes Offices. *Quand on bâtit*, dit-il encore au même lieu, *il faut faire en ſorte que la dépenſe ne ſurpaſſe point nos forces, & il ne faut pas vouloir égaler la magnificence des Princes, ce qui eſt d'un tres-mauvais exemple pour l'Etat.*

Les perſonnes ſages & Chrétiennes ne ſe laiſſent donc point ſurprendre à cette vanité, ils ſe logent commodément, mais modeſtement à la campagne & à la ville, ſelon leur condition & ſelon leur bien. C'eſt à dire, que tout cela eſt en tel état chez-eux, que ceux qui les vont voir ne trouvent jamais occaſion de ſe récrier ſur la beauté de leur Maiſon ou de leurs Jardins. Et qu'ils trouvent plus de plaiſir dans la converſation & la compagnie de leurs parens & de leurs amis, que dans tout le reſte. Car enfin un homme raiſonnable doit faire en ſorte qu'on l'aille voir plûtoſt que ſa Maiſon ou ſon Jardin. Cela eſt bon aux Princes & aux grnads Seigneurs

d'avoir des Maisons pour être vûës des Etrangers. Mais les Maisons des personnes mediocres ne le doivent être que par ceux qui vont les voir ou comme parens ou comme amis.

Ce sont les personnes de cette condition qui doivent pratiquer la frugalité : & ils doivent tâcher de causer aux gens de l'étonnement plûtost de ce qu'on n'en a pas fait davantage que de ce qu'on en a trop fait. L'étonnement de l'un est proprement la loüange de la frugalité ; & celuy de l'autre, est la condamnation du Luxe & de la vanité d'un particulier : de la frugalité, dont un des plus grands personnages du paganisme fait tant de cas, qu'il ne fait point de difficulté de dire, qu'elle renferme toutes les vertus. Mais enfin si ce terme n'a pas une si grande étenduë dans nôtre Langue, c'est qu'on n'y a pas assez bien pensé ; car pour être frugal en toute chose, il faut avoir un grand fond de justice, de prudence, de temperance, & de force. Je dis de force ; car ce n'est pas si peu de chose que l'on croit, que se tenir dans les justes bornes de son bien & de sa condition, & de ne se pas laisser aller aux mauvais exemples des autres. L'Esprit de Dieu qui sçait mieux que nous les merites des vertus, fait dire à Salo-

Cic. Tusc. 3.

mon dans ſa priere à Dieu : *Seigneur, je vous demande deux choſes, ne me les refuſez pas avant que je meure ; éloignez de moy toute vanité & toute parole de menſonge.* Ce qui montre bien quelle force il faut avoir pour reſiſter au torrent de la vanité du monde.

Vanitatem & verba mèdacia longè fac à me Prov. 11.

XXXIX.

Pour ſoûtenir tout ce que je viens d'établir & en general & en particulier, ſur tous les ſujets de la vanité & du Luxe des hommes ; il faut ſouvent que nous nous mettions devant les yeux, que tout ce qu'il y a au de-là du neceſſaire ; ou de la nature, ou de la condition, ſoit dans nos habits, ſoit dans nos repas, ſoit dans nos meubles, ſoit dans nos maiſons ; eſt une choſe que Dieu nous pardonne, à cauſe de la neceſſité de toutes ces choſes pour le ſoulagement des infirmitez de la vie humaine. On ſera peut-être ſurpris de cette propoſition ; mais quand on aura un peu medité ſur les maximes de l'Evangile du Fils de Dieu, ſur les exemples & les paroles de ce Maître, qui s'eſt fait homme pour nous enſeigner l'humilité, & l'uſage que nous devons faire des biens de la Terre ; on ſera perſuadé que toutes ces choſes ne nous ſont données que pour en uſer ſuivant nos beſoins, & que tout

ce qui passe cet usage ne sçauroit être agreable à Dieu.

Je le repete donc encore, afin qu'on y pense davantage, l'usage des choses de la terre selon la necessité est bon & parfaitement selon Dieu, parce qu'il est selon l'ordre de la nature dont Dieu est l'Auteur. L'usage moderé de ces choses au de-là de la necessité est une chose que Dieu nous pardonne, à cause de cette necessité, dans les justes bornes de laquelle il est si difficile de se tenir, comme S. Augustin le fait voir dans ses Confessions. Et l'usage excessif est un peché que Dieu ne nous pardonne pas, si nous ne nous en corrigeons & n'en faisons penitence. De même qu'il y a un usage du mariage au delà de la necessité d'avoir des enfans, que Dieu nous pardonne, à cause de l'honnêteté du mariage, & qu'il y en a un excessif qu'il ne nous pardonne pas, si nous ne nous en corrigeons.

Pour prouver ce que je dis, je n'ay qu'à alleguer l'histoire du mauvais Riche, auquel Dieu n'a point pardonné l'usage immoderé qu'il a fait de ses biens. C'est pourquoi le même saint Augustin dit que celuy qui use immoderément de ses richesses pour la vanité, est reprouvé de Dieu : *Qui superbè utitur & immode-*

ratè reprobatur à Deo. *Serm. 32. in Script.*

Cette conſideration doit obliger les Chrétiens à s'obſerver beaucoup dans l'uſage de leurs biens, afin de voir s'ils ne s'en ſervent point par cet eſprit de vanité, & s'ils ne pourroient pas bien ſe paſſer, ſans même en vivre moins commodément & moins honnêtement ſelon leur condition, de beaucoup de choſes qu'ils ſe donnent.

Saint Auguſtin ne vouloit pas obliger les riches à vivre comme les pauvres; mais il vouloit que les riches ſentiſſent quelque douleur de ne pouvoir pas vivre comme les pauvres; & qu'ils reconnuſſent que c'étoit une infirmité dans eux de ne pouvoir pas ſe nourrir plus groſſierement qu'ils ne faiſoient. Il vouloit que dans cet eſprit ils vécuſſent de mets délicats, à cauſe qu'ils y étoient accoûtumez; mais qu'ils donnaſſent de bon cœur aux pauvres ce qui leur reſtoit aprés s'être ainſi nourris & entretenus délicatement, afin que Dieu leur pardonne cette infirmité. *Neque enim hoc dixi ut divites cogam epulis & cibis pauperum veſci. Utantur divites conſuetudine infirmitatis ſuæ, ſed doleant aliter ſe non poſſe. Melius enim poſſent, ſi aliter poſſent, utere cibis electis, pretioſis; quia ſic conſueviſti, quia non aliter potes; quia* *In Script. Serm. 61.*

si consuetudinem mutes, ægrotas conceditur tibi. utere superfluis, da pauperibus necessaria : utere pretiosis, & de pauperibus vilia.

XL.

La vie des Chrétiens doit être pleine de vigilance sur eux-mêmes ; ils ne doivent pas faire la moindre chose, qu'ils n'examinent de prés s'ils ne blessent point la Loy de l'Evangile, & si cette Loy ne les oblige point d'agir autrement. Cela est pénible, dira-t-on, d'être toûjours sur ses gardes, & de ne pouvoir rien faire sans cêt examen. Si on se plaint de cette peine, c'est qu'on n'entend pas la Religion dont on fait profession : c'est qu'on ne sçait pas quels sont les effets de la crainte de Dieu, sans laquelle on se vente faussement d'être Chrétien.

Il n'y a peut-être rien qui soit tant recommandé dans l'Ecriture que la crainte de Dieu ; il n'y a rien à quoy l'Ecriture attribuë tant d'effets salutaires sur l'esprit de l'homme & sur son cœur. On voit dans le premier Chapitre de l'Ecclesiastique, que cette crainte fait toute la sagesse du Chrétien. Elle commence cette sagesse, elle la forme, elle la perfectionne, elle la couronne. C'est cette crainte qui chasse le peché, qui justifie l'homme,

qui ſanctifie ſa ſcience. Enfin c'eſt elle qui perfectionne le bons ſens : ce bon ſens dont les hommes font tant de cas, que tout le monde pretend avoir, & qui cependant eſt ſi rare : *Conſummatio timoris Dei ſapientia & ſenſus.* Eccl. 21. 13.

Nous ne pouvons donc être vrayment Chrétiens ſans la crainte de Dieu. Or l'effet de la crainte eſt de nous rendre extremement vigilans & circonſpects; en ſorte que nous ne formions aucun deſſein d'acheter des habits, des meubles, des maiſons, &c. que nous ne regardions ſi en tout cela nous ne nous laiſſons point aller aux mouvemens d'une vanité criminelle. Ceux qui ne font pas ces reflexions, n'agiſſent pas en Chrétiens; qu'ils ne s'abuſent point, ils agiſſent comme de vrays mondains, qui ne ſont point de la cité que JESUS-CHRIST bâtit pour être éternellement glorieuſe; mais de celle que bâtit le demon pour être éternellement malheureuſe.

XLI.

Il eſt encore tres-penible de ſe vouloir tenir au deſſous de ceux de ſa condition & de ſon bien : je l'avoüe. Il n'y a quaſi perſonne qui ne voulût être moderé dans la dépenſe des habits & de tout le reſte. Tout le monde ſe plaint de l'excez du Luxe. Mais ce n'eſt pas à

qui se retranchera le premier : parce que si on se plaint en general du Luxe, il n'y a personne qui se dise dans le particulier, les plaintes que je fais du Luxe sont inutiles, je ne reformeray pas les autres. Mais il faut que je m'examine moy-même, si je ne suis point un de ceux, ou une de celles qui donnent le plus dans ces excez. Il faut que je voye si je ne pourrois pas être moins magnifique dans toute ma dépense, & garder encore la bienseance de ma personne & de ma condition. Voilà ce que personne ne fait en particulier, & c'est pourtant ce que chacun est obligé de faire.

Si on ne le fait pas, c'est qu'on sent de la peine à resister au torrent de la Mode. Nous n'aurions pas de peine à être modestes si tout le monde l'étoit. Nous voudrions bien que le torrent s'arrêtast, mais pendant qu'il emporte les autres, nous n'avons pas le courage d'entreprendre de resister à sa rapidité. Cependant c'est en cela que consiste la vertu : à ne se pas laisser entraîner par le mauvais exemple des autres.

Les Chrétiens ne doivent pas entreprendre de changer le monde, c'est à dire qu'ils ne doivent pas s'amuser à faire des souhaits inutiles pour le changement du monde, afin de changer avec

ry. Nôtre ſageſſe conſiſte à changer, endant que le monde ne change pas. Saint uguſtin dit de certains Payens de ſon emps, qu'ils auroient bien voulu que oute leur ville ſe fuſt convertie avec ux. Ils n'avoient pas le courage de ſe convertir ſeuls. Quoi que ce ſoit en cela que conſiſte une partie du merite de la converſion. Car en effet il n'y a pas beaucoup de merite à ne faire que ce que font les autres. Le monde eſt plein de gens qui font les mêmes ſouhaits. Ils ſe priveroient volontiers de toutes les vanitez; ſi tous les autres s'en vouloient priver avec eux. Mais ils ne ſçauroient ſe reſoudre à changer pendant que les autres ne changent pas. Et ceux qui font ces ſouhaits là, croyent avoir beaucoup fait. Ils s'imaginent par là montrer ſuffiſamment à Dieu, qu'ils n'ont pas d'amour pour ces choſes, & qu'ils n'y ſont aucunement attachez ? parce qu'ils les quitteroient ſans peine, ſi tous les autres les quittoient.

Mais voilà proprement ce que c'eſt que l'amour du monde. Suivre les Modes, parce que les autres les ſuivent : ſe plonger dans le Luxe & dans la vanité, parce que les autres s'y plongent. Si on n'aime pas ces choſes, à cauſe d'elles-mêmes, on aime le monde qui

les aime, puisqu'on s'y attache, à cause qu'il y est attaché. Et si on aime le monde, on n'aime pas Dieu ; puisque l'amitié du monde est une inimitié contre Dieu, comme le dit l'Apôtre S. Jean.

Tous ces souhaits là ne servent donc de rien : ce sont des illusions par lesquelles le demon nous retient dans les vanitez du monde, sous le pretexte que nous n'y sommes pas attachez de cœur.

XLII.

Peut-être encore nous resoudrions-nous à changer si nous étions assurez que personne n'en parlast, & qu'on ne s'entretinst point de nôtre conduite ; qu'on ne nous accusast point de mesquinerie, à cause que nous voulons être modestes, soit dans nos meubles, soit dans nos habits, soit dans nos repas. Car le monde injuste & aveugle comme il est, appelle souvent avarice la moderation & la frugalité des personnes sages. Mais que faire à cela, si nous voulons être sages, il faut soûtenir cette espece de confusion devant le monde ; & se resoudre à écouter tout ce qu'il pourra dire, sans s'en émouvoir. C'est le moyen de ne pas tomber dans les pieges que le demon nous tend par les ridicules discours des mondains.

Saint Augustin expliquant ces paroles

du Pſeaume 90. *Le Seigneur m'a delivré des pieges des chaſſeurs, & des paroles rudes & fâcheuſes* ; dit que ces chaſſeurs ſont les demons qui nous tendent des pieges, & qui tournent autour de nous pour nous ſurprendre ; que les paroles rudes & fâcheuſes, ſont les diſcours que l'on fait de nous ; leſquels nous font donner dans ces pieges, en nous faiſant quitter nos bonnes reſolutions, & changer nôtre conduite reglée dans une conduite de vanité. *De même*, dit-il, *qu'on voit un Oyſeleur tendre ſes filets au bout d'une haye, & en envoyer un autre battre la haye pour en faire ſortir les oyſeaux, & leur faire donner dans le filet. Le demon employe les diſcours du monde, de nos parens, de nos amis, de nôtre ville, &c. les railleries, les médiſances, &c. pour nous faire quitter une bonne reſolution que nous aurons priſe, & pour nous remettre dans le train des autres. Les oyſeaux ne ſeroient point pris s'ils avoient eu aſſez de reſolution, pour entendre ſans ſe remuer, le bruit qu'on a fait ſur la haye, & qui ne leur auroit jamais fait de mal. Nous ne tomberions point auſſi nous autres dans les pieges du demon, ſi nous entendions tous ces diſcours ſans nous émouvoir, & ſans nous détourner d'un pas de la droite voye,*

Timens avis inanem ſonum cadit in retia ſic homines timentes inſultatorum verba vana & inania, & erubeſcentes convitiis ſuperfluis, cadunt in laqueo venantium & captivantur à diabolo. Pſalm. 90

dans laquelle nous sommes entrez.

Je dis même que si nous étions assez fermes pour mépriser d'abord tous ces discours vains & inutiles, on cesseroit bien-tost de parler de nous, & on verroit que tous ces discours de raillerie & de mépris se changeroient dans des termes d'estime & de respect. Car la vertu tost ou tard triomphe de ses ennemis. En effet les hommes ne sçauroient s'empêcher d'estimer ceux dont ils esperent les plus prompts secours dans leurs besoins : ceux dans lesquels ils voyent une volonté plus sincere de les assister. Or qui sont ceux qui sont plus en état & plus en volonté d'assister les autres, que ceux qui se tiennent dans une dépense au dessous de leur bien, & qui s'y tiennent par un esprit de Religion & pour les raisons que j'ay rapportées cy-dessus? Ceux-là ont sans doute plus de volonté de faire du bien, puisqu'ils vivent de la maniere qu'ils font, pour être plus en état d'en faire. Et on voit souvent ceux qui ont le plus raillé de la vie frugale de leurs voisins, être les premiers à avoir recours à eux dans leurs besoins.

Mais enfin quand nous serions assurez qu'on parleroit toûjours de nous, nous ne devons pas nous démentir pour cela.

JESUS-CHRIST

JESUS-CHRIST & ſes Diſciples ne nous ont-ils pas tant avertis, qu'on ne pourroit entreprendre de ſervir à Dieu comme on le devoit, ſans être l'objet de la médiſance, de la haine & de l'averſion des hommes. Les paroles de JESUS-CHRIST & de ſes Diſciples ſur ce chapitre ſont des propheties, dont l'accompliſſement durera autant que le monde. Ce qui s'eſt fait dans la perſonne du Maître, ſe fera dans la perſonne de tous les Serviteurs. Quoi qu'en des manieres differentes. Nous devons ſeulement nous tenir bien heureux, ſi on ſe contente de parler de nous, & qu'on ne nous perſecute pas d'une maniere plus cruelle. Les hommes nous font la guerre, le diable nous fait la guerre, dit S. Auguſtin, les Empereurs ſe ſont fait Chrétiens, le diable eſt demeuré toûjours ce qu'il étoit; c'eſt-à-dire, qu'il nous fera toûjours la guerre de quelque façon que ce ſoit.

Sæviunt homines, ſævit diabolus, & ſi Chriſtiani facti ſunt, Imperatores, numquid Chriſtianus factus eſt diabolus.

XLIII.

Mais une choſe à laquelle nous devons bien prendre garde; c'eſt que ſi nous craignons que le monde parle, nous aimons encore en effet le monde, & nôtre détachement de lui n'eſt pas parfait, autant qu'il le doit être. Car ſi nous avions pour luy toute l'indifference

que nous devons avoir, nous aurions de même de l'indifference pour l'estime & pour le mépris qu'il pourroit faire de nous. S'il étoit icy question de philosophie, il seroit tres-aisé de convaincre les hommes de cette verité, que nous ne craignons le mépris du monde, que parce que nous aimons encore le monde. Mais c'est assez icy de renvoyer les hommes à leur cœur, ils sentiront qu'ils aiment le monde, s'ils ne sont pas encore indifferens pour ce que les hommes peuvent penser d'eux.

Car en effet, si nous n'aimons pas le monde, il n'est pas juste que le monde nous aime; si nous méprisons le monde & sa vanité, il n'est pas juste de vouloir qu'il nous estime. Choisissons donc ou d'aimer Dieu & d'être hays du monde, ou d'aimer le monde & d'être les ennemis de Dieu: car il n'y a point de milieu. Et ceux qui en veulent trouver, sont dans un état encore pire que ceux qui n'y en cherchent point; parce qu'il est plus difficile de les guerir que les autres.

Saint Jerôme dit que ce qui rend la voye du salut difficile & raboteuse, c'est qu'elle est peu battuë, parce que peu de personnes y marchent. Si tout le monde y vouloit marcher avec nous, elle devien-

roit plus aiſée. Si tous les hommes voient voulu ſe convertir à la prédication des Apôtres, les particuliers n'y auoient point ſenti de peine. Mais la ifficulté conſiſtoit à confeſſer JESUS-HRIST au milieu d'une ville idolare : au milieu de ſes amis, de ſes paens, de ſa femme, de ſes enfans, &c. ui parloient mal de la Religion de ESUS-CHRIST; & qui avoient en orreur ceux qui l'embraſſoient. C'étoit i le triomphe de la grace & le merite e la converſion des particuliers. Auſſi excellence de la pieté conſiſte à la praiquer au milieu du torrent du monde; c à prendre une route oppoſée à celle u il tient.

Ne nous perſuadons pas que cette oye change de nature pour nous, qu'elle s'élargiſſe & devienne plus facile : elle era toûjours la voye étroite, un chemin âpre & raboteux. Il eſt de la foy e le croire, puiſque JESUS-CHRIST a dit : & nous devons nous armer de ette foy dans les entrepriſes que nous iſons pour nôtre ſalut. C'eſt par cette oy qu'on remporte la victoire ſur le ionde & ſur toutes les vanitez qu'il ous propoſe.

XLIV.

Nous ne devons donc point rougir

de JESUS-CHRIST. Nous faisons profession de croire ce qu'il nous a dit, n'ayons point de honte de le pratiquer, quoi que le monde en parle ; si on nous dit qu'on trouve étrange que nous soyons vêtus si simplement, que nous ne soyons pas meublez comme les autres, &c. répondons modestement que les autres peuvent faire ce qui leur plaist, que ce n'est pas à nous à examiner leur conduite : qu'ils peuvent avoir pour en user comme ils font des raisons que nous sçavons bien nous autres, que nous n'avons pas ; que nous nous mesurons à nous-mêmes, & que nous croyons être obligez de regler ainsi nôtre dépense & nôtre conduite.

Voilà ce qu'on peut répondre, sans entrer dans des contestations inutiles, & qui alterent souvent la charité. Cette réponse modeste doit satisfaire tout le monde & ne sçauroit offenser personne. C'est ainsi que l'on doit parler dans toutes les occasions où on est tenté par la vanité du monde. Ainsi sans censurer la conduite des autres, ce qui les pourroit fâcher, on assûrera la sienne. Et peut-être que cette maniere modeste & honnête sera plus capable de les faire penser à eux, & de leur faire reconnoître la folie de toutes leurs vanitez ; que si

n les vouloit convaincre par la force es raiſons. Car ordinairement dans la iſpute la paſſion s'échauffe, & depuis ue la paſſion eſt échauffée, on n'eſt lus ſuſceptible de la verité. C'eſt pourquoy le Sage dit qu'il ne faut point iſputer importunément pour la faire ecevoir : *Ne vous diſſipez point dans es diſcours inutiles, lorſqu'on n'eſt pas n état de vous écouter, & ne vous attachez point importunément à faire recevoir vôtre ſageſſe.*

Ubi non eſt auditus, ibi non effundas ſermonem, & importunè uoli extolli in ſapientiâ tuâ. Eccleſ. 32.

XLV.

Ce conſeil peut ſervir dans une infiité de rencontres, où le monde nous ropoſe des choſes que nous ſommes erſuadez qui bleſſent la Religion de ESUS-CHRIST. Par exemple, ſi nous ous trouvons dans une compagnie, où n propoſe d'aller à la comedie ; nous levons s'il ſe peut nous retirer ſans qu'on 'en aperçoive, pour ne rien faire contre ôtre conſcience, & pour ne rien dire dont es autres ſe puiſſe choquer. Mais ſi cela ne ſe peut, & qu'on nous oblige de arler, nous pouvons dire, que nous oulons croire qu'ils peuvent aller innocemment à ces divertiſſemens, mais que ous ſçavons que nous ne pourrions pas ous autres y aller de cette maniere : que chacun a ſa conſcience à garder ; &

que nous croyons, que nous bleſſerions la nôtre, en nous trouvant dans des lieux que l'on a toûjours jugé dans l'Egliſe être dangereux pour les Chrétiens : que nous ſommes obligez de nous précautionner, laiſſant aux autres à faire ce qu'ils jugent à propos pour leur conſcience. On peut répondre de cette maniere dans beaucoup de rencontres perilleuſes. Et j'ay crû devoir mettre icy ces réponſes, afin qu'on ſe les imprime dans la mémoire, pour s'en ſervir dans les occaſions. Car je ſçay par experience que des perſonnes tres-ſages ſe trouvent déconcertez dans de ſemblables occaſions, & ont de la peine à répondre de maniere qu'ils n'offenſent ni leur Religion, ni la compagnie où ils ſe trouvent. Ces réponſes ſont pour les particuliers : car ceux qui ont autorité ou ſpirituelle ou temporelle, peuvent & doivent ſouvent parler autrement.

XLVI.

Souvent les meres prennent le pretexte de ce qu'elles ont des filles à marier, pour ſuivre le torrent des Modes, & pour ſe trouver dans toutes ſortes de divertiſſemens. Je dis que c'eſt un pretexte qu'elles prennent, & duquel elles veulent couvrir l'attachement qu'elles ont encore elles mêmes à toutes ces folies.

Car ſi elles ne cherchent en cela qu'à bien marier leurs filles, elles devroient être aſſûrées que la plus mauvaiſe voye qu'elles puiſſent prendre pour cela eſt celle qu'elles tiennent.

Bien marier une fille, ſelon le langage, je ne dis pas des Chrétiens, mais des perſonnes ſages du Paganiſme, c'eſt la marier à un homme de merite, à un homme de bien : voilà principalement ce qui fait un bon mariage, & ce qu'on doit premierement rechercher ; quoy qu'en diſent ceux qui ont l'imagination gâtée par le train du monde, & qui ſont devenus incapables d'écouter la raiſon ſur ce chapitre. Ce ſont les qualitez perſonnelles qui font réellement & effectivement cette parité ou égalité, qui ſe doit rencontrer dans les Mariages. Et les perſonnes du monde qui ſe récrient le plus haut ſur cette égalité, & qui ont été choquez de ce qu'on a dit dans le livre de la vocation chrétienne des enfans, qu'il ne falloit pas toûjours être eſclave de la naiſſance, quand on trouvoit dans la perſonne les qualitez qu'on pouvoit ſouhaitter pour faire un Mariage heureux. Ces perſonnes, diſ-je, dont l'imagination n'a pû goûter ces maximes, ſont ceux-là qui font les Mariages les plus inégaux & les plus mal aſſortis par

la seule consideration du bien. Ne voit-on pas tous les jours que des garçons, des filles mêmes se marient en consideration du bien, avec des personnes dont ils ne veulent point voir la parenté : à cause de la bassesse de l'alliance qui leur fait honte. Ils veulent bien faire de ces Mariages bizarres par la passion qu'ils ont d'avoir du bien ; & ils ne voudroient pas en faire à cause du merite personnel. Je ne croy pas qu'on puisse rien dire de plus déraisonnable.

Revenons à ces meres dont il est question, s'il est donc vray qu'elles n'ayent en vûë que de bien marier leurs filles ; elles doivent être assûrées qu'elles les marieront beaucoup mieux en ne les mettant point dans toutes ces vanitez, & en ne les menant point dans tous ces lieux d'assemblées, de la comedie, du bal, des cadeaux, &c. Car ce n'est pas dans ces lieux que les hommes d'un veritable merite cherchent à se marier, ils ont le discernement trop bon pour chercher une femme parmy des personnes si vaines.

Mais si ces meres ont de la Foy & de la Religion comme elles le pretendent, doivent-elles exposer leurs filles à mille perils, & les prostituer pour ainsi dire dans le Luxe & dans la vanité des Modes, pour leur procurer un Mariage

heureux ? Elles ont des penſées bien fauſſes de la conduite de Dieu. Il ne veut ordinairement faire réüſſir que les choſes dans leſquelles on le recherche premierement. Or ces meres ne ſçauroient dire qu'elles cherchent premierement Dieu dans la maniere d'habiller & d'élever leurs filles. Il eſt viſible, bien qu'elles ne le veulent pas avoüer, qu'elles recherchent premierement le monde. Et ainſi qu'elles ne s'abuſent point, ce ſera un grand miracle de la bonté de Dieu, ſi par cette conduite elles ne font pas un Mariage malheureux.

Si elles ſont Chrétiennes ne doivent-elles pas croire que c'eſt pour elles que le Sage a parlé lors qu'il a dit : *Mariez vôtre fille & vous aurez fait une grande affaire, & donnez-là à un homme de bon ſens.* Et que c'eſt encore pour elles qu'un des plus doctes & des plus pieux Ecrivains de ce temps, a dit ſur ſes paroles du Sage. *Aprés qu'un pere aura élevé ſa fille dans la retenuë & dans la modeſtie, qui eſt l'ornement du ſexe, le Sage ne luy conſeille pas de la marier à un homme riche, mais à un homme de bon ſens ; ce qui enferme la prudence humaine ordinaire ; qui eſt inſeparable de la vertu.* Or elles prennent juſtement une conduite toute oppoſée à celle qu'il

faut tenir pour marier leur fille à un homme de bon ſens, tel que le Sage le marque.

Qu'elles ceſſent donc de vouloir colorer la vanité de leur cœur du deſſein honnête de marier leurs filles; car ſi elles ſe trompent elles-mêmes en cela, ſi elles trompent des Confeſſeurs & des Directeurs trop faciles, & peut-être peu éclairez, elles ne trompent pas Dieu, qui voit tres-clair dans ce qu'elles ne veulent pas voir elles-mêmes, & dans ce qu'elles cachent aux autres.

XLVII.

Mais puiſque nous parlons des meres à l'égard des filles, je ne ſçaurois m'empécher de faire remarquer icy une pernicieuſe Mode; qui eſt de faire apprendre à chanter aux filles des airs tendres & paſſionnez, & de leur donner pour Maîtres de jeunes hommes, & tres-ſouvent des Eccleſiaſtiques. Comment eſt-ce que des peres & des meres Chrétiens ſe peuvent imaginer que ce poiſon ne puiſſe jamais corrompre le cœur d'une jeune fille? Car ces airs ſont des poiſons les plus finement compoſez, pour rendre un cœur amoureux. Et les peres & les meres voudront avec cela qu'il ne le devienne pas? cela paroiſt comme impoſſible. C'eſt ſouffler du feu le mieux

que l'on peut, ſans vouloir qu'il s'allume.

Mais enfin il eſt tout à fait contre la bienſeance, que ce ſoient des Eccleſiaſtiques qui donnent ces leçons à de jeunes filles, eux dont la bouche ne devroit jamais prononcer ces ſortes de paroles. Car ſi ſaint Paul deffend à tous les Chrétiens de prononcer des paroles qui bleſſent des oreilles chaſtes; combien plus le deffend il aux Miniſtres des Autels? Qu'on ne diſe pas que ces paroles ne bleſſent point la bienſeance: car tout ce qui tend à amollir le cœur eſt contre la modeſtie Chrétienne. S. Jerôme écrivant à une mere ſur l'education de ſa fille, luy dit qu'elle ne doit jamais entendre d'inſtrument de muſique, & qu'elle en doit même ignorer l'uſage. A Leté.

Il écrit à une autre Dame, qu'elle ne doit jamais entendre de paroles folles, bouffonnes & deshonnêtes; parce que les méchans mettent ordinairement la pureté à l'épreuve par un petit mot gliſſant. A Demetrie.

Enfin il mande encore à une autre, qu'elle doit bannir de ſa maiſon les Muſiciens & les Joueurs d'inſtrumens, comme des ſuppoſts de Sathan. S. Auguſtin dit que ces chanſons amoureuſes amolliſſant & corrompant enfin l'eſprit des hommes, les font déchoir de la A Furie. *Cantor pellatur noxius, fidiſſimas & pſaltrias, & illius modi chorum diaboli, quæ ſi mortifera ſyrenarum car-*

mina pro turba ex ædibus ruis. Ad Fur. l. 2. Ep. 19. D. Aug. lib. 2. de decem chordis.

vertu, & tomber dans l'impureté.

En effet, ce seroit un miracle, que Dieu n'est pas obligé de faire, puis qu'on le tente, que la jeunesse prist tant de plaisir à chanter ces airs tendres & passionnez, sans sentir quelque atteinte de la passion. Dés là même qu'on y prend plaisir, le cœur est touché & amolly, bien qu'on ne l'avouë pas, & bien même qu'on ne le croye pas. Car en effet on ne chante que ce que l'on aime, ce que l'on louë & ce que l'on estime. C'est pourquoy les premieres chansons que les hommes ont faites, n'étoient que les loüanges des actions des grands Hommes. Les Israëlites ne faisoient des cantiques que pour publier les merveilles de la puissance de Dieu & de sa bonté pour eux. Comment nous autres qui sommes Chrétiens & qui par consequent devons être plus spirituels que ce peuple charnel, ne chantons-nous pas les mêmes choses qu'eux ? Les peres & les meres n'y pensent pas ; mais il est tres-constant que les feux qui ont brûlé des maisons entieres par la débauche des filles, & par les mauvais ménages, se sont allumez par ces chansons amoureuses.

Cela est à la mode, dit-on, il sied bien à une fille qui a de la voix de

ſçavoir chanter. A la bonne heure qu'elle ſçache chanter ; mais ſi elle chante ce qu'elle ne doit jamais ni ſentir ni aimer, elle ne ſçauroit être innocente devant Dieu ; puiſqu'elle expoſe la pureté & l'innocence de ſon cœur, & qu'on ne ſçauroit jamais ſe mettre innocemment dans le peril. Eſt-il donc poſſible que les coûtumes dangereuſes ayent tant de pouvoir ſur les hommes, qu'ils les obſervent comme des loix.

Ita invadens omnia conſuetudo pro lege obſervatur. Aug. Serm. de decem Choris.

XLVIII.

Les femmes pretendent encore juſtifier la ſomptuoſité de leurs habits, & leur attachement à ſuivre toutes les Modes, par le pretexte de faire connoître dans le monde ce qu'elles ſont. Il eſt vray qu'il eſt utile pour la paix & l'union des perſonnes d'une même ville, que leur qualité ſoit connuë ; cela empêche bien des ſujets de querelle. Mais il faut que les Dames qui cherchent à ſe faire diſtinguer par leurs habits, manquent bien de toutes les autres choſes, par leſquelles on les devroit reconnoître pour ce qu'elles ſont. C'eſt par la modeſtie, c'eſt par la gravité que les femmes d'une condition élevée au deſſus des autres, doivent être reconnües parmy les autres. On voit par experience que l'on diſtingue tres-facilement par là les perſon-

nes de la premiere qualité.

Mais enfin, est-ce toûjours une neces-sité absolüe qu'on connoisse une Dame à ses habits, pour être une Presidente, une Conseillere, &c. S'il arrive qu'elle ne soit pas bien connuë pour cela, la sagesse peinte sur son visage, & la modestie de ses habits la fera connoitre pour une femme Chrétienne. N'est-ce pas assez pour elle qu'elle répande toûjours devant Dieu & devant les hommes, la bonne odeur de ce qu'elle est ; c'est à dire des vertus Chrétiennes qu'elle possede. Quoy que quelquefois on ne connoisse pas precisément le rang qu'elle tient dans le monde. Si nous avions autant de Religion que nous en devons avoir, & si nous aimions veritablement l'humilité Chrétienne, nous ne serions pas si jaloux de conserver nôtre rang ; dont nous ne devrions nous picquer, que lorsque les mépris que l'on pouroit faire à nôtre égard, seroient capables de causer quelque desordre dans la societé civile : ce qui ne peut arriver que tres-rarement. Ne nous flattons donc point encore de ce pretexte de conserver nôtre rang : Nous nous habillons magnifiquement, plus pour nous élever & pour prendre le rang de ceux qui sont au dessus de nous, que pour conser-

ver le nôtre. Car il y a peu de perſonnes aſſez ſages pour ne vouloir paroître que ce qu'elles ſont.

XLIX.

J'ay dit cy-deſſus, que je montrerois dans la ſuite que c'eſt une illuſion de gens qui s'abuſent volontairement que de dire, que l'on ſuit les Modes ſans attachement & ſans amour pour le monde; mais ſeulement par une eſpece de bienſeance, qui ne veut pas qu'on ſoit mis autrement que les autres. On aime en effet le monde & ſes Modes : en voicy une preuve convaincante.

C'eſt qu'on reſiſte opiniâtrement aux Predicateurs, aux Confeſſeurs, & aux Directeurs, qui s'efforcent de nous porter à nous habiller plus modeſtement. On conteſte contre eux, on demande des preuves demonſtratives, comment ces choſes ſont mauvaiſes en elles mêmes, comment il peut y avoir du peché à être coiffée, à être habillée d'une certaine maniere ? & s'il y a du peché, quel peché ce peut être. On fait tous les jours dans les ruelles le procez aux Predicateurs & Confeſſeurs ſur ce chapitre.

Si ces Dames n'avoient point d'attachement à toutes ces choſes, ne ſeroient-elles pas bien aiſe qu'on les condamnât

afin d'avoir une bonne raison pour les quitter ? ne s'exciteroient-elles pas les unes les autres à s'habiller d'une maniere convenable à des Dames Chrétiennes ? au lieu de s'exciter comme elles font à retenir toutes leurs vanitez malgré les Predicateurs. Et si une fois un Predicateur les avoit assez touchées pour leur faire mettre bas ces étendarts de la vanité, elles ne les reprendroient jamais. Elles montreroient par cette conduite, qu'en effet elles n'aiment pas ces choses, & qu'elles ne les suivoient que par une mauvaise habitude, à laquelle elles sont bien aise de renoncer ; au lieu qu'en les retenant, ou en les reprenant elles font voir qu'elles sont attachées de cœur à ces choses.

Mais elles montrent encore qu'elles ont un esprit contentieux & indocile ; esprit tout à fait opposé à celuy de la Religion de JESUS-CHRIST, qui est un esprit doux, docile & soûmis, comme le dit JESUS-CHRIST aprés les Prophetes. *Ils seront tous dociles à la voix de ceux que Dieu leur envoye* : qui est un esprit qui écoute les Ministres de JESUS-CHRIST comme JESUS-CHRIST même : qui obéït enfin avec simplicité à ses conducteurs, comme le recommande l'Apôtre saint Paul : *Obéïssez*,

Et erunt omnes docibiles Dei. Joan. 6. 45.
Qui vos audit me audit.

dit-il, *à vos conducteurs & ſoyez leur ſoûmis, car ils veillent comme devant rendre compte de vos ames, afin qu'ils s'acquittent avec joye de leur miniſtere & non pas en gemiſſant, ce qui ne vous eſt pas avantageux.* Eſt-ce obéïr & être ſoûmis comme on le doit, de ne rien faire de ce que diſent ces conducteurs, ou de ſe repentir enſuite d'avoir obéy & de s'être ſoûmis ? & même de faire gloire de cette deſobéïſſance. Je ne parle que de l'exterieur, car le reſte nous eſt caché. Mais certainement c'eſt une choſe ſcandaleuſe à l'Egliſe que de voir les femmes du monde continuer de s'habiller comme auparavant, quoy qu'un pauvre Predicateur épuiſe ſa ſanté & ſa ſcience pour leur montrer le danger de ces habillemens. Elles ne craignent guéres de le mortifier, ni d'être le ſujet de ſes gemiſſemens devant Dieu. Quoy que ces gemiſſemens ſoient des cris qui attireront indubitablement la colere de Dieu ſur elles, ſi elles ne ſe convertiſſent. Car c'eſt dans ce ſens que l'Apôtre dit, qu'il ne leur eſt pas avantageux de faire gemir leurs conducteurs : parce que toſt ou tard ces gemiſſemens mettent Dieu en colere.

Obedite præpoſitis veſtris & ſubjacete eis. Ipſi enim pervigilant quaſi rationem pro animabus veſtris reddituri ut cum gaudio hoc faciant & non gementes hoc enim expedit vobis. Hebr. 13.

C'eſt l'eſprit contentieux de ces Dames que le même Apôtre condamne, lorſqu'aprés avoir reglé de quelle ma-

niere les hommes & les femmes doivent se comporter dans les Eglises, prevoyant que l'esprit d'orgueil qui regne dans l'homme auroit de la peine à se soûmettre ; il leur dit : *Que si quelqu'un veut conteſter contre luy, ce n'eſt point ſa coûtume de conteſter, ni celle de l'Egliſe de Dieu.* Aprés ces paroles de l'Apôtre, que ces Dames devroient avoir lûës, il fait beau les voir disputer avec opiniâtreté, pour retenir tout ce qui bleſſe la modeſtie. Il fait beau les voir s'en aller viſiter le Predicateur, pour juſtifier auprés de luy toutes leurs manieres. Je ne dis rien qui ne ſe voye tous les jours : les Dames les plus mondaines rendent viſite aux Predicateurs, ſous pretexte de s'éclaircir avec luy de quelque choſe qu'il aura dit en chaire, ou de leur jeu, ou de leurs habits, ou de la comedie, &c. Mais en effet afin de luy faire approuver tout ce qu'elles font ; pour ſe vanter enſuite dans le monde, qu'elles ont fait un rapport fidelle de toute leur vie au Predicateur, lequel n'y a rien trouvé à dire. Mais Dieu ſçait comme ce recit eſt déguiſé, combien on y fait valoir le travail du ménage, l'aſſiduité aux devoirs de la Religion, combien on s'efforce de luy faire comprendre qu'elles n'ont rien au-

2. Cor. 11. 16.

deſſus de leur condition. En ſorte que le pauvre homme bien embarraſſé de ſes contenances, ſoit parce qu'il ne veut pas rompre en viſiere à une Dame, ou parce qu'il ne ſçait rien de particulier ſur ſon ſujet qui luy faſſe connoître qu'elle n'a pas raiſon dans tout ce qu'elle dit : luy répond par des termes generaux de civilité, deſquels elle ſe prévaut pour juſtifier de ſa conduite, tout ce que le Predicateur condamne dans la Chaire, & tout ce qu'il condamneroit en particulier s'il étoit mieux informé de l'état des choſes.

Car je ne doute point que s'il en avoit une connoiſſance parfaite, il ne ſoûtînt dans le particulier ce qu'il a dit en general, & qu'ayant l'amour de la verité dans le cœur & le zele du ſalut de ſes Freres, il ne tinſt dans la converſation le même langage qu'il a tenu en Chaire. Si on conteſtoit avec luy, il s'animeroit de cette ſainte colere, que le Sage dit, qui vaut mieux que la joye, & il feroit voir ſur ſon viſage cette triſteſſe ſalutaire qui corrige l'eſprit de celuy qui peche : pour faire ſentir à ces eſprits contentieux la temerité de leur deſſein, & pour les porter, s'il ſe pouvoit, à ſe ſoûmettre.

Mais enfin eſt-ce aux particuliers à

conteſter avec les Predicateurs. Ceux que les Paſteurs envoient pour anoncer l'Evangile à leurs peuples, ſont-ils obligez de rendre compte à un chacun des raiſons qu'ils ont de parler comme ils font ? Premierement ils ne diſent rien en Chaire qu'ils n'établiſſent par l'Ecriture & par la doctrine des Conciles & des Peres. Faudra-t-il encore qu'aprés avoir travaillé à faire un Sermon & à le debiter, ils ſoient obligez à ſoûtenir en forme ce qu'ils ont prêché ? Les Dames s'imaginent peut-être que ce que l'on prêche contre leurs vanitez, n'eſt que l'effet du chagrin des Predicateurs de ce temps ; & que les Peres de l'Egliſe étoient des Docteurs trop graves pour avoir voulu deſcendre dans ce détail, & s'amuſer à ces bagatelles. Mais ſi elles vouloient donner à la ſcience de leur Religion ſeulement le quart du temps qu'elles donnent à leurs plaiſirs, elles auroient bien-toſt appris, que les Peres ont crû qu'il étoit de leur miniſtere de prêcher ſur des matieres ſur leſquelles les Apôtres n'avoient pas dédaigné de nous donner des avis. Et au ſujet deſquelles Dieu fait à ſon peuple de ſi terribles menaces, par ſon Prophete : *Voicy ce que le Seigneur dit aux filles de Sion qui ſont fieres & ſuperbes. Parce qu'elles ont mar-*

Iſa. 3.

ché avec pompe ayant la teſte levée, les yeux volages & égarez; le Seigneur les dépoüillera avec honte de tous ces vains ornemens de perles, de diamans, de miroirs, de parfums, &c.

Si ces Dames vouloient bien prendre la peine de lire cét endroit du Prophete Iſaye, elles verroient que le S. Eſprit ne dédaigne pas de toucher tout ce qui fait l'attirail de la vanité des femmes; juſques aux ornemens de leurs ſouliers. Aprés quoy il ne faut pas s'étonner ſi les Apôtres en ont parlé, & les Peres encore aprés eux.

Elles peuvent lire ce que ſaint Jerôme en écrit en beaucoup de ſes Lettres. Et ſaint Jean Chryſoſtome en pluſieurs de ſes Homelies. Ces ouvrages ont eſté traduits en François pour leur inſtruction. Enfin ceux qui peuvent lire les ouvrages des Peres dans leur langue originale, ſçavent qu'ils ont parlé de tous les ornemens des femmes depuis la teſte juſques aux pieds, & qu'ils ſont deſcendus dans un détail, qu'on ne pourroit pas ſouffrir aujourd'huy dans les Predicateurs.

Car il eſt vray que ſi un pauvre Predicateur vient par malheur à nommer un des ajuſtemens des femmes par ſon nom, tout le monde s'en choque. Il falloit ou

qu'on ne s'en choquât pas ainsi du temps des Peres ; ou que si on s'en choquoit, les Peres ne se souciassent pas qu'on s'en choquât, pourvû qu'ils remplissent les devoirs de leur ministere, se souvenant de ces paroles de l'Apôtre : *Prêchez la parole de Dieu, pressez les hommes, soit qu'ils le trouvent bon, soit qu'ils le trouvent mauvais, reprenez, suppliez, menacez avec toute sorte de patience pour les instruire.* 2. Tim. 4 2. Mais comme je l'ay dit, si le détail nous choque ordinairement, c'est à cause de la mauvaise disposition de nôtre cœur, qui ne peut soufffrir ce qui le presse trop du côté de ses attachemens.

Il est donc vray que ce que disent les Predicateurs de ce temps contre les ornemens de la vanité, ne leur est point particulier. Ils ne font que suivre les exemples des Peres qui les ont precedez : ils ne sçauroient mieux faire que de suivre les exemples de ces pieux & sçavans personnages que Dieu a élevez dans son Eglise pour être les guides des autres ; qu'il a posez comme des sentinelles, pour nous découvrir les ennemis de nôtre salut ; & qu'il nous a donnez pour être les Medecins de nos ames. Croyons donc à ceux qui par la saineté de leur vie, la pureté de leur cœur, &

par leurs études & leurs meditations continuelles ſur l'Ecriture & ſur la Religion de JESUS-CHRIST, ont acquis une connoiſſance ſi parfaite de ce qui nous peut être, ou ſalutaire, ou nuiſible.

L.

Mais diſent-elles encore : ce ſont là des bagatelles auſquelles des Predicateurs ne ſe devroient pas arrêter : qu'eſt-ce qu'un ruban, un frizon ? Il faut aller au cœur, c'eſt le cœur qu'il faut changer.

Les Dames qui parlent ainſi ne ſe ſouviennent pas aſſez de la modeſtie & de la retenue que leur recommande l'Apôtre, lorſqu'il leur ordonne de ſe taire & d'être obéiſſantes ; c'eſt à dire qu'elles doivent écouter avec ſimplicité, & ne pas entreprendre de faire des leçons aux Predicateurs ſur les fonctions de leur Miſſion. C'eſt un plus grand mal qu'elles ne penſent de parler ainſi : car c'eſt uſurper en quelque façon le miniſtere de la parole, c'eſt marquer une preſomption qui eſt extremement criminelle devant Dieu.

Mais pour répondre à ce qu'elles diſent. Eſt-ce que les Predicateurs ne font pas tout ce qu'ils peuvent pour corriger le cœur ? ne tâchent ils pas de regler le

dedans auſſi bien que le dehors ? C'eſt à cela principalement qu'ils s'attachent, à nous ôter du cœur l'amour du monde & de la vanité. Mais ils ſont encore obligez de parler de l'exterieur, & de faire voir que ce Luxe eſt un mauvais fruit de cét amour du monde qu'on a dans le cœur : qu'on ne ſçauroit changer le dedans, qu'on ne change le dehors ; & qu'inutilement on veut faire croire qu'on n'eſt pas attaché au monde, pendant qu'on eſt attaché à tout l'exterieur du monde.

Ce jugement eſt raiſonnable, on connoiſt l'arbre par le fruit, comme le dit JESUS-CHRIST. Les diſpoſitions du cœur de l'homme ſe manifeſtent par ſa conduite exterieure. C'eſt ce que répond ſaint Bernard à des perſonnes de ſon temps, qui faiſoient la même objection que ces Dames : *Que la Religion ne conſiſte pas dans le dehors. Il eſt vray*, dit-il, *mais tout ce qu'il y a de bon ou de mauvais dans le dehors vient du reglement ou du déreglement du dedans. On n'aimeroit pas le faſte ou la ſuperfluité dans le vêtement, ſi la vanité n'étoit dans le cœur. C'eſt pourquoy le Sage a dit, qu'on connoiſt une perſonne à la vûë ; que le vêtement du corps, le ris, & la démarche de l'homme font connoître*

connoître quel il eſt. C'eſt donc une folie de pretendre avoir un interieur vrayment Chrêtien, pendant qu'on a l'exterieur tout mondain.

Mais les bonnes Dames veulent faire le procez au Predicateur, pour avoir droit de ne pas croire à ſes Sermons. elles veulent qu'il s'attache à l'interieur; parce que les hommes ne voyent goutte dans le ſecret du cœur : Et ainſi, que le Predicateur prêche tant qu'il voudra ſur cét interieur, elles feront ce qu'elles voudront, ſans qu'on ſçache ſi elles profitent des Sermons ou non. Le Predicateur prêchera de l'amour de Dieu, chacun dit qu'il l'a dans le cœur : Il prêchera de l'humilité du cœur, chacun dira qu'il eſt humble. Et ainſi de toutes les autres vertus interieures & ſpirituelles; un Predicateur en peut dire tout ce qu'il luy plaiſt, cela ne gêne perſonne; parce qu'on ne ſçauroit nous reprocher que nous n'en profitions pas. Mais comme l'exterieur eſt expoſé aux yeux de tous les hommes, & qu'ils peuvent être témoins de nôtre endurciſſement & de nôtre incorrigibilité ſur ce ſujet; nous ne ſçaurions ſouffrir qu'on en parle. Voilâ ce qui fait que ces Dames tiennent ce langage, & veulent qu'on s'attache à l'interieur qu'elles appellent l'eſſentiel.

Au reste, ces Dames du monde qui sont si soigneuses de leur santé, s'amusent-elles à disputer contre leur Medecin, lorsqu'il leur ordonne un remede, qu'il croit propre à les guerir ? O qu'elles sont obéissantes sur ce chapitre, elles sont bien plus capables d'en faire trop que de n'en faire pas assez. Mais si elles contestoient, un sage Medecin leur diroit, que c'est inutilement qu'elles ont recours à lui si elles ne le veulent pas croire. Que son interest est d'étudier ce qui est capable ou d'entretenir la santé de l'homme, ou de la rétablir. Qu'il leur ordonne les remedes ou le regime qu'il croit leur être salutaire. Qu'au surplus, il n'est pas de sa profession de contester contre elles, qui ne la sçavent pas.

La profession de Predicateur ou de Confesseur est en tout semblable à celle de Medecin, & il n'y a qu'à leur faire dire tout ce que diroit le Medecin pour leur faire avoir raison en toutes choses. Et si les hommes ont besoin de conseil pour ce qui regarde la santé de leur corps, ils ont encore infiniment plus besoin de conseil pour ce qui regarde la santé de leur ame. Les maladies de l'ame sont pour le moins aussi cachées que celles du corps. Nous avons donc plus

beſoin de Medecins pour nôtre ame que pour nôtre corps.

C'eſt pour cette raiſon que JESUS-CHRIST nous recommande l'obéiſſance pour tous ceux qui nous inſtruiſent, de la maniere la plus forte & la plus capable d'étouffer dans nous toutes les oppoſitions de l'orgueil. *Celuy*, dit-il, *qui vous écoute m'écoute.* Nous ne ſçaurions concevoir que nous puiſſions reſiſter à JESUS-CHRIST, s'il nous parloit luy-même en perſonne, comme il parloit aux Juifs; & nous ne comprenons pas la revolte des Phariſiens contre luy, lorſque nous liſons dans l'Ecriture tout ce qu'il leur a dit, & toutes les merveilles qu'il a operées en leur preſence. Cependant nous les imitons tous les jours dans leur revolte, lorſque nous nous mélons de critiquer ce que diſent nos Paſteurs, nos Curez, nos Predicateurs, puiſque ſi JESUS-CHRIST a dit que ceux qui les écoutent l'écoutent, il a tres-certainement auſſi voulu dire, que ceux qui ne les écoutent pas, ne l'écoutent pas; & il l'a marqué même par ces paroles qui ſuivent : *Celuy qui vous mépriſe me mépriſe.* Et pour montrer l'énormité du crime de ceux qui n'écoutent pas leurs Paſteurs, il dit, *qu'ils mépriſent Dieu même en les mé-*

Qui vos audit me audit, & qui vos ſpernit me ſpernit: Qui autem me ſpernit ſpernit eum qui miſit me. Luc. 10. 16.

prisant, parce qu'en les mépriſant, ils mépriſent JESUS-CHRIST; & en mépriſant JESUS-CHRIST, ils mépriſent celuy qui l'a envoyé.

Que pouvoit dire JESUS-CHRIST de plus puiſſant pour nous rendre venerables l'autorité & les inſtructions de nos Paſteurs ? Cependant nous violons tous les jours cette authorité de la maniere du monde la plus ſcandaleuſe, non ſeulement en ne les croyant pas en ce qu'ils nous diſent, mais encore en le critiquant. Penſe-t-on bien à ce crime qui eſt un attentat à l'authorité de Dieu même.

LI.

Nos Predicateurs & nos Curez ne font qu'imiter les Peres de tous les ſiecles, qui ont crié contre le Luxe & les vanitez du monde, parce que leurs méditations continuelles ſur les maximes de l'Evangile, leur ont fait connoître la grandeur de ce mal. Et il y aura toûjours des Predicateurs qui crieront de même, parce que Dieu ne laiſſera jamais ſon Egliſe ſans de fideles gardiens, qui veillent pour le ſalut du troupeau : profite qui pourra de leurs avertiſſemens, pour conſerver l'innocence de ſon ame ou pour la reparer. Si les hommes aprés toutes ces inſtructions ne ſentent pas

encore le dégaſt que fait le faſte dans une ame Chrétienne, c'eſt qu'ils ſont malades dans l'ame de cette maladie que les Medecins appellent ſtupidité ou inſenſibilité : & comme cette maladie eſt une des plus grandes & une des plus à craindre dans le corps, elle eſt auſſi ſans doute ou une des plus grandes & des plus dangereuſes des maladies de l'ame. Car on peut bien faire quelque remede à un homme qui a perdu la ſenſibilité du corps. Mais que faire à un homme qui a perdu celle de l'ame ? Le Sage a voulu marquer ce déplorable état d'une ame, lorſqu'il a dit : *Que quand on briſeroit la teſte du fou, comme on briſe des lentilles dans un mortier, on ne luy ôteroit pas ſa folie.*

Mais ſi nous ſommes devenus inſenſibles aux maladies de nôtre ame, les lumieres de la raiſon ſont-elles tellement éteintes dans nous, qu'il ne nous en reſte pas aſſez pour nous tenir à nous-mêmes ce langage dans le ſecret de nôtre cœur, & pour le tenir aux autres ? Encore que je ne ſente pas que les Modes du monde & que toutes les vanitez des habits, des meubles, &c. ne faſſent un ſi grand mal comme on nous le prêche, neanmoins comme il eſt de la prudence Chrétienne de prendre toûjours le party

le plus sûr, & de ne rien hazarder dans la plus importante de toutes nos affaires ; j'aime mieux faire ce que me dit mon Curé, que de risquer tout en ne le faisant pas. Voilà ce que se doit dire une personne à laquelle il reste encore quelque étincelle des lumieres de la raison, & ce qu'elle doit faire. Ainsi elle suivra Dieu, elle mettra sa conscience en repos, elle se mettra à couvert des censures des Predicateurs & des Confesseurs, elle edifiera les autres, & peut-être les gagnera-t-elle par son exemple ; ce qui luy sera d'un grand merite devant Dieu.

LII.

Mais les partisans des Modes & du faste retorquent le raisonnement, & disent, que si l'on a de tout temps crié contre ces choses, le monde a esté ce train-là dés le commencement, & qu'il ira toûjours le même, quoy que fassent les Predicateurs & les Confesseurs. Que feroient, disent-ils, les Predicateurs s'ils ne parloient ainsi, ils ne sont pas en chaire pour nous loüer ?

S'il est vray que de tout temps on a crié contre le Luxe, on a donc raison de le faire encore maintenant. Les Predicateurs auroient tort de blâmer ce que les Peres n'auroient pas blâmé, l'ayant connu. Mais ils auroient tort

auſſi de ne pas blâmer ce qu'ils ont blâmé. Et ſi de tout temps on a vécu ainſi & que de tout temps on ait auſſi eſté repris de vivre ainſi ; quel peut être ſur cela le conſeil de la Sageſſe Chrétienne ? C'eſt de ſe corriger aux dépens des autres. Ils ont eſté blâmez pour avoir vécu ainſi, nous ne devons pas vivre comme eux. Eſt-ce que les vices des hommes pour être anciens, preſcriront contre la verité & contre la juſtice de Dieu ? cela ne ſe peut : le vice ſera toûjours vice, le monde ſera toûjours le monde. Et ſi ce monde va toûjours ſon train, Dieu ne changera pas ſes voyes. Ses Commandemens ne changent pas, ni les regles de ſa juſtice, parce que ſa parole demeure éternellement. Craignons donc de ſuivre ce train du monde, de peur de tomber dans la condamnation du monde, & d'être eternellement malheureux par l'Arreſt de la Juſtice immuable de Dieu.

LIII.

S'il arrive que les perſonnes anciennes, qui par le grand uſage du monde en connoiſſent mieux la vanité que les jeunes, viennent à dire quelquefois à la jeuneſſe, que tout ce qui les occupe ſi fort n'eſt que vanité, que les Modes, les plaiſirs, &c. ne s'accordent pas avec

la Religion qu'ils professent : Les jeunes gens ont accoûtumé de se roidir contre ces avertissemens, sous pretexte que ces personnes blâment toutes ces choses, parce qu'ils ne sont plus en état d'en user, ou par une impuissance naturelle, ou par une bienseance convenable à leur âge. Car on est en effet choqué de voir une personne d'âge s'amuser à ce qui occupe la jeunesse.

Mais il n'y a aucune raison dans ce que pensent là dessus les jeunes gens: Et si les emportemens de la jeunesse ne les avoient point tout a fait mis hors de sens, ils penseroient tout autre chose. Ils penseroient que s'il est vray qu'il ne reste aux personnes avancées en âge qu'un souvenir amer d'avoir vécu comme ils ont fait, d'avoir mené une vie ou criminelle, ou tout au moins inutile, dont ils doivent rendre compte à Dieu, suivant la parole de JESUS-CHRIST, & dont ils doivent faire penitence dans le temps qui leur reste à vivre, s'ils veulent éviter les peines de l'enfer. Ils penseroient, dis-je, qu'ils ne doivent pas s'exposer aux mêmes perils, & qu'ils doivent profiter des avis qu'on leur donne, semblables aux jeunes Pilotes qui sont dociles aux avis que leur donnent les vieux Nautonniers sur les dangers de la

ner. Ils penſeroient que la ſageſſe de la euneſſe conſiſte dans la docilité aux conſeils des vieillards, comme le dit le Sage : au lieu de croire que les vieillards ne leur parlent ainſi que par un eſprit d'envie, qui ne peut ſouffrir que les eunes gens prennent des plaiſirs qu'ils ne ſçauroient plus goûter dans leur vieilleſſe.

Mais s'il eſt vray que la raiſon ſoit hoquée lorſqu'on voit des vieillards voir les paſſions de la jeuneſſe ; je demande d'où peut venir ce ſcandale de a raiſon ? ſinon de ce que ces choſes n elles-mêmes n'étant pas digne d'être 'objet de l'attachement des hommes, & ncore moins des Chrétiens, on en a onfuſion dans la vieilleſſe ; parce que i on pardonne ces choſes aux jeunes ens, à cauſe de la chaleur du ſang, on ne les ſçauroit plus pardonner aux vieillards, dans leſquels l'experience jointe à la raiſon doit avoir abſolument ſurmonté le reſte de leurs paſſions languiſſantes. S'il eſt donc vray qu'on ne puiſſe ouffrir l'amour de la vanité dans les ieillards, n'eſt-ce pas une inſtruction pour la jeuneſſe, dont la ſageſſe conſiſte à être de bonne heure ce qu'il faut qu'ils oient un jour.

Rien ne ſied donc mieux aux jeunes

personnes que d'être dociles aux avis de celles que l'âge leur a renduës venerables. Qu'elles se trouveront heureuses dans la suite des temps d'avoir suivi ces conseils, qui leur épargneront & la necessité de la penitence, & les douleurs picquantes que l'on souffre dans la séparation des choses que l'on a beaucoup aimées : & enfin le terrible compte que l'on en doit rendre à la justice de Dieu : compte dans lequel il paroist comme impossible que nous ne demeurions pas redevables ; & si nous le sommes, nous payerons dans toute l'eternité ce que nous n'avons pas payé dans le temps.

LIV.

Encore s'il n'y avoit que la jeunesse qui fust dans l'entêtement des Modes, & qui se picquast d'imiter le monde ; & si nous êtions assez sages pour les quitter à mesure que le sang se refroidit dans nos veines. Mais on voit par experience que si l'âge diminuë quelque chose de la vanité des habits, elle ne diminuë rien du tout du faste des meubles, des maisons, de la table, &c. au contraire tout cela augmente dans la vieillesse, & il semble qu'elle veüille se dédommager par là de ce qu'elle ne peut plus honnêtement se plonger dans les autres plaisirs. On achete des meu-

blés, on ajuſte, on bâtit pour l'oſtentation juſques à la mort. Quelle folie! Quoy vivre juſques au dernier moment de ſa vie comme ſi on ne devoit jamais mourir! Une des trois choſes que le Sage dit qu'il hait, c'eſt un vieillard fou & inſenſé : *Senem fatuum & inſenſatum.* Eccleſ. 25. Or certainement il n'y a point de folie pareille à celle d'un homme qui eſt encore attaché au Luxe & au monde dans le declin de ſa vie, & qui veut encore repaître ſes ſens à demy morts de la vanité des choſes periſſables. Il faut que la raiſon ſoit abſolument éteinte dans luy, ſi elle n'a pas la force de ſurmonter des paſſions que la froideur du ſang a renduës ſi foibles. Cela fait bien voir que c'eſt vainement qu'on ſe propoſe de changer ſes habitudes dans la vieilleſſe, comme je l'ay dit dans les obſervations. Si les paſſions ne font pas de ſi grands fracas au dehors dans les vieillards, elles demeurent toûjours les maîtreſſes au dedans; & s'il ſe romp dans la vieilleſſe quelques-uns des liens par leſquels elles tiennent les jeunes gens, il s'en forme d'autres, qui ne tiennent pas moins fortement. A combien de choſes tient la vieilleſſe par la crainte de manquer ou de biens, ou d'aſſiſtance.

Mais enfin, ſentons au moins la va-

nité du Luxe, lorsque nous sommes sur le point de le quitter, que les lumieres du grand jour de l'eternité où nous allons entrer, ce jour qui n'aura jamais de nuit, éclairent tellement nôtre esprit, qu'au moins dans ces derniers momens nous ayons des sentimens raisonnables & Chrétiens sur toutes ces choses. Ne soyons pas vains aprés que la vanité nous a quittez; & n'aimons pas le Luxe du monde dans le temps que le monde même nous mépriſe. Enfin s'il se peut, que les dernieres paroles de nôtre vie détruisent les tristes effets des mauvais exemples que nous avons donnez dans tout le cours de cette vie.

L. V.

Comme les hommes sont ingenieux à se tromper eux-mêmes, au de là de ce qu'on peut s'imaginer, & à se flatter que leurs passions ne sont point criminelles; il n'y a rien dont ils ne se servent pour mettre leur conscience à couvert contre les reproches. Voicy une raison dont ils se servent tres-souvent. Une telle personne, disent-ils, a beaucoup de pieté & de vertu, il en faut demeurer d'accord, cependant elle donne dans toutes les Modes, elle est propre, elle est magnifique, elle joüe, elle va à la comedie, &c.

Nous voulons bien croire que cette

me a beaucoup de vertu, c'eſt un ſenti-
nt charitable que nous devons avoir
ur elle : Mais ce n'eſt pas en faiſant tout
que vous dites qu'elle fait qu'elle don-
des marques de ſa pieté & de ſa vertu,
manque encore à ſa vertu de ſuivre le
ecepte de l'Apôtre ſaint Paul : *Que les*
mmes ſoient vêtuës honnêtement ſelon la
deur & la modeſtie de leur ſexe, non
ec des cheveux friſez, des vêtemens d'or
de perles, ni des habits ſomptueux. Ce-
y de ſaint Pierre : *Ne vous parez point*
ec des cheveux friſez, avec de l'or & des
bits precieux. Et celuy de ſaint Jean,
quel comprend tous les autres : *N'aimez*
int le monde ; & dans lequel il eſt deffen-
tout ce que vous dites que font ces fem-
es de pieté à l'égard de la braverie, de
comédie, du jeu, des cadeaux, &c.

Mais enfin ſi ces Dames ont de la pieté
de la vertu, imitez-les dans leur pieté &
ans leur vertu, comme vous y êtes obli-
ez ; & ne les imitez pas dans tout le reſte,
arce que leur vertu quelle qu'elle puiſſe
tre d'ailleurs, ne ſçauroit avoir la force
le rendre permis, legitime & innocent
e que condamne la Loy de Dieu. C'eſt
ourquoy l'Evangile nous propoſe de gar-
ler les Commandemens pour être ſauvez,
non pas d'imiter les hommes & de faire
comme les autres. Il n'y a que la Loy de

Dieu qui puisse être nôtre regle. Les mondains raisonnoient du temps de saint Augustin comme ils raisonnent aujourd'uy : Ils vouloient qu'on suivist la coûtume, & ce Saint leur répond que JESUS-CHRIST a dit, qu'il étoit la verité, non pas qu'il fust la coûtume ou la Mode. C'est à cette verité comme à l'unique regle que les actions des hommes, quels qu'ils soient, doivent être mesurées, & elles ne sont bonnes & imitables qu'autant qu'elles y sont conformes. Si la charité nous oblige à juger favorablement des actions d'autruy, elle ne nous oblige de les imiter, qu'en ce qu'elles ont effectivement de bon. Ne pensons donc point à ce que font les autres, mais à la Loy que nous devons suivre pour bien faire.

C'est une des illusions par lesquelles le demon nous trompe ; il nous represente quelquefois la vertu des autres pour tâcher de nous faire donner dans leurs deffauts ; comme quelquefois il nous represente leurs deffauts, & fait que nous nous en occupons, pour nous empêcher de voir les nôtres & de nous en occuper assez pour nous en corriger. Laissons donc faire les autres comme il leur plaist, & vivons comme nous devons, en attendant le jour auquel chacun portera son propre fardeau.

Mais d'un autre côté, si vous, que le

ıonde connoiſt pour avoir quelque ſenti-
ıent de pieté, venez à imiter les mon-
ains, vous leur aidez à ſe perdre, en les
ffermiſſant dans leur Luxe & dans leur va-
ité : vous êtes une pierre de ſcandale pour
'autres qui ſe forment ſur vous dans ce
uxe mêlé de pieté; & qui s'y formeroient
ans une vüe plus parfaite, ſi vous êtiez
elle que vous devez être : enfin vous con-
tibuez à faire une enchaîneure de mon-
ains qui ſe ſuivent les uns les autres, &
ui ſe menent tous dans le precipice. Ain-
, voyez de combien de pechez vous vous
endez coupable, parce que vous préten-
ez allier le Luxe avec la pieté Chrétien-
ıe. Vous ſeriez beaucoup moins dange-
euſe, ſi vous ne faiſiez aucun acte exte-
ieur de pieté. Mais le demon qui fait ſer-
ir le plus qu'il peut le bien au mal, com-
ne Dieu fait ſervir tout le mal au bien, ſe
ert de l'exemple de vôtre pieté pour faire
ecevoir celuy de vôtre vanité. Que vous
vez donc à craindre de la juſtice de Dieu,
i vous n'avez le courage de renoncer ab-
olument à tout le Luxe du monde pour
tre entierement à luy.

LVI.

Mais enfin ſi on peut ſuivre certaines
Modes, ſous pretexte qu'elles n'ont rien
le criminel en elles-mêmes, & par la dif-
ficulté qu'on pretend qu'il y a de ſçavoir

trouver le milieu qui peut être entre se rendre ridicule, & donner dans la vanité, quoy que cela ne fust point difficile en effet si on avoit le cœur Chrétien : Qu'a-t-on à dire sur ces Modes immodestes, par lesquelles on tend des pieges à la chasteté ? Qui peut douter que ces Modes ne soient mauvaises en elles-mêmes ? Cependant on les suit comme les autres.

C'est ainsi, dit-on, que les Tailleurs nous habillent, & ils ne voudroient pas nous habiller autrement. C'est une mauvaise raison, les Tailleurs habillent comme l'on veut, il n'y a qu'à parler pour être obéy. Mais si on parle, on parle si foiblement, que le Tailleur luy-même voit bien qu'on ne parle pas pour être obey. On dit peut-être quelque petite chose pour faire croire aux credules qu'on n'aime pas cette immodestie ; mais on seroit bien fâché que le Tailleur prist au mot.

LVII.

Les femmes se plaignent de ce que les Predicateurs les tourmentent sur les Modes & sur le Luxe des habits, sans s'adresser jamais aux hommes, qui sont coupables de ces excez aussi bien que les femmes. Il est vray que les Predicateurs parlent sur ces matieres plus ordinairement aux femmes qu'aux hommes. Mais cela n'empêche pas que les hommes ne doivent prendre

ır eux ce qui les regarde. On a accoû-
ié d'attribuer certains deffauts aux fem-
s plûtoſt qu'aux hommes, à cauſe qu'el-
y ſont plus ſujettes que les hommes.
ais pour cela on n'en declare pas les
mmes innocens, comme on a accoûtu-
: d'attribuer certains deffauts aux hom-
:s plûtoſt qu'aux femmes, quoy que les
mmes n'en ſoient pas abſolument exemp-
: par exemple, les excez de la bouche,
e l'on reproche aux hommes, quoy que
femmes ne laiſſent pas d'être ſujettes à
ner trop la bonne chere.

Les hommes ne doivent donc pas croire
'ils ne ſoient point ſujets aux ex-
z du Luxe, parce que les Predicateurs ne
ır adreſſent pas la parole autant qu'aux
mmes. On peut même dire que dans ce
nps les hommes ſacrifient à cét idole
mme les femmes, & ils ſont en cela
utant plus criminels, que la force de
ır ſexe les devroit avoir mis au deſſus de
utes ces niaiſeries. En effet les Predica-
urs ne ſçauroient les prêcher plus forte-
ent ſur ce chapitre, qu'en montrant par
ſilence qu'ils tiennent à leur égard, com-
ien ils en devroient être éloignez par la
gnité de leur ſexe & par la ſolidité de
ur jugement. Auſſi le monde, & les
ayens même qui ont connu ce que c'étoit
ue l'homme, ont appellé effeminez ceux

qui avoient de l'inclination pour les ajuſtemens, voulant montrer qu'ils degeneroient par là de la nobleſſe & de la force de leur ſexe, dans la foibleſſe de celuy des femmes.

LVIII.

Il ne faut pas oublier icy que ces amateurs des Modes qui font profeſſion de donner dans le faſte par leurs habits, par leurs meubles, par leurs feſtins, &c. veulent paſſer pour des gens qui ont l'ame grande, liberale & magnifique, & faire paſſer ceux qui n'y donnent pas pour des ames baſſes, meſquines & avares. Mais qu'il s'en faut beaucoup qu'ils ne ſoient, pour la plûpart, ce qu'ils veulent qu'on les croye. Combien y en a-t-il qui ſont avares avec toute leur magnificence ? Ils veulent allier l'ambition avec l'avarice. Tiranniſez de ces deux paſſions, plus feroces que les plus cruelles bêtes, pour ſatisfaire à l'une & à l'autre, dans le ſecret ils ſe refuſent même le neceſſaire, & dans le public ils font profuſion de tout.

Le vieux Caton reprochoit à ſes Citoyens qu'ils étoient atteints de ces vices oppoſez, leſquels menacent de ruïne les plus grands Empires. *Diverſis duobus vitiis avaritia & luxuria civitatem laborare ; quæ peſtes omnia magna imperia everterunt.* C'eſt dans la harangue dont

déja parlé. Quelle honte pour des étiens d'être ſujets aux mêmes re-ches ?

Mais pour ſçavoir ſi ces grandes ames : telles qu'elles veulent paroître, il n'y oit qu'à interroger les ſerviteurs, & on rendroit ſouvent qu'ils exigent d'eux ucoup de travail, & ne leur font pas e trop bonne chere. Il n'y auroit à interroger les Marchands & les Mer-aires, on en apprendroit que ces ames rales diſputent ſur tout, & ne payent le moins qu'elles peuvent. Enfin on rendroit de leurs debiteurs, qu'il n'y a nt de gens qui donnent moins de terme e ces perſonnes genereuſes & du bel

Pour ſe flatter de liberalité & magnifi-ice, il faut ſçavoir en quoy conſiſte oprement cette vertu. Or ſon premier et eſt de bien payer ce que l'on doit, en-te que ceux qui ont affaire à vous ſe re-ent toûjours contens des ſervices qu'ils us ont rendus. C'eſt de traiter fort hu-ainement ſes domeſtiques ; de donner uelquefois à manger à ſes parens, à ſes nis & à ſes voiſins, pour entretenir vec eux une ſocieté & une amitié honnête : Chrétienne. C'eſt enfin de donner lar-ement à ceux qui ont beſoin, aprés avoir tisfait au neceſſaire du domeſtique. Voilà

en quoy consiste veritablement la liberalité, non pas dans la somptuosité des habits, des meubles & des festins.

La liberalité est une vertu qui s'allie tres-bien avec le ménagement & la parsimonie : & même naturellement elles doivent être unies pour faire ensemble cette vertu, tant loüée des Philosophes, qu'on appelle la frugalité, de laquelle j'ay parlé cy-dessus. La liberalité sans épargne est une dissipation & une prodigalité, & l'épargne sans liberalité degenere en avarice. Celuy-là est veritablement liberal, qui ne donne pas plus que la frugalité le luy permet, & qui donne autant que la liberalité le demande. *Liberalis est qui non plus dat quam finit frugalitas, non minus quam comitas præcipit.* Ce sont les paroles d'un Sçavant de ce temps. Elles expriment merveilleusement ce que c'est que cette vertu dont les mondains n'ont aucune connoissance. Qu'ils cessent donc pour se flatter d'appeller vertu, ce qui n'a que les traits du vice.

LIX.

Voilà quelques regles qui peuvent, si on les veut suivre, arrêter la vanité du Luxe & des Modes. Mais qu'il est difficile de corriger l'homme dans les choses que les loix des hommes ne punissent pas. Les Predicateurs n'ont que faire de prêcher

ıtre les aſſaſſinats & les vols des grands
:mins. La crainte des châtimens par leſ-
els la Juſtice exterieure punit ces crimes
t qu'il ne s'en commet que rarement.
ais combien prêchent ils inutilement,
ur corriger l'homme des crimes qu'il
mmet contre Dieu.

C'eſt une choſe prodigieuſe que ce qu'ont
it les hommes pour ſe rendre, & les au-
:s & eux-mêmes, juſtes, equitables,
:rtueux, &c. ſans aucun fruit. Que l'on re-
ırde ces Bibliotheques immenſes, preſque
ous les livres qui les compoſent ont eſté
its dans ce deſſein. C'eſt le but de la Ju-
ſprudence, de la Philoſophie & de l'Hi-
oire. Les Legiſlateurs font des Loix &
tabliſſent des Magiſtrats pour reprimer les
ıauvais effets des paſſions des hommes. Il
'y a quaſi point d'Etat tant ſoit peu policé,
ù on n'ait fait des Loix pour regler la dé-
ıenſe des particuliers ; parce que le public
intereſt qu'ils n'uſent pas mal de leurs
ıiens. Et tout cela n'a rien produit. Malgré
outes ces Loix & toutes ces belles leçons
le morale des Philoſophes payens, les
ıommes ſont devenus de jour en jour plus
ains, plus mondains & plus méchans : un
le leurs Poetes le dit en termes magnifi-
ques.

Mais qu'eſt-ce que Dieu n'a point fait
pour produire ce que les hommes avoient

en quoy consiste veritablement la liberalité, non pas dans la somptuosité des habits, des meubles & des festins.

La liberalité est une vertu qui s'allie tres-bien avec le ménagement & la parsimonie : & même naturellement elles doivent être unies pour faire ensemble cette vertu, tant loüée des Philosophes, qu'on appelle la frugalité, de laquelle j'ay parlé cy-dessus. La liberalité sans épargne est une dissipation & une prodigalité, & l'épargne sans liberalité degenere en avarice. Celuy-là est veritablement liberal, qui ne donne pas plus que la frugalité le luy permet, & qui donne autant que la liberalité le demande. *Liberalis est qui non plus dat quam sinit frugalitas, non minus quam comitas præcipit.* Ce sont les paroles d'un Sçavant de ce temps. Elles expriment merveilleusement ce que c'est que cette vertu dont les mondains n'ont aucune connoissance. Qu'ils cessent donc pour se flatter d'appeller vertu, ce qui n'a que les traits du vice.

LIX.

Voilà quelques regles qui peuvent, si on les veut suivre, arrêter la vanité du Luxe & des Modes. Mais qu'il est difficile de corriger l'homme dans les choses que les loix des hommes ne punissent pas. Les Predicateurs n'ont que faire de prêcher

contre les aſſaſſinats & les vols des grands chemins. La crainte des châtimens par leſquels la Juſtice exterieure punit ces crimes fait qu'il ne s'en commet que rarement. Mais combien prêchent ils inutilement, pour corriger l'homme des crimes qu'il commet contre Dieu.

C'eſt une choſe prodigieuſe que ce qu'ont fait les hommes pour ſe rendre, & les autres & eux-mêmes, juſtes, equitables, vertueux, &c. ſans aucun fruit. Que l'on regarde ces Bibliotheques immenſes, preſque tous les livres qui les compoſent ont eſté faits dans ce deſſein. C'eſt le but de la Juriſprudence, de la Philoſophie & de l'Hiſtoire. Les Legiſlateurs font des Loix & établiſſent des Magiſtrats pour reprimer les mauvais effets des paſſions des hommes. Il n'y a quaſi point d'Etat tant ſoit peu policé, où on n'ait fait des Loix pour regler la dépenſe des particuliers ; parce que le public a intereſt qu'ils n'uſent pas mal de leurs biens. Et tout cela n'a rien produit. Malgré toutes ces Loix & toutes ces belles leçons de morale des Philoſophes payens, les hommes ſont devenus de jour en jour plus vains, plus mondains & plus méchans : un de leurs Poetes le dit en termes magnifiques.

Mais qu'eſt-ce que Dieu n'a point fait pour produire ce que les hommes avoient

tenté inutilement ? Depuis le commencement du monde jusques à aujourd'huy, non seulement il menace & il promet, mais encore il punit & il récompense. Il a puny son Peuple des plus terribles châtimens, pour n'avoir pas observé sa Loy ; il a fait des prodiges & des miracles pour le délivrer des mains de ses ennemis & le faire joüir en paix de la Terre promise, afin de luy faire comprendre qu'il ne devoit servir & aimer que luy pour être heureux. Il l'a fait encore avertir mille & mille fois par des hommes extraordinaires. Tout cela étoit peu de chose. Il leur a envoyé son propre Fils, qui n'a fait autre chose sur la terre qu'instruire les hommes de la vanité des choses du monde. Il a montré autant par ses exemples que par ses paroles, que *bien-heureux sont ceux qui pleurent, bien-heureux sont les pauvres.* Il a dit : *malheur à vous qui riez, malheur à vous riches ;* pour nous apprendre que les plaisirs que nous nous procurons par l'abondance des richesses, sont de faux plaisirs qui ne meritent pas nos attachemens. Il est mort pour sceller de son sang la verité de cette doctrine. Il a envoyé ses Disciples par toute la Terre pour la publier, il a suscité dans tous les temps de sçavans & de pieux Personnages pour la renouveller par leurs discours & par leurs exemples. Les Eglises

retentiſſent tous les jours de la voix des Predicateurs qui nous annoncent ces veritez. Dieu nous punit en mille manieres, par la perte de nos biens, de nos parens, de nos amis, de nos enfans, d'une femme, d'un mary, par les maladies, par la ſechereſſe & la ſterillité de nos Terres; & enfin en mille autres manieres, ou qui nous ſont inconnuës, ou qu'il n'eſt pas neceſſaire de rapporter: Et aprés tout cela nous ne nous corrigeons pas. Nous ajoûtons aux vanitez de nos Peres de nouvelles vanitez. *Dans toutes ces choſes*, dit le Sage, *le Peuple n'a point eſté porté au repentir*, au contraire, *les Enfans d'Iſraël ont ajoûté de nouveaux pechez aux anciens.*

In omnibus iſtis non pœnituit populus & non receſſerunt à peccatis ſuis. Sap. 48. *Filii Iſraël veteribus peccatis jũgentes nova.* Judic. 10.

Y a-t-il quelque choſe de comparable à la vanité de l'homme? Qu'eſt-ce que Dieu a dû faire & qu'il n'ait pas fait pour le corriger? L'éſoquence des Demoſthenes & des Ciserons, des Chryſoſtomes & des Auguſtins; ne ſçauroit rien dire de capable d'exprimer cette incorrigibilité. Il eſt ſi incorrigible dans la vanité, que ſouvent il ſe repent de s'être corrigé. En effet on a vû quelquefois des Predicateurs aſſez puiſſans en paroles, pour faire quitter à quelques-uns de leurs auditeurs une partie du vain attirail de leur Luxe. Mais on a eu auſſi la douleur de voir de ces auditeurs reprendre aprés l'Avent ou le Carême paſſé, ce qu'ils

avoient quitté, & recommencer leur premier train de vie. Si ces personnes avoient quelque confusion de se vêtir de cette maniere pendant le temps des Sermons, pourquoy la reprimen-t-elles aprés les Sermons? Si elles avoient fait un effort sur elles, pourquoy ne continuent-elles pas? Ces ornemens excessifs sont-ils devenus plus innocens & plus convenables à des personnes Chrétiennes, depuis que les Sermons sont finis? La parole de Dieu a-t'elle changé? Les sentimens des Peres fondez sur cette parole, sont-ils devenus autres qu'ils n'étoient depuis que le Predicateur s'en est allé? Non, cette parole est immuable comme Dieu-même, & ce qui est fondé sur cette parole ne sçauroit changer. *Le monde passe, & sa concupiscence passe avec luy; mais la parole de Dieu demeure eternellement.* Nos vanitez & nos folies passeront, nos vies temporelles passeront avec elles, & bien-tost; & la verité que nous n'avons pas reçûe, ou que nous n'avons reçûe que pour un temps, demeurera pour nous punir eternellement.

Mais si aprés avoir changé quelque chose dans nos façons de faire, nous recommençons comme auparavant; craignons que nous n'ayons agy que par une prudence charnelle, & par des considérations humaines. Craignons que nous n'ayons agy en

en hypocrites, que Dieu deteſte, & pour leſquels il reſerve ſes plus rigoureux châtimens. Car n'eſt-ce pas être en effet hypocrites que de prendre un exterieur plus modeſte pour un temps, pour ſatisfaire un Predicateur & pour ne ſe diſtinguer pas des autres. Le Sage compare ceux qui promettent & qui ne tiennent pas aux nuées, qui ne donnent point de pluye. *Nubes & ventus, & pluviæ non ſequentes vir glorioſus & promiſſa non complens.* Nous promettons la converſion de nôtre cœur quand nous changeons nôtre exterieur ; mais nous manquons de parole quand nous reprenons cét exterieur que nous avons quitté. Prov. 25.

Si nous avons eu quelquefois honte de paroitre les Serviteurs du monde ; pourquoy nôtre honte a-t'elle changé, & pourquoy eſt-ce que nous rougiſſons enſuite de paroître les ſerviteurs de Dieu, par la modeſtie de nos habits ? Seroit-ce que le ſervice du monde ſeroit devenu moins honteux qu'il n'étoit, pour de vrays Chrétiens ; ou que celuy de Dieu ſeroit devenu moins glorieux ? Seroit-ce que les promeſſes du monde pour ceux qui le ſervent, ſeroient devenuës plus effectives & moins trompeuſes, & que celles de Dieu nous auroient trompé ? Je ne croy pas que ces penſées ayent jamais

entré dans l'esprit d'aucune personne raisonnable. Nôtre raison ne découvrira jamais que de l'illusion dans les promesses du monde, & nous ne sçaurions manquer d'esperance dans celles de Dieu, sans cesser d'être Chrétiens. Dieu est fidele dans ses promesses, & elle s'accompliront aussi certainement que ses paroles.

Ne changeons donc pas à son égard, si nous ne voulons pas qu'il change au nôtre. Soyons constans dans les resolutions que nous avons prises de le servir, & de vivre comme ses serviteurs.

LX.

Si nous pouvions nous resoudre à ne plus souhaitter de faire parler de nous, nous retrancherions aisément tout ce faste, & nous nous trouverions heureux de mener une vie moins éclatante. Nous sentirions dans cette vie plus cachée un repos charmant ? Car un homme ne fait pas manger son bien sans de grands soins. Mais nous voulons faire parler de nous, nous voulons que le bruit de nôtre dépense se répande au loin. C'est cette ambition qui produit tout nôtre faste ; malgré l'inclination que nous avons à l'avarice.

Cependant, que cette reputation que nous cherchons est une chose vaine, quand même nous serions assûrez de l'acquerir aussi grande que nous la sou-

haittons, ce qui eſt fort incertain ; car qui ſont ceux qui ſont aſſez heureux pour que tout le monde ſorte de chez-eux content de leur accueil & de leur bonne chere ? quand même ils ſeroient aſſez prudens & aſſez civils, pour ne donner ſujet de mécontentement à perſonne, n'y a-t il pas toûjours une certaine envie qui regne dans le monde, qui tâche d'abaiſſer ceux qui veulent s'élever & ſe diſtinguer, & qui fait faire des hiſtoires ſouvent au deſavantage de ceux qui donnent leurs ſoins & leur argent pour regaler les autres ? de ſorte que les perſonnes qui donnent des feſtes en ſont récompenſez par des contes qui les chagrinent. Suivant cette prophetie du Sage : *Il traitera les autres, il donnera à boire & à manger à des ingrats, & aprés cela même il entendra des choſes deſagreables.* Eccl. 29. 32.

Ils s'épargneroient peut-être encore bien des pechez ? car il eſt tres-difficile que parmi toute cette bonne chere il ne ſe diſe & ne ſe faſſe beaucoup de choſes qui offenſent Dieu ; auſquelles on donne lieu par ces repas de plaiſir & de débauche.

Il en eſt de même des beaux meubles & des beaux habits que nous nous donnons pour nous faire conſiderer, la jalouſie trouve toûjours quelque choſe qui

y manque : ou si tout est complet, elle va chercher d'où tout cela peut venir. On examine les moyens, la dépense, &c. & il arrive qu'au lieu de faire parler avantageusement de nous ; nous faisons découvrir ce que nous voudrions bien tenir caché. Il n'y auroit donc rien de plus efficace pour nous faire renoncer à tout ce faste, que de faire de serieuses reflexions sur l'avantage que nous en avons tiré, depuis que nous nous y sommes jettez, & comparer un peu tout ce qu'on a dit de bien & de mal de nous ; pour voir si ce que nous en avons retiré vaut toutes les peines & tout l'argent que nous y avons mis, & si nous serions bien aise d'avoir acheté ce que l'on a dit de bien de nous, au prix de ce qu'on a dit de mal.

LXI.

Ne resistons donc plus à des veritez si claires. Ne soyons plus ingenieux à trouver des raisons pour leur resister, comme Tertullien nous reproche sur la matiere que nous traittons. Recevons de bon cœur ce que nos Pasteurs nous disent contre la vanité de toutes ces Modes. Tâchons de nous en donner nous-même de l'aversion par la lecture de l'Ecriture, où cette vanité est condamnée en tant d'endroits & en tant de manieres differentes. *Malheur à vous*, dit le Prophete, *qui traî-*

Væ qui trahitis iniquitatem in funi

nez l'iniquité avec les cordes de la vanité. Ces termes expriment merveilleuſement bien la maniere dont les hommes s'imitent les uns les autres dans les Modes. Il ſe forme de cette imitation comme une corde ou une chaîne, par laquelle ils ſe tirent les uns les autres dans l'iniquité. *Ceux qui ſement du vent*, dit un autre Prophete, *ne moiſſonneront que des tourbillons & des tempêtes.* Que font autre choſe ceux qui ſuivent ſi ſoigneuſement les Modes, que de ſemer du vent, & que doivent ils attendre que de moiſſonner les tempêtes de la colere de Dieu, qui ſera d'autant plus grande qu'on l'aura quitté pour ſi peu de choſe ? au lieu que l'Ecriture dit : *Heureux ceux qui ne s'arrêtent point aux vanitez trompeuſes du monde, & que mettent toute leur ſatisfaction & toute leur eſperance en Dieu.*

culis vanitatis Eſa. 5.

Qui ventum ſeminabunt turbinem metent. Oſe 8.

Beatus cujus eſt nomen Domini ſpes, qui, & non reſpexit in vanitates & inſanias falſas. Pſalm. 39. 5.

Saint Auguſtin dit en pluſieurs endroits de ſes ouvrages, qu'il ſe bâtit deux grandes villes dés le commencement du monde, leſquelles ne s'achevront que dans la fin des ſiecles ; l'une eſt Jeruſalem dont JESUS-CHRIST eſt le Roy, & Abel le premier citoyen ; l'autre eſt Babylone dont le demon eſt le Roy, & Caïn le premier citoyen. C'eſt à nous à choiſir de laquelle nous voulons être ; car il n'y a point de milieu entre elles, il faut être

de l'une ou de l'autre : il faut être à JESUS-CHRIST, ou au demon. Si nous voulons être de Jerusalem & avoir JESUS-CHRIST pour Roy, nous devons être par nos mœurs ce que nous sommes par nôtre vocation ou par nôtre état de Chrétien, *l'edifice de Dieu*, comme le dit S. Paul. Or pour être veritablement & en effet l'edifice de Dieu, il faut que nous soyons *des pierres vivantes*, comme le dit aussi l'Apôtre Saint Pierre, pour faire un même corps avec JESUS-CHRIST la Pierre vivante, la Pierre angulaire, qui est le fondement de tout l'edifice de cette ville. C'est ce que veut dire le même Apôtre Saint Paul, lorsqu'il écrit aux Ephesiens, que *nous ne sommes plus des étrangers, mais que nous sommes les Citoyens de la ville des Saints, & les Domestiques de la Maison de Dieu étant edifiez sur le fondement des Apôtres & des Prophetes, dont* JESUS-CHRIST *luy-même est la principale Pierre de l'angle.*

Dei ædificatio estis. 1. Cor 3.

1. *Petr.* 2.

Or le moyen d'entrer dans cet Edifice, sans être une pierre propre à s'ajuster avec les Saints, avec les Prophetes & les Apôtres, & avec JESUS-CHRIST-même. Mais le moyen d'être de ces pierres propres, de ces pierres vivantes, pendant que nous aurons un

cœur tout autrement fait que celuy des Saints, pendant que nous aimerons le monde, pendant que nous ne respirerons que le faste & le Luxe, pendant enfin que les Modes feront toute la regle de nôtre conduite exterieure ? Car quand nous serions assez heureux pour avoir de bons sentimens dans le cœur, pour faire des actions de pieté envers Dieu & de charité envers le prochain, cette yvresse du monde, cet enchantement de la vanité obscurcit toute la beauté de ces actions & en ternit tout l'éclat devant Dieu. Et le poison de la concupiscence du monde corrompt à la fin une ame qui étoit sans malice. C'est le Sage qui le dit. De sorte que nous avons beaucoup à craindre que Dieu ne rejette toutes nos actions de pieté & de charité, si nous ne renonçons de bon cœur à tout l'attirail de la vanité du monde.

Fascinatio enim nugacitatis, obscurat bona, & inconstantia concupiscentiæ transvertit sensum sine malitia. Sap. 4.

Car en effet, pour me servir encore avant que de finir, d'une pensée de Saint Augustin, pendant que nous sommes sur la terre, nous ne pouvons amasser que deux tresors, l'un de bonnes œuvres : c'est celuy de la bonté de Dieu ; l'autre de crimes & d'iniquitez, c'est celuy de la colere de Dieu. Il faut voir auſquels de ces deux tresors appartiennent les œuvres de la vanité. Nous n'oserions pas les mettre dans le tresor des

Sermon 18. sur l'Ecriture ch. 3. & suiv.

bonnes œuvres de la misericorde de Dieu; elles ne peuvent donc être que de celui de la colere: Car bien qu'il y ait quelqu'unes de ces actions, lesquelles considerées en elles-mêmes, & separées des mouvemens du cœur qui les produisent, peuvent être regardées comme indifferentes; il est vray neanmoins que par rapport à l'amour du monde, d'où elles naissent, elles déplaisent à Dieu; & qu'ainsi elles ne sçauroient être du tresor des bonnes œuvres. S'il nous reste donc encore quelque étincelle de raison, disons nous à nous-même: *Dequoy nous sert toute cette pompe, dequoy nous sert toute cette ostentation de nos richesses, tout cela passera comme l'ombre*? pendant qu'il nous est encore profitable de parler ainsi, & de vivre conformément à ces paroles, pour ne le pas dire inutilement & avec des sentimens de rage & de desespoir dans toute l'eternité.

Quid nobis profuit superbia aut divitiarum jactãtia quid profuit nobis transierunt illa omnia sicut umbra. Sap. 5, 8.

FIN.

DISCOURS DE L'USAGE DE L'ESPRIT ET DE LA SCIENCE.

In thesauris Sapientiæ intellectus, & Scientiæ religiositas. Eccli. 1.

I.

IL n'y eut jamais de siecle plus éclairé ni plus fecond en Personnages solidement sçavans, que le nôtre. Si nous avons l'obligation de beaucoup de sciences & de découvertes à ceux qui nous ont precedé, on a non seulement dans celuy-cy beaucoup perfectionné ce qu'ils avoient inventé, mais encore on a découvert beaucoup de choses qui leur étoient inconnuës. Et ceux qui nous suivront seront infiniment plus redevables de ce qu'ils

ſçauront dans les Sciences & dans les Arts au ſiecle où nous vivons, qu'à aucun des ſiecles qui ont eſté avant le nôtre, Une ſeule année produit aujourd'huy plus de livres dans l'Europe, qu'on n'en voyoit autrefois dans tout un ſiecle.

Ce n'eſt pas icy le lieu de rendre raiſon des occaſions qui ont réveillé dans ce tems l'iclination des hommes pour les ſciences. C'eſt peut-être un des biens que Dieu a tiré de la malice des heretiques du dernier ſiecle, Mais on ne ſçauroit s'empêcher de reconnoître, que le Roy qui a une ſi parfaite connoiſſance du merite, a beaucoup contribué à mettre les Lettres dans l'éclat où nous les voyons, par l'eſtime qu'il fait des Perſonnes ſçavantes, par les liberalitez qu'il exerce en leur endroit, & enfin par les établiſſemens qu'il fait de tous côtez en faveur des Sciences.

II.

Mais la fecondité des meilleures terres a ſes excez; elle pouſſe des herbes, ou mauvaiſes, ou inutiles qu'il faut arracher, & il n'y a qu'une culture exacte qui luy faſſe porter de bon grain. Il en va tout de même de l'eſprit de l'homme; la fecondité que lui donne la ſcience a ſes excez, & ſi on n'a ſoin de le cultiver par les regles de la prudence & de la ſageſſe, pour luy faire produire de bons fruits, premierement pour

nous-mêmes, & enſuite pour l'Egliſe & pour l'Etat; cette fecondité fait ordinairement plus de mal que de bien : elle produit plûtoſt des poiſons que des herbes ſalutaires, & elle allument plus ſouvent des feux qui devorent, que des lumieres qui éclairent.

On ne ſera point étonné que je parle en ces termes de la ſcience deſtituée de la prudence & de la ſageſſe, ſi on veut bien faire reflexion ſur ce qui s'eſt paſſé comme à nos yeux dans ces derniers temps. Qui eſt-ce qui mit dans le dernier ſiecle toute l'Egliſe & toute l'Europe en feu, que le mauvais uſage que quelques eſprits ſuperbes, emportez & broüillons, firent de leur eſprit & de leur ſcience ? Le chagrin de quelque particuliers contre Rome produiſit des livres inſolens ; les remedes dont on ſe ſervit pour reprimer cette inſolence, ne firent que l'irriter d'avantage & luy faire multiplier ſes emportemens & ſes erreurs : L'exemple d'un Ecrivain temeraire & ſeditieux en fit naître une infinité d'autres, pleins de ſentimens nouveaux & extraordinaires. Voilà ce qui remplit l'Egliſe & l'Europe de deſordres & de guerres civiles. Cette ſeule experience juſtifieroit ce que je viens de dire

Le mauvais uſage de l'eſprit & de la ſcience eſt cauſe encore d'une infinité

d'autres mauvais effets de nature differente. Mais je n'ay deſſein de parler icy que de ceux qu'il produit dans la compoſition des livres.

III.

Dieu avoit donné à l'homme l'eſprit ou l'entendement, comme une lumiere pour le conduire dans toutes ſes actions ; mais depuis ſon peché, cette lumiere autrefois ſi pure, a eſté tellement obſcurcie par les vapeurs noires & malignes de ſes paſſions, qu'il ſemble qu'il ſoit devenu entierement aveugle & qu'il ait abſolument perdu le diſcernement du vray & du faux, du bien & du mal, du juſte & de l'injuſte. Les ſciences ſont le remede naturel à cet aveuglement : c'eſt par leur ſecours que l'homme peut en quelque maniere ſe rétablir dans la droiture dont il eſt déchû, & retrouver les regles de ſes devoirs, que ſes paſſions luy avoient fait perdre. Nous les devons donc rechercher comme des moyens capables de redreſſer nôtre raiſon dans ſes jugemens, & de regler nôtre volonté dans ſes operations. Mais par malheur encore nous abuſons de la ſcience, & nous nous faiſons un poiſon mortel de ce qui devroit nous guerir.

J'ay deſſein de parler icy contre cet abus, & de faire voir que nous ne devons travailler à l'acquiſition des ſciences quel-

les qu'elles puiſſent être, que pour en être plus ſages, plus judicieux, plus honnêtes, plus religieux : enfin pour nous mettre plus en état de rendre à Dieu, à l'Egliſe, à la Patrie & au Prochain, les ſervices qu'ils ont droit d'exiger de nous.

Voilà les juſtes vuës que nous devons avoir dans nos travaux & dans nos études, & que nous devons inſpirer à tous ceux qui dépendent de nôtre conduite, & ſur les actions deſquels nous pouvons avoir quelque inſpection.

IV.

En effet quand nous nous appliquons à l'étude, & que nous y réüſſiſſons mieux que les autres, il ſemble que nous ſoyons deſtinez à être la lumiere des autres, & que nous devions dans la ſuite devenir leurs guides pour les conduire dans les choſes difficiles, dans leſquelles ils ne pourroient marcher ſeuls, qu'au hazard de faire autant de fautes ou de chutes que de pas.

Que cette qualité eſt excellente, qu'elle éleve un homme au deſſus des autres hommes ! Un homme de ſcience eſt la lumiere de tout le corps politique, comme les yeux ſont la lumiere de tout le corps naturel ; mais ſi tout le corps naturel ſe laiſſe conduire par les yeux, les yeux auſſi veillent, tournent & obſervent ſans ceſſe, pour le conduire en aſſurance. C'eſt l'exemple que

les meilleurs Autheurs en chaque genre de ſcience, & que par experience on a remarqué qu'il y a certaines matieres qui n'ont point eſté traitées, ou qui le pourroient être mieux qu'elles ne l'ont eſté, qu'il y a quelques maximes de morale ſur leſquelles les hommes ne paroiſſent pas aſſez bien inſtruits, &c. Un homme s'eſſaye dans ſon particulier ſur ces matieres, il compoſe quelque petit ouvrage, il le fait voir à ſes amis & aux connoiſſeurs, & ſi on juge que ce qu'il a fait ſoit capable d'inſtruire les autres de ce qu'ils ne ſçavoient pas, il le doit rendre public

C'eſt ainſi que les hommes deviennent & doivent devenir Autheurs ; & s'il y a des gens qui étudient à deſſein d'être Autheurs, ils ſont en grand danger de ne réüſſir jamais dans une ſi difficile entrepriſe, parce que ce deſſein formé de trop longue main leur fera entreprendre des ouvrages, dont ils ne ſeront peut-être pas capables. Il y a bien de la difference entre un homme qui s'eſt remply pour luy-même, & qui ſe trouvans plein, répend enſuite de ſa plenitude ſur les autres : & un homme qui ne ſe remplit qu'afin de ſe répendre en aprés ; le premier eſt ſollicité à écrire par ſa plenitude, comme une mere eſt preſſée de donner à tetter à ſon enfant par l'abondance de ſon laict ; & le ſecond étant ſol-

licité à écrire, par ſon ambition ſe répend ſouvent avant d'être aſſez remply luy-même, ce qui fait que ſes productions ſont ſeches, foibles & ſans force, comme un enfant dont la mere a peu de laict.

VI.

C'eſt de cette ambition mal reglée de devenir Autheur ; que viennent tant d'ouvrages vains, inutils & pernicieux à l'Egliſe & à l'Etat. Ces Autheurs cherchent à ſe ſignaler & à faire parler d'eux auprés & au loin : les ſujets les plus extraordinaires & les plus hardis ſont les plus propres pour faire grand bruit. On les entreprend dans cette ſeule vûë, & tres-ſouvent par là on corrompt l'eſprit & le cœur des particuliers, on débauche les ſujets de la fidelité qu'ils doivent à leur Prince, & on revolte les enfans de l'Egliſe contre leur propre mere.

Voilà une des ſources malheureuſes d'où coulent les poiſons qui tuent tant de gens. C'eſt de là que viennent toutes les erreurs, & les hereſies dans la Religion, les blaſphemes & les impietez contre Dieu, & enfin les ſeditions & les revoltes dans l'Etat. On parle tous les jours de celuy qui ſe voulut rendre illuſtre en brûlant le Temple d'Epheſe, combien ſe voit-il d'Autheurs qui cherchent à ſe ſignaler par des entrepriſes infiniment plus criminelles

que celle là, parce qu'elles ont des ſuites infiniment plus grandes ? J'en donneray dans la ſuite quelques exemples.

VII.

Si on vouloit bien faire quelque reflexion ſur la cauſe de beaucoup de broüilleries qui arrivent entre les Grands de la terre, on trouveroit qu'elles viennent la plus grande partie des choſes que certains Autheurs temeraires ont écrites dans des tems où elles ne paroiſſoient pas encore pouvoir avoir de ſi fâcheuſes conſequences, ne prenant pas aſſez garde à ce qu'ils écrivoient, ils ont jetté par leurs livres des ſemences de diviſion & de guerre. Et de cette maniere, lorſqu'ils ne croyoient qu'exercer leurs plumes pour laiſſer à la poſterité des témoignages de leur erudition, ils ſe ſont rendus coupables des maux dont leurs livres ſont la cauſe.

Car voicy la deſtinée ordinaire des livres. Il en eſt comme des hommes, ils acquierent de la reputation & du poids en vieilliſſant. Des livres qui n'ont quaſi pas eſté connus, ou dont on a fait peu de cas, lorſqu'ils ont paru la premiere fois, acquierent avec l'âge le credit qu'ils n'avoient pas d'abord. On les cite dans la ſuite des temps comme ayant autorité, & leurs maximes commençant à avoir l'air de l'antiquité, trouvent plus de facilité

pour ſe faire recevoir. Un tel Autheur a dit cela, dit on, un tel livre porte telles & telles choſes. On rapporte ce que dit ce livre, ſans oſer examiner, parce qu'il eſt ancien, s'il a tort de parler ainſi. De ſorte qu'un faux Prophete, un Docteur trompeur qui n'auroit pas eſté crû s'il avoit parlé de vive voix, l'eſt ſouvent dans la ſuite des temps, & d'autant plus facilement que ſes ſentimens flattent les paſſions des hommes.

Les Autheurs ont donc plus à examiner leurs ſentimens qu'ils ne penſent, s'ils ne veulent pas ſe rendre coupables de bien des maux, qu'une opinion mal fondée & avancée temerairement peut cauſer dans les ſiecles à venir. Il y a peu de gens qui ne puiſſent par eux-mêmes trouver une infinité d'exemples de ce que je dis icy.

VIII.

S'il ne faut qu'ouvrir les yeux pour voir une infinité de funeſtes effets des mauvais livres, il eſt évident qu'on ne ſçauroit aſſez repeter à ceux qui ont de la ſcience & des talens pour écrire, qu'ils ne doivent jamais rien entreprendre que pour l'utilité publique, ou de l'Etat, ou de l'Egliſe: je dis une utilité certaine en ſoy, & non pas ſeulement apparente. J'ay dit certaine en ſoy, car il peut arriver que peut-être les hommes ne profiteront-ils guéres d'un

livre, quoy que tres-bon, mais l'Autheur n'eſt pas reſponſable du ſuccez.

Les fondemens de cette maxime, c'eſt que Dieu ne nous a pas faits pour nous ſeuls, il nous a faits auſſi pour l'utilité des autres. Comme les membres d'un même corps ne ſont pas pour eux, & qu'ils ſont mutuellement les uns pour les autres, il en eſt de même des hommes, & il n'y en a point d'une ſi petite capacité dans la ſocieté civile, dont le public ne tire quelque utilité. Car enfin dans la ſocieté civile comme dans une maiſon particuliere, il faut des ſerviteurs pour les ſervices les plus bas.

S'il eſt donc vray que ceux qui ont le moins de talens naturels, ſoient neanmoins pour l'utilité des autres; il l'eſt encore plus de ceux à qui Dieu a donné des talens extraordinaires. Qu'on ne nous croye point trop ſevere dans ce que nous diſons icy. Ciceron appelle vice l'étude des choſes qui ne ſervent de rien: *Alterum eſt vitium quod quidam nimis magnum ſtudium, multamque operam in res obſcuras, atque difficiles conterunt, eaſque non neceſſarias.* Que diroit-il de ceux qui en étudient de mauvaiſes, pour faire de mauvais livres.

Mais ce ſage Payen établit en tant d'endroits de ſes ouvrages, cette maxime, de chercher en toute choſe à ſervir le public:

& il le fait d'une maniere ſi belle, que je ne ſçaurois m'empêcher d'en rapporter quelques-uns. J'ay toûjours cherché, dit-il au commencement de ſon livre de la Divination; à être utile aux autres, afin de ne me pas relâcher, même dans mon loiſir, des ſervices que je devois à la Republique, & je n'ay rien trouvé de meilleur que d'ouvrir à mes concitoyens le chemin aux beaux arts. *Quærenti mihi multumque & diu cogitanti qua nam re poſſem prodeſſe quam plurimis nequando intermitterem conſulere reipublicæ, nullæ major occurrebat, quam ſi optimarum artium vias traderem meis civibus.*

Dans le ſonge de Scipion, il luy fait dire pour l'exhorter à entreprendre avec d'autant plus de plaiſir la deffenſe de la Republique, que ceux qui ont ſervy la Patrie, qui l'ont aſſiſtée, qui l'ont conſervée, ont une place aſſûrée dans le ciel, où il doivent vivre eternellement heureux. *Sed quo ſis Africane alacrior ad tutandam Rempublicam. Sic habeto omnibus, qui patriam conſervaverint, adjuverint, auxerint, certum eſſe in cœlo, ac definitum locum, ubi beati ævo ſempiterno fruantur.*

Dans la ſocieté il y a pluſieurs degrez de devoirs: nous devons les premiers à Dieu, les ſeconds à nôtre Patrie, les troiſiémes

à nos parens, & les autres à nos proches, &c. Et c'eſt dans ces devoirs que nous devons employer nôtre vie. Il parle ainſi dans ſon ſecond livre des Offices.

Dans ſa ſeconde Philippique, il dit qu'il n'a jamais eu d'autres ennemis que ceux de l'Etat; que quand il a vû des ſemences de guerre, il a fait tous ſes efforts pour les étouffer, & qu'il auroit ſouhaitté, ou que Pompée n'eut jamais fait d'alliance avec Ceſar, ou qu'il ne l'eut jamais rompuë, parce que ce fut la rupture de cette alliance qui fut cauſe de tous les maux de la Republique. Il dit qu'il n'eſtime de bons Citoyens que ceux qui cherchent la paix & le bien de la Republique: parce que nous ne ſommes pas nez pour nous ſeuls, mais pour nôtre Patrie.

Enfin il étoit tellement plein d'amour pour la Patrie, que non ſeulement il n'y a point de ſes ouvrages, où il n'en ait répandu quelque goutte; mais encore qu'il s'eſt expoſé à la haine de tous les mauvais Citoyens pour ſa deffenſe; en ſorte qu'il ne ſe faut pas étonner, s'il a merité le premier, de la bouche de l'homme du monde qui ſçut le moins flatter (c'eſt Caton) la ſouveraine loüange, *du Pere de la Patrie.*

Que les deux ſouhaits par leſquels il finit cette piece, qu'un Poete par une exage-

ration un peu trop grande, a appellée divine, conviennent merveilleuſement bien avec cet illuſtre nom *de Pere de la Patrie.* Je ne ſouhaite, dit-il, que deux choſes: La premiere de laiſſer en mourant le Peuple Romain dans une parfaite liberté, c'eſt le plus grand preſent que me puiſſent faire les Dieux. La ſeconde, qu'il arrive à un chacun à proportion de ce qu'il aura merité ou demerité de la Republique. Si la raiſon, toute foible qu'elle étoit dans les Sages de la Gentilité, leur a pourtant fait connoître que le bien public devoit être l'objet de toutes leurs entrepriſes. Que ne doit-elle point faire dans nous, où elle eſt fortifiée par une Religion qui a pour ame la charité, laquelle lie ſi étroitement les hommes, & entre eux, & avec Dieu.

IX.

Sur ce fondement inconteſtable, tout Autheur à qui il vient dans l'eſprit le deſſein de faire un livre, doit d'abord conſiderer quel avantage les particuliers & le public en pourront tirer. Et ſi aprés bien des reflexions il trouve que ce livre ne pouroit être d'aucune utilité, il doit étouffer ce deſſein, & employer ſon eſprit, ſon tems & ſa ſcience à quelque autre choſe.

Je ſçay bien que tous les hommes ne ſont pas capables de faire des ouvrages également utiles. Les plus ſçavans Gram-

mairiens ne compoſent pas des livres d'un merite égal, aux Theologiens, aux Canoniſtes, aux Juriſconſultes. Mais leurs ouvrages ont leur utilité. Ils facilitent aux autres l'intelligence des Langues, & par conſequent celle des livres dont ils ont beſoin pour parvenir à la connoiſſance des ſciences.

C'eſt par l'intelligence des Langues que nous entrons dans celle de l'Ecriture-ſainte, des Peres de l'Egliſe, du Droit, de la Medecine, &c. Et on peut dire que ſans les Grammairiens on n'auroit qu'une connoiſſance fort imparfaite des Sciences. Ainſi il ne faut pas blâmer, comme font quelques-uns, ceux qui s'appliquent aux Langues & à l'ethimologie des mots; les Doctes connoiſſent que ce travail eſt plus utile qu'on ne ſçauroit croire.

Il n'eſt donc pas neceſſaire pour approuver le deſſein d'un Autheur, que tous les hommes puiſſent juger de l'utilité d'un livre; il ſuffit que les Sçavans la connoiſſent. Car ſi on conſultoit les Peuples ſur l'utilité de l'Aſtronomie & de l'Algebre, ces Sciences ſeroient bien-toſt condamnées comme vaines, quoy qu'elles ſoient d'une utilité infinie, l'une pour le reglement des tems, ſans quoy il y auroit toûjours de la confuſion dans la ſocieté civile, & même dans la Religion; & l'autre pour faciliter les

operations de l'Arithmetique, pour accoûtumer l'eſprit à la meditation des choſes abſtraites, pour le rendre plus attentif, plus juſte & plus exact dans ſes raiſonnemens.

Lors donc que je demande qu'on ne faſſe que des ouvrages utiles, je parle d'une utilité connuë des Sçavans, & non pas du Peuple, qui condamne temerairement de vanité ce qu'il ne connoît pas.

X.

Si les Autheurs ne doivent rien entreprendre que pour l'utilité publique, ou de la Religion, ou de l'Etat, ils meritent nos loüanges à proportion de cette utilité, & à proportion qu'ils ont bien traité les matieres qu'ils ont entrepriſes. Voilà proprement les deux ſujets veritables d'une loüange legitime : le deſſein, & l'execution du deſſein. Quand le deſſein eſt judicieuſement formé, & quand il eſt executé avec methode, avec eloquence & avec erudition, & enfin quand il eſt établi ſur de bons principes, l'Autheur merite nos applaudiſſemens.

Un habile Ecrivain de ce temps a dit, *Qu'il falloit proportionner les loüanges & l'admiration, non pas à l'utilité des ouvrages, mais à la beauté du genie des Autheurs qui les ont produits.* Quelque eſtime que j'aye d'ailleurs pour luy, je ne ſçaurois

L'Autheur des nouv. d'Hollande, mois de Sept. 1684. pag. 140.

ſçaurois être de ſon ſentiment, On peut à la verité avoir de l'admiration pour la grandeur & l'élevation du genie d'un Autheur, parce ce que ſont là les objets naturels de l'admiration ; mais il n'y a point de raiſon de loüer ce qui n'a ny bonté ni utilité en ſoy : puiſque les louanges n'ont pour veritable objet que ce qui eſt bon. On admire un grand feu, une grande inondation, un monſtre ; mais on ne louë point toutes ces choſes. On admire un grand Capitaine, auſſi ſçavant dans l'art militaire, que vaillant ; mais on ne le doit pas loüer, ſi au lieu d'employer utilement tous ces talens, il ne s'en ſert que pour la deſolation de ſa Patrie. Coriolan, Sylla, Marius, Catilina, ont-ils eſté loüez des Romains, tout grands Capitaines qu'ils fuſſent ? Non, au contraire, ils ont eſté l'horreur de leur Patrie, parce qu'ils l'ont deſolée, ou ont fait ce qu'ils ont pû pour la deſoler. Enfin comme on ne doit pas loüer un homme qui ne rafine dans la Chimie que pour compoſer des poiſons plus ſubtils ; on ne doit nullement loüer ceux qui ne donnent des marques illuſtres de leur habileté, que dans la ruine de la ſocieté civile.

Il en eſt de même de ceux qui écrivent : on les doit infiniment loüer s'ils entreprennent un bon livre, capable d'en-

tretenir la paix, le bon ordre & la juſtice dans l'Etat : capable d'éclairer les particuliers dans leurs devoirs, ſoit à l'égard de Dieu, ſoit à l'égard du Prince & de la ſocieté civile. On le doit loüer s'il l'execute bien comme je l'ay dit. Mais ſi ſon deſſein ne tend qu'à mettre le deſordre & la confuſion par tout : qu'à donner des pretextes à la revolte contre les Souverains & au mépris de l'autorité de l'Egliſe ; enfin s'il porte à l'impieté & à l'Atheiſme, il ne doit être que l'objet de nôtre mépris & de nôtre averſion. Et même plus il ſera ſpirituellement écrit, plus nous le devrons avoir en horreur, parce qu'il ſera plus capable de tromper les ſimples, & de flatter les ſuperbes.

Qu'a-t-on affaire dans le monde de toute cette ſcience & de cette beauté d'eſprit, ſi elle n'eſt employée qu'au mal ? C'eſt un habile homme, dira-t-on, il eſt grand Philoſophe, il eſt Mathematicien, Aſtronome, Medecin, Juriſconſulte, il ſçait l'Hebreu, l'Arabe, le Grec, le Latin : enfin il n'ignore rien, il écrit admirablement en proſe & en vers, &c. J'admire cet homme, je reſpecte en luy toutes les lumieres & tous les talens que Dieu y a mis ; mais ſi ſa ſcience ne me ſert de rien, ni à moy, ni à perſonne ; & ſi au contraire elle eſt dangereuſe aux

particuliers, nuiſible à l'Egliſe & à l'Etat, non ſeulement je ne le loüeray pas de ſon eſprit & de ſa ſcience ; mais j'auray pour luy toute l'horreur qu'on doit avoir pour un homme qui fait ſervir au mal les biens que Dieu luy a donnez, comme font les demons, qui n'employent la ſcience & l'intelligence qu'ils ont dans un degré infiniment au deſſus de ce qu'en ont les hommes, que pour nuire & pour empêcher s'il étoit poſſible, les deſſeins de Dieu pour la ſanctification des hommes.

Enfin ceux qui ont ſçû loüer, n'ont jamais loüé que la bonté : & Dieu même nous a montré qu'il n'y a qu'elle de loüable, lorſque pour nous apprendre à le loüer comme il veut être loüé, il a inſpiré à ſon Peuple des Cantiques de loüange qui ſe terminent par ces mots : *Loüez le Seigneur, parce qu'il eſt bon ; & que ſes miſericordes s'étendent dans tous les ſiecles.* Que ſeroit-ce en effet que de nous, ſi Dieu ne nous donnoit que des preuves de ſa puiſſance, il ne nous feroit ſentir qu'il eſt nôtre Dieu, qu'en nous exterminant ?

XI.

Mais, dira-t-on, il y a un milieu entre les bons & les mauvais ouvrages. Il y en a qui ſont comme indifferens, qui

ſervent à divertir les Lecteurs & à entretenir ſimplement la curioſité, & les Autheurs en meritent des loüanges quand ils ſont faits avec eſprit. Car ſi ces ouvrages ne ſervent pas à rendre un homme, ou meilleur citoyen, ou meilleur Chrétien, au moins il ne nuit ni a l'un ni à l'autre.

Je réponds premierement, qu'il eſt dificile de marquer des ouvrages qui ſoient tellement indifferens, qu'ils ne ſervent ni ne nuiſent à l'homme: & même il ſeroit aiſé de prouver, que dés lors qu'ils ne ſont bons à rien, ils ſont capables de faire du mal. Car il en eſt de la nourriture de l'eſprit comme de celle du corps. Tout ce qu'on mange & qui ne ſçauroit nourrir le corps, lui nuit neceſſairement. Toutes les lectures qui ne ſont pas capables de tourner l'eſprit vers le bien, lui ſont neceſſairement du mal.

XII.

Mais pour faire mieux comprendre combien il eſt dificile qu'il ſe trouve des livres qui ſoient abſolument indifferens. Il ſera bon de parcourir toutes les eſpeces de livres qui ont eſté compoſez dans ce ſiecle, pour voir quel eſt le bien ou le mal qu'ils peuvent faire, & on connoîtra qu'il n'eſt point vray qu'il y en ait

quelques-uns qui ne puiſſent faire ni bien ni mal.

Pour bien faire cét examen : il faut regarder les livres non pas par rapport aux perſonnes les plus ſçavantes & les plus ſpirituelles, leſquelles ſçavent profiter des plus mauvais ouvrages, comme les habiles Medecins ſçavent compoſer la Theriaque des plus dangereux poiſons ; mais par rapport au commun des hommes, deſquels on peut dire en general qu'ils ont l'eſprit plûtoſt diſpoſé au mal qu'au bien, & ce jugement ne ſera point temeraire, puiſqu'il ſera conforme au langage de l'Ecriture.

XIII.

Dans cette ſuppoſition j'examine d'abord les Romans ; & comme on commence de perdre le gouſt pour ces ouvrages de longue halaine, dans leſquels de tres-bonnes plumes de ces derniers temps faiſoient malheureuſement gloire de ſe ſignaler, & qu'on s'eſt rabbatu dans ce genre, ſur certains petits livres qu'on appelle nouvelles hiſtoriques : je comprens ces nouvelles dans cet examen.

On regardoit autrefois la lecture des Romans comme indifferente pour les mœurs, & on la croyoit utile pour apprendre à parler. On diſoit même que ceux qui aſpiroient à l'honneur de bien

prêcher, s'y appliquoient pour ſe former le ſtyle. On eſt heureuſement deſabuſé de tout cela, & on a compris enfin que le ſtyle des Romans étoit tres-mal propre à apprendre, & à bien parler, & à bien prêcher : que c'eſt un Phebus qui ne convient ni à la ſimplicité de la converſation, ni des Lettres, ni à la naiveté de l'Hiſtoire, ni à la gravité du Barreau, ni enfin à la majeſté de la Chaire, lequel enfin n'eſt bon que pour faire de precieuſes ridicules.

Mais ſi pour le ſtyle on s'eſt corrigé de ce mauvais gouſt, on n'eſt pas encore aſſez perſuadé que ces livres ſoient tres-pernicieux pour les mœurs. C'eſt pourquoy on eſtime ces nouvelles hiſtoriques & galantes, leſquelles pourtant ont tout le venin des Romans, parce qu'elles en ont toutes les intrigues d'amour, ſans être ennuyeuſes & ridicules par les phebus & les pompeux galimatias des Romans. Et on ne ſçauroit aſſez loüer le ſçavant Monſieur Charpentier, d'avoir mis dans ſon merveilleux livre de l'excellence de la Langue Françoiſe ; au nombre des mauvais livres autant les Hiſtoriettes amoureuſes que les Romans. En effet toutes ces ſortes de livres ſont tres-dangereux pour les mœurs. Les nouvelles galantes comme les Romans tendent à flatter le penchant

des hommes à l'amour & à l'ambition. Tant les uns que les autres, ils ſont remplis de contes faits à plaiſir pour nous divertir de nos propres paſſions. Car ces nouvelles n'ont pas au fond plus de verité que les Romans.

Or il n'y a rien de plus dangereux pour l'homme que de ſe faire un plaiſir de ſes paſſions : dés là qu'il s'en divertit il les aime ; & s'il les aime, comment s'en corrigera-t-il ? On ne ſe corrige veritablement que des vices qu'on hait ; & ſi ceux qui commencent veritablement à ſe convertir à Dieu, ne ſentent pas encore dans eux de l'averſion pour leurs vices, au moins ſentent-ils de la douleur de ne pas ſentir cette averſion : & cette douleur fait qu'ils éloignent d'eux tout ce qui pourroit encore les flatter dans ces vices. Je pourrois dire quelque choſe davantage ſur le chapitre des Romans ; mais comme cela convient auſſi à la Comedie, j'acheveray ce qui manque icy dans l'article ſuivant.

XIV.

Comme les Comedies & les Romans ſont quaſi la même choſe, & qu'ils ne different preſque que dans le ſtyle, je parleray de la Comedie & des Romans enſemble, ſur les choſes qu'ils ont communes, ſans rien repeter de ce qu'on a écrit dans ce ſiecle, pour montrer com-

bien la Comedie eſt dangereuſe à des Chrétiens. Je diray que je me ſuis étonné cent fois, comment ces grands Poetes, ces illuſtres Autheurs de toutes les Comedies de ce temps, ne ſe ſont point fait de ſcrupule de conſumer leur vie & leur eſprit à compoſer des ouvrages pour l'entretien du Theatre, que l'Egliſe & les Peres ont ſi fort condamné dans tous les temps. Eſt-il poſſible, diſois-je en moy-même, que des perſonnes ſi ſpirituelles, ſi ſages, qui ont mené un exterieur ſi Chrétien, ne faſſent jamais de reflexion ſur ce que toute l'application de leur eſprit ne tend qu'à fournir de la matiere à des ſpectacles, auſquels ceux qui ſont nos guides dans la Religion nous aſſurent qu'il n'eſt pas permis à des Chrétiens de ſe trouver ? J'admirois ce prodigieux aveuglement dans des perſonnes d'ailleurs ſi éclairées, & je le regardois comme un triſte exemple de la vanité de l'homme, lequel pour ſe faire un nom dans le monde pour ſe donner la reputation d'homme d'eſprit, s'applique à des choſes qu'il n'eſt permis ni de voir, ni de lire, au moins ſelon les Peres auſquels je m'en rapporte, & auſquels je crois que nous ſommes obligez de nous en rapporter.

Une des principales raiſons du danger de la Comedie, c'eſt qu'elle ne tend qu'à

flatter les trois plus dangereuſes paſſions de l'homme, l'amour, l'ambition & la vangeance, en nous faiſant ſentir du plaiſir dans la repreſentation des plus grands excés de ces paſſions, car certainement ſi nous n'aimions pas ces paſſions, comme nous ne les devrions pas aimer ſelon la profeſſion que nous faiſons d'être Chrétiens, nous ne ſerions pas touchez de tant de plaiſir dans leur repreſentation. Un enfant ne prendroit pas plaiſir dans la repreſentation de la mort de ſon pere, un pere dans la repreſentation de la mort de ſon fils, ni une femme dans la repreſentation de celle ſon mary. Un mary ne ſe divertiroit pas à voir joüer les amours de ſa femme, ni un pere à voir joüer les débauches de ſa fille, &c. au contraire on fait ce que l'on peut pour s'ôter de la memoire les ſpectacles qui nous affligent.

Il eſt donc conſtamment vray que nous n'aimons les grandes pieces qui nous repreſentent ces vertus Romaines (c'eſt-à-dire l'orgueil, la vangeance, l'ambition, l'amour, juſques où l'imagination la plus outrée & la plus forcée les peut pouſſer) Car on s'abuſe bien ſi on croit que les Romains étoient tels qu'on nous les dépeint ſur les theatres: c'étoient des hommes, & les hommes naturellement ne penſent point tout ce qu'on leur

fait dire. Ce ſont les Poetes qui donnent dans le cabinet la torture à leur imagination pour luy faire enfanter des prodiges.

Mais pour revenir à mon ſujet, nous ne prenons plaiſir que dans la repreſentation des choſes que nous aimons : & cette repreſentation fortifie encore dans nous l'amour de ces choſes, bien loin de nous diſpoſer à les haïr, comme nôtre Religion nous y convie. Les penſées extraordinaires des Poetes ſur ces matieres, ſont autant de coups de burin qui gravent ces paſſions dans nôtre cerveau, plus avant qu'elles n'y étoient, & ſans que nous nous en appercevions. Ces ſpectacles nous corrompent l'ame, ſans que nous le ſentions.

La lecture des Romans & de la Comedie fait le même effet ſur les eſprits & ſur les cœurs : Mais la Comedie a cela de plus, que comme elle eſt faite pour la repreſentation, la lecture en eſt encore plus dangereuſe, parce qu'en liſant on s'imagine voir & entendre les Acteurs ; & ainſi la lecture même tient quelque choſe de la force de la repreſentation. Or la repreſentation fait toûjours des impreſſions plus vives que la lecture, comme le dit ce Poete qui a ſi bien entendu ce que peut la repreſentation.

Je ne ſçaurois croire que les Poëtes

ignorent tout cela, puiſque leur deſſein dans la compoſition des Comedies eſt de les rendre ſi vives & ſi touchantes, que l'imagination ſoit trompée & qu'elle croye aſſiſter à une action veritable, non pas à une repreſentation : Ils ne ſçauroient donc ignorer le mal que fait la Comedie, puiſque c'eſt là tout leur but.

Que ſont donc proprement ces grands Autheurs de Romans & de Comedies ? J'ay de la peine à me reſoudre de le dire ; mais enfin la verité m'y force. Ce ſont des gens qui dans leurs cabinets épuiſent leur eſprit, leur imagination & leur art pour compoſer des poiſons les plus ſubtils, afin d'empoiſonner finement les ames de tous les hommes & de toutes les femmes. Ce ſont proprement des empoiſonnemens publics, qui tuent non ſeulement les hommes de leur ſiecle, mais de tous les ſiecles qui viendront aprés eux. Cependant ces Autheurs ſont Chrétiens : ce ſont même de graves Perſonnages, & tout le monde les applaudit. Oüy on s'empreſſe de donner des loüanges aux plus fins empoiſonneurs des ames, pendant que l'on condamne aux plus rigoureux ſupplices un homme pour avoir ôté la vie du corps à un autre par le poiſon.

Je ne ſuis point jaloux des applaudiſ-

ſemens qu'on donne à ces Meſſieurs, j'admire leurs grands talens; mais je les plains de les employer ſi malheureuſement, qu'il faut renoncer à la Religion que nous profeſſons, & à l'Evangile de JESUS-CHRIST, pour ne pas croire qu'il eſt fort à craindre que ce qui leur a attiré l'applaudiſſement des hommes, n'attire ſur eux l'indignation de Dieu.

Quoy, quand Dieu demandera compte à un de ces Meſſieurs, des actions de ſa vie; emploira-t-il dans ce compte les Comedies qu'il aura faites? Luy dira-t il, Seigneur, j'ay paſſé quarante ou cinquante années à compoſer des pieces pleines d'amour, d'ambition, de vangeance de bouffonneries, &c. Il n'y a perſonne qui oſaſt le penſer, ni le dire. J'avouë que nous ne ſommes pas des conſeils de Dieu, pour aſſûrer qu'il ne fera point miſericorde à Meſſieurs les Autheurs des Comedies. Ses miſericordes s'étendent infiniment plus loin que nous ne ſçaurions le concevoir; mais ſelon la parole de Dieu, un homme qui n'a que des Comedies & des Romans à luy preſenter, eſt beaucoup à plaindre, & il a ſujet de tout apprehender.

C'eſt une maxime certaine parmy les Caſuiſtes, qu'un homme doit reparer autant qu'il le peut le ſcandale qu'il a cauſé,

s'il veut obtenir le pardon de ſes pechez : qu'il faut reſtituer ce que l'on a pris, pour que nôtre crime nous ſoit remis, ſelon ces paroles de Saint Auguſtin : *Non dimittitur peccatum, niſi reſtituatur ablatum.* Comment donc ces Autheurs auront-ils droit d'eſperer à la miſericorde de Dieu, pendant qu'ils ne feront rien qui ſerve à détruire les mauvais effets que peuvent faire leurs Comedies & leurs Romans dans la ſuite de tous les temps.

Un homme comme moy n'eſt point aſſez habile pour donner des regles à Meſſieurs les Confeſſeurs ; mais il me ſemble qu'on ne ſçauroit aſſûrer l'état de la conſcience d'un homme qui s'eſt employé à ces compoſitions, s'il ne fait quelque choſe de public & d'éclattant, pour marquer qu'il ſe repend d'avoir travaillé à ces ouvrages, & que s'il les avoit entre ſes mains, il les ſupprimeroit. Quand on a dans le cœur un repentir ſincere, on en donne des marques au dehors, & quand ce qu'on a fait a eſté public, les marques du repentir doivent être publiques ; car nous devons autant qu'il eſt en nous, ôter le ſcandale que nous avons cauſé. Ces maximes ſont certaines dans la Religion que nous profeſſons, & on s'abuſe tres-groſſierement, ſi aprés avoir remply le monde de Romans, de Co-

medies, de Nouvelles amoureuſes, &c. on ſe perſuade de reparer ſuffiſamment le ſcandale public en faiſant en vers ou en proſe quelque petit ouvrage de pieté.

XV.

Ces Meſſieurs manquoient ils de ſujets pour exercer leurs talens, ſoit en vers, ſoit en proſe. La Religion, la Morale, les Grandeurs de Dieu, les Miſéres de l'homme, les Arts, l'Hiſtoire, la Nature, ne fourniſſent-ils pas des ſujets que les hommes ne ſçauroient épuiſer, ſans s'amuſer à des fictions vaines, ridicules, dangereuſes & criminelles ? Ces deſſeins ſont les reſtes de la lecture mal conduite que l'on fait faire à la jeuneſſe, des Poetes & des Hiſtoriens Payens. Quand elle ſort de l'étude des Lettres humaines, elle ſort proprement des pays de la Fable & des Heros imaginaires ; elle a la fantaiſie toute remplie de ces idées, & elle ſe porte enſuite comme naturellement à la compoſition d'ouvrages de ce genre, quand elle ſe ſent du genie.

XVI.

Ce ſont là les ouvrages d'eſprit que le commun du monde a accoûtumé de regarder comme indifferens, & qui pourtant ne peuvent être appellez tels que par ceux dans leſquels il n'y a abſolument aucune étincelle des lumieres de

nôtre Religion. Aprés avoir montré que ces livres ne peuvent être regardez comme indifferens, il n'eſt plus neceſſaire de combattre les ſentimens de ceux qui veulent même qu'ils ſoient utiles, parce qu'ils ſervent au divertiſſement des hommes. Les hommes ont aſſez de divertiſſemens innocens, ſans en prendre qui ſont viſiblement mauvais; & la neceſſité de ſe divertir ne rendra jamais innocent ce qui ne l'eſt pas de ſa nature.

XVII.

Il n'eſt pas beſoin de montrer l'utilité de l'Hiſtoire : tout le monde le ſçait. Il n'y a point de lecture plus capable de former le jugement des hommes, quand elle eſt bien faite. Mais c'eſt un grand ſecret que de ſçavoir bien lire l'Hiſtoire. On a beacoup écrit ſur cette matiere, & mon deſſein n'eſt pas d'en parler icy.

Mais je voudrois bien faire remarquer deux ou trois choſes au ſujet de l'Hiſtoire. La premiere eſt qu'encore qu'un Hiſtorien doive être ſincere pour dire les choſes comme il les ſçait, il ne doit pourtant pas toûjours dire tout ce qu'il ſçait. C'eſt une choſe étonnante que la curioſité de l'homme, particulierement pour la connoiſſance des faits & des ſecrets des cœurs les plus cachez. Mais s'il étoit aſſûré de perdre la parole aprés les avoir appris,

il ne ſe mettroit plus guéres en peine de les ſçavoir. On veut apprendre pour parler : & plus on ſçait de choſes particulieres de l'Hiſtoire, que les autres ne ſçavent point, plus on a de demangaiſon de les dire. Or cette envie de dire ou d'écrire ce que l'on ſcait de particulier, doit être reglé par l'utilité publique de l'Egliſe ou de l'Etat : Au moins quand ce ſont des choſes qui vont à la diminution de la reputation des perſonnes conſtituées en dignité. A quoy bon de décrier ces perſonnes & ſcandaliſer le monde par la publication de leurs deffauts, ſi on n'en voit point d'utilité certaine ? Le public ne perdroit rien, quand il ne ſcauroit point les choſes qui ſe ſont paſſées ſi ſecrettement, qu'elles n'auroient point eſté ſcuës, ſi elles n'avoient point eſté découvertes par des amis ou des ſerviteurs infidelles.

Il y a des deffauts publics, il y a des fautes de conduite que tout le monde a vûës quand elles ont eſté commiſes, la ſincerité de l'Hiſtoire ne veut pas qu'on le diſſimule. Mais quand ces fautes ont eſté ſi ſecrettes, que l'on n'en a point parlé dans le temps, encore qu'on en euſt des memoires, & des memoires tres-certains, il n'eſt pourtant point permis de les dire, ſans y être forcé par les intereſts viſibles de l'Egliſe ou de l'Etat. Car

il n'eſt rien de plus injuſte que de faire du mal ou aux vivans ou aux morts gratuitement & ſans raiſon. D'ailleurs comme les mauvais exemples ont encore plus de force ſur l'eſprit des hommes que les bons, il arrive ſouvent que ces Hiſtoires ſcandaleuſes les authoriſent plus à mal faire, que les autres ne ſont capables de les porter au bien. Et comme le but d'un Hiſtorien doit toûjours être de porter les hommes à la vertu par les bons exemples, il doit autant qu'il le peut ne parler que des vices connus, & s'abſtenir de ceux qui ſont cachez, & qu'on ne ſe ſeroit jamais aviſé de publier, ſi on n'y avoit eſté porté par quelque paſſion ſecrette. Les hommes naturellement ne parleroient point mal des autres.

La ſeconde, c'eſt qu'il ne faut pas trop curieuſement foüiller dans le ſecret des cœurs, ni donner de mauvais ſens aux actions des hommes. Il faut interpreter leurs penſées & leurs mouvemens ſecrets par leurs actions publiques, non pas décrier les actions publiques & leur donner de mauvaiſes faces par des myſteres ſecrets, leſquels la plûpart du temps ne ſont que des conjectures des Ecrivains, & des conjectures tres-foiblement fondées.

Ce deffaut vient quelquefois de la vanité qu'ont les Autheurs de faire voir

leur penetration dans les intrigues & les myſteres de cour ; mais il vient tres-ſouvent auſſi de leur malignité, de leur envie & de leur averſion contre ceux dont ils parlent. Plus de ſimplicité vaut infiniment mieux qu'une ſi grand fineſſe à développer les intrigues. Par cette fineſſe on tombe dans une infinité de jugemens temeraires, & on y fait tomber les autres ; Ainſi on ſe rend coupables de pechez, comme on l'a fait voir dans l'excellent Traité des jugemens temeraires.

La troiſiéme choſe que doivent obſerver les Hiſtoriens, c'eſt de ne faire jamais de reflexion qui aillent à diminuer le reſpect qui eſt dû aux Puiſſances établies de Dieu, & à l'authorité dominante & reconnuë. Car les Autheurs ne devant jamais écrire que pour entretenir la paix & l'union entre les hommes, ne doivent jamais auſſi fournir de pretextes aux eſprits ſuperbes & ſeditieux, de manquer de reſpect & de ſoûmiſſion pour les Puiſſances.

Le fameux Fra Paolo qui a tant fait de bruit par l'étendue & la penetration de ſon eſprit, par ſes profondes connoiſſances dans les Sciences, mais particulierement par ſa fineſſe dans la politique, eſt tombé dans trois deffauts oppoſez

à ces trois regles, dans ſon Hiſtoire du Concile de Trente. Certainement ſon deſſein d'écrire l'Hiſtoire de ce Concile étoit d'une grande utilité. Comme l'unité de la Religion Catholique eſt appuyée ſur l'authorité des Conciles, il n'eſt rien de plus utile que de ſçavoir ce qui s'y eſt paſſé & ce qui y a eſté decidé. Mais il auroit eſté à ſouhaitter qu'il euſt formé ce deſſein dans un autre temps, où on l'euſt pû moins ſoupçonner de paſſion contre Rome, & qu'il euſt fait un meilleur choix de ſes memoires pour écrire cette Hiſtoire. Car enfin c'eſt une faute de jugement qu'on ne luy ſcauroit pardonner, de s'appuyer dans l'Hiſtoire d'un Concile de l'Egliſe, particulierement ſur les memoires des ennemis de l'Egliſe. Mais ce n'eſt pas de cette faute dont il eſt icy queſtion.

Fra Paolo a peché contre la premiere des regles cy-deſſus, en diſant des choſes tout à fait injurieuſes à la perſonne des Papes, des Legats, des Evêques, & des autres Puiſſances, & des choſes qu'il n'étoit point neceſſaire de ſcavoir, ni pour le bien de l'Egliſe, ni pour celuy des Etats de la Chrétienté, quels qu'ils ſoient, quand elles auroient eſté exactement vrayes. Au lieu qu'elles ſont pour la plus grande partie, non ſeulement tres-

douteuſes, puiſquelles ne ſont appuyées que ſur des témoignages tres-ſuſpects; mais encore tres-deſtituées de vray-ſemblance, puiſqu'elles paroiſſent tout-à-fait contraires à des faits conſtans. J'eſpere quelque jour faire voir que je ne parle point icy temerairement.

Il a peché contre la ſeconde, en donnant de mauvais ſens à tout ce que faiſoient les Papes dans la Religion pour la revocation & la tenuë du Concile. Il va foüiller dans le ſecret de leur cœur : pour faire voir que quand ils envoyoient des Bulles à cette fin, ils ne vouloient point en effet de Concile.. A cauſe qu'il étoit fauſſement & temerairement prevenu que les Papes preferoient leur grandeur à toutes choſes, à la Religion même, & à la Foy; il a crû que les Papes n'avoient jamais pû ſe reſoudre de bonne foy à l'aſſemblée d'un Concile, dont les définitions pouvoient diminuer leur authorité.

Cela peut être vray de quelques-uns.

Enfin, Fra Paolo a donné trop de liberté à la penetration de ſon eſprit dans ces matieres, qui ſont de la derniere importance : & il a décrié la conduite des Papes par une interpretation ſiniſtre de leurs intentions, non ſeulement ſans aucune utilité pour la Religion & pour l'Etat, mais encore au grand ſcandale de tou-

te l'Egliſe, dont pourtant il vouloit, ou faiſoit ſemblant de vouloir, qu'on le crût un enfant plein d'obéiſſance & de reſpect.

Il a peché contre la troiſiéme regle par ſes diſcuſſions temeraires des dogmes du Concile. Pour faire montre de ſa ſcience dans la Theologie poſitive & ſcholaſtique; il a tellement ébranlé les dogmes du Concile par ſes critiques, qu'il les renverſeroit, s'il eſtoit poſſible aux particuliers de renverſer ce que l'Egliſe a une fois défini. En effet il ne faut être que mediocrement ſpirituel & ſçavant pour traitter tous les dogmes de tous les autres Conciles, de Nicée, d'Epheſe, de Conſtantinople, de Chalcedoine &c. de la même maniere que cet autheur a traitté celui de Trente: ce qui ſeroit capable de ruiner entierement la foy & l'unité de l'Egliſe; puiſque cela ruineroit abſolument la ſoûmiſſion qui eſt dûë aux définitions des Conciles generaux, ſans laquelle la raiſon & l'experience font voir que la foy & l'unité de l'Egliſe ne ſe ſçauroient conſerver contre les nouveautez profanes des eſprits ſuperbes.

Quand toutes les reflexions qui ſont dans ſon hiſtoire, ſur les deciſions du Concile, ne ſeroient pas en effet de lui, mais des heretiques de ce temps; étoit-il de

ſa prudence de les rapporter, à moins d'y ajoûter des réponſes capables de faire connoître la temerité & la fauſſeté de ces critiques, pour conſerver le reſpect dû au Concile? Certainement il devoit cela à l'Egliſe, s'il eſtoit en effet ce qu'il vouloit parroître.

Mais la verité eſt que toutes ces critiques eſtoient de ſa façon, puiſqu'il n'allegue aucun autheur, d'où il les ait priſes; & qu'aiant écrit prés de cinquante ans aprés la diſſolution du Concile de Trente, il n'eſt pas croiable que ces reflexions ſe fuſſent conſervées juſques à lui dans la tradition des hommes.

Il eſt donc vrai que jamais autheur n'a écrit l'hiſtoire d'un Concile, dune maniere plus temeraire & plus ſcandaleuſe que Fra Paolo; & par conſequent il a fait dans cét ouvrage un tres-mauvais uſage de ſon eſprit & de ſa ſcience.

Pour parler d'un autheur plus ancien; on trouve dans Procope le plus illuſtre exemple qu'on puiſſe ſouhaitter, de la maniere dont la paſſion transforme les eſprits, & les fait s'emporter dans des excez contraires. Cet hiſtorien aprés avoir fait dans huit livres l'hiſtoire de l'Empereur Juſtinien; & aprés avoir parlé dans cette hiſtoire & dans celle des edifices publics de Conſtantinople, de tou-

tes les grandes qualitez de cet Empereur; il fait une hiſtoire ſecrette, où il déchire ce Prince & l'Imperatrice Theodora ſa femme, de la maniere la plus inſolente, la plus ſanglante & la plus ſcandaleuſe qu'on ſe puiſſe jamais imaginer : Car il n'y a pas de crimes dont il ne les faſſe coupables ; il n'y a point d'ordures qu'il ne diſe de cette Princeſſe, en pretendant y développer tous les miſteres de la Politique de l'Empereur : & il remuë toutes ces ſaletez, ſans qu'il en puiſſe revenir aucune utilité, ni à l'Etat, ni à la Religion.

Que peut-on croire & dire de cet Hiſtorien ſur une conduite ſi bizarre ; ſinon que ç'a été ou un lâche flatteur dans ſa premiere hiſtoire, ou un infame calomniateur dans la ſeconde. S'il aimoit tant la verité qu'il ne vouloit pas même que celle des crimes de ſon Prince fût inconnuë à la poſterité ; il devoit la dire avec ſincerité dans ſa premiere hiſtoire ; ou ſi le danger qu'il y avoit à la dire, comme il le marque dans ſon hiſtoire ſecrette, l'en empêchoit, il ne devoit point écrire : Mais aprés avoir écrit comme il avoit fait ſa premiere hiſtoire, il ne devoit point faire la ſeconde, qui donne lieu de croire de lui, & avec juſtice, qu'il a été tout à la fois, & un lâche flatteur

& un infame calomniateur : quoique neanmoins l'equité naturelle veuïlle que l'on croie plûtoſt de cet Empereur, ce qui eſt dit à ſon avantage & ce qui eſt confirmé & appuié par tant d'autres témoignages, comme l'a montré un ſçavant homme qui a défendu ce Prince contre les calomnies de Procope : que ce qui eſt dit à ſon deſavantage dans une infame ſatire ; qui couvrira eternellement de confuſion, ſon autheur.

Toutes ces hiſtoires ſecrettes & ſcandaleuſes ne ſont donc en effet que les fruits empoiſonnez de la malignité des Ecrivains : & on feroit une grande juſtice, ſi on faiſoit le procez à la memoire de ces Autheurs, pour avoir eſté des calomniateurs publics ; & ſi on proſcrivoit leurs ouvrages comme des libelles diffamatoires.

L'illuſtre autheur de l'hiſtoire, dont on voit déja quelques livres, des revolutions arrivées dans l'Europe dans ces derniers ſiecles au ſujet de la Religion ; ne peut pas être compris dans cette accuſation : car ſon deſſein étant de faire voir à tout le monde, ce qui a donné lieu aux changemens de Religion dans toutes les Cours & dans tous les Etats de l'Europe, où elle a été changée ; il eſt obligé de publier tout ce qu'il trouve de plus

ſecret

ſecret & tout ce qui va à la honte des Souverains, & à la diminution de leur reputation. Il veut montrer qu'une reformation qui a eu pour principe la débauche des Princes, l'ambition, la vangeance, & les intereſts politiques, ne peut pas être l'ouvrage de l'eſprit de Dieu; afin de détromper les ſimples ſur les idées qu'ils ont de cette Reformation, & de les diſpoſer par là à écouter les inſtructions qu'on leur peut donner pour les retirer de l'erreur. Tout le monde ſçait combien ce moyen eſt efficace, & qu'une des grandes Princeſſes de l'Europe, n'eut point de plus preſſant motif de ſe faire inſtruire, que les reflexions qu'elle fit ſur ce que le changement qui s'étoit fait de la Religion dans ſon pays, ne s'étoit fait qu'à cauſe des honteuſes amours du Souverain. Cet Ecrivain a donc en vûë une utilité certaine de l'Egliſe & des particuliers, laquelle l'authoriſe à découvrir tout ce qu'il ſçaura de plus caché, encore que cela tourne à la confuſion des Souverains.

XVIII.

Aprés avoir parlé en general du mauvais employ que des perſonnes de ſcience & d'eſprit font de l'un & de l'autre, dans des choſes mauvaiſes d'elles-mêmes ou dans des choſes utiles par la mauvai-

ſe maniere de les traiter ; je vais parler de certains Autheurs qui ont écrit depuis peu, leſquels ſe ſont formez des deſſeins bizarres & extraordinaires, & dont les conſequences ne peuvent jamais être que préjudiciables ou à l'Egliſe ou à l'Etat. Car il eſt à remarquer que ce qui nuit à la Religion, nuit toûjours à la ſocieté civile ; la paix dans la Religion ne pouvant être troublée, ſans que celle de la ſocieté politique en ſente quelque alteration.

Le premier de ces ouvrages qui me vient en mémoire, c'eſt celuy de la revolution des ames, intitulé : *Deux cens queſtions modeſtement propoſées touchant la revolution des ames humaines, & la conformité de cette doctrine au Chriſtianiſme.* Premierement on veut faire paſſer ce Livre pour l'ouvrage de quelque Rabin. On dit qu'il eſt venu d'Orient & qu'il a eſté traduit en Anglois. Mais tous ces déguiſemens ne ſervent de rien pour empêcher que l'on croye que ce livre a eſté fait par quelque Anglois, qui veut voir quel ſuccez il aura pour ſe découvrir enſuite comme le pere de cet enfant ; à peu prés comme fit Fra Paolo, lorſqu'il fit imprimer ſon hiſtoire du Concile de Trente à Londres, par les ſoins de Marc Antoine de Dominis ſon amy ; quand il

vit qu'elle étoit bien receuë par les amateurs de la nouveauté & des Chroniques ſcandaleuſes, il prit le ſoin luy-même d'en faire faire deux impreſſions à Geneve, comme le dit ſon Traducteur moderne.

Cet Autheur a raiſon de ſe cacher quel qu'il puiſſe être; car ſon ouvrage ne luy ſçauroit jamais faire honneur, ni luy acquerir la loüange d'un bon Chrétien, ou celle d'un homme ſage & judicieux. Quelles réveries veut mêler cét homme dans la Religion Chrétienne? Les eſprits ſuperbes de ces derniers temps ne l'ont-ils pas aſſez défigurée par une infinité d'opinions monſtrueuſes? Faut-il encore que cet homme s'aviſe d'y vouloir introduire les contes & les fables des anciens ſur la tranſmigration des ames: Cet Auteur fait ſans doute quelque profeſſion de quelque Religion, & il eſt apparemment ou de la Religion Anglicane, ou de celle des Puritains. Or ſes opinions ſont capables de mettre le trouble dans celle de ces ſocietez où il eſt. Ce ſont des nouveautez qu'une ſocieté tant ſoit peu reglée ne doit pas ſouffrir. Où eſt donc ſon jugement de mettre le deſordre & la diviſion dans ſa ſocieté, pour avoir ſimplement la ſatisfaction de renouveller quelques opinions des anciens, & de faire montre

de ſon eſprit & de ſa ſcience pretenduë, en les accommodant à la Religion de JESUS-CHRIST. Car il ſoutient que ces ſentimens ſont parfaitement orthodoxes & conformes à l'Ecriture-Sainte. Mais ce n'eſt pas une raiſon pour excuſer ſa temerité. Il n'y a point de Novateur, ni d'Heretique qui n'ait ſoutenu la même choſe que luy, & ils n'en ont pas eſté moins Heretiques,

Voila les fruits de la pretendüe reformation ; elle a expoſé la Religion de JESUS-CHRIST à toutes les réveries & à toutes les extravagances des imaginatifs. Eſt-il donc poſſible que Meſſieurs les Pretendus Reformez ne reconnoiſſent point la fauſſeté de leur reformation, & des principes ſur leſquels elle eſt fondée, même aprés l'experience qu'ils font tous les jours qu'ils ont ouvert la porte à toutes ſortes de nouveautez, & qu'ils ſont dans une impuiſſance abſolue de reprimer la licence des viſionnaires & des emportez? Il eſt vray que c'eſt un pouvoir qui ne ſçauroit appartenir qu'à la vraye Egliſe, de maintenir ſes Enfans dans la paix par la profeſſion d'une même doctrine, en anathematiſant tout ce qui n'eſt pas conforme à ce qu'elle propoſe à croire à ſes Enfans. Il eſt neceſſaire que la diviſion ſe mette dans un Royaume qui doit être

détruit, au lieu que l'Egliſe étant la ville de paix, le Royaume de JESUS-CHRIST, qui demeurera eternellement; la diviſion dans la doctrine de la foy n'y ſçauroit entrer. Si les livres qui contiennent ces opinions monſtrueuſes parroiſſoient parmy les Catholiques, l'Egliſe feroit tout ce qu'elle pourroit, & par elle-même, & par l'authorité des Princes Protecteurs de la Foy, pour les étouffer dans leur naiſſance: & ils s'impriment dans les Eſtats des Princes Proteſtans ſans aucune peine. Il faut qu'on y ait bien peu de ſoin d'y conſerver la Religion.

On doit faire le même jugement d'un autre Livre auſſi imprimé en Angleterre, *de la préexiſtance des ames*, compoſé par un Theologien de Cambrige, nommé Moure. Celuy-cy ne ſe cache pas, il fait gloire d'en être l'Autheur. Cependant il eſt auſſi impie & auſſi abſurde que celuy de la revolution des ames, de l'aveu même de Meſſieurs de la Religion Pretendüe Reformée. Il réveille des erreurs autrefois condamnées. De pareils ouvrages ne meritent aucune réponſe, on les feroit trop valoir en les examinant. Ils ne ſeroient dignes que des anathemes de l'Egliſe, s'ils étoient nez dans ſon ſein. N'eſt-ce pas bien miſerablement perdre ſon temps, ſa ſcience & ſon eſprit que de

s'employer à des ouvrages qui doivent être l'opprobre des gens de bien, des amateurs de la Religion & de la paix? Il eſt vray que l'on dit qu'on propoſe modeſtement ces opinions, mais tous les Novateurs ſont humbles, doux, modeſtes, & recherchant la verité à leurs propres yeux.

XIX.

Voicy un autre livre compoſé par un Hollandois, d'un deſſein, peut-eſtre moins dangereux, mais auſſi temeraire. C'eſt celuy de Monſieur Van-Dale Medecin de Harlem: *des Oracles des Payens*, lequel eſt imprimé à Amſterdam. Car on imprime tout dans les pays de la Reformation. Ce livre eſt diviſé en deux diſſertations: dans la premiere deſquelles il pretend faire voir que les Oracles du Paganiſme n'ont pas ceſſé au temps de la Naiſſance de JESUS-CHRIST, comme on l'a crû & parmy les Chrétiens & parmy les Payens mêmes. Dans la ſeconde, il prétend montrer qu'il n'y avoit aucune operation diabolique dans ces Oracles, & que ce n'étoient que des fourberies & des artifices des Prêtres.

Cet Autheur s'eſt embarqué dans cette entrepriſe par la perſuaſion de ſon erudition, & par la vanité qu'il a de croire qu'il ſçait mieux ce qui s'eſt paſſé dans

la naiſſance de l'Egliſe, que ne ſçavoient les Chrétiens & les Payens de ce temps là. Car c'eſt une neceſſité qu'il ait ainſi jugé de ſes propres lumieres, pour accuſer toute l'antiquité d'ignorance ſur un fait qui devoit être de la notorieté la plus publique & la plus aſſûrée qui fuſt jamais. Les Oracles étant des choſes auſſi publiques qu'ils l'étoient, la ceſſation en devoit être de même une choſe tres-publique. Mais nôtre Autheur prétend aujourd'huy que tout le monde de ce temps là s'eſt laiſſé groſſierement tromper. Qu'il n'eſt point vray que les Oracles ayent ceſſé à la Naiſſance de JESUS-CHRIST.

Quand cet Autheur auroit raiſon dans le fond de la choſe (je veux bien luy accorder cela) je luy demanderois de quelle utilité il peut être pour les Sçavans, d'être détrompez ſur cette erreur de fait? Car pour les ignorans & les ſimples, ils ne ſe mettent pas en peine que cela ſoit vray ou faux; cela ne les regarde point. Il eſt conſtant que cette erreur ne nuit ni à la Religion ni à l'Etat; & que la découverte de la verité oppoſée, ne nous ſçauroit rendre ni plus Religieux, ni meilleur Citoyen. Il eſt certain que ce livre tendant à renverſer le fondement d'un des argumens dont les Peres de l'E-

ceux même qui l'ont vûë naître, que ceux qui ont vécu dans les temps les plus proches. Il me ſemble qu'il eſt impoſſible ſans une revelation du ciel, d'avoir la certitude d'un tel fait. C'eſt donc une viſion à un Autheur de ce temps icy d'entreprendre de détromper les hommes ſur une croyance qui eſt venuë juſques à nous par une tradition fondée dans les Autheurs des premiers temps.

Quelles ſont les preuves de cet Autheur ? de pures conjectures, des termes équivoques & ambigus, qu'il prend dans le ſens qu'il luy plaiſt, & qui peuvent être pris dans un autre ſens que celuy qu'il leur donne : ou des argumens negatifs, dont on a tant de fois fait voir la foibleſſe. Tous les Autheurs qu'il cite pourroient ſi on les examinoit bien être citez dans un ſens contraire, & j'en juge par les termes qu'il rapporte de la conſtitution des Empereurs Theodoſe, Gracien & Valentinien : *Ne quis mortalium futura ſub execrabili conſultatione cogneſcat.* Ces termes ne prouvant aucunement que les Oracles n'ont pas ceſſé. Puiſqu'on pourroit par la même preuve montrer qu'ils n'ont pas encore ceſſé aujourd'huy : nos Roys ayant fait contre les Devins & les Sorciers, les mêmes deffenſes que ces Empereurs. Il y en a

une de Charles VIII. une autre de Charles IX. aux Etats d'Orleans, une autre de Henry III. aux Etats de Blois. Voicy quelques termes de celle de Charles VIII. *Statuimus omnes Carminatores, Divinatores, malignorum Spirituum invocatores, Necromantibus, &c. per Judices ordinarios cum diligentia capiantur, &c.* Certainement les termes de cette Ordonnance prouveroient auſſi bien que les Oracles n'auroient pas encore ceſſé aujourd'huy, que ceux de la Conſtitution des Empereurs pouvoient prouver qu'ils n'avoient pas encore ceſſé de leur temps. Mais ces Empereurs & nos Roys ont eſté obligez de faire de pareilles Loix, parce qu'il ſe trouve toûjours des gens curieux de l'avenir; qui ſe ſervent de malefices pour le découvrir; & c'eſt à ce mal que les Empereurs vouloient apporter remede, auſſi bien que nos Roys.

Mais de quelque clarté que fuſſent les termes des Autheurs qu'il rapporte, ils n'auront jamais la force de renverſer la preuve que l'on tire du diſcours de Plutarque ſur les Oracles qui ont ceſſé. Car dans ce diſcours les Interlocuteurs cherchent ſimplement la cauſe de cette ceſſation dont ils parlent, comme d'une choſe de notorieté publique. Si ce diſcours avoit eſté fait par un Chrétien, il pouroit

être ſuſpect ; mais ayant eſté fait par un Payen, & un Payen d'une ſcience & d'une connoiſſance fort étenduë ; il eſt ſur cette matiere une demonſtration de la plus grande force, s'il y en peut avoir dans les faits. Et tout ce que cet Autheur alleguera pour la détruire, n'aura jamais l'air de la vray ſemblance, quand il ſeroit vray au fond. Nous ſommes trop éloignez de ces premiers temps, & nos lumieres ne ſont pas aſſez fortes pour penetrer dans l'obſcurité de cette antiquité, pour oſer preſumer que nous ſçaurons mieux que les hommes de ces temps-là ce qui s'eſt paſſé à leurs yeux.

Mais quand même on auroit des preuves plus claires que le jour ſur cette matiere, il y auroit de l'imprudence & de la temerité dans le deſſein de cet Autheur, parce que, comme je l'ay dit, il n'en ſçauroit reſulter aucun avantage, ny pour la Religion ni pour l'Etat. Peut-être ſe trouvera-t-il quelque habile homme, lequel faiſant un meilleur uſage de ſon erudition que Monſieur Van Dale, refutera ſes conjectures ; & luy montrera par les Peres & par les Autheurs de ces ſiecles là ; qu'on a eu raiſon de ſuppoſer comme vraye la ceſſation des Oracles, & d'en tirer des preuves pour ju-

ſtifier la fauſſeté de la Religion des Gentils, & la verité de celle de JESUS-CHRIST : qui empêchera l'atteinte que veut donner cet Autheur à l'ouvrage d'un homme plus habile que luy & plus Religieux. C'eſt de la Demonſtration Evangelique, dont j'entends parler, de l'illuſtre Monſieur Huet, aujourd'huy Evêque d'Avranches. C'eſt ainſi que le mal eſt l'occaſion du bien, que les poiſons donnent lieu à l'invention des antidotes. Mais il vaudroit mieux qu'il n'y euſt point de poiſons, & Monſieur Van-Dale auroit beaucoup mieux fait de donner au public par quelque autre livre, des témoignages de ſon etudition profonde.

XX.

L'Hiſtoire critique du vieux Teſtament eſt encore un deſſein de ce genre, un deſſein temeraire & dangereux pour la Religion ; au moins de la maniere qu'il eſt executé. Il n'y a point de preſomption pareille à celle de vouloir inſinuer à tout le monde, qu'il ſeroit neceſſaire de faire une nouvelle verſion de l'Ecriture ; & en même temps qu'il n'y a que nous capable de la bien faire. Quelque ſçavant que l'on ſoit, on aura de la peine à perſuader le monde, que l'on ſçache plus l'Hebreu, que n'en ſçavoit

ſaint Jerôme, qui vivoit dans un temps & dans un lieu beaucoup plus proche de la ſource, & qui a tant eu de commerce avec les Juifs, afin d'apprendre la Langue Hebraique, pour le deſſein qu'il s'étoit propoſé de faire la verſion de l'Ecriture ſur l'Hebreu.

L'intelligence des Langues ne vient à nous que par la Tradition, ſoit vivante, ſoit morte : J'appelle Tradition morte, les traductions qui ont eſté faites des livres écrits en des Langues mortes & inconnuës au commun des hommes, pour faire entendre ces livres. Car ſi au temps où nous ſommes, il n'y avoit ni homme vivant qui ſçût le Latin, le Grec ou l'Hebreu, ni aucune verſion en Langue vulgaire des livres qui ſont écrits dans ces Langues, je ne voy pas le moyen d'en pouvoir jamais rétablir l'intelligence ; puiſqu'on ne ſçauroit acquerir la connoiſſance d'une choſe inconnue que par une choſe connuë ; & rien n'étant connu dans ces livres, ils ſeroient aux hommes des myſteres impenetrables. L'intelligence, diſ-je, des Langues ne vient à nous que par la Tradition ; ainſi il eſt impoſſible de croire qu'aujourd'huy nous entendions mieux une Langue morte, que ceux qui ont eſté dans les commencemens du canal

de cette Tradition, & par le moyen deſquels même elle eſt venüe juſques à nous. Car comment nous autres qui ſommes les derniers dans ce canal ſçaurons-nous mieux les choſes que ceux qui y ont eſté les premiers, qui ſe ſont appliquez à cette Langue & qui ont eu des ſecours que nous ne ſçaurions avoir pour l'apprendre ? Cela ne ſemble pas poſſible ſans revelation.

Je ne veux pourtant pas dire qu'abſolument parlant il ne puiſſe arriver que des perſonnes modernes ſçûſſent mieux certaines choſes de l'antiquité, que d'autres qui en ont eſté plus proche. Mais ſi cela peut être, cela eſt ſi peu vray ſemblable, que ceux qui ont fait ces découvertes, feroient beaucoup mieux de n'en point parler, quand il n'y a pas une neceſſité preſſante de le faire ; de peur de ſcandaliſer les ſimples. Or non ſeulement il n'y a pas de neceſſité preſſante qui ait dû engager l'Autheur de cette critique à propoſer ſes doutes ſur toutes les verſions differentes de l'Ecriture, & particulierement ſur la Vulgate, & à inſinuer la neceſſité d'une nouvelle verſion. Mais de plus il eſt tres-dangereux de parler ainſi, puiſqu'on diminüe par là l'authorité d'une verſion établie & reconnüe dans l'Egliſe pour la ſeule

authentique en la Langue Latine : ce qui eſt un tres-grand bien pour entretenir la paix & l'union entre les Catholiques, & on jette les eſprits dans les ſcrupules & dans les doutes mal à propos. Si Saint Auguſtin a craint pour le ſuccez du deſſein de ſaint Jerôme, de faire une verſion de l'Ecriture ſur l'Hebreu ; & il étoit d'avis qu'il n'y travaillaſt pas, de peur de troubler les peuples accoûtumez à la verſion qu'ils avoient & qui luy ſembloit ſuffire pour l'entretien de leur foy & la nourriture de leur pieté : Que n'a point ſujet de craindre cet Autheur pour le ſuccez de ſes propoſitions extraordinaires, qui bleſſent preſque également les Catholiques & les Heretiques, & qui fourniſſent des pretextes aux Libertins de calomnier la Religion.

Nous ne manquerions pas aujourd'huy de ce qui eſt neceſſaire à nôtre foy, quand nous n'aurions que la verſion Vulgate. Avant même qu'elle eut eſté corrigée par l'ordre des Papes, elle étoit ſuffiſante pour le ſoûtien de la foy de l'Egliſe, n'y ayant point de faute qui pût être occaſion d'erreur. Il ne nous manqueroit rien non plus pour la Morale. Nous n'en ſerions peut-être pas ſi ſçavans dans la critique ; mais ce n'eſt pas cette ſcience qui fait les Saints, qui

ont eſté de tous les hommes les plus ſçavans dans la ſcience de Dieu. Car la ſcience de Dieu ; la ſcience du ſalut, la ſcience des Saints, & celle des Critiques ſont bien differentes.

Il eſt vray que pour l'honneur de l'Egliſe de JESUS-CHRIST, laquelle eſt l'Egliſe Catholique, Apoſtolique & Romaine, il eſt bon que la verſion de l'Ecriture dont elle ſe ſert, ſoit purgée autant qu'on le peut, de toutes les fautes qui ont pû s'y gliſſer par l'ignorance des Ecrivains & des Imprimeurs, comme elle la eſté par l'authorité des Papes Sixte V. & Clement VIII.

Mais il ſeroit dangereux d'en entreprendre une nouvelle, comme ſi celle que nous avons ne ſuffiſoit pas ; d'autant plus qu'on ne ſçauroit ſans temerité preſumer d'en faire une meilleure que celle là. Son merite authentiquement établi par l'uſage qu'en fait l'Egliſe depuis tant de ſiecles, eſt un préjugé en ſa faveur, auquel on ne ſçauroit donner atteinte. Les Sçavans ſont capables de ſuppleer aux petits deffauts qui s'y peuvent rencontrer, par la comparaiſon des autres verſions, & même du Grec & de l'Hebreu. Et le ſupplément de ces deffauts n'eſt aucunement neceſſaire pour les ſimples. L'Autheur de ce livre ſe ſeroit donc

bie passé de pousser si loin sa critique. Et il auroit agy beaucoup plus prudemment de parler avec plus de respect & de soûmission des sentimens des Peres, dont l'Eglise a canonisé la doctrine, & qu'elle nous propose comme nos guides. Ce que l'on dit qui va à la diminution de leur authorité dans les choses que l'Eglise a approuvées, va à la diminution de l'authorité même de l'Eglise. Cet Autheur avec sa grande erudition, devoit se souvenir du sage conseil de saint Augustin, de ne pas changer des usages établis, en des pratiques mêmes meilleures, lorsque cela ne se peut sans danger de scandale & de trouble. Cette regle a lieu à plus forte raison sur un sujet aussi delicat que l'Ecriture-Sainte, dont la critique a déja causé tant de division parmy les Sçavans de toutes sortes de Communions.

On peut juger par les exemples de ces Critiques qui poussent leurs recherches si loin dans l'antiquité, qu'ils renversent quasi toutes les Notions communement reçûes sur l'Histoire; qu'il y a autant de danger à subtiliser trop les choses dans l'erudition, que dans la Methaphysique même. On se perd autant dans l'une que dans l'autre pour vouloir aller trop avant, ou monter trop haut. Et nous devons avoir

des ſentimens plus équitables de la bonté de Dieu & de ſa ſageſſe, que de croire que nôtre foy & le ſens veritable des Ecritures dépendent de recherches ſi penibles & ſi embarraſſées : de recherches enfin dans leſquelles il paroiſt impoſſible que l'eſprit humain ſe ſatisfaſſe jamais. Car qui peut s'aſſurer de la verité de ſes découvertes dans une antiquité ſi pleine de tenebres ? On peut par cette voye remuer bien des choſes, on peut bien broüiller & mettre des doutes dans les eſprits : Mais on ne ſçauroit rien affermir ; car les conjectures d'un Critique ſeront détruites par un autre Critique. Que l'état de l'homme dans la Religion ſeroit miſerable, s'il dépendoit de tout cela ? Nous avons reçû de nos Peres la Foy par une voye plus ſimple & plus facile : elle ſe conſervera par la même voye à nos enfans. Et ces Autheurs ne ſont point excuſables qui mettent dans cette voye des pierres de ſcandale, ou par leur erudition alambiquée, ou par leur Methaphyſique outrée.

XXI.

Le Docteur Fabricius profeſſeur en Theologie à Heydelberg, n'eſt pas plus judicieux dans ſa Diſſertation pour la deffenſe de la Comedie, & ſon deſſein eſt bien peu convenable à la profeſſion d'un hom-

me qui enſeigne la Theologie. Il faut que dans toutes ſes études il ait pris bien peu, & du gouſt de la ſcience qu'il profeſſe, & de l'eſprit de la Religion de JESUS-CHRIST, pour entreprendre la deffenſe de ces ſpectacles, que les Peres & les Canons de l'Egliſe ont condamnez comme contraires à la ſainteté des mœurs & à la pureté du cœur, que nous veut inſpirer JESUS-CHRIST par ſes paroles & par ſes exemples. Comment un Theologien s'aviſe-t-il de rebattre de faux argumens qui ſont à tous momens dans la bouche des mondains, & qui ont eſté ſi ſolidement refutez par pluſieurs Autheurs auſſi pieux que ſçavans.

La raiſon prétenduë par laquelle on veut juſtifier la Comedie d'aujourd'huy, ſçavoir qu'elle eſt épurée de toutes les ordures & de toute l'idolatrie, qu'y méloient les anciens, eſt une raiſon ſi foible, qu'elle n'eſt pas digne du moindre petit Ecollier de Theologie, ni d'un homme tant ſoit peu verſé dans la connoiſſance de la Morale de JESUS-CHRIST, & dans celle du cœur de l'homme. Enfin c'eſt une raiſon mille fois confonduë, puiſque quand il ſeroit vray qu'on auroit ôté de la Comedie tout ce qui peut bleſſer les oreilles chaſtes des Chrétiens & tout ce qui ſent l'idolatrie, on a fait

voir que la Comedie ainſi épurée n'en eſt encore que plus dangereuſe, en ce qu'elle empoiſonne plus finement & plus ſpirituellement. Car dans cet état même elle ne plaiſt que parce qu'elle repreſente d'une maniere vive & touchante ce que peuvent les paſſions de l'amour, de la vangeance & de l'ambition, dans leurs plus grands emportemens ; & il eſt vray qu'on ne prend plaiſir à la repreſentation de ces paſſions, que parce qu'on aime les paſſions mêmes. Ce qui a fait dire à ſaint Auguſtin, que c'étoit un crime veritable de faire ſon divertiſſement de la fiction des crimes. *Falſo crimine delectari, crimen eſt verum.*

Mais peut-on dire avec verité que la Comedie ſoit abſolument purgée de toute idolatrie, s'il eſt vray qu'on ne puiſſe faire de Comedie ſans y mêler les Dieux de la Fable. Tertullien traittoit d'idolatres les Chrétiens qui prononçoient ſeulement les noms des fauſſes divinitez des Payens, & il ne pouvoit ſouffrir que les Maîtres d'Ecole enſeignaſſent les Poetes à leurs Diſciples, à canſe qu'ils ſont pleins de ces fauſſes divinitez, quel ſentiment auroit il de nos Poetes François, qui ſe ſont imaginez qu'on ne ſçauroit faire de bons vers, ſi on ne les releve par les noms de ces divinitez ? Il diroit

ſans doute que nous aurions bien perdu le gouſt de la Religion de JESUS-CHRIST.

Pour revenir au Docteur Fabricius & à ſon ouvrage ; il faut être un plaiſant Theologien, pour dire que les Peres ont outré les matieres dans la Morale : car c'eſt ce qu'il pretend dans l'ouvrage, où il fait l'apologie de la Comedie. Mais il ne s'en faut pas étonner, c'eſt un Theologien d'Heydelberg ; & dans ſa Theologie on ne fait profeſſion de croire que ce qu'on veut pour la Foy & pour la Morale. Parmy Meſſieurs de la Religion Pretendüe Reformée, on ne lit les Peres & les Canons de l'Egliſe que pour les critiquer, non pas pour les ſuivre. C'eſt pourquoy ce Docteur eſt ſi en peine de ſçavoir comment on peut accorder les commandemens que Dieu fait d'obéïr aux Puiſſances, avec ces paroles de ſaint Pierre : *Qu'il vaut mieux obéïr à Dieu qu'aux hommes.* Qu'aprés un tres-long diſcours, il laiſſe la deciſion de la queſtion imparfaite. Si ces Meſſieurs avoient tant ſoit peu de ce que j'ay déja dit ; de l'eſprit de la Religion de JESUS-CHRIST, & qu'ils euſſent lû en Diſciples les Peres de l'Egliſe, comme nous le faiſons, & comme ils le devroient faire, il ne leur faudroit pas de grands

diſcours ni de longues preuves pour decider juſte ſur ce chapitre ; & pour accorder les paroles de l'Ecriture ſur l'obéïſſance qui eſt dûë à Dieu & aux hommes. Ils verroient clairement qu'il faut obéïr à Dieu en tout, qu'il faut obéïr aux puiſſances établies de Dieu en toutes les choſes, où Dieu ne nous deffend pas de leur obéïr, & là où il nous le deffend, s'il ne faut pas obéïr, il faut ſouffrir, De ſorte que la deviſe d'un vray Chrétien à l'égard des Puiſſances, eſt d'obéïr ou de ſouffrir.

C'étoit celle des premiers Chrétiens, qui ne ſe ſont jamais armez que pour la défenſe de l'Empire & par l'ordre de leur Souverain. Auſſi la Legion Thebaine n'eut pas la moindre penſée de ſe ſervir de ſes armes contre la puiſſance de l'Empereur. Elle ſçavoit qu'elle ne les portoit que par ſon authorité, & qu'elle ne s'en devoit ſervir que ſelon ſes ordres.

Voilà ce qu'un veritable Theologien qui a une juſte idée de la Religion de JESUS-CHRIST, trouve ſans peine. Il ne ſuë point dans une longue Diſſertation, pour ne faire qu'embaraſſer la queſtion & la rendre plus difficile à décider, comme a fait le Docteur Fabricius par ſes regles pretendües, qui met-

tent l'eſprit dans une plus grande incertitude, que l'Ecriture même. Car ce ſont des regles qu'on peut appliquer comme on veut. J'ay fait cette petite Digreſſion ſur l'obéïſſance qui eſt dûe aux Souverains, quoiqu'elle ne fuſt pas de mon ſujet, parce qu'elle eſt aſſez de ſaiſon ; & que ce Docteur en parle dans le lieu, où il fait l'apologie de la Comedie. On m'avoüera qu'il n'y a pas lieu d'eſperer des deciſions bien juſtes en matiere de Religion, d'un Theologien qui ſe rend le deffenſeur des ſpectacles que l'Egliſe & les Peres ont condamnez.

XXII.

Aprés avoir donné quelques exemples en particulier des deſſeins dangereux que forment certains Autheurs ; je parleray icy de quelques uns en genetal. Comme des deſſeins de ceux qui veulent réünir les Religions de ceux qui forment de tiers partis & des ſyſtemes nouveaux en matiere de Religion ; toutes ces entrepriſes ſont ou dangereuſes ou chimeriques.

La réünion des Religions eſt une viſion des eſprits malades d'orgueil & de preſomption, des eſprits aveuglez par leurs pretendües lumieres. Car comment un particulier qui auroit un peu de ſens & de jugement, ſe pourroit-il imaginer

qu'on déferera à ſes penſées, pour changer, modifier, & retrancher les dogmes de la Religion, afin d'accommoder l'Egliſe aux erreurs de ſa Secte ? Croit-il que l'Egliſe Catholique ne doive avoir d'égards que pour les Calviniſtes ou les Proteſtans ? Croit-il qu'il n'y a qu'eux qui fuſſent en droit de propoſer de ces ſortes de projets de Reünion ? Il n'y a point de Secte aujourd'huy qui ne puſt faire la même choſe : & non ſeulement toutes celles d'aujourd'huy le pourroient, mais encores celles que peut ſuſciter à l'avenir l'eſprit ennemy de la Religion de JESUS-CHRIST. De ſorte que ſi l'Egliſe écoutoit une fois un de ces projets, elle s'expoſeroit à tous les caprices & à toutes les inventions extravagantes des particuliers, & enfin à n'avoir jamais de paix. Car elle auroit à répondre à tout le monde & à s'accommoder à tous les particuliers ; & ainſi elle n'auroit point d'état certain. Il faudroit qu'elle ajoûtaſt à ſa foy, ou en retranchaſt quelque choſe pour s'accommoder à luy, qu'elle fit la même choſe pour s'accommoder a un autre : de ſorte qu'elle auroit aujourd'huy une foy & demain une autre. Quelle inconſtance, quelle confuſion, quel deſordre dans le Royaume de JESUS-CHRIST, ſi les choſes étoient ainſi

ainſi ! Auſſi on peut s'aſſûrer que ces projets de réünion ſe font plûtoſt pour troubler l'Egliſe & pour corrompre ſes Enfans, que pour guerir le ſchiſme & rétablir l'unité entre tous ceux qui ſe qualifient Chrétiens.

Que ces Meſſieurs les Partiſans pretendus de la paix, qui ſe fatiguent dans la recherche de ces ajuſtemens, ceſſent donc d'épuiſer leur ſcience & leur eſprit dans des entrepriſes ſi vaines. S'ils ſouhaittent la réünion des Religions, le ſeul moyen veritable pour les réünir, c'eſt de ſe ſoûmettre à tout ce que l'Egliſe propoſe de croire, afin de rentrer de bonne foy dans ſon ſein & dans l'unité, de laquelle Meſſieurs les Pretendus Reformez ſe ſont ſeparez par leur propre eſprit. C'eſt ce que répondit autrefois la Faculté de Theologie de Paris au Roy François Premier, qui lui avoit envoyé certaines propoſitions d'accommodement que faiſoient les Proteſtans d'Allemagne, & qui avoient eſté apportées de ce Pays-là en France par Monſieur du Bellay ſon Ambaſſadeur : *Melanctonem cum aſſeclis, non tam ſtudio ad Eccleſiam accedendi, quam Catholicos avertendi, & ad ſuas partes avocandi, hanc ſuam de Eccleſia concordanda ſymobalam conferre. Quo ſemel dato neceſſe eſſe populum Chriſtianum à*

majorum ſuorum ſacris deſciſcentem, jugiter in Religione fluctuare ; ac ubique terrarum ſicut in Germania, plebem omni vento doctrinæ circum agitatam, ex jurgiis, Schiſmata ex Schiſmatibus, & conſequenter bella civilia certatim miſcere & conſerere. Que Melancton avec ſes Sectateurs propoſe ſon deſſein de réunion, moins pour revenir à l'Egliſe, que pour en détourner les Catholiques, & les attirer a ſon party. Que ſi on donnoit les mains à ces accommodemens, les Catholiques abandonnant les dogmes qu'ils ont reçûs de leurs Peres, flotteroient toûjours par neceſſité dans la Religion ; & on verroit par toute la terre, comme dans l'Allemagne, les peuples agitez par tous les vents des doctrines differentes, tomber de querelle en querelle, de ſchiſme en ſchiſme, & enfin dans toutes ſortes de troubles & de guerres civiles.

XXIII.

Ceux qui cherchent des tiers partis entre des ſentimens qui cauſent quelque émotion dans l'Egliſe, ne font pas des deſſeins ſi dangereux ; mais ils ſont auſſi chimeriques. Car on n'en a point vû juſques icy qui ait contribué à la paix qu'il cherchoit. Ces ſortes d'ouvrages ont accoûtumé de déplaire également aux deux

partys ; & les deux partys ſe réüniroient plûtoſt pour combattre le troiſiéme, qu'ils ne ſe réüniroient dans ce troiſiéme. Le meilleur party qu'il y a à prendre dans ces rencontres, c'eſt de ſe tenir en repos & dans la ſoûmiſſion à l'Egliſe, en attendant le temps que ſe calmeront d'eux mêmes ces petits orages, ſans ſe faire de feſte en pretendant adoucir les queſtions par de nouvelles idées.

XXIV.

Mais ce qui eſt d'une tres-perilleuſe conſequence en matiere de Religion, ce ſont les ſyſtemes nouveaux. Car quoy que dans le fond ils puiſſent être conformes à la foy de l'Egliſe, il eſt toûjours tres-dangereux de parler un langage different du ſien, & de celuy des Peres. Combien la difference des mots a-t-elle cauſé de diſputes dans l'Egliſe? Combien a-t-on conteſté celuy *d'hypoſtaſe?* Ces diſputes doivent rendre les Sçavans non ſeulement extrémement ſobres à ne rien dire qui ne s'accorde avec la doctrine reçûe dans l'Egliſe, & à ne ſe ſervir que des termes conſacrez pour nous donner l'idée de cette doctrine ; mais encore a ne pas entreprendre facilement des explications nouvelles des myſteres de nôtre foy pour en faciliter

l'intelligence. Parce que dans ces explications nouvelles, & par les termes nouveaux dont on ſe ſert (le ſens deſquels ſouvent n'eſt pas bien compris ou des auditeurs ou des lecteurs) on donne occaſion de former des ſoupçons contre nôtre foy, & de croire de nous que nous voulons introduire des doctrines nouvelles. Or il n'y a point d'homme ſage & prudent qui ne doive éloigner de luy tous ces ſoupçons : & d'autant plus que ceux qui ont réellement & en effet voulu corrompre la foy de l'Egliſe par des nouveautez profanes, ont pretendu qu'ils n'introduiſoient rien de nouveau, & qu'ils ne faiſoient qu'expliquer d'une maniere plus diſtincte, ce que l'on avoit toûjours crû. *Les Philoſophes*, dit Saint Auguſtin, *peuvent uſer de liberté dans leurs expreſſions, parce qu'ils ne craignent point de bleſſer les oreilles pieuſes, lorſqu'ils parlent de choſes difficiles à concevoir. Mais pour nous, nous ſommes plus reſervez en ces matieres, & il ne nous eſt pas permis de nous écarter du langage de l'Egliſe, de peur que la liberté des expreſſions ne donne lieu a des opinions impies & nouvelles.*

Mais quand il ny auroit que la crainte du fracas que l'on peut émouvoir parmy les Catholiques, à cauſe qu'il eſt

comme impoſſible, qu'il ne ſe trouve quelque Ecrivain, qui ſoit bleſſé de nôtre nouveau Syſteme, & qui entreprenne d'écrire contre; ne devroit-elle pas être ſufiſante pour nous détourner de ces deſſeins ou inutiles, parce qu'ils n'éclairciſſent jamais des myſteres ineffables & incomprehenſibles; ou dangereux, parce qu'ils ſont ordinairement des occaſions de ſcandale & de broüilleries parmy les Sçavans.

Saint Jerôme traite d'inſolens ceux qui veulent meſurer la juſtice de Dieu par leurs pretendües lumieres. Parce que cette juſtice étant infinie, il eſt impoſſible à l'homme de la comprendre. Il en eſt de même de tous ſes autres attributs, de ſa ſageſſe; de ſa toute-puiſſance, &c. Il peut faire ce que nous ne ſçaurions concevoir, & ſes conſeils nous ſeront toûjours cachez pendant que nous ſerons voyageurs ſur la terre. Si c'eſt donc mal raiſonner de dire que Dieu ne fait pas une telle choſe, parce que nous ne ſçaurions concevoir qu'elle ſoit juſte; c'eſt auſſi mal raiſonner de dire que Dieu ne peut faire une telle choſe, parce qu'elle répugne à l'idée que nous avons de la ſageſſe, puiſq'uon ne ſçauroit raiſonner ainſi ſans faire une ſuppoſition fauſſe, de la derniere fauſſeté; qui eſt

A quoy nous ſervent donc nos efforts pour découvrir ce qui nous doit toûjours être caché pendant que nôtre eſprit ſera appeſanti par nôtre chair : à quoy bon determiner abſolument que Dieu agit par telles & par telles voyes, & qu'il ne ſçauroit agir par d'autres ? *Scrutator majeſtatis opprimetur à gloria.*

Dieu pour nous punir nous abandonne à nos viſions & à nos chimeres, en permettant que nous croyïons voir clair dans les choſes où nous ne voyons goûte ; En effet, il ne nous fait point part des veritables lumieres qu'il reſerve aux humbles. *Je ſuis venu dans le monde pour ce Jugement*, dit JESUS-CHRIST, *afin que ceux qui ne voyoient pas, voyent, & que ceux, qui voyent, deviennent aveugles.* De ſorte qu'ainſi aveuglez & abandonnez à nous-mêmes, nous devenons opiniâtres & aheurtez à nos propres ſentimens. Et nous prenons cette opiniatreté, qui eſt un effet de la punition de Dieu ſur nous, pour une fermeté produite par l'evidence de la verité. Ainſi nôtre ſcience pretenduë ne ſert qu'à nous faire tomber dans la folie, comme le dit le Prophete. *Stultus factus eſt omnis homo à ſcientia ſua.*

Mais ce qui fait voir avec evidence l'inutilité de ces inventions nouvelles, c'eſt

qu'il arrive ordinairement que ſi on y trouve à redire, les Autheurs ſe plaignent qu'on ne les entend pas, & qu'on ne les condamne que faute de les bien comprendre. Il ſuffit de cette réponſe pour condamner ces ſortes de Syſtemes à des tenebres éternelles. Les plus grands Theologiens & les plus grands Philoſophes tout enſemble ne les comprennent pas bien; ils y combattent des fantômes qu'ils croyent y trouver, & qui n'y ſont point. Qui les entendra donc ſi les plus grands perſonnages ne les entendent pas? Qui y trouvera toutes ces veritez démontrées que ces grands eſprits n'y trouvent point? Ce ne ſeront pas les gens ſans lettres & ſans ſcience, pour qui les veritez les plus communes de la Metaphyſique ſont des myſteres.

Or on ne doit écrire que pour être entendu; & lorſqu'on s'apperçoit qu'on écrit d'une maniere ſi ſublime, ou plûtôt ſi guindée, que perſonne ne nous peut ſuivre, on doit garder ſes penſées en ſoy-même, de peur qu'étant écrites, elles ne ſoient une occaſion d'erreur à ceux qui ne les comprendroient pas. Car nous ne devons pas eſperer que la poſterité nous entende mieux, que ceux qui vivent avec nous.

XXV.

Voicy un deſſein qui eſt beaucoup plus extravagant qu'il n'eſt dangereux. C'eſt celuy de la Polygamie triomphante, *Polygamia triumphatrix*, dont j'ay oüy parler depuis peu. Il n'eſt pas fort à craindre qu'une pareille extravagance ait de mauvaiſes ſuites, parmy les peuples qui font profeſſion de la Religion Chrétienne. Mais il la faut conſiderer pour voir juſques à quel point une imagination malade peut abuſer de la ſcience & de l'érudition On dit que l'Autheur a paſſé toute ſa vie ſans ſe marier, dans l'étude de toutes ſortes de livres; qu'il a couru toute l'Europe pour foüiller dans les Bibliotheques, afin de compoſer ſon Livre de la Polygamie; & qu'au bout de tout cela il eſt mort de faim & de miſere. Certainement ſon ſort a bien répondu à ſon eſprit, un homme qui ſe donne tant de peine pour faire un méchant livre, n'étoit pas digne d'une fin plus heureuſe.

Cet exemple fait bien voir que l'érudition n'eſt pas en effet la veritable lumiere de la raiſon, & que la raiſon en a beſoin d'une autre avec laquelle elle faſſe le diſcernement de tout ce qu'elle trouve dans l'érudition; par laquelle elle juge de ce qu'il y a de bon & de mauvais dans les

Livres: par le moyen de laquelle enfin elle use bien des bonnes choses & même des mauvaises. Et cette lumiere ne luy sçauroit venir d'une autre source que de Dieu même, qui est le Pere des lumieres, sans cette lumiere souvent plus nous avons d'érudition, plus nous nous égarons, en avançant davantage dans le chemin de l'erreur.

XXVI.

Voicy des Livres de nulle utilité, & où toute la science des Langues & de l'Histoire ancienne est autant de bien perdu. Ce sont deux dissertations : l'une des clefs l'autre de l'origine de Romulus, dont il est parlé dans quelques-uns des cahiers des nouvelles d'Hollande. Pour moy j'ay crû en voyant ce titre : *Exercitatio Academia de Clavibus*, que cet ouvrage parloit de ce qu'on appelle dans l'Eglise la puissance des Clefs, ce qui est une belle matiere à traiter, pour éclaircir des points importans de Controverses, & pour confondre les fausses interpretations des Calvinistes sur les passages de l'Ecriture, où il est parlé de cette Puissance. Mais aussi-tôt je vis qu'il n'étoit question que des clefs de nos portes & de nos coffres ; & ce dessein me fit pitié : car quelle utilité pourra jamais tirer ou

l'Egliſe ou la Societé Civile des plus curieuſes & des plus profondes recherches ſur un ſi petit ſujet ? La ſcience eſt bien peu dûë à des gens qui en font ſi peu de profit. Il parle à la verité des endroits de l'Ecriture, où eſt marquée la puiſſance des Clefs ; mais ce qu'il en dit ne ſert de rien pour l'éclairciſſement de ce que l'on cherche.

Que nous importe de quel païs étoit Romulus, & quels étoient ou ſon pere ou ſa mere, la premiere opinion qu'on prend ſur ce ſujet eſt la meilleure, parceque c'eſt celle qui coûte le moins ? Et s'il y a de l'utilité à la recherche des Genealogies, ce n'eſt que de celle des perſonnes qui ſont en conſideration parmy nous. Hors cela il n'y a rien de ſi frivolle ni de ſi mince pour un homme de Lettres. Il y a long temps que le ſatyrique Romain s'en eſt mocqué. S. Paul condamne cela dans les Juifs qui s'étoient faits Chrétiens ; parce-que depuis la venuë du Meſſie, il n'étoit plus neceſſaire de garder ces Genealogies. Ceux qui ſe fatiguent & qui employent leur érudition dans des Ouvrages de la nature de ceux cy, reſſemblent à ces Artiſans qui s'amuſent à faire des ouvrages ſi delicats qu'on a de la peine à les appercevoir. Il faut beaucoup d'adreſſe pour faire un moulin à vent d'yvoire

avec le Meûnier, le tout ne peſant que trois ou quatre grains de froment. Cette adreſſe eſt digne d'être admirée ſans doute ; mais l'Ouvrier eſt bien à plaindre de conſumer ſi inutilement, & ſon temps & ſon induſtrie.

XXVII.

Voilà aſſez d'échantillons pour faire connoître aux hommes, que la ſageſſe doit eſtre le gouvernail de l'érudition & de la ſcience ; & que ſans cette ſageſſe il vaudroit mieux ne rien ſçavoir du tout, puiſque ſans elle les ouvrages que produiſent les hommes par leur ſcience, ne ſont que des fauſſes lumieres, qui ſervent à égarer & à perdre les autres : & que des ſemences de diviſion dans la Religion, & de deſordre dans l'Etat. Auſſi l'Ecriture ne louë jamais la ſcience ſans la ſageſſe. *Quam magnus qui invenit ſapientiam & ſcientiam !* Que celuy-là eſt grand qui a trouvé la ſageſſe & la ſcience ! & cette ſageſſe conſiſte non à chercher nôtre propre gloire dans les ouvrages de nos mains ; car ce ſeroient des Idoles qui nous feroient tomber dans la folie, comme il eſt dit dans le paſſage du Prophete Jeremie, que j'ay déja rapporté : *l'homme eſt devenu fou par ſa ſcience, & l'artiſan a été confondu dans l'ouvrage de ſes mains.*

Eccl. 25.

Jerem. 10.

parce-que ce qu'il a fait eſt une Idole qui n'a point de vie. Cette ſageſſe, dis-je, conſiſte non à rechercher nôtre propre gloire, mais à rechercher en tout la gloire de Dieu, le bien de l'Egliſe & de l'Etat. On vivroit heureux ſi tout le monde étoit animé de cet eſprit; parce-que le bien de l'Egliſe & de l'Etat ſe répendant neceſſairement ſur tous les particuliers, leur procureroit toute la felicité qu'ils peuvent eſperer icy bas. C'eſt donc une maxime auſſi certaine dans la Religion que dans la politique, que le but de toutes nos actions doit être le bien public.

Un des avis que donne aux Juifs captifs dans Babylone, le même Prophete dont je viens de parler, *eſt de chercher la paix de la Ville ou Dieu a permis qu'ils fuſſent menez, & de prier Dieu pour elle, parce que* (dit-il) *vous trouverez voſtre paix dans la ſienne.* Si le Prophete inſpire cet eſprit aux Juifs pour la paix du païs, où ils étoient détenus captifs, à combien plus forte raiſon le devons-nous avoir pour l'Egliſe nôtre veritable Mere & Maîtreſſe, pour nôtre Prince legitime, & pour le Païs où nous ſommes nez; afin que nous n'entreprenions jamais rien qui puiſſe cauſer de ſcandale ni de diviſion: mais au contraire, que nous conſacrions nos veilles, nos études & nôtre ſcience, *Jerem. 29.*

à la gloire de la Religion de JESUS-CHRIST, à la gloire de nôtre Souverain, & au bien de l'Etat.

Un Poëte payen s'eſt mocqué de ceux qui n'étudioient que pour paroître ſçavans. Et nous autres dont la ſageſſe doit aller infiniment au-delà de celle des Payens, ſerions-nous aſſez aveuglez pour n'étudier & ne compoſer que par cette vanité, & de ne nous mettre pas en peine du mal que peut faire nôtre érudition, pourvû qu'elle éclatte ?

XXVIII.

Mais c'eſt une choſe pitoyable que les Chrétiens jouënt toute leur vie deux perſonnages differens, l'un comme Chrêtiens, & l'autre comme Sçavans, comme Magiſtrats, comme Cavaliers, comme Gentilshommes, comme Soldats, comme Marchands, &c. En ſorte que lorſque le Sçavant parle ou écrit, que le Magiſtrat rend la Juſtice, que le Capitaine fait la guerre, le Marchand ſon commerce, ou l'Artiſan ſon ouvrage ; il ne paroiſſe rien du Chrêtien. Et ſi quelquefois on marque à un Autheur que ce qu'il écrit, ne ſent gueres la Religion qu'il profeſſe ; il vous répond qu'il n'eſt pas là queſtion de Religion. C'eſt ce que j'avouë, qu'il n'eſt pas toûjours queſtion de Religion,

& qu'il ne faut pas en tout temps ni en tous lieux entreprendre de faire des leçons de Morale. Mais auſſi ne faut-il jamais écrire d'une maniere, qui bleſſe la Religion, ou dans le fond des choſes qu'on écrit ou dans le ſtyle. Il faut au contraire que tout ce que nous faiſons en quelque genre que ce ſoit, ſe ſente de la Religion que nous profeſſons : Car l'Eſprit de JESUS-CHRIST eſt un Eſprit tranſcendant, qui doit regner par tout, & répandre ſes traits & ſes influences ſur tout ce qui ſort de nôtre bouche & de nôtre plume. Les Peres de l'Egliſe ont reproché aux Chrêtiens de leur temps, qu'ils vivoient, qu'ils s'habilloient, qu'ils converſoient, &c. comme les Payens, & qu'une ville ou une compagnie Chrêtienne n'avoit point un autre exterieur, que les villes & les compagnies Payennes. Ne peut-on pas faire ce reproche à tant d'Autheurs qui traitent l'érudition, ſans ſe ſouvenir de leur Religion?

Mais ce qui devroit couvrir de honte les Autheurs & les Orateurs Chrêtiens, c'eſt de ce qu'ils ſemblent rougir de JESUS-CHRIST. Ils craindroient de paſſer pour Devots, ſi leur ſtyle portoit quelques caracteres de la pieté Chrêtienne. (Je parle de ceux qui traitent des matieres, qui ne regardent pas directe-

plus longue avec la ſanté la plus conſtante & le plus grand loiſir, ſuffit à peine pour cela. Et cependant nous laiſſons la ſcience neceſſaire qui eſt celle du ſalut; & la mort à laquelle nous n'avons penſé qu'en Philoſophes, c'eſt-à-dire fort indifferemment, nous ſurprend encore avec le goût de toutes ces ſciences imaginaires. Cette ſurpriſe eſt toûjours affreuſe, lorſqu'on a quelque peu de temps pour l'enviſager. *La Mort* (dit un Philoſophe Chrêtien) *eſt dure à celuy qui s'étant trop mis en peine de ſe faire connoître aux autres, meurt ſans ſe connoître ſoy-même.*

Illi mors gravis incubat qui notus nimis omnibus ignotus moritur ſibi.

Que faiſons-nous par nôtre aſſiduité à l'étude des Livres anciens ou à la compoſition de quelque ouvrage? nous imitons les Lapidaires qui uſent les pierres precieuſes pour leur donner de l'éclat; nous nous uſons nous mêmes, nous nous deſſeichons, nous conſumons nôtre vie & nôtre ſanté, les plus grands & les plus veritables biens, que nous ayons ſur la terre, pour répandre nôtre reputation dans le Monde & dans les ſiecles à venir. Mais ſi nous n'avons recherché que ce bruit, que nous en arrivera-t-il? ce qui arriva au Roy Ezechias, dont Dieu punit la vanité, pour avoir mal à propos & par un eſprit d'orgueil fait montre des treſors & des grandes richeſſes que Dieu luy

Eſai. 39. 4. R. 20.

avoit données. Nous ſerons punis de la même maniere, & ſi nôtre érudition dangereuſe nous fait admirer de ceux qui n'aiment que le brillant, nous ſerons l'objet de la malediction de Dieu & des gens de bien, dans la ſuite de tous les temps.

XXX.

Saint Paul nous a dit, que quand nous parlerions les langues de tous les hommes & des Anges mêmes, que quand
1. Cor. 13. nous aurions le don de Prophetie, que nous penetrerions tous les Myſteres, que nous poſſederions toutes ſortes de ſcience; Enfin, quand nous aurions une Foy capable de tranſporter les montagnes, nous ne ſommes qu'un airain ſonnant & une cymbale retentiſſante. Nous autres Chrêtiens nous liſons ces paroles tous les jours, nous les entendons lire & prêcher, & cependant nous étudions & compoſons comme ſi nous ne les avions jamais entenduës. Nous ſommes même tres-ſatisfaits de nous, pourvû que nos ouvrages ſoient cet airain ſonnant & ces cymbales retentiſſantes, qui faſſent reſonner nôtre nom bien loin dans les lieux ou dans les temps; quand même ce ſon ſeroit le ſignal de la guerre, des diviſions, des Schiſmes & des ſcandales, qu'ils cau-

ſeroient dans l'Egliſe ou dans l'Etat. N'eſt-ce pas être auſſi fous ou pour mieux dire auſſi furieux que celuy qui mit le feu dans le Temple d'Epheſe, pour faire parler de luy. Mais enfin, leur memoire paſſera avec le bruit qu'ils ont voulu faire dans le monde, leur reputation pourira, comme le dit le Sage; au lieu que le nom du Juſte, qui a tout fait pour Dieu, pour l'Egliſe, pour ſon Prince & pour ſa Patrie, ſera éternellement en benediction. *Memoria Juſti cum laudibus.*

XXXI.

Ce ſont là les ſentimens qu'on devroit inſpirer à la Jeuneſſe dans le cours de leurs études : En leur repetant ſouvent que le but de leurs travaux doit être de ſe mettre en état de ſervir le public ou l'Egliſe, ou leur Patrie. Je repete ſouvent ces inſtructions, & je croy qu'on ne le ſçauroit trop faire ; parce que tout le mal que les perſonnes de Lettres, & même les autres, font à la Religion & à l'Eſtat, vient de ce que dans leur jeuneſſe on ne leur a pas aſſez inſpiré d'amour pour l'un & pour l'autre : qu'on ne leur a jamais parlé que de la belle gloire, qu'on ne leur a fait admirer que ce qui étoit eclattant, qu'on ne les a animez dans leurs études que par

l'envie de ſe rendre illuſtres dans le monde. Ces mauvaiſes leçons, avec le mauvais penchant de la nature corrompuë, déreglent tellement le jugement & la raiſon des hommes, qu'ils deviennent incapables de comprendre que c'eſt la vertu & la bonté, l'amour de la juſtice, de l'ordre & de la paix, & l'uſage de nos lumieres & de nos talens pour procurer toutes ces choſes aux deux Societez dont nous ſommes les membres, qui ſont le vray merite. Sans cela la gloire du bel eſprit, du grand eſprit, & de l'habileté eſt une fauſſe gloire. Car nous ſommes à l'Egliſe & à l'Eſtat, & non pas à nous: & les loüanges veritables, ne ſe tirent que des ſervices que nous rendons à l'un ou à l'autre.

Si les Maitres avoient eux-mêmes dans le cœur ces ſentimens, il n'y auroit rien de plus aiſé que de les inſpirer aux jeunes gens. Ils trouvent dans l'Hiſtoire de ſi beaux exemples de l'amour de la Patrie. On y voit que la plus grande de toutes les loüanges qu'on pouvoit donner à un homme, c'étoit de l'appeller *le Pere de la Patrie*. On y voit que le plus grand de tous les crimes c'étoit de devenir l'ennemi de ſon Païs. Que ces grands exemples fourniſſent matiere à de belles inſtructions, ſi des Maîtres étoient capables

ou vouloient ſe donner la peine de les en tirer !

XXXII.

Une autre leçon qu'on doit encore donner à la jeuneſſe, c'eſt de ne vouloir point ſçavoir plus qu'on ne peut ſçavoir & d'êtres ſobres à ſatisfaire ſa curioſité, comme nous le commande le même Apôtre ſaint Paul. Car la curioſité mal reglée eſt dans l'homme le principe d'une infinité de mauvais effets. C'eſt une fiévre qui l'agite, qui luy cauſe des tranſports au cerveau, qui luy donne quelquefois les emportemens & la force des Phreneti-ques, en luy faiſant penſer & entreprendre des choſes hors de toute raiſon, & luy faiſant pouſſer ſes penſées & ſes entrepriſes à toute outrance, avec une opiniatreté que la raiſon, que la Religion, que la vûë des ſcandales ne ſçauroit empêcher. D'autres fois le deſir trop inquiet de ſçavoir, cauſe des tremblemens & des foibleſſes, qui font qu'un homme ne croit pas ſçavoir ce qu'il ſçait en effet, parceque deſirant pouſſer ſa ſcience plus loin qu'il ne le peut, il revient ſur ſes pas & commence à douter de tout ce qu'il ſçavoit, à cauſe qu'il ne peut aller plus loin.

Je ne marque que ces deux excés de la curioſité indiſcrette entre une infinité

d'autres. On les doit prevenir en apprenant à la jeuneſſe, que Dieu a donné à l'homme une Ame capable de ſcience, mais que cette Ame étant finie, la meſure de ſa ſcience eſt finie comme elle : que dans chaque genre de ſcience il y a des bornes, au-delà deſquelles elle ne doit pas pretendre de paſſer. Que quand elle eſt une fois arrivée là, ce qu'elle doit faire eſt de ſe tenir ferme à ce qu'elle ſçait pour s'en ſervir aux uſages que j'ay pluſieurs fois repetez.

XXXIII.

Les Philoſophes anciens ſont tombez dans des ſentimens impies & extravagans, pour s'être laiſſez emporter dans ces deux extremitez l'une aprés l'autre. Sentant dans le fond de leur être l'impreſſion ineffaçable de la Divinité, ils ſe ſont efforcez de comprendre ce que ce pouvoit être que cette Divinité : & l'experience leur faiſant connoître l'impoſſibilité a l'homme de découvrir l'eſſence de l'Etre infini. Leur orgueil mêlé avec leur curioſité les ramenoit ſur leurs pas, & ils aimoient mieux dire qu'il n'y avoit point de Dieu, & que l'homme ne pouvoit rien ſçavoir, que non pas de demeurer d'accord que s'il y avoit un Dieu, & que l'homme pût ſçavoir quelque choſe, ils n'euſſent pas

assez d'esprit & de penetration pour le découvrir.

Un des plus grands effets de la sagesse de l'homme est donc de se mesurer à soy-même & à l'état de la nature humaine, dans les desseins qu'il forme pour ses études & pour ses compositions. Il doit faire comme ce Roy de l'Evangile, qui avant d'entreprendre la guerre, regarde s'il est en état de la soutenir ; ou comme ce Pere de famille, lequel voulant entreprendre un bâtiment, regarde s'il est en état de l'achever, de peur de demeurer au milieu de son entrepriſe.

Si tous ceux qui étudient ou qui écrivent avoient assez de sagesse pour en user ainsi, l'étude n'auroit pas pour eux la malediction dont il semble que Dieu l'ait frappée, selon ces paroles de Salomon : *Dieu a donné aux enfans des hommes cette tres-mauvaise occupation, afin qu'ils s'y employassent.*

Hanc occupationem pessimam dedit Deus filis hominum ut occuparentur in ea. Eccl. 1.

Enfin, si tous les Autheurs avoient en vûë de faire servir leurs talens, leurs lumieres, leur science, & leur esprit, aux desseins pour lesquels Dieu leur a fait tous ces dons ; usant leur vie dans leurs études & dans la composition de leurs ouvrages ; au moins pour leur consolation, au lieu d'avoir à craindre les châtimens dont Dieu menace les serviteurs, ou méchans,

ou inutiles ; ils auroient tous ſujet d'eſperer les recompenſes qu'il promet aux bons ſerviteurs. Et ſi le nombre des Livres qu'ils auroient compoſez , avoit eſté la cauſe de l'affliction de leur chair dans le temps , il ſeroit infailliblement celle de la joye & de la felicité de leur eſprit dans l'Eternité.

DISCOURS

DISCOURS
SUR LA CHASTETE'
DU STYLE
ET DU
LANGAGE.

I.

J'Avoüe que c'eſt une choſe que je n'ay jamais pû bien comprendre, que certains merites que l'on attribuë à quelques Langues au deſſus des autres ; quoy-que ce ſoit le ſentiment d'un tres-grand nombre de perſonnages tres-habiles & tres-doctes. Ils veulent, par exemple, que certaines Langues ayent plus de douceur, ou qu'elles ſoient plus ſuſceptibles d'éloquence que d'autres ; & ils eſtiment particulierement la nôtre par le merite de la chaſteté. Ce merite ſans doute eſt tres-

grand : car comme il n'y a point de vertu plus eſtimable que la Chaſteté, non ſeulement à un Chrêtien, mais encore à un Homme d'honneur. S'il eſt vray que nôtre Langue l'emporte au deſſus des autres pour la chaſteté, il ne faut point auſſi faire de difficulté de luy donner dans nôtre eſtime un rang au deſſus de toutes les autres. Car les autres Langues ne ſçauroient rien avoir qui égale le prix de cette vertu.

II.

Mais pour parler exactement & ſelon la nature des choſes, il me ſemble, que les Langues par elles-mêmes n'ont rien qui les éleve les unes au deſſus des autres. En effet, qu'eſt-ce que les Langues ? certains ſignes de la voix, inſtituez pour faire paſſer nos penſées dans l'eſprit des autres hommes : ou plûtôt pour exciter dans l'eſprit des autres hommes les mêmes penſées que nous avons. Car la penſée étant toute ſpirituelle ne ſçauroit avoir de mouvement local ; & tout ce que nous faiſons en parlant, c'eſt de tâcher de peindre dans l'imagination d'autruy le même tableau qui eſt dans la nôtre, afin que ce tableau ſoûtenant l'attention de ſon eſprit, il voye s'il le peut les mêmes veritez que nous voyons. De ſorte que les langues ſont proprement les inſtrumens de la com-

munication des penſées ; & ainſi les liens naturels de la ſocieté humaine ; puiſque ans la communication des penſées il n'y uroit point de ſocieté entre les hommes. Mais je croy qu'il eſt neceſſaire de parler le cecy un peu plus au long, pour donner lus de jour à ce que je diray dans la ſuite le ce diſcours.

III.

Quoy-que nous ſoyons hommes par l'union naturelle de nôtre Ame avec nôtre orps, c'eſt à-dire par le rapport neceſſaire entre une ſubſtance corporelle & me ſubſtance ſpirituelle ; & qu'il n'y ait ien qui nous ſoit plus intime que ce qui ous fait ce que nous ſommes ; il eſt pourant vray qu'il faut être extremement Phiſophe ; c'eſt-à-dire être extrémement attentif à tout ce qui ſe paſſe dans nous, our appercevoir des yeux de nôtre eſprit, e qui fait cette union & ce rapport. Tous es hommes le ſentent bien, mais ils ne le oyent pas. Ils ſentent bien qu'à l'occaſion des penſées qu'ils ont dans l'Ame, ſe paſſe quelque choſe de nouveau dans ur corps ; & qu'à l'occaſion des mouvemens de leur corps, il ſe paſſe quelque hoſe de nouveau dans leur Ame. Car on e ſçauroit nier que les enfans & les perſonnes les plus groſſieres, ne ſentent de la ouleur & n'ayent de nouvelles penſées

dans l'Ame, à l'occaſion des mouvemens violens ou extraordinaires qui ſe font dans leur corps. Mais il n'y a que les Philoſophes qui voyent que c'eſt ce commerce de penſées & de mouvemens, qui faſſe l'union de ces deux ſubſtances.

IV.

Or voicy en conſequence de ce commerce, de quelle maniere nous exprimons nos penſées au dehors. L'Ame penſe, c'eſt-à dire l'Ame voit ou croit voir une verité. Si elle demeure quelque temps appliquée à ſa penſée, il ſe fait de cette penſee une peinture dans ſon imagination. Car il eſt à remarquer qu'il y a des penſées qui paſſent ſi vîte, qu'il n'en reſte aucune trace dans le cerveau; ce ſont ces penſees dont nous ne nous ſouvenons point, elles paſſent comme des éclairs qui ne laiſſent aucuns veſtiges. Il n'y a perſonne qui n'en faſſe l'experience, & qui ne ſe ſouvienne d'avoir eu des penſées qu'il a oubliées, & dont même il a regret de ne ſe pouvoir ſouvenir. Cela vient, comme je l'ay dit, de ce qu'elles ont paſſé trop vîte, ou quelquefois de ce qu'elles ſont ſi ſpirituelles & ſi extraordinaires, qu'il eſt tres-difficile de les attacher à des traces & à des figures ſenſibles & corporelles. C'étoit ſans doute une des raiſons pourquoy S. Paul ne pouvoit exprimer ce

qu'il avoit vû dans ſon raviſſement. Il avoit vû des choſes dont il ne s'étoit point fait de peinture exacte dans ſon cerveau, auſquelles les hommes n'ont jamais rien vû de ſemblable ; dont par conſequent, ou il ne luy reſtoit point de ſouvenir, ou s'il luy en reſtoit quelque idée, les termes uſitez parmy les hommes & profanez, comme le dit S. Auguſtin, par l'uſage des choſes baſſes & materielles, *ſordidata vitiſſimis rebus*, n'étoient pas capables de les exprimer. Enfin, il eſt certain que nous pouvons bien penſer tout ce que nous diſons, mais que nous ne pouvons pas dire tout ce que nous penſons, comme le dit ce méme Pere ; *Homo nihil poteſt dicere quod non ſentire poſſit, poteſt autem aliquid ſentire quod dicere non poſſit.* *Serm. 117 de Evang.*

Mais quand nous avons la force de retenir nos penſées, de nous attacher à elles, & de les mediter. Nôtre attention en fait une peinture dans nôtre cerveau, & cette peinture devient exacte & reſſemblante à proportion de nôtre attention. C'eſt pourquoy plus nous y ſommes attentifs, plus les portraits en acquierent de lumiere, de relief, & de diſtinction. Car enfin, c'eſt l'attention de nôtre eſprit qui fait que nous voyons clairement & diſtinctement les veritez ; comme c'eſt l'attention de nos yeux qui fait que nous voyons claire-

ment & diſtinctement les objets ſenſibles.

Quand il s'eſt fait une peinture exacte de nôtre penſée dans la ſubſtance de nôtre cerveau ; alors nous l'exprimons avec facilité ou dans des termes propres, qui ſont comme naturellement liez avec les traces de nôtre cerveau ; parce-que nos penſées ne ſont que des penſées ordinaires, qui ſont déja en poſſeſſion de certains termes pour s'exprimer, ou nous l'exprimons dans des termes figurez ; parce-que nos penſées étant nouvelles elles n'ont point encore de termes propres. C'eſt de là que vient aux nouveaux Philoſophes la neceſſité de faire des termes nouveaux pour exprimer leurs nouvelles penſées : Et c'eſt ce qu'a remarqué Ciceron au ſujet du terme d'anticipation, ou prénotion, prejugé, ou prevention, comme nous diſons aujourd'huy, qu'avoit inventé Epicure, pour marquer la nouvelle penſée qu'il avoit ſur la notion que les hommes avoient de Dieu, laquelle devançoit toutes les autres notions. Aux choſes nouvelles (dit il) : il faut des mots nouveaux, *novus rebus, nova nomina.*

1. *De natura Deorum.*

Enfin, quand on s'eſt exprimé dans des termes ou propres, ou figurez ; pour que les autres apperçoivent les mêmes veritez que nous voyons, il faut que ces termes tracent dans leur cerveau la même pein-

ture que nous avons dans le nôtre ; afin qu'à l'occaſion de cette peinture, ils ayent, s'il ſe peut, la même penſée que nous.

Or il eſt à remarquer que nos penſées êtant toutes ſpirituelles, perdent toûjours quelque choſe de leur beauté, de leur force & de leur lumiere, à proportion qu'elles deſcendent, pour ainſi dire, dans les organes corporels. C'eſt pourquoy il ne faut pas s'étonner, ſi ceux qui penſent bien & qui ont l'imagination belle, ne ſont jamais contents, ni de ce qu'ils diſent, ni de ce qu'ils écrivent ; parce qu'ils ſentent que ce qu'ils diſent ou ce qu'ils écrivent, ne répond pas à la beauté, à la force, ni à la netteté de ce qu'ils ont penſé.

Une penſée ſouffre donc toûjours quelque diminution dans le portrait qui s'en fait dans l'imagination ; & le portrait qui s'en fait dans l'imagination, ſouffre quelque diminution dans la copie qui s'en fait de vive voix ; & cette copie même en ſouffre dans celle qui s'en fait par écrit ; car l'écriture n'étant que la figure de la parole, elle n'en ſçauroit repreſenter l'énergie ; & la parole n'étant que le ſigne de l'imagination, ne ſçauroit approcher de la delicateſſe ni de la force de l'imagination : Enfin, l'imagination étant corpo-

relle, ne ſçauroit jamais exprimer qu'imparfaitement une penſée toute ſpirituelle.

Cette alteration que ſouffrent les penſées, en paſſant par les organes du corps & par tous ces differents portraits, fait que ceux qui ne meditent point ce qu'ils entendent de leurs oreilles, ou ce qu'ils liſent, ne prennent jamais que tres-imparfaitement la penſée d'un homme qui parle ou qui écrit; parce que paſſant trop rapidement ſur les choſes, ils n'en ſçauroient retenir ce qu'il y a de plus fin & de plus ſpirituel. C'eſt pourquoy pour bien connoître l'étenduë & la force de la penſée d'un Autheur, il faut la faire remonter juſques à ſa ſource, pour ainſi dire, par tous les degrez par leſquels elle eſt deſcenduë. Il faut la faire remonter de l'écriture à la parole vivante, de la parole à l'imagination, & de l'imagination dans l'entendement; & là il faut la conſiderer long-temps dans tous ſes ſens, dans tous ſes rapports, & principalement dans le deſſein de l'Autheur : car c'eſt particulierement ce qu'il faut bien prendre, que le deſſein que l'Autheur s'eſt propoſé, pour bien entendre ſa penſée.

V.

Si les langues ne ſont donc que les inſtrumens de la communication des pen-

ſées, elles n'ont de leur nature aucune perfection, ni aucune excellence les unes au deſſus des autres ; parce que de leur nature elles ſont toutes également des ſignes d'inſtitution ; & par conſequent, toutes également propres pour ſignifier les choſes pour leſquelles elles ſont inſtituées. Enfin, elles ſont toutes également ſuſceptibles de douceur, de beauté & d'éloquence : car il n'y a que la differente culture des Langues qui mettent de la difference entre elles. Si on cultivoit le bas-Breton comme on a cultivé le Grec & le Latin, & comme on cultive à preſent le François, le bas-Breton deviendroit une Langue auſſi belle que toutes les autres Langues. En diſent ce que voudront quelques Autheurs modernes contre le ſentiment d'un grand Philoſophe de ce temps.

En effet, qu'eſt-ce qui fait la beauté & la force des Langues ? c'eſt la faculté qu'elles ont de porter dans l'eſprit des Auditeurs toute la force & la beauté des penſées de celuy qui parle, de donner à leur imagination & à leur eſprit tous les mouvemens & tous les ſentimens de l'Orateur même : Enfin, c'eſt d'eſtre propres à enſeigner, à perſuader, & à toucher. Or il n'y a point de Langue qui de ſa nature ne ſoit propre à tout cela, pourvû qu'on la cultive. C'eſt pourquoy Ciceron le plus *De nett. d'Or. l.*

grand Maître & le meilleur Juge qui ſe puiſſe trouver dans cette matiere, dit, que de ſon temps l'on avoit tellement perfectionné la Langue Latine, qu'elle n'en cedoit plus rien à la Grecque même, pour l'abondance des mots. *Cum plures enim Græcis inſtitutionibus, eruditi (olim) ea quæ didicerant cum civibus ſuis communicare non poterant, quod illa quæ à Græcis accepiſſent, Latine, poſſe dici diffiderent, Quo in genere tantum profeciſſe videmur, ut à Græcis ne verborum copia vinceremur.* Il n'y a donc qu'à bien cultiver les Langues pour les rendre polies, fortes & abondantes.

Nouv. d'Hol. ann. 1684. tom. 2. pag. 348.

A l'égard de la douceur, même de la prononciation qu'un Autheur moderne trouve dans le Grec, plus que dans aucune autre Langue; c'eſt une choſe dont on ne ſçauroit abſolument juger : parce-que cette douceur ſe ſentant par l'oreille, il la faut avoir accoûtumée à la prononciation d'une Langue pour en bien juger.

Or qui eſt ce qui peut avoir l'oreille accoûtumée à la prononciation de toutes les Langues differentes, dont cet Autheur a inſeré des Vers dans ſon Livre de la Prononciation du Grec. Oſeroit-il bien avancer qu'un Allemand prononce le Grec comme on le prononçoit à Athenes, du temps de Demoſthenes; le Latin, comme on le pro-

nonçoit à Rome du temps de Ciceron ; l'Eſpagnol comme on le prononce à la Cour d'Epagne ; le François à celle de France, & ainſi de l'Italien, du Flamand, de l'Anglois, & de toutes les autres ? Quand on y penſe bien on trouve que de la maniere que nous avons les organes diſpoſez, nous ne ſçaurions être aſſeurez de bien prononcer que nôtre Langue maternelle, ni de bien connoître avec l'oreille la prononciation que de cette ſeule Langue. Il faut donc avoir & l'organe de la voix & celuy de l'oreille diſpoſé par l'accoûtumance, & à bien prononcer une Langue, & à en bien goûter la prononciation. Or c'eſt dequoy on ne ſe ſçauroit aſſeurer qu'à l'égard de ſa Langue maternelle. N'a-t-on pas mille fois donné des preuves demonſtratives que nous ne ſçavons au vray ni la prononciation du Grec, ni celle du Latin ? Pourquoy donc faire des comparaiſons de ces Langues entre elles & avec les Langues vivantes, pour la douceur de la prononciation. Les Langues que nous croyons les plus rudes, ſont douces à ceux qui y ont les oreilles accoûtumées. Et enfin, quand il y en auroit qui auroient quelque douceur que n'ont pas les autres ; ce ſeroit une queſtion ſi la douceur eſt un merite qui doive faire preferer une Langue à un autre. Toutes les Lan-

gues par elles-mêmes étant également capables de nombre & d'harmonie, ſoit pour la Proſe, ſoit pour les Vers : étant également capables d'abondance de termes & d'expreſſions propres ou figurées : Enfin, également capables de donner des idées vives & diſtinctes des choſes ; elles ſont auſſi toutes par leur nature d'un merite égal : Et cette douceur n'eſt point une beauté abſoluë, qui doive donner le prix à l'une au deſſus des autres.

V I.

S'il eſt donc vray que les Langues ſoient d'elles-mêmes toutes égales, il n'y a que la ſcience qui en faſſe la difference ; parce que c'eſt par la ſcience que l'on cultive les Langues : c'eſt par elle qu'on les rend fecondes en mots & en expreſſions ; qu'on en polit la prononciation, qu'on leur donne un tour harmonieux : Enfin, qu'on leur donne toute l'excellence dont elles ſont capables. Or comme les Sciences dépendent de la Paix & de la puiſſance des Etats, parce-que les Sciences ne ſçauroient fleurir que dans les Etats paiſibles, & qui durent il y a long-temps dans leur conſiſtance, les Langues auſſi ne ſçauroient être embellies que dans ces Etats.

Nous ne reconnoiſſons de belles Langues mortes que la Grecque & la Latine ; parce-que nous n'avons proprement de

Livres que dans ces deux Langues : Ceux que nous avons dans d'autres Langues mortes, l'Hebreu, le Syriaque, &c. ne ſuffiſant pas pour nous faire bien juger de la beauté de ces Langues. Mais je ne doute point que celle des Egyptiens, ces Peuples ſi polis & ſi ſçavans, n'ait été une des plus belles Langues du Monde : Et c'eſt auſſi pourquoy la nôtre ne le doit ceder à aucune autre Langue. Il n'y a jamais eu de Royaume qui ait duré, ce qu'a duré juſques icy celuy de France. Il eſt ſitué & fortifié d'une maniere, qu'à parler & à raiſonner humainement, il ne doit finir qu'avec le Monde. C'eſt nôtre grand Roy qui par ſa ſageſſe a joint à la nature tout ce que l'Art pouvoit faire, pour le mettre hors d'inſulte à la malice de ſes ennemis, & pour luy procurer une Paix durable, à la faveur de laquelle on y cultive les Scienees & les beaux Arts, plus qu'en aucun autre Etat, qui ait jamais été, & qui ſoit à preſent.

Ce Royaume eſt encore fecond plus qu'aucun autre en excellens eſprits, & en Perſonnages illuſtres, en tout genre de Science & d'érudition. Sa Majeſté fait tous les jours des établiſſemens en faveur des Sciences & des Lettres. De ſorte qu'il n'y a pas lieu de douter que nôtre Langue ne parvienne à une excellence, à laquelle

aucune autre n'a encore atteint, si elle n'y est pas encore parvenuë : car les Langues suivent naturellement les Sciences, sans recherche même & sans étude. Qu'on pense bien & on parlera bien ; qu'on donne un bel ordre, c'est à-dire un ordre naturel à ses pensées, & on le donnera à ses paroles & à ses expressions ; qu'on conçoive des mouvemens naturels & propres aux choses qu'on veut dire, & aux personnes ausquelles on parle, & on les fera naître dans les autres comme on les aura conçûs.

On ne sçauroit donc assez s'étonner que des François ayent osé proposer de faire l'honneur à une Langue étrangere, de la mettre dans les monumens publics au prejudice de la nôtre. Il faut que la poussiere de l'école leur ait étrangement obscurci les yeux de la raison, pour qu'ils soient tombez dans cette injustice. Mais l'Illustre M. Charpentier a trop bien soûtenu la dignité de la Langue Françoise contre ces pretentions frivoles, pour qu'il soit besoin d'en parler davantage.

VII.

Voila de longs raisonnemens ; mais j'ay crû qu'il étoit necessaire d'établir ces principes touchant les Langues, pour faire mieux comprendre en quoy consiste la chasteté du Style & du Langage : Et

que toutes les Langues par elles-mêmes ſont toutes également chaſtes ; ou enfin, que ſi la nôtre eſt plus chaſte que les autres, c'eſt à la modeſtie & à la chaſteté de la Nation, qu'on doit attribuer ce merite, non pas à la Langue.

VIII.

Ces deux dernieres Propoſitions par leſquelles je commenceray, ſont claires par elles-mêmes : car s'il eſt vray que les Langues ne ſoient que des ſignes inſtituez pour exprimer nos penſées, il eſt plus clair que le jour que d'elle-mêmes elles ſont indifferentes à la chaſteté & à la diſſolution ; c'eſt-à-dire à exprimer des penſées chaſtes & diſſoluës. Si nos penſées ſont chaſtes, nos diſcours ſeront chaſtes ; ſi nos penſées ſont diſſoluës, nos diſcours ſeront diſſolus : Enfin, la chaſteté eſt une vertu encore plus de l'Ame que du corps, comme le dit S. Auguſtin dans ſon excellent Livre de la Sainte Virginité ; & ainſi lorſque l'Ame eſt pure, innocente & chaſte, il ne ſort rien d'elle que de pur & de chaſte ; au lieu que lorſqu'elle eſt corrompuë, qu'elle trempe dans les diſſolutions & dans les impuretez, il ne ſort rien d'elle qui ne tienne de la corruption. C'eſt du cœur (comme le dit JESUS-CHRIST) que ſortent les mauvaiſes penſées, les adulteres, les fornications,

&c. C'eſt donc au cœur & à l'eſprit qu'il faut attribuer ou la chaſteté ou l'impureté, non pas à la Langue : Et ainſi, s'il eſt vray que les François parlent ou écrivent plus chaſtement que les Latins ; n'attribuons pas cette vertu à des ſignes, qui n'en ſont pas capables ; mais au merite de la Nation. Les François ſont plus chaſtes que ne l'étoient les Romains ; voila pourquoy ils parlent plus chaſtement.

Mais ſi nous avons cet avantage au deſſus des Romains de parler & d'écrire plus chaſtement qu'eux, ne ſoyons pas aſſez ingrats pour nous attribuer à nous mêmes cette gloire. Reconnoiſſons que c'eſt un heureux effet de la Religion que nous profeſſons, & que nôtre chaſteté & nôtre continence eſt un don que Dieu nous a fait par JESUS-CHRIST. En effet, les Romains étoient des Idolatres, qui adoroient des Dieux proſtituez en toutes ſortes d'ordures & de crimes ; & ainſi, c'eſt une merveille de ce qu'ils n'ont pas écrit d'une maniere encore moins chaſte. Et nous autres qui ſervons un Dieu Saint, comment ne parlerions-nous pas plus chaſtiment qu'eux ? N'attribuons donc point à des ſignes une vertu dont ils ne ſont pas ſuſceptibles : attribuons-là aux hommes, les ſeuls ſujets qui en ſoient capables ; mais en le leur attribuant, recon-

noiſſons que c'eſt Dieu qui la donne, comme le dit le Sage.

IX.

Pour montrer ce que c'eſt que parler chaſtement, il faut d'abord faire une obſervation, qui eſt, qu'il y a deux ſortes de langages parmi les hommes de toutes conditions; ſçavoir le langage de la raiſon & celuy des paſſions. Le langage de la raiſon eſt celuy avec lequel les hommes ſe communiquent les uns aux autres les penſées qu'il eſt neceſſaire qu'ils ſçachent, ou pour leur inſtruction ou pour l'entretien de la ſocieté. Le langage des paſſions eſt celuy par lequel les hommes expriment les paſſions, dont ils ſont touchez, & par lequel ils tâchent d'exciter dans les autres ces mêmes paſſions. On pouroit faire autrement cette diſtinction, ſçavoir entre le langage des honnêtes gens, & le langage des débauchez, des perſonnes proſtituées dans les vices & dans les infamies. Car on ſçait par experience que les honnêtes gens & les débauchez parlent bien differemment des choſes.

Je croy qu'il n'y a point de Nation, au moins de Nation un peu policée, où cette diſtinction ne puiſſe avoir lieu. Parmi toutes les Nations il y a des perſonnes ſages, honnêtes & modeſtes, & des perſonnes diſſoluës, vicieuſes & débauchées.

& cette diſtinction tombe ſur le ſtyle comme ſur le langage.

X.

Cette diſtinction ſuppoſée, je dis que le langage de la raiſon, ou le langage des Sçavans & des honneſtes gens, eſt toûjours chaſte, de quelque maniere qu'il ſoit tourné; parce qu'il ne tend qu'à inſtruire les autres de quelques veritez qu'il eſt neceſſaire qu'ils ſçachent: & le langage où le ſtyle de ces perſonnes ne ſçauroit être regardé comme diſſolu ou impur, parce qu'il ne part pas d'une penſée impure ou diſſoluë: Par exemple, un Medecin eſt obligé ou pour inſtruire ſes Diſciples, ou pour connoître l'état d'une maladie, de parler des choſes les plus ſecrettes, & que la bien-ſeance oblige le plus de cacher. La penſée qu'il a luy-même de ces choſes, n'eſt ni impure ni diſſoluë, parce qu'elle n'eſt l'effet d'aucune paſſion & qu'elle ne tend à aucune diſſolution; mais ſimplement à l'inſtruction de la Jeuneſſe pour le bien de la Societé civile, ou à ſçavoir d'un malade la verité de ſon mal, ſelon l'ordre de la Medecine, que Dieu même à donnée aux hommes pour le ſoulagement de leurs infirmitez.

Il en eſt de même des Medecins de l'Ame, ils ſont obligez pour conduire les Fideles en aſſeurance dans les voyes du

ſalut, de parler non ſeulement des mêmes choſes que les Medecins, mais encore des mouvemens du cœur & des ſentimens interieurs & de beaucoup d'autres choſes qu'on ne ſçauroit nommer, qui accompagnent les plus honteuſes paſſions. L'eſprit de ces Medecins ſpirituels ne s'occupant pas de ces choſes pour y prendre un plaiſir, qu'ils ont en horreur, mais par charité & pour inſtruire ceux qui ont beſoin d'être inſtruits, ne contractent aucune tache ni aucune impureté des choſes dont ils parlent: & on peut comparer leur Ame dans cet état au Soleil, qui mêle ſes rayons dans la boüe & dans les choſes les plus ſales, ſans en contracter la moindre ſaleté.

Car ce n'eſt ni la vûë ni la penſée des choſes qui nous font maintenant rougir, laquelle corromp l'Ame, mais le plaiſir deſordonné que l'on prend dans la vûë & dans la penſée de ces choſes. Car tout ce qui eſt l'ouvrage de Dieu eſt bon, il eſt beau, il eſt digne d'honneur & de reſpect; mais le mauvais uſage que nous en faiſons, nous fait honte & nous deshonore. L'homme ſçait que naturellement tout ſon corps devroit luy être ſoûmis, & il rougit de ce qu'il ne l'eſt pas. Il n'y a donc dans l'homme que la revolte de ce qui luy devroit être ſoûmis, qui luy faſſe confuſion, & ainſi de quelque choſe qu'il parle, pourvû

que ce qu'il dit n'ait aucun rapport aux plaiſirs déſordonnez, qui ſont ſa honte; il ne ſçauroit jamais bleſſer la bien-ſceance ni la chaſteté.

XI.

Il en eſt tout au contraire du langage & du ſtyle des perſonnes paſſionnées, de quelque maniere qu'elles parlent ou qu'elles écrivent, elles ſont impures & diſſoluës, encore même qu'elles ſe ſervent d'expreſſions figurées & énigmatiques, & de tous autres termes que de ceux que les perſonnes débauchées ont accoûtumé d'employer; elles parlent diſſolument & impurement, parce qu'elles tendent à exprimer ce qu'elles ſentent, & à exciter dans les autres les mêmes ſentimens qu'elles ont; elles parlent par le deſir qu'elles ont d'un plaiſir criminel : leur Ame eſt plongée dans ces choſes, elle s'y repoſe, elle s'y delecte, & c'eſt ce qui fait ſon impureté. Donc ſi les penſées de ceux qui parlent avec paſſion ſont impures, leur langage l'eſt auſſi par neceſſité, quel qu'il puiſſe eſtre.

XII.

Mais quoy qu'il ſoit vray que les perſonnes qui ne parlent que par la neceſſité d'inſtruire les autres, ou de s'inſtruire eux-mêmes de ce qu'ils doivent ſçavoir, ne puiſſent jamais être accuſées de parler peu

chaſtement, encore même qu'elles ſe ſervent de termes qui feroient de la peine aux oreilles chaſtes, elles doivent pourtant s'éloigner autant qu'elles le peuvent de la maniere dont parlent les perſonnes débauchées, & les gens de la lie du peuple. Et c'eſt ce que je croy qu'ont fait les Autheurs Latins auſſi bien que nous, ils ont écrit autrement que ne parloit le peuple: Car le moyen de ſouffrir dans la bouche des honnêtes gens & dans les écrits des perſonnes d'eſprit, les manieres de parler des débauchez & des crocheteurs,

Quand S. Auguſtin compare le Baptême, qui regenere les enfans, au ſein d'une mere qui les engendre, & qu'il ſe ſert de ces termes: *Vulva matris aqua baptiſmatis* Il ne faut pas croire qu'il ſe ſoit ſervi du langage de ces ſortes de gens; il étoit trop modeſte pour le faire; au contraire, nous devons croire qu'il n'a employé que des termes qui étoient en uſage parmi les perſonnes chaſtes & modeſtes, & que *vulva* eſt un terme auſſi chaſte en Latin, que celuy de ſein l'eſt en François.

Quand donc j'ay bien voulu accorder qu'on ne parloit pas ſi chaſtement en Latin que nous faiſons en François, j'ay accordé une choſe qui ſe pourroit peut être tres-juſtement diſputer, malgré la prevention de pluſieurs grands Autheurs de ce

temps. Ciceron dont j'ay déja parlé, qui a ſi bien connu le genie de ſa langue, & qui a tant contribué à ſon embelliſſement par les Livres de Philoſophie & de Rhetorique qu'il a donné, & par le grand nombre de mots Grecs qu'il a Latiniſez; me fourniroit des argumens bien forts pour faire voir que la Langue Latine ne ſouffre pas plus les expreſſions diſſoluës que la Françoiſe. Il ne faudroit qu'alleguer ce qu'il dit dans ſon Livre des devoirs contre la liberté, ou plûtôt la licence des Cyniques & de quelques Stoïciens, qui ſe railloient de ceux qui ne nommoient pas les choſes par leur nom; & où il donne pour leçon à ſon fils de ſuivre l'exemple des perſonnes ſages, qui ne bleſſent jamais les yeux ni les oreilles des autres, ou en nommant par leur nom, ou en ne cachant pas des choſes que la nature a voulu qui fuſſent cachées. *Quæ enim natura occultavit, eadem omnes qui ſana ſunt mente, removent ab oculis, eas neque partes, neque earum uſus ſuis nominibus appellant. Nos autem naturam ſequamur, & ab omni quod abhorret ab oculorum auriumque comprobatione fugiamus.*

On tireroit encore des preuves de cette même force, de ce qu'il dit dans une infinité d'endroits de ſes Livres de Philoſophie, contre les Epicuriens, non ſeule-

ment pour condamner leurs ſentimens ſur la felicité qu'ils mettoient dans les plaiſirs des ſens. ; mais encore pour condamner la maniere licentieuſe & diſſoluë dont ils en parloient.

Car c'eſt dans Ciceron, qui eſt un Autheur grave & modeſte, qu'il faut chercher le genie de la Langue Latine ; non pas dans des Poëtes & dans des Courtiſans diſſolus. Puiſque nous avons de ces Poëtes diſſolus auſſi-bien dans nôtre Langue qu'il y en avoit dans la Latine. Et les groſſieretez ou les ruſticitez de Ciceron dans quelques-unes de ſes Harangues, où il eſt ſorti des bornes de la bien-ſceance, ne doivent pas être regardées comme les vices de la Langue Latine ; mais comme les vices de la Nation, qui retenoit encore beaucoup de ſon ancienne barbarie, & qui étoit encore fort éloignée de l'Urbanité que l'on voit aujourd'huy en France.

J'ay donc accordé une choſe, qui ſe pouroit fort bien diſputer. Et il ne faut point douter que parmi les Romains comme parmi nous, il n'y eût le langage des honnêtes gens, & celuy des perſonnes groſſieres & débauchées. Les premiers parloient toûjours chaſtement, & les autres parloient ſelon la licence & la diſſolution de leurs mœurs.

XIII.

Je reviens à mon ſujet. Ceux donc qui ſe trouvent dans l'obligation de parler de choſes, que la bien-ſeance veut que l'on cache aux yeux & que l'on éloigne de l'imagination, doivent avoir recours à des termes & à des expreſſions, leſquelles dans leur ſens propre ne ſignifient rien de ce qu'on veut leur faire dire, afin de conduire l'eſprit par le ſens figuré & enigmatique des termes & des expreſſions à l'intelligence de quelque verité dont on le veut inſtruire. Enfin le grand ſecret, pour parler chaſtement des choſes qui bleſſent la bien-ſeance, c'eſt d'en parler de maniere que l'on ne parle qu'à la raiſon, & point du tout aux ſens ni à l'imagination. C'eſt-à-dire d'une maniere qui éclaire la raiſon de ce qu'elle doit ſçavoir & qui ne touche ni les ſens ni l'imagination : car alors l'eſprit s'appliquant fortement à la verité, ne laiſſe ni aux ſens, ni à l'imagination, le loiſir de s'arrêter aux choſes capables de le corrompre. Or ce ſecret conſiſte à en parler toûjours autrement que les perſonnes diſſoluës : car les manieres de s'exprimer de ces perſonnes, étant corrompuës & diffamées pour ainſi dire, par par le mauvais uſage qu'elles en font ; il ſemble qu'on ne s'en peut plus ſervir ſans offenſer les oreilles chaſtes. En effet les

termes

termes étant instituez pour nous faire penser à certaines choses, l'idée de ces choses réveille aussi-tost qu'on entend les termes; ceux que les débauchez employent pour marquer leurs débauches & pour réveiller le souvenir de leurs plaisirs infames, se tient tellement avec ce souvenir & avec ces idées honteuses, qu'on ne les en sçauroit plus separer. C'est pour cette raison que l'étude des personnes chastes doit être de s'éloigner toûjours de ces termes, qui sont devenus comme dissolus eux-même, par l'alliance qu'ils ont contractée avec la dissolution.

XIV.

Je vais tâcher de mieux faire comprendre ce que je dis, par une comparaison fort familiere. On peut dire que les paroles sont à l'égard des pensées, ce que les habits sont à l'égard de nos corps. Les pensées ne sçauroient se communiquer sans être revêtuës de termes, comme les hommes ne sçauroient plus paroître les uns devant les autres, sans être couverts d'habits; car le premier & principal usage des habits est de couvrir nôtre nudité, qui est devenuë honteuse depuis le peché : *His foliis pudenda texerunt quando de peccato erubuerunt, si non præcessisset iniquitas, numquam erubesceret nuditas*, dit S. Aug. Serm. 12.

de verbis Evang. Adam & Eve ſe couvrirent aprés leur peché, quoi qu'ils ne ſentiſſent aucune incommodité de l'air dans le Jardin de delices où ils étoient.

Or les habits les plus honnêtes & les plus modeſtes ſont ceux qui couvrent le plus la nudité du corps, & qui en éloignent le plus la forme, des ſens & de l'imagination. Ce ſont les habits longs & larges qui font le mieux cet effet, & qui par cette raiſon ſont les habits de toutes les perſonnes, leſquelles par leur état, par leur profeſſion & par leur employ, ſont obligées d'avoir un exterieur plus grave & plus modeſte : Au lieu que les habits qui laiſſent le plus paroître la forme du corps humain, paſſent pour les moins honnêtes & les moins modeſtes. Je compare les expreſſions figurées & les circonlocutions, deſquelles ſe ſervent ceux qui parlent de choſes dont ils ne parleroient jamais, ſi une neceſſité indiſpenſable ne les y contraignoit, aux habits longs & amples. Car ces manieres de parler enveloppent les choſes, de ſorte que ni les ſens ni l'imagination ne les apperçoivent pas, pour ainſi dire ; de même que les habits longs & amples enveloppent nôtre nudité de telle façon, que les ſens ni l'imagination ne s'y attachent pas ſi facilement : Et je compare

les façons de parler des débauchez à ces habits qui ſemblent faits exprés pour laiſſer paroître la forme du corps & de certaines choſes qu'on devroit cacher, parce que les choſes honteuſes frappent vivement les ſens & l'imagination ſous ces expreſſions, de même que la forme du corps les frappe ſous des habits de cette ſorte. Car quoy que les habits amples couvrent les mêmes choſes que ceux qui ne le ſont pas, ils ſont pourtant plus modeſtes que les autres, parce qu'ils les preſentent moins aux ſens que les autres.

XV.

Les perſonnes chaſtes doivent donc être ſi delicates dans les manieres de ſe faire entendre ſur ces ſujets, qu'elles s'éloignent toûjours des ſenſuels; en ſorte que ſi les ſenſuels s'étoient une fois ſervis des expreſſions des perſonnes modeſtes, ce fût aſſez pour les leur abandonner & pour ne s'en plus ſervir à l'avenir. Et une des grandes raiſons de cela, que je n'ay encore touchée que legerement, c'eſt que s'ils parlent des mêmes parties du corps que les débauchez, ils n'en diſent pas les mêmes choſes, ni pour les mêmes deſſeins. De ſorte qu'ayant des vûës tres differentes, ils doivent auſſi affecter de s'exprimer d'une maniere differente.

XVI.

Si tous les hommes ne ſçavent pas la raiſon de ce que je dis : que les termes non communs & les circonlocutions ne bleſſent pas, parce qu'ils ne parlent qu'à l'eſprit; ils le ſentent neanmoins, & c'eſt ce qui fait que ſouvent ils ſe ſervent de Langues étrangeres, que le commun des hommes n'entend pas, pour parler de ces choſes pour leur inſtruction : parce que ces Langues qui ne ſont pas entendües de tout le monde, ne font entendre les choſes qu'à l'eſprit, & ne les preſentent pas aux ſens. C'eſt ce qui fait que la pluſpart des Caſuiſtes traitent en Latin de ces matieres delicates. Mais neanmoins quand il eſt neceſſaire pour la conſcience des particuliers de s'exprimer avec eux dans une Langue vulgaire, celuy qui parle & celuy qui écoute ne contractent pas davantage d'impureté, qu'un Medecin qui eſt obligé de porter la main & les yeux dans des lieux qui ſont ordinairement les plus cachez, par la neceſſité qu'il y a d'y appliquer le remede.

Car comme je l'ay déja dit il n'y a que la paſſion qui nous rende impurs; & ce que l'on ne fait, ou ce que l'on ne dit que par raiſon, ne ſçauroit jamais donner la moindre atteinte à nôtre pureté.

XVII.

C'eſt un myſtere que les perſonnes ſenſuelles & débauchées ne comprennent peut-être pas. Plongez comme ils ſont dans les ſales voluptez, ils s'imaginent qu'on ne ſçauroit parler chaſtement de certaines choſes dont ils ne parlent jamais qu'impurement. Comme ils n'en parlent que pour flatter leur imagination par des plaiſirs deshonnêtes, & qu'en effet ils n'en parlent point ſans des ſentimens que les perſonnes chaſtes rejettent avec horreur; ils ne ſçauroient ſe perſuader que les autres en puiſſent parler dans d'autres vûes & ſans avoir les mêmes ſentimens qu'eux. Comme lorſqu'au milieu de l'hyver on meurt de chaud dans l'ardeur d'une fievre violente, on ne ſçauroit s'imaginer que les autres gelent de froid.

Et je dis cela, parce qu'il arrive ſouvent que les perſonnes du monde blâment ou certains Autheurs, ou certains Directeurs, de parler des choſes que la bienſeance deffend de nommer; car ſi leur accuſation avoit quelque fondement, elle tomberoit ſur de tres-graves Autheurs Eccleſiaſtiques, ſur les Peres de l'Egliſe & ſur l'Ecriture même; & en cela elle ſeroit manifeſtement injuſte. Si nous ſommes obligez d'être chaſtes, nous devons être inſtruits de tout ce qui peut bleſſer

la chaſteté, non ſeulement entre les perſonnes qui ne ſont pas mariées ; mais encore entre celles qui le ſont. Ce ſeroit une étrange choſe ſi on ne pouvoit ſans peché nous inſtruire des choſes, où nous pouvons pecher. Les Paſteurs ſont obligez de donner cette inſtruction ; & lorſqu'ils le font, nous n'avons pas raiſon de les accuſer de parler contre la bienſeance. Il me ſouvient d'une maniere de parler de ſaint François de Sales ſur ces matieres. Aprés en avoir traité aſſez au long, il finit ainſi : *Je croy avoir dit tout ce que je voulois dire, & n'avoir pas dit ce que je ne voulois pas dire, &c.*

S. Auguſtin prie ſes auditeurs de lui pardonner s'il les entretient de ces choſes, mais pourtant il les en entretient, parce qu'il le croit neceſſaire pour leur ſalut. Et s'il étoit vray que ce qu'il leur dit eût terni le moins du monde la pureté de ſon Ame, il n'en auroit jamais parlé. Il étoit trop jaloux de ſon innocence, & ſçavoit trop bien, qu'on ne doit jamais faire aucun mal, pour procurer le plus grand bien aux autres.

Voicy comme il parle dans un de ſes Sermons : *Pardonnez-moy, mes Freres, ſi je vous parle de telles choſes, je ne le fais qu'avec crainte & confuſion. Mais je ſuis obligé de vous les dire, & il vous eſt ex-*

pedient de les entendre. Et dans la Cité de Dieu, où il eſt obligé de faire voir que les enfans auroient été engendrez ſans les mouvemens de la concupiſcence, ſi l'homme n'avoit point peché ; il parle ainſi. *Quiconque donc lit cecy avec une méchante diſpoſition d'eſprit, qu'il ſe blâme lui-même & non la nature, qu'il condamne l'impureté de ſon cœur & non les paroles, dont la neceſſité nous oblige de nous ſervir ; & que j'eſpere que les Lecteurs chaſtes nous pardonnent aiſément, juſques à ce que nous ayons terraſſé l'infidelité, qui prétend nous combattre par des raiſons fondez ſur ces ſortes de choſes, &c.*

J'ay crû devoir rapporter toutes ces paroles de S. Auguſtin, parce qu'elles juſtifient tout ce que je viens de dire, qu'il n'y a en effet que le langage de l'imagination qui ſoit diſſolu & qui bleſſe la chaſteté ; & que celuy de la raiſon, lequel ne tend qu'à une inſtruction neceſſaire, ne ſçauroit être accuſé de diſſolution, quand il eſt exprimé dans des termes dont les débauchez n'ont pas accoûtumé de ſe ſervir.

On peut voir encore pour le ſoûtien de ce ſentiment la Preface de la derniere verſion de la Cité de Dieu de S. Auguſtin ; où le ſçavant Traducteur de cet Ouvrage incomparable de S. Auguſtin a crû de-

voir dire quelque choſe ſur ce ſujet, pour la deffenſe de ce Saint, contre la fauſſe delicateſſe & la chaſteté mal entenduë de certains Lecteurs.

Serm. 244. Civit. Dei 14. 23.

XVIII.

Cet avis regarde auſſi certaines Perſonnes ſpirituelles, mais dont la ſpiritualité n'eſt pas encore aſſez ſolide ni aſſez éclairée ; leſquelles ſe ſcandaliſent trop facilement de ce que ceux qui ont droit de parler, ſont obligez de dire ſur les matieres qui regardent la chaſteté. Et je me ſuis étonné qu'un des plus grands Perſonnages de ce temps, & qui avoit encore autant de pieté que d'eſprit, ait dit qu'*on ne pouvoit parler de la chaſteté chaſtement*. Car cette penſée n'eſt pas tout à fait juſte. On en parle tres-chaſtement quand on ne parle que pour inſtruire les hommes, de ce qu'ils doivent faire & de ce qu'ils doivent éviter, pour ſe conſerver devant Dieu auſſi chaſtes que leur état le demande.

Il les faut regarder en cela comme les Medecins qui manient les poiſons ſans s'empoiſonner, parce qu'ils les ſçavent manier & ſe précautionner. Les ſages Conducteurs ſont de même, ils ſe precautionnent contre la corruption de l'imagination & des ſens par les termes recherchez qu'ils employent. Et enfin, ne

parlant qu'autant que la neceſſité les y force ; c'eſt-à-dire le zele du ſalut des Ames, & les obligations de leur miniſtere ; leur eſprit traite de toutes ces choſes ſans que leurs ſens & leur imagination y ayent aucune part. Et ſi cela eſt difficile à l'homme il luy devient facile par la grace de Dieu, qui l'aſſiſte infailliblement, lorſqu'il ne parle que pour ſatisfaire au miniſtère, auquel Dieu l'a appellé.

XIX.

Mais les mondains qui s'offenſent ſi facilement de ce que dit un Paſteur zelé, ou un Autheur qui écrit pour l'inſtruction des peuples ; pourquoy ne s'offenſent-ils point de toutes les railleries impures qui ſe font dans le monde : de tous ces mots à deux ententes ? Car toutes ces railleries, tous ces équivoques, bleſſent la chaſteté juſqu'au vif, & luy font des playes d'autant plus dangereuſes qu'elles ſont plus fines & plus ſpirituelles. Par ces expreſſions on tend à toucher l'imagination, & on le fait d'autant plus efficacement qu'il ſemble qu'on le faſſe innocemment. On dit par ce moyen & on fait ſentir tout ce qu'on n'oſeroit dire ni faire ſentir autrement. On ſe feroit chaſſer des Compagnies, on obligeroit les Dames à ſe boucher les oreilles aux petits

mots qu'on leur dit, ſi on les diſoit comme on les dit dans les lieux de proſtitution. Mais quand on a trouvé le ſecret d'ajuſter ces choſes & de les déguiſer avec eſprit, on eſt reçû à dire ce que l'on veut, pour flater l'imagination & les ſens, par la choſe de toutes qui les touche le plus vivement. Et ceux qui parlent ainſi, & ceux qui écoutent, croyent ne rien faire qui offenſe la pudeur & la bienſeance des Chrêtiens ? Quoy eſt-il poſſible qu'on ſoit encore ſi ignorant dans les maximes de l'Evangile de JESUS-CHRIST, que de croire qu'on puiſſe faire entendre tout ce qu'on veut, & qu'on puiſſe preſenter à l'imagination des choſes qui doivent être cachées, ſans ternir la fleur de la pureté. Parce que l'on fait cela avec eſprit & autrement que ne le font les perſonnes proſtituées ?

XX.

Si on s'eſt abuſé juſques à ce point qu'on ſe détrompe ; quand on parle ainſi c'eſt la paſſion, c'eſt l'amour que l'on a pour des plaiſirs deffendus qui fait parler ; Ainſi l'on ne parle point chaſtement. C'eſt la même paſſion, c'eſt le même amour qui fait écouter ; ainſi l'on n'écoute point chaſtement. Comme c'eſt la pureté de la penſée & l'innocence de l'intention, qui fait la chaſteté du diſcours de ceux qui

parlent des choſes ſecrettes, par la neceſſité de l'inſtruction, & non pas le déguiſement dont ils couvrent les choſes par les expreſſions figurées & enveloppées: quoy que ce déguiſement ſoit une précaution, dont la prudence les oblige de ſe ſervir; ce ſont auſſi les penſées malhonnêtes & impures, c'eſt l'intention criminelle: Enfin, c'eſt la paſſion, qui rend tous ces diſcours criminels & diſſolus, de quelque maniere qu'on les déguiſe & qu'on les aſſaiſonne. Car s'il eſt vray que la raiſon parle toûjours chaſtement, parce qu'elle parle à la raiſon, de quelque maniere même qu'elle parlât; il eſt auſſi vray que la paſſion ne parle jamais chaſtement de quelque voile qu'elle ſe couvre, parce qu'elle parle à la paſſion; c'eſt-à-dire, parce qu'elle tend ou à faire naître la paſſion, ou à l'entretenir, & que c'eſt la paſſion qui nous rend impurs. C'étoit pour cette raiſon que l'Apôtre deffendoit ſi expreſſément toutes les paroles malhonnêtes & toutes les railleries: *Qu'on n'entende point parmi vous*, dit-il aux Epheſiens, *de paroles deshonnêtes, ni folles, ni bouffonnes, ni tout ce qui ne convient point à vôtre état.* Or qu'eſt-ce que tous ces équivoques, ces petits mots galands, ces railleries, que des diſcours qui ne conviennent point à nôtre état? Puiſque,

comme je l'ay dit, ils tendent ou à allumer des paſſions, que condamne nôtre Religion, ou à les entretenir.

Nous autres Chrêtiens nous ſommes obligez d'être infiniment plus delicats ſur le Chapitre de la chaſteté, que les Payens. Ciceron même qui recommande tant la chaſteté dans le langage, comme je l'ay fait voir, permet les railleries ſur ce Chapitre, pourvû qu'à l'obſcenité des choſes on ne joigne pas celle des paroles: *Modo rerum turpiditudini non adhibeatur verborum obſcœnitas.* Mais nous autres qui ſçavons que Dieu juge de toutes nos actions & de toutes nos paroles par les diſpoſitions de nôtre cœur, nous devons nous abſtenir de tout ce qui peut empoiſonner le cœur, quelque ſpirituellement qu'il ſoit apprêté; & ainſi nous ne devons nous permettre aucune raillerie ſur cette matiere.

Cicero Off. 1.

XXI.

On peut à ce propos remarquer la force & la puiſſance du langage des paſſions. Elles ont toutes des termes & des manieres particulieres pour ſe faire ſentir, & elles parlent toûjours ſi vivement, qu'à moins de ſe tenir extrêmement ſur ſes gardes, on ne leur reſiſte jamais. Qu'on prenne garde comment les gens de bonne chere font la deſcription d'un bon

repas ; ils en parlent en des termes si propres & si touchans, qu'il semble que les choses se passent à nos yeux. Quand des Chasseurs font l'histoire des avantures d'une chasse, ils peignent si vivement leur ardeur & leur plaisir, dans la poursuite du gibier, que vous diriez qu'ils y sont encore. Il en est de même de toutes les autres passions, elles sont ingenieuses à se representer & à toucher par leurs representations. Mais sur tout, celle de l'amour a ce secret, parce qu'elle est la plus vive de toutes, & celle contre laquelle on n'est jamais en asseurance. C'est pourquoy elle est à craindre dans tout ce qu'elle dit ; & de quelque maniere qu'elle parle, il luy faut boucher les oreilles. Car si on peut s'être endurci contre le langage des autres passions, on ne sçauroit jamais l'être assez contre celuy de l'amour. Enfin, s'il est vray, comme je l'ay déja dit beaucoup de fois, que le langage de la passion excite toûjours la passion, c'est particulierement dans celle de l'amour que cela se trouve vray. C'est comme une flamme qui sort de la bouche de celuy qui parle, & qui va par l'oreille au cœur de celuy qui écoute.

Au contraire, si la raison oblige quelques fois ceux qui ne sont pas touchez de ces passions de parler de boire & de man-

ger, de la chaſſe, & de toutes les autres choſes qui ſont l'objet des paſſions des hommes, ils parlent de tout cela ſi froidement, qu'il eſt comme impoſſible que leur langage faſſe ſentir la moindre atteinte de ces paſſions.

XXII.

Voicy donc les regles de la ſageſſe Chrêtienne, à l'égard du langage ſur les choſes que la bien-ſeance deffend de nommer; quand la charité nous oblige d'en parler, nous ne devons point craindre de le faire, en y apportant toutes les précautions, que j'ay marquées. Nous devons de même en écrire avec cet eſprit & cette conduite. Et ceux qui écoutent & qui liſent, le doivent faire avec ſimplicité & à deſſein de s'inſtruire de leurs devoirs. Mais il ne faut jamais ni faire ni ſouffrir de railleries ſur ces matieres, parce qu'on n'en ſçauroit ni faire ni ſouffrir, ſans que la pureté de nôtre Ame en ſoit alterée. Et c'eſt un devoir indiſpenſable aux peres & aux meres d'inſtruire ſi bien leurs enfans, ſoit garçons ſoit filles ſur ce ſujet; que les uns ne faſſent jamais conſiſter la galanterie, la politeſſe, ni la ſcience du monde, à ſçavoir railler finement ſur ces matieres. Et que les autres n'ayent jamais d'oreilles pour entendre ces choſes; & que s'il en échappe à quelques gens dans les compa-

gnies où elles ſe trouveront, elles faſſent croire par l'air ſerieux & grave de leur viſage, ou qu'elles n'y entendent rien, ou qu'elles trouvent tres-mauvais qu'on leur manque de reſpect juſques à ce point, que de dire des choſes en leur preſence, qui offenſent leur pudeur. Car enfin, ſi tout peché nous doit faire horreur comme la vûë d'un ſerpent, ainſi que le dit le Sage, *tanquam à facie colubri fuge peccatum.* C'eſt particulierement celuy de l'impureté, lequel nous corrompt d'autant plus aiſément & plus mortellement, que nous y avons un plus grand penchant. Et comme la pureté ne conſiſte pas ſeulement dans l'integrité du corps, mais encore dans celle du cœur; il faut fuir non ſeulement ce qui peut corrompre le corps, mais encore ce qui peut corrompre le cœur, qui donne la vie, l'innocence, & la ſainteté à toutes nos actions. C'eſt la raiſon pourquoy le Sage nous dit de le garder avec toute ſorte de ſoin. *Omni cuſtodia ſerva cor tuum ex ipſo enim vita procedit.*

Craignons ſur tout ces railleries que condamne l'Apôtre, & deſquelles le poiſon fait d'autant plus ſeurement ſon effet, qu'il eſt plus ſpirituellement preparé. Craignons ces airs amoureux & laſcifs, ces vers tendres & paſſionnez, pleins des amours impurs des Dieux de la Fable;

leſquels nous diſpoſent peu à peu à croire, que ce n'eſt pas un ſi grand mal que de faire l'amour.

Ce ſera le moyen de rendre nôtre Langue auſſi chaſte qu'elle le doit être, pour la Langue d'un Peuple dont la Religion a toûjours été loüée de toutes les Nations, & dont le Souverain a l'honneur de porter le glorieux Titre de Tres-Chrêtien.

Ce ſera le moyen de luy aſſeurer la gloire que luy donnent pluſieurs de nos Autheurs, d'être plus chaſte, ni que la Langue Grecque, ni que la Latine. Car Pendant qu'on ſouffrira les équivoques dans le langage & dans le ſtyle, les airs & les vers compoſez à deſſein d'inſinuer le poiſon de l'impureté dans les cœurs: pendant qu'on tiendra pour une regle de nôtre Poëſie, d'y mêler toûjours les Dieux de la Fable avec leurs ſales amours; on ſoûtiendra injuſtement la chaſteté de nôtre Langue contre les autres, à cauſe de cette prétention, qui n'eſt peut-être pas ſi bien fondée qu'on le croit, que ces autres Langues ſouffrent des termes groſſiers que la Françoiſe ne peut ſouffrir. Puiſque comme je croy l'avoir fait voir; c'eſt la chaſteté de la penſée qui fait la chaſteté du langage & du ſtyle; & qu'on ne ſçauroit jamais ni parler ni écrire chaſtement, à moins de penſer chaſtement.

DISCOURS SUR L'ANTIPATHIE, ET SUR LA BIZARRERIE.

PREMIERE PARTIE.

De la Bizarrerie.

Quis eſt homo, qui vult vitam & dies diligere bonos, inquirat pacem & ſequatur eam. Pſ. 33. 13.

I.

IL n'y a point de mauvaiſes diſpoſitions d'eſprit dont on parle plus ſouvent dans le monde que de l'antipathie & de la Bizarrerie, parce que comme le monde eſt plein de querelles & de di-

viſions qui ſont la matiere la plus ordinaire des converſations, il eſt impoſſible de s'entretenir de ces querelles & de ces diviſions, ſans parler de l'Antipathie & de la Bizarrerie, qui en ſont quaſi toûjours les veritables ſources

En effet, ſi nous pouvions voir dans le ſecret des cœurs, nous trouverions qu'il n'y a point de querelles, de broüilleries, ni de guerres entre les particuliers, ni ſouvent même entre les Souverains, qui n'ayent leur cauſe dans ce que l'on appelle Antipathie & Bizarrerie : & ſi les hommes ſe pouvoient guerir l'eſprit de ces maladies, on verroit regner au moins entre les particuliers, une paix qu'il ſemble que rien ne pourroit alterer.

C'eſt pourquoy je me ſuis étonné que l'Autheur qui a ſi ſpirituellement & ſi ſolidement écrit des moyens d'entretenir la paix avec le prochain, n'ait pas examiné plus à fonds ce que c'étoit que la Bizarrerie & l'Antipathie, qui ruinent ſi ſouvent cette paix, même entre les perſonnes unies par les liens les plus étroits : je veux dire par les liens du mariage. Car pour guerir les maux il en faut chercher la ſource : pour entretenir ou pour rétablir la paix, il faut arracher juſques dans la racine ce qui la troublée par le paſſé, ou ce qui la peut troubler à l'avenir. En-

un mot pour rendre honnêtes, doux & traittables les esprits bizarres, il faut tarir les sources de la bizarrerie. Pour raprocher les uns des autres, & pour bien unir les esprits qui ont de l'opposition, il faut ôter les causes de cette opposition, ou de cette antipathie.

II.

Lorsqu'on parle dans le monde de l'Antipathie & de la Bizarrerie, on en parle comme de certains *je ne sçay quoy* que l'on sent bien, mais que l'on ne connoît point, & que l'on ne sçauroit definir. Le *je ne sçay quoy* est une chose bien commode pour ceux qui veulent dire leur sentiment de tout, sans le vouloir donner la peine de se former des idées nettes & distinctes des choses dont ils veulent parler. Mais il me semble que nôtre siecle est trop sçavant & trop spirituel pour se contenter de ces *je ne sçay quoy*, & que l'on doit s'efforcer de dire quelque chose sur les matieres dont on traite, qui éclaire l'esprit & redresse la raison, au lieu que par les *je ne sçay quoy* on ne parle qu'à l'oreille & à l'imagination.

III.

Partie I. De la Bizarrerie.

Les personnes sçavantes dans l'etimo-

logie des mots, & qui nous ouvrent par ces etimologies le chemin à l'intelligence des choſes, (car je diray cecy en paſſant, les hommes n'ayant pas nommé les choſes au hazard, mais par raiſon : ſi nous ſçavions parfaitement les origines des mots, nous en aurions beaucoup plus de facilité pour parvenir à la connoiſſance des choſes ; & ainſi les doctes qui travaillent à nous découvrir ces origines, contribuent infiniment au progrez des Sciences ;) Ces perſonnes ſçavantes, diſ-je, nous apprennent, que le mot François, Bizarre, vient de ce mot Latin compoſé, *bis varius*, qui ſignifie proprement tres-bigarré, ou diverſifié d'un tres-grand nombre de couleurs. De ſorte que ſelon cette etimologie, le mot bizarre veut dire un homme bigarré dans ſon humeur ; dans ſes actions & dans ſa conduite : un homme que l'on voit un jour, que diſ-je un jour ? une heure dans un ſentiment, & une heure aprés dans un autre, & enfin qui bigarre, varie ou diverſifie tellement toutes les heures de ſa vie, que l'on ne ſçait ſur quel pied le prendre ; parce que changeant à tout moment comme le cameleon des Naturaliſtes, ou le Protée de la Fable, jamais on ne ſçauroit être aſſûré de la diſpoſition preſente de ſon eſprit ni de ſon cœur.

Or ce ſont les paſſions qui font & ites les couleurs differentes dont il ſe arre, & toutes les figures dans leſquel- il ſe change Car il eſt toûjours tranſ- rmé dans la paſſion qui le domine. Et omme dans ſon eſprit il fait un flus & un reflus perpetuel de paſſions differentes, il n'y a point de fond à faire ſur ſa parole, ſur ſes volontez, ſur ſes reſolutions, ni ſur ſon humeur. Car c'eſt particuliere- ment dans l'humeur que l'on ſent les mau- vais effets de cette varieté ou de cette bi- zarrerie.

Les hommes ont accoûtumé de ſe lier & de s'engager les uns aux autres, dans les choſes qui regardent leurs biens & l'é- tat de leurs familles, par des écrits qui ne ſe peuvent rompre, pour empêcher les changemens & les inconſtances de l'eſ- prit humain, leſquelles cauſeroient mille deſordres dans la Societé civile. Mais il n'y a point de moyen efficace pour fixer l'humeur & pour la rendre toûjours égale : ce que l'on eſtime tant dans le monde. Ainſi on ne ſe doit pas étonner ſi on voit tant & de ſi prompts changemens dans la plûpart des humeurs. Un homme promet & donne ſa parole pour paroître gene- reux ; mais il ſe repent enſuite de l'avoir donnée, parce qu'il luy en coûtera ; & ce repentir fait qu'il cherche tous les moyens

ou d'y manquer purement & ſimplement, ou de donner à ſa promeſſe & à ſes paroles un tel ſens qu'il les rende nulles en effet. Un homme vous reçoit chez luy avec un viſage gay & ouvert, parce qu'il veut paroître civil & honnête; mais un moment aprés il s'aviſe que vous l'incommodez, que vous luy êtes à charge, que vous luy cauſez de la dépenſe: ſon avarice le preſſe, ſon viſage ſe change, & ſe couvre comme le temps quand il veut pleuvoir: Ce qui ſignifie que vous luy ferez fort grand plaiſir de vous en aller. Un autre fait aujourd'huy un entrepriſe; mais auſſi-tôt un deſſein nouveau luy vient dans l'eſprit, & ſouvent un deſſein tout contraire; de ſorte qu'il change ou ſe repant du premier, s'il l'a executé. Enfin, les bizarres ne font rien dont ils ne ſe repantent; & s'ils êtoient à recommencer, ils feroient encore les choſes dont ils ſe repantent, à condition de s'en repentir aprés.

IV.

La bizarrerie n'eſt donc autre choſe qu'une inconſtance capricieuſe & fantaſque, laquelle eſt l'effet des paſſions differentes, qui devenant tour à tour les maîtreſſes de l'Ame, font qu'un homme n'eſt quaſi jamais ſemblable à luy-même: Ainſi on peut dire que la bizarrerie vient

de l'abondance & de la mobilité des eſprits animaux, qui ſe rencontrent avec un cerveau d une ſubſtance extrêmement molle & capable de recevoir & de perdre facilement toutes ſortes d'impreſſions. Car les hommes de ce temperament paſſant tres-aiſément & tres-ſubitement d'une paſſion à l'autre, ne ſçauroient qu'ils n'ayent une humeur inconſtante, bizarre & inégale; en ſorte qu'on ne peut faire aucun fonds ſur eux, ni par conſequent une ſocieté agreable & paiſible.

Or comme il eſt non ſeulement impoſſible de déterminer le nombre des paſſions, & de marquer preciſément celle qui eſt le principe de chacune de nos actions en particulier, parce que les paſſions ne vont jamais ſeules, & qu'elles ſe mêlent les unes avec les autres dans une infinité de façons, ſelon les temperamens des perſonnes, ſelon les circonſtances des lieux & des temps, & par une infinité de raiſons qu'on ne ſçauroit ſpecifier: Il eſt auſſi tres-difficile de marquer à un chacun les cauſes particulieres de ſa bizarrerie, & d'autant plus qu'un chacun s'étudie à ſe cacher & ne veut point avouër ce qui ſe paſſe dans ſon cœur. Ainſi on ne ſçauroit faire autre choſe que d'enſeigner aux hommes à s'obſerver ſur ce ſujet, & de bien regarder quel eſt le motif qui les fait agir, afin que

ſi ce motif eſt mauvais, ſi c'eſt une paſſion honteuſe, ils travaillent à la corriger, & ne s'y abandonnent pas une autre fois. Car cette paſſion les fera indubitablement tomber dans des bizarreries tres-deſagreables pour eux, & pour ceux avec qui ils vivent.

Ceux qui travaillent ſur la morale ne reſſemblent pas aux Medecins qui appliquent eux-mêmes les remedes, ils marquent ſimplement les maux dont on peut être atteint, & les moyens de les guerir; & c'eſt enſuite aux particuliers à s'examiner, à voir s'ils ſont en effet malades, & à ſe ſervir de ces remedes, pour ſe corriger.

V

Il n'y a perſonne qui n'ait une paſſion dominante, laquelle naît ou de ſon temperament ou de ſon éducation ou de ſes habitudes, ou enfin de quelqu'autre ſource qu'on ne ſçauroit pas preciſément marquer. Et cette paſſion dominante eſt le grand reſſort qui luy donne le mouvement en toutes choſes. Mais comme les hommes ont encore quelque reſte de raiſon & de pudeur, ils tâchent ordinaïrement de cacher cette paſſion: Pour cela ils font quelque effort ſur eux-mêmes, ils ſe font violence pour quelques momens ou pour quelques heures, afin de ne pas laiſſer voir la paſſion qui les poſſede, & qui les deſhonoreroit

honoreroit ſi elle étoit connuë. Mais ils ſouffrent de cette violence : Dans cet état leur Ame eſt comme déchirée par la paſſion dominante & par quelque autre nouvelle paſſion, à laquelle on veut ſacrifier dans le temps preſent. De ſorte que leur Ame étant comme le théatre d'une guerre civile, il eſt comme impoſſible qu'ils ſe contiennent ſi bien, qu'il ne leur échappe quelque choſe au dehors qui marque qu'il y a au dedans de l'agitation. Et c'eſt ce qui échappe ainſi au dehors, ſoit dans les paroles, ſoit dans les actions qu'on appelle contre-temps ou bizarrerie. Je vais tâcher de faire ſentir ce que je dis par quelques exemples.

VI.

Si un homme par exemple, eſt naturellement avare, mais que neanmoins il n'ait pas encore perdu toute ſorte de honte ; il tâche de cacher ſon avarice & de ne la pas faire paroître au dehors. De ſorte que s'il ſe preſente occaſion de donner des marques de ſon honnêteté ou de ſa liberalité, alors il ſe contraindra, il s'efforcera de reprimer ſon avarice, pour quelque temps ; afin qu'elle luy laiſſe la liberté de ſe bien acquiter de ce qu'il veut faire, pour paroître liberal & homme qui ſçait vivre ſelon les maximes de l'honnêtete. Et ſi cette action de liberalité ſe peut faire prompte-

ment, il s'en acquitera assez bien ; parce qu'il peut bien se faire violence pour un peu de temps. Mais s'il a le loisir de reflechir & de penser combien cette liberalité luy coûtera ; alors la passion de l'avarice qu'il avoit surmontée pour quelque temps reprendra le dessus ; il se repentira de s'être engagé dans cette dépense, & s'il trouve les moyens de s'en exempter absolument, ou au moins de la diminuer, il le fera autant qu'il poura ; sans écouter tout ce qu'on en pouroit dire, parce que l'avarice luy ferme les oreilles à la civilité & à la bienseance.

C'est de là que vient que des gens qui ont fait de si amples protestations de vous rendre service dans la chaleur de l'amitié, ou de la reconnoissance de quelques services que vous leur aviez vous-même rendus, sont si froids, quand vous venez à les sommer de leurs paroles ; que d'autres qui vous avoient invitez avec tant d'empressement d'aller chez eux, vous reçoivent d'une maniere qui vous fait repentir d'y être allez. L'envie qu'ils avoient de passer pour des gens du beau monde, a fait qu'ils vous ont invité, & que peut-être d'abord ils vous ont reçû avec un visage ouvert ; mais cette envie ne pouvant être maîtresse de leur cœur que pour peu de temps, elle cede enfin à l'avarice

leur paſſion dominante ; laquelle devenant plus imperieuſe & ſe débordant avec plus d'impetuoſité, comme un torrent qui emporte une digue, qu'on luy avoit oppoſée, s'empare tellement de leur eſprit, qu'ils ne ſçauroient retenir le chagrin qu'ils ſentent de la dépenſe qu'ils font. Et ce chagrin qu'ils n'oſent répandre ſur la compagnie, ſe répand ordinairement ſur les innocens. On trouve à redire à tout ce qu'ont fait les ſerviteurs, rien n'eſt du bon goût. Car enfin, il faut que ce chagrin s'évapore, & qu'il ſe décharge ſur quelque choſe. Voila ce qu'on appelle bizarrerie. On avoit témoigné d'abord d'être tres-content d'avoir la compagnie, & auſſitôt aprés on fait voir qu'on ne l'eſt pas. Car ces querelles ſont des marques d'un chagrin interieur. Auſſi le monde a-t-il condamné d'incivilité, la mauvaiſe humeur des Maîtres à l'égard des ſerviteurs, quand on a de la compagnie chez ſoy. Et quand on auroit des raiſons veritables de quereller des ſerviteurs, il eſt de la regle d'attendre que la compagnie s'en ſoit allée.

Il y a encore bien d'autres ſignes de ce chagrin ſecret, que l'on couvre par un eſprit de vanité, comme par exemple l'étude avec laquelle on fait toutes choſes, les proteſtations continuelles que l'on

vous fait d'être faché de ne vous pas mieux recevoir, les empreſſemens avec leſquels on vous prie de manger. Car toutes ces manieres affectées, font voir qu'on n'eſt pas dans un état naturel, & qu'on étudie ſa conduitte, pour tâcher de ſe maſquer ſi bien, que les autres n'apperçoivent rien au dehors de ce qui ſe paſſe au dedans. La nature eſt ſimple quand on fait les choſes par raiſon & avec une véritable affection, on les fait d'une maniere aiſée, ſans étude & ſans affectation. Je dis cecy afin qu'on ſe corrige de ces manieres ſi recherchées : Sans que les autres ayent droit d'en tirer de mauvaiſes conſequences à l'égard des diſpoſitions de nôtre cœur. Car ſoûvent on jugeroit temerairement & nous devons toûjours interpreter en bien ce qui peut venir d'un bon fond, auſſi bien que d'un mauvais.

Voicy un autre exemple : Un mary ſera atteint de la cruelle paſſion de la jalouſie : Il ſera bien aiſe que ſa femme ne voyë point le monde, il luy aura peut être déffendu de voir telles & telles perſonnes, de hanter telle & telle compagnie, mais tout cela dans le ſecret. Car il ſeroit faché que l'on le ſoûpçonnât d'être poſſedé de cette paſſion. Cependant il ſe fait une partie, il vient une occaſion d'éclat, où ſa femme s'engage de ſon conſentement ; car il crain-

droit s'il ne luy donnoit pas permiſſion, que ſa jalouſie n'éclatat, qu'on n'en parlât & qu'on ne le montrât au doit. Mais aprés s'être fait violence, pour donner cette permiſſion, ſa paſſion revient & luy met des ſoupçons dans la tête : Il écoute ces ſoupçons & s'y abandonne, car la paſſion perſuade tout, de ſorte que la femme qui a cru que ſon mary luy donnoit permiſſion de bon cœur, & quelle le trouveroit de bonne humeur à ſon retour, eſt tout étonnée de le trouver changé, de ſe voir recevoir de ſon mary ou froidement ou avec des marques ſenſibles de ſon chagrin & de ſa jalouſie.

VIII.

Ces deux exemples ſuffiſent pour faire comprendre les effets de la Bizarrerie ; il ny a perſonne qui de ſoy même ne puiſſe en trouver une infinité d'autres, & même dans ſa propre perſonne. Car qui eſt-ce qui a l'eſprit aſſez bien fait, qui a une naiſſance aſſez heureuſe, ou enfin qui a ſi utilement travaillé avec la grace à corriger dans luy tous les déffauts du vieil homme ; pour qu'il ne commette jamais aucune Bizarrerie, on peut dire hardiment qu'il n'y a perſonne qui en ſoit exempt ; nous ſommes tous plus ou moins Bizarres, parce que nous ſommes tous plus ou moins ſujets à des paſſions que nous ne voulons

pas qui paroiſſent, car la Bizarrerie comme je l'ay dit vient ordinairement de ce que nous nous efforçons de cacher par une paſſion oppoſée, une paſſion que nous ne croyons pas qui nous fût honnorable, ſi elle paroiſſoit.

De ſorte qu'une maxime generalle pour corriger toutes les inégalitez ou les Bizarreries de nôtre humeur, c'eſt de ne faire jamais rien que par raiſon, c'eſt de reprimer ſes paſſions non par d'autres paſſions qu'on s'imagine plus honnêtes; mais par des motifs de juſtice, d'humanité, d'honnêteté, de pieté, de charité, enfin par des motifs raiſonnables, car lors qu'on les réprime par ces motifs, il eſt impoſſible qu'on ſe repente de ce que l'on a entrepris puiſque la raiſon eſt toûjours en état de vous ſecourir contre la paſſion, lors que la paſſion revient à la charge pour nous faire repentir de ce que nous avons entrepris, ou de ce que nous avons fait, au lieu que quand nous entreprenons les choſes par paſſion, c'eſt une neceſſité que nous tombions dans des Bizarreries & dans des contretemps, parce que cette paſſion qui nous a fait agir n'étant qu'une paſſion paſſagere elle nous abandonnera tôt ou tard à nôtre paſſion dominante, & nous laiſſera en proye à toutes ſortes de chagrins & de contretemps.

Enfin pour étre veritablement exempt de toute Bizarrerie, il ne faut jamais vouloir ſervir deux maîtres, c'eſt à dire qu'il ne faut point étre eſclave de deux paſſions, il ne faut même l'être d'aucune, ny vouloir accorder nos devoirs avec nôtre paſſion dominante & favorite, car alors nous avons le cœur partagé & dans ce partage nous ne ſçaurions avoir de paix au dedans, ny par conſequent de conduite reglée, conſtante & uniforme au dehors, ſuivant cés paroles de ſaint Jacques: *l'Homme qui a l'Eſprit partagé eſt inconſtant dans toutes ſes voyes.* On ne trouve la paix que dans la ſimplicité.

IX.

Si dans les deux exemples que je viens de rapporter, un homme s'engage par raiſon, par un mouvement d'humanité, de charité, de reconnoiſſance, d'affection, &c. ou à rendre des ſervices aux autres, ou à les recevoir chez ſoy, & que dans la ſuite la dépenſe qu'il eſt neceſſaire de faire, ou les peines qu'il faut prendre pour cela viennent à la refroidir; pour ſe rechauffer & ſe ranimer à ſe bien acquitter de ce qu'il a entrepris, il ſe doit dire a ſoy-même, je fait cela par raiſon, par juſtice, pour témoigner de l'amitié & de la reconnoiſſance à des perſonnes à qui j'en dois, enfin par une bien-ſeance a laquelle on ne ſçauroit manquer ſans pêcher contre la charité &

contre les ſentimens d'honneur qu'un mary doit avoir pour ſa femme & pour la compagnie avec qui elle eſt : j'acheveray donc ce que j'ay entrepris quoy qu'il m'en coûte ou d'argent ou de peine, & je rejetteray de mon eſprit tous les ſoûpçons qui l'inquietent.

Au lieu que ſi c'eſt la paſſion de la vanité, de l'ambition, ou quelqu'autre qui nous ait donné le mouvement dans nôtre action, il arrivera infailliblement que cette nouvelle paſſion s'éteindra dans l'execution de ce que nous avons entrepris, parce qu'on ne ſentira pas dans la ſuite la ſatisfaction qu'on s'étoit promiſe, parce qu'on ne recevra pas les aplaudiſſemens, dont on s'étoit flatté, ni les recompenſes qu'on avoit attendu ; parce qu'il ſurvient une infinité de choſes, qui reveillent nôtre paſſion maîtreſſe, laquelle étoit oppoſée à ce que nous avons fait, parce qu'enfin il ne ſe trouvera jamais rien de réel & d'effectif dans les choſes qui réponde aux fantômes de l'imagination, leſquels avoient donné naiſſance à cette nouvelle paſſion, ainſi ou cette paſſion s'aneantit d'elle même, ou la paſſion maîtreſſe la défait facilement, & auſſitôt aprés vous ſentez les repentirs & les chagrins d'avoir fait une choſe qui ne vous produit pas ce que vous eſperiez & qui ſouvent vous a produit des effets tous contraires.

C'eſt de là que vient que ceux à qui vous vouliez rendre des ſervices ou que vous aviez invitez chez vous, ſont ſi ſoûvent mécontens, ou de la maniere dont vous les avez ſervis, ou de la maniere dont vous les avez reçûs. Ainſi lorſque vous vouliez paſſer pour bien-faiſant & pour liberal, ou pour un mary ſage & qui avoit de l'eſtime pour ſa femme, vous vous êtes acquis la reputation d'homme ingrat, avarre, bouru, jaloux & bizarre.

X.

C'eſt donc une verité claire, que la raiſon peut toûjours nous ſoûtenir contre la paſſion, & même contre la paſſion qui domine le plus chez nous; mais ſi cette paſſion ne fait que ceder à une autre paſſion paſſagere, on doit s'aſſurer quelle n'y cedera que pour un temps, pour dominer enſuite avec plus d'empire & de tirannie & pour nous rendre plus malheureux en nous rendant plus bizarres, plus inſuportables aux autres & à nous même.

XI.

Au ſujet de ce que j'ay dit que la Bizarrerie vient de l'envie que l'on a de cacher une paſſion qui nous feroit honte, par une paſſion glorieuſe, une paſſion d'honête homme, d'homme de qualité, on pourroit faire une queſtion, ſçavoir pourquoy il y a certaines paſſions qui ſe cachent, au lieu

qu'il y en a d'autres qui vont la tête levée, & qui prennent plaisir à se faire voir. Car toutes les passions devroient être honteuses à l'homme, puisqu'elles sont toutes contraires à la raison, puisqu'elles sont toutes les effets de la malediction dont Dieu l'a frappé, en permettant la revolte de ses sens & de son imagination contre luy, à cause qu'il s'étoit revolté contre Dieu. Cependant il n'est rien de si vray, on fait gloire de certaines passions, & on a honte des autres : On se picque d'avoir les unes, encore qu'on ne les ait pas ; & on ne demeure point d'accord d'avoir les autres, quoy qu'effectivement on les ait.

Il me semble que la raison de cette difference vient de ce que les unes sont une marque de foiblesse, de pauvreté, de petitesse, & de la mauvaise opinion que nous avons de nous mêmes, au lieu que les autres sont des marques de grandeur, de force, d'abondance de richesses & d'un grande persuasion de nôtre merite propre. On a honte par exemple de la lâcheté, de la jalousie & de l'avarice, au lieu qu'on se fait honneur d'être temeraire, prodigue & d'avoir beaucoup d'indifference pour la conduite d'une femme. Parce que la lâcheté vient de disette d'esprit : la jalousie de persuasion de son peu-

de merite, & l'avarice de timidité & de petiteſſe d'eſprit; au lieu que la temerité vient d'abondance d'eſprit & de ſang dans les vaiſſeaux, de la force & de la vigueur du temperament, & enfin, d'une bonne opinion de nous-même qui fait que nous ne croyons jamais devoir manquer, & que le Souverain Maître de l'Univers qui gouverne toutes choſes, ne nous abandonnera point à un mauvais ſort. Car ceux qui ſont bien perſuadez en faveur de leur merite, croyent que tous les autres le doivent être comme eux; & il eſt vray que quelquefois nôtre propre perſuaſion prévient tellement les autres en nôtre faveur, que ſouvent ils nous font du bien, ſans ſçavoir pourquoy. Combien y a-t-il de gens qu'on auroit laiſſez dans la pouſſiere, ſi par leurs intrigues ils n'avoient pour ainſi dire forcé le monde à croire qu'ils avoient du merite?

L'homme rougira donc toûjours des paſſions qui ont pour principe la foibleſſe & la pauvreté; & au contraire, il tirera toûjours vanité de celles qui naiſſent de l'abondance & de la force. Il prendra même des paſſions pour ces vertus effectives; les temeraires paſſeront pour vrais braves, & les prodigues pour liberaux. Parce que l'homme ſe ſouvenant de la nobleſſe & de la dignité de ſa nature, fera

toûjours cas de ce qu'il s'imaginera avoir quelque rapport à l'état dont il eſt déchû par ſon peché, & mépriſera toûjours tout ce qui ſera l'effet de la miſere où il eſt tombé. Mais la raiſon tiendra toûjours auſſi un milieu égal entre ces extremitez vicieuſes, & ceux qui ſeront aſſez heureux pour la ſuivre, s'épargneront des chagrins & éviteront des inégalitez ou des bizarreries, dans leſquelles on tombe par neceſſité, quand pour couvrir une paſſion honteuſe on ſe laiſſera emporter à une autre extremité, à laquelle la fantaiſie des hommes a fauſſement attaché quelque honneur.

XII.

De ce deſſein de cacher par une autre paſſion, celle que nous ne croyons pas belle, eſt venuë la profuſion des perſonnes chiches & avares, dans leurs feſtins. Ce qui a donné lieu à ce Proverbe. *Il n'eſt chere que de villain.* Parce qu'un homme avare s'imagine que pour bien cacher ſon avarice, il n'eſt rien tel que d'eſtre prodigue dans certaines occaſions. Mais au lieu que cela luy reuſſiſſe, on ne manque jamais de luy appliquer ce Proverbe; de ſorte qu'il a tout à la fois le déplaiſir de dépenſer ſon argent, qu'il aime tant; & de faire davantage remarquer aux autres ſon avarice. Et c'eſt luy rendre Juſtice;

car il ſeroit injuſte, qu'un avare joüît tout enſemble du plaiſir de ſon avarice, & de la reputation d'homme honnête & liberal; c'eſt-à-dire, qu'il eût tout à la fois le profit de ſon vice & l'honneur de la vertu. Mais le monde eſt trop éclairé ſur la conduite d'autruy, pour ſe laiſſer prendre à ces pieges.

XIII.

Outre les paſſions il y a encore quelques autres ſources de la bizarrerie, comme par exemple, les infirmitez du corps, l'accablement des affaires, &c. Car les perſonnes d'un mauvais temperament, qui ont des maladies habituelles, peuvent quelquefois ſouhaiter la compagnie, & la bien recevoir d'abord, dans l'eſperance de ſe divertir & de trouver quelque ſoulagement à leurs maux; mais auſſi-tôt ils s'en laſſent, ou parce qu'ils n'y trouvent pas le plaiſir qu'ils avoient eſperé, ou parce que le bruit les incommode, ou parce que leur mal augmente.

De même ceux qui ont beaucoup d'affaires, qui les occupent, & ſouvent les accablent, vous font d'abord un viſage gay; mais ſi vôtre viſite dure trop, ſi vous leur faites un trop long diſcours, pour leur dire vôtre affaire; leur front ſe ride, l'impatience les prend, & ils ne ſe peuvent empêcher de laiſſer aller quel-

ques mots, qui marquent la peine qu'ils ſouffrent.

Dans ces occaſions les uns & les autres pouroient s'empêcher de tomber dans des bizarreries, & de témoigner du chagrin : car une perſonne incommodée peut dire avec liberté que la compagnie l'incommode ; & une perſonne qui a beaucoup d'affaires peut dire qu'il a peu de temps, & prier ceux qui luy veulent parler de le faire en peu de mots & de ne rien dire d'inutile.

Mais les uns & les autres devroient être beaucoup patiens, & pour être beaucoup patiens il faut écouter la raiſon, qui veut ou qu'on ne reçoive point de compagnie, où que ſi on en reçoit, l'on ne faſſe jamais rien qui la puiſſe bleſſer : qui veut que nous aidions ceux qui ont affaire à nous, non pas en les preſſant & en leur étouffant la parole, mais en leur donnant de la facilité à nous dire ce qu'ils penſent. Car ſouvent en preſſant les gens de s'exprimer on les trouble, & ils nous diſent tout autre choſe que ce qu'ils nous vouloient dire ; ou s'ils diſent ce qu'ils vouloient, ils y employent beaucoup plus de temps & de paroles qu'ils n'auroient fait, s'ils n'avoient point été preſſez.

Il vaut mieux même perdre quelque temps à écouter des paroles inutiles par un eſ-

prit de patience, que de rebuter les gens par quelques paroles inciviles pour les renvoyer. Car on pratique la patience qui eſt une grande vertu, & il n'y a point de travail, où on puiſſe rien gagner qui ſoit comparable à cette vertu. Ciceron enſeignoit à ſon fils cet exercice de la patience, de peur de tomber dans des bizarreries, qui nous rendent odieux aux autres. *Ne ſi iraſcamur aut intempeſtivè accedentibus, aut imprudenter rogantibus, in moroſitatem inutilem & odioſam inſidamus æquabilitas & facilitas exercenda eſt.*

XIV.

Enfin le dernier, le plus efficace, & le plus divin de tous les remedes contre la bizarrerie, eſt la ſimplicité de l'intention. Car s'il eſt vray que nous ſoyons bizarres, parce que nous ſommes agitez tout à la fois de pluſieurs paſſions, qui ont des objets differens; ce qui fait que nous ſommes comme diviſez contre nous-mêmes, pour parler le langage de l'Ecriture: ou que nous ſommes comme pluſieurs perſonnes dans une ſeule; il n'y a rien de ſi oppoſé à la diviſion de l'eſprit & du cœur, que l'unité & la ſimplicité de l'intention.

Si les devoirs de la ſocieté conjugale, ou ceux de la ſocieté civile, ou ceux enfin

de la Religion nous obligent à une choſe, entreprenons-la par la ſeule vûe de ſatisfaire à ces devoirs, n'ayons que cette penſée dans l'eſprit, & prenons ſoin d'en bannir toutes les autres, d'amour propre, de vanité, de l'utilité qui nous en peut revenir, &c. Et non ſeulement nous viendrons à bout de nôtre entrepriſe, mais encore nous l'acheverons ſans dégoût & avec joye. Et quand même il arriveroit que les hommes n'en euſſent pas toutes la reconnoiſſance qu'ils doivent, ou que nous n'euſſions pas acquis tout l'honneur, toute la gloire, ni toute la ſatisfaction que nous en euſſions pû eſperer, nous n'en ſentirons aucune peine ni aucun chagrin, parce que ce n'étoit pas ce que nous cherchions. Nous avions ſimplement nôtre devoir en vûë. Nous avons fait ce que nous avons pû pour nous en bien acquiter; cela nous ſuffit. Tout le reſte ne dépendant point de nous, ne doit point auſſi faire le ſujet de nôtre ſatisfaction, ni de noſtre ennui.

Or comme il n'y a rien de ſi ſeur, que celuy qui a le cœur content, eſt toûjours doux & d'une humeur égalle: il eſt auſſi ſeur que celuy qui agit avec une intention ſimple, de ſatisfaire à ſes devoirs, ne tombera jamais dans les bizarreries, ni dans les contre-temps. C'eſt pourquoy,

le Sage dit, que celuy qui a le cœur content eſt comme s'il étoit à un feſtin perpetuel. *Secura mens quaſi juge convivium.* On ne ſçauroit manquer d'avoir le cœur contant quand on n'a point d'autre vûë que de faire ce qu'on dit : au lieu qu'on ne ſçauroit jamais l'avoir content quand on cherche autte choſe ; parce que jamais nos eſperances ne ſont remplies. C'eſt auſſi pourquoy le Sage dit encore que celuy qui promet, ſent bien tôt ſa conſcience tourmentée, & que le cœur des foux n'eſt jamais ſemblable à luy-même. Parce que celuy qui promet à autre deſſein, que de ſatisfaire à ſon devoir promettant temerairement & ſans raiſon, ne ſçauroit ſe ſoûtenir contre la paſſion, qui luy inſpirera infailliblement le repantir de ſa promeſſe. Voila comment celuy qui manque de ſageſſe eſt le joüet des paſſions comme la pouſſiere l'eſt des vens, & par conſequent eſt ſujet à une perpetuelle bizarrerie.

Prov. 15. 15.

Eſt qui promittit & quaſi gladio pungitur conſcientiæ. Prov. 12. 18. *Cor ſtultorum diſſimile erit.* 15. 7.

XV.

Ce ſeroit aſſez d'avoir montré aux bizarres les moyens de ſe guerir de la Bizarrerie, qui eſt l'humeur la plus oppoſée à la paix & des Familles & de la ſocieté civile. Si les paſſions des hommes étoient des maux, qui ne regardaſſent que ceux qui en ſont atteints. Mais comme

elles ont quasi toutes rapport à autruy ; il faut encore montrer comment on doit supporter les Bizarreries dans les autres. Car si nous sommes obligez d'être d'une humeur égale, douce, facile & patiente à l'égard des autres ; nous le sommes aussi non seulement de ne pas exciter leurs Bizarreries, leurs inegalitez & leurs impatiences, mais encore de les supporter. C'est le grand secret de la civilité de ne pas donner lieu aux Bizarreries d'autruy, de ménager tellement les personnes, de prendre si bien nôtre temps quand nous avons affaire à eux, que nous les trouvions toûjours, s'il est possible, en état de nous recevoir, & de nous écouter favorablement. Ce qu'un Poete exprime si bien par ces mots : *Molles aditus, &c.*

Mais s'il est comme impossible à la prudence humaine de trouver toûjours ces momens, on doit faire en sorte de ne se pas fâcher des Bizarreries des autres quand nous n'avons pas eu le bonheur de rencontrer cette heure favorable que nous cherchions. Et pour cela on doit s'étudier à trouver des raisons pour se persuader soy-même, que ces personnes n'ont pas tant de tort d'en user ainsi : il faut nous dire à nous-mêmes, que nous leur avons donné lieu de parler durement : qu'ils

ont trop d'affaires, qu'ils ont l'esprit trop occupé pour nous écouter avec toute la patience & tout le loisir que nous voudrions : que si nous étions dans leur place nous serions peut-être plus bizarres & moins accessibles qu'eux, &c.

Car pour juger équitablement de la conduite d'autruy, il faut toûjours se mettre en sa place ; se representer à soy-même, environné de gens qui ont affaire à nous ; l'esprit appliqué à l'étude ou à la composition, &c. & nous demander si dans cét état nous aurions toute la liberté de l'esprit, laquelle est necessaire pour recevoir & pour écouter tout le monde de la maniere qu'ils le souhaitteroient. Ce seroit le vray moyen de s'accoûtumer à supporter les rudesses des autres, & à juger plus favorablement de leur conduite que nous ne le faisons ordinairement, si nous nous mettions dans les mêmes circonstances où ils se trouvent.

Par exemple quand on va voir une personne qui travaille dans son cabinet, il est de la civilité de demeurer avec luy tres-peu de temps, à moins qu'il ne nous témoigne qu'il sera bien aise de se delasser l'esprit avec nous. Ceux qui en usent autrement, & qui voudroient qu'un homme qui travaille sur des sujets serieux,

quittât ſur le champ ſon travail, & ſe deſſiſt de toutes les penſées qui occupent ſon eſprit, pour les entretenir ſelon leur genie, ont le plus grand tort du monde, à moins qu'il ne ſoient beaucoup au deſſus de ceux qu'ils vont voir, & que leur qualité les mettent en droit d'exiger cette civilité.

Nous devons avoir aſſez de raiſon pour penſer que les perſonnes fort appliquées ne ſont pas toûjours les maîtreſſes de ſe débarraſſer l'eſprit de ce qui les occupe. Leur imagination échauffée ſur certains ſujets, ne ſe refroidit pas ſi aiſément pour s'accommoder aux ſujets indifferens, dont on parle indifferament dans les converſations. Il faut faire une grande violence à une roue qui tourne vîte, pour la faire tourner tout d'un coup dans un autre ſens. Un Autheur qui compoſe eſt comme une femme en travail d'enfant; on ne ſçauroit luy faire un plus grand déplaiſir que d'empêcher qu'il n'enfante ce qu'il a conçû dans ſon eſprit.

S'il eſt donc de la bienſeance de bien recevoir ceux qui nous viennent voir, il l'eſt auſſi de ne pas exiger toûjours que l'on quitte tout pour nous bien recevoir. Il faut avoir de la condeſcendence & de l'équité pour les perſonnes occupées.

C'eſt une incivilité d'en uſer autrement ; car s'il eſt vray qu'on ſoit obligé de nous ſouffrir avec patience, il eſt auſſi vray que nous ſommes obligez de ne pas exercer la patience d'autruy. Il n'y auroit point de ces fâcheux dans le monde, s'il n'y avoit point de faineans : ce ſont ces gens là qui fatiguent les autres & qui leur cauſent de l'impatience. On les pouroit bien appeller en Latin, *ſocietatis civilis impedimenta.*

XVI.

Un autre moyen encore de ne pas donner lieu aux Bizarreries des autres, c'eſt de n'engager jamais perſonne, comme beaucoup de gens prennent plaiſir de faire, à des choſes qui ſont tout à fait oppoſées à leur paſſion dominante. Une perſonne aime la retraite & la ſolitude, & vous voulez l'obliger de recevoir compagnie. Une autre n'aime pas la dépenſe, & vous voulez l'engager à en faire, vous voulez qu'il vous régale & vous faſſe feſtin. Une autre ne veut pas que ſa femme ou ſon mary voye telle & telle perſonne ; & vous faites des parties, dans leſquelles cét homme ou cette femme ſe trouvent enſemble. Malheur aprés cela à ceux qui ont lié ces parties ; s'ils eſſuyent des Bizarreries de ces perſonnes, ils y ont donné lieu, ils s'y ſont expoſez, ils

les doivent ſouffrir : & les contes qu'ils en font leur font tort à eux-mêmes, parce qu'ils marquent leur imprudence & leur peu de charité pour les foibleſſes d'autruy.

XVII.

Enfin, il faut toûjours ſe ſouvenir que nous ſommes tous plus ou moins Bizarres, & qu'ainſi nous avons tous à ſouffrir les uns des autres, afin de nous affermir dans la patience que nous devons avoir les uns à l'égard des autres. C'eſt un des preceptes de la Morale Chrétienne que l'Apôtre nous recommande le plus, parce que ſans la pratique de ce precepte la paix de Dieu qui doit regner entre les Chrétiens ne ſçauroit jamais ſubſiſter. C'eſt pourquoy il nous ſied toûjours tres-mal de faire des plaintes des Bizarreries & des mauvaiſes humeurs d'autruy, parce qu'outre que nous les devons ſupporter avec patience quand nous ſommes engagez avec eux dans une ſocieté inſeparable. C'eſt que le plus ſouvent nous y donnons lieu par nos imprudences, par nos paſſions & par nos propres bizarreries. De ſorte que ceux qui ſe plaignent de la mauvaiſe humeur d'autruy, ne font autre choſe que découvrir la leur.

Voilà quelques maximes generales pour connoître dans ſoy-même les cauſes de

nos Bizarreries, afin de les corriger, & pour ne pas donner occaſion à celles des autres, ou pour les ſouffrir ſans s'en plaindre. Diſons à preſent quelque choſe de l'Antipathie, qui eſt une autre ſource malheureuſe de broüilleries & de diviſions

XVIII.

Partie II. de l'Antipathie.

On parle de l'Antipathie comme de la Bizarrerie, avec certains termes myſterieux qui ne donnent point d'idée diſtincte de ce que c'eſt ni de quel principe elle vient. Ce mot Antipathie vient originairement des Grecs, leſquels comme les plus ſçavans de tous les peuples dans la Philoſophie & dans la connoiſſance de l'homme, nous ont auſſi laiſſé le plus de noms qui nous marquent les vices ou les vertus morales.

L'Antipathie eſt donc une contrarieté, ou une oppoſition d'humeur, laquelle naît entre deux perſonnes, ou à cauſe qu'elles ont des paſſions oppoſées, ou à cauſe qu'elles ont les mémes paſſions. C'eſt une choſe aſſez bizarre que l'Antipathie naiſſe de deux principes ſi oppoſez, & que ce qui fait la ſimpathie ou le rapport des humeurs dans certaines perſonnes,

faſſe l'antipathie dans d'autres. Cependant il n'y a pas en cela un grand myſtere. En voicy le dénoüement. Quand des perſonnes ſont tellement unies enſemble qu'elles n'ont que les mêmes intereſts, c'eſt une neceſſité qu'elles ayent les mêmes inclinations & les mêmes paſſions, pour que leurs humeurs s'accordent, & pour qu'elles vivent en paix. Car ſi elles ont des inclinations ou des paſſions contraires, c'eſt une neceſſité qu'elles ne ſoient jamais d'accord. Mais il en arrive tout autrement, quand les perſonnes n'ont aucun inteteſt à la fortune les unes des autres, ſi elles ſe rencontrent dans les mêmes paſſions & les mêmes deſſeins ; c'eſt une neceſſité qu'il ſe forme entre elles une Antipathie irreconciliable.

Pour faire comprendre cecy par desexemples, il ne faut que regarder les perſonnes mariées, ſi l'une eſt atteinte de l'avarice & que l'autre aime la dépenſe ; elles ne ſçauroient jamais s'accorder, l'une ne voudra jamais ce que voudra l'autre : ſi l'une propoſe de faire quelque choſe, l'autre ne voyant pas que ſa paſſion ſe ſatisfaſſe dans ce qui ſera propoſé, elle ne l'agréera jamais ; & ſi elle y donne les mains, ce ſera en murmurant & de ſi mauvaiſe grace, qu'il vaudroit quaſi

mieux

mieux qu'elle s'y oppoſaſt tout à fait.

Au contraire ſi dans une ville ou dans quelque autre ſocieté que ce ſoit, il ſe trouve deux perſonnes qui ayent la même ambition, qui recherchent les mêmes honneurs, qui aſpirent à la méme gloire, ils ſe trouveront toûjours oppoſez en toutes choſes: Et ce ſera aſſez que l'un prenne un party, qu'il ſe declare pour un tel ſentiment, qu'il propoſe un tel deſſein, pour que l'autre entre dans des ſentimens & dans des deſſeins tout contraires, parce qu'il croiroit donner de l'avantage à ſon competiteur, s'il ſe rendoit à ſon avis, & s'il approuvoit ſes deſſeins.

XIX.

C'eſt donc ou le rapport ou l'oppoſition des paſſions & des inclinations qui fait l'Antipathie, ſelon qu'on a les mêmes intereſts, ou qu'on ne les a pas. Ceux qui n'ont que les mêmes intereſts doivent avoir les mêmes paſſions; & ceux qui ont des intereſts differens, doivent avoir des paſſions differentes pour ne pas avoir des humeurs antipathiques & inaliables.

Encore ſi on n'avoit de l'Antipathie & de l'oppoſition, que dans les deſſeins qui naiſſent ou des paſſions oppoſées, ou des mêmes paſſions; mais cette oppoſition ſe répend ſur toutes choſes. Et les perſon-

nes antipathiques s'accoûtument tellement à ſe contredire, qu'elles ne s'accordent pas même dans les choſes les plus indifferentes. C'eſt la contradiction qui eſt entr'elles dans les choſes indifferentes, qui fait proprement dire qu'elles ont de l'antipathie. On ne regarde pas que cela vient d'ailleurs, & qu'elles n'ont de l'oppoſition dans les bagatelles, que parce qu'elles en ont dans ce qui leur eſt de conſequence. On s'imagine que cette antipathie entre les humeurs vient de la conſtitution naturelle de nos perſonnes, qui eſt un ſecret dans lequel on ne ſçauroit penetrer. Mais lorſqu'on voudra bien s'examiner ſoy-même, on découvrira aiſément, que les pointilleries dans les bagatelles, viennent de ce qu'on ne s'accorde pas dans les choſes plus importantes. Un mary & une femme, un pere & des enfans, des freres & des ſœurs, prennent plaiſir à ſe chicanner les uns les autres ſur des rien, parce qu'ils ont des vûës toutes contraires, & des deſſeins oppoſez ſur des choſes de conſequence. Leurs eſprits s'aigriſſent & s'allienent inſenſiblement, de maniere qu'il devient comme impoſſible qu'ils s'uniſſent dans la moindre choſe.

XX.

Il faut pourtant demeurer d'accord, qu'il y a des antipathies, qui naiſſent de la

conſtitution. Par exemple, il y aura toûjours de l'antipathie entre les perſonnes, dont l'une ſera extrêmement prompte, & l'autre extrêmement lente : dont l'une aura la conception fort facile, l'eſprit vif & actif, & l'autre aura l'eſprit peſant, la conception difficile, & l'imagination groſſiere.

Il y en a encore qui viennent de la mauvaiſe maniere de ſe mettre. Ceux à qui l'uſage du monde & une imagination bien conditionnée, a donné l'art de ſe bien mettre ſelon leur âge, leur condition & leur dignité, ſentent de l'antipathie, pour certaines gens, qui ſe mettent toûjours bizarrement, & qui ne ſçavent ce que c'eſt que de s'habiller d'une maniere qui leur convienne.

Mais ſi ces antipathies là ſont de la peine aux particuliers ; elles ne ſont pas beaucoup dangereuſes ; ce ne ſont pas celles qui alterent les eſprits & qui troublent la paix des hommes. Quoi que ceux qui les ſentent, ſoient obligez de travailler à s'en corriger.

XXI.

Il n'eſt donc rien de plus important pour la paix des familles & de la ſocieté civile, que d'aller à la ſource de ces antipathies, afin de les guerir dans leur naiſſance, & de ne les pas laiſſer ſe rendre maîtreſſes de

nos eſprits, de telle maniere qu'elles nous empêchent d'approuver jamais ce que diſent ou ce que font les autres.

L'experience journaliere fait voir une infinité d'exemples de ces antipathies entre les proches, qui font qu'ils ſont toûjours en diviſion & qu'ils ne ſe regardent jamais de bon œil. Les Hiſtoires anciennes & modernes, en fourniſſent une infinité entre les Grands, qui ont cauſé les plus ſanglantes guerres civiles, & qui ont ruiné les plus floriſſans Empires. Les antipathies de Sylla & de Marius, celles de Ceſar & de Pompée, qui aſpiroient tous à la même gloire, ruinerent enfin la plus puiſſante Republique qui fut jamais. Il n'y a point d'Etats, où il ne ſe trouve des Familles puiſſantes oppoſées les unes aux autres, parce qu'elles ſe trouvent toûjours en concurrance des mêmes honneurs & des mêmes avantages : Et il ne ſe trouve aucune occaſion de broüillerie où ces antipathies n'éclattent à la ruïne de l'Etat. Il s'en trouve de même entre les Sçavans. On diroit que le Pere Pétau en avoit une telle pour Scaliger, quoy qu'il ne fût pas de ſon temps ; qu'il prenoit toûjours le ſentiment oppoſé à celuy de Scaliger, avant même d'avoir examiné s'il pouvoit avoir raiſon ou nom. Je ne ſçay point la cauſe de cette antipathie. Cujas & Bodin

les plus ſçavans hommes de leur temps, en ont eu de même entre eux ; peut-être venoit-elle de ce que par le credit de Bodin, Forcadel fut preferé à Cujas pour une Chaire de Droit à Toulouſe.

Il en arrive tous les jours de pareilles entre les membres des Compagnies même de Juſtice ; ce qui fait des diviſions fâcheuſes dans ces Corps, chacun y prenant ordinairement parti, dans les affaires un peu de conſequence. Et les pauvres Plaideurs ſont tres-ſouvent les victimes innocentes des jalouſies & des antipathies, qui ſe trouvent entre ceux qui veulent dominer.

Le cœur humain eſt fait de telle maniere, qu'il eſt comme impoſſible qu'il ne naiſſe pas de ces antipaties entre ceux qui ſe diſputent la gloire de la valeur, de la ſcience, de l'érudition, de l'éloquence, &c, parce que la gloire eſt un bien qui ne ſe ſçauroit également poſſeder par tout le monde. C'eſt un éclat qui ne ſçauroit croître dans un particulier qu'il ne diminuë dans les autres.

XXII.

Mais ſi la raiſon eſt impuiſſante pour remedier à ces maux ; la Religion devroit faire dans nous ce que la raiſon ne peut pas. Car ſi nous voulons goûter quelque felicité ſur la terre, ſi nous aſpirons à avoir part à celle du Ciel, nous devons

autant que la raiſon le vouloit, il faut ceder ſans murmure & ſans chagrin.

Car enfin, on n'eſt pas obligé à remettre les autres dans la droite voye, il ſuffit qu'on l'a leur ait montrée. Un mary même doit plûtôt ceder aux petites vanitez de ſa femme que de les empêcher abſolument, au hazard d'aigrir ſon eſprit & de ſe broüiller avec elle.

J'ay dit qu'il ne falloit jamais s'accoûtumer à contredire, parce que des contradictions dans les petites choſes on vient aux contradictions dans les plus importantes; comme de celles-cy, on tombe dans les autres.

Si nous ſommes avares par exemple, penſons que Dieu & l'honneur nous deffendent de l'être; & quand nous ne le ſerons plus, nous n'aurons plus d'antipathie pour une femme ou pour un mary, qui ont l'Ame plus liberale que nous. Si nous ſommes ambitieux & avides d'honneur, penſons que l'ambition n'eſt pas permiſe à des Chrêtiens. Et lorſque nous ne nous empreſſerons plus pour une vaine gloire nous n'aurons plus d'antipathie, pour ceux qui la recherchent. Contentons-nous de travailler le mieux que nous pourrons ſelon les talens que Dieu nous aura donné, ſoit dans la Guerre, ſoit dans les Lettres, ſoit dans la Magiſtrature, ou pour le bien.

de l'Etat ; ſans nous inquiéter & ſans avoir de la peine de ce que peut-être d'autres réuſſiſſent mieux que nous, ou de ce que le public eſt aveugle ſur nôtre propre merite. Car ces inquiétudes nous troublant l'eſprit, nous feront infailliblement faire mille fauſſes démarches dans nos devoirs, & nous nous rendrons par là indignes de la gloire que nous cherchons.

XXIII.

Dans les Aſſemblées il faut approuver les bons conſeils, il faut donner les mains aux propoſitions raiſonnables & avantageuſes, de quelque part qu'elles viennent. Et il vaudroit infiniment mieux ne pas s'oppoſer à un conſeil, qui ne ſeroit peut-être pas abſolument le meilleur, que de le faire avec opiniâtreté par un eſprit de jalouſie & d'antipathie, qui cauſeroit peut-être du trouble dans tout le corps.

Il faut donner aux actions de valeur, aux pieces d'éloquence, de ſcience & d'érudition, les loüanges qu'elles meritent; & même tres-ſouvent celles qu'elles ne meritent pas : parce que ſi nous nous attachons à faire connoître au juſte leur vray merite, & à empêcher qu'on ſe laiſſe ébloüir peut-être par un faux éclat; Premierement nous ne ferons qu'entretenir nôtre ſecrette antipathie, & en ſecond lieu, nous ferons croire de nous que

c'eſt par jalouſie que nous décrions ce que font les autres. Ce qui nous fera plus de tort, que la fauſſe reputation qu'ils peuvent acquerir, ne nous en ſçauroit jamais faire.

Enfin, comme l'amour du bien public doit être le motif des actions des Grands, & de leurs deliberations dans les conſeils, ils doivent ſe faire un honneur de ſacrifier même les interêts de leurs familles, lorſqu'ils ne ſe rencontrent pas avec l'interêt public. Ils doivent ſouffrir non ſeulement l'élevation d'une famille oppoſée à la leur, mais encore contribuer à cette élevation, lorſqu'elle ſe trouve jointe avec le bien de l'Etat.

Tout cela eſt difficile, tout cela eſt grand. Mais qui eſt-ce qui fait les grands Hommes, que les grandes actions? Les actions des plus grands Heros ſont elles comparables à celles d'un homme, qui opine dans les conſeils, de maniere que tout le monde voit qu'il prefere le bien public à ſa propre grandeur, & qu'il aime mieux que ceux qui ſont ſes competiteurs dans les Dignitez, l'emportent au deſſus de luy, que de faire aucun préjudice aux interêts de ſon Prince & de l'Etat. Si on étoit aſſez ſage pour en uſer ainſi, on ne ſeroit gueres ſans s'appercevoir que les hommes aiment ceux qui

ſi éloigné de penſer que l'amour exceſſif que l'on a pour la gloire & pour la grandeur de ſa Nation, ſoit une paſſion criminelle devant Dieu & condamnée par l'Evangile, que même on s'en fait un honneur.

Cependant il n'eſt rien plus viſible, que ce zele outré pour la grandeur de ſon Païs, vient d'un orgueil criminel. On ſe regarde comme faiſant partie de ce tout, & comme ayant part à toute la gloire, qu'il reçoit des autres Nations. Car s'il ſe pouvoit faire que nous ne nous conſideraſſions point comme des parties de ce tout, nous ſerions abſolument indifferens pour les avantages du tout. Car enfin, l'homme n'a de zele & de paſſion, que pour les choſes qui le peuvent toucher; & s'il eſt jaloux de la gloire de ſa Patrie, c'eſt qu'il s'imagine qu'il en rejaillit quelque petit rayon ſur luy.

Il faut raiſonner de la même maniere des differens qui arrivent entre les Corps particuliers qui ſont dans la Societé Civile, au ſujet de la preſceance, leſquels cauſent des antipathies & des jalouſies, qui donnent lieu à une infinité de paſſe-droits. Car les Particuliers ſe rempliſſent tellement l'imagination, de l'importance de ſoûtenir l'honneur de leur compagnie, qu'ils croyent tout permis pour cela; & ce qu'ils auroient peut-être quelque con-

fuſion de faire pour leurs interêts particuliers, ils le font hardiment pour ceux de tout le Corps.

Et en cela ils ſe trompent encore tres-groſſiérement. Il n'y a point deux Juſtices, l'une pour les Particuliers, & l'autre pour les Corps. Il n'y a point deux Evangiles, l'un qui deffende d'être ambitieux pour ſoy, & l'autre qui permette de l'être pour le Corps dont on fait partie. Cet orgueil qui ſe déguiſe & qui ſe cache ſous ce nom ſpecieux de l'honneur de la compagnie, eſt un orgueil auſſi condamné de Dieu que tout autre. En effet, qu'eſt-ce qu'une Nation ou une Compagnie, un Corps compoſé de Particuliers. S'il eſt deffendu aux Particuliers d'être ſuperbes & ambitieux, il l'eſt neceſſairement à tout le Corps.

XXV.

Mais comment faire, dira-t-on, faut-il que les Nations, & que les Compagnies abandonnent leurs droits, & qu'elles ſe laiſſent fouller aux pieds par les autres Nations & les autres Compagnies? Non, la deffenſe eſt de droit naturel, & chacun eſt obligé de travailler à ſa conſervation, autant les Nations & les Compagnies, comme les Particuliers. Mais qu'on l'avouë de bonne foy, ſous le pretexte de ſe deffendre & de ſe conſerver, on s'ef-

force d'empieter ſur les droits des autres & de les détruire. Les Nations ſe font des droits & des prerogatives à leur fantaiſie, pour exiger des autres des ſoûmiſſions qu'elles ne doivent point. Et comme les Nations & les Souverains n'ont point en terre de Juge de leurs differens, leurs pretentions donnent tres-ſouvent lieu à de tres-ſanglantes guerres, qui deſolent les Etats de part & d'autre, & qui emportent quelques fois leur ruïne entiere : C'eſt pourquoy dans les Conſeils on doit non ſeulement conſulter l'honneur de ſa Nation, mais encore les regles de la Juſtice, & ceux qui ne conſultent pas ces regles, ſont coûpables devant Dieu des mauvais conſeils qu'ils donnent.

Il faut raiſonner de la même maniere des Compagnies qui ont des Juges pour regler leurs differens, les Particuliers ne doivent pas avoir plus d'ambition pour tout le Corps, qu'ils en peuvent avoir pour eux-mêmes ; Et ils ne doivent s'attacher à la conſervation de leurs droits, que pour l'amour qu'ils doivent avoir pour le bien public & pour la paix de la ſocieté civile, laquelle dépend beaucoup de la paix & de la bonne intelligence, qui ſe trouve entre les Corps. Car comme les Corps comprennent beaucoup de Particuliers, ils ne ſçauroient être broüillez

entre eux, que la paix publique ne ſoit alterée. Il eſt donc & de la prudence & de la Religion des membres de ces Corps, de tâcher de guerir ces Antipathies, qui naiſſent de leur concurrence pour les honneurs, par la conſideration des maux que cauſent ces concurrences. Ils doivent rechercher toutes les voyes de douceur & d'ajuſtement; pour ne point faire d'éclat. Ils doivent s'en rapporter aux Juges qui ont l'authorité de les regler. Enfin, ils doivent plûtôt ceder que de cauſer le moindre ſcandale. Car s'il eſt glorieux aux Particuliers de ceder, il ne l'eſt pas moins aux Corps entiers. Si ce ſont des Corps Eccleſiaſtiques, y a-t-il rien qui convienne mieux aux Miniſtres de JESUS-CHRIST qui a dit qu'il étoit venu pour ſervir, non pour être ſervi; que de ceder?

Qu'ils ne parlent point de l'honneur de l'Egliſe, ſi cet honneur ne s'étendoit point ſur eux, il ne s'en mettroient peut-être gueres en peine. Mais s'imaginent-ils que l'honneur de l'Egliſe l'Epouſe de JESUS-CHRIST ſoit attachée à diſputer la préſeance ſur les Laïques. Les Souverains ont tres-ſagement & tres-pieuſement fait d'élever le Corps de l'Egliſe au deſſus des autres; mais les Eccleſiaſtiques ne font jamais bien, quand ils plaident pour le ſoûtien de leurs préeminences,

& quand ils ſe couvrent pour cet effet du pretexte de l'honneur de l'Egliſe. Cette Epouſe de JESUS-CHRIST auſſi humble que ſon Epoux, les deſavouë & condamne leur procedé comme un effet de gueil.

XXVI.

Si ce ſont des compagnies Laïques, elles ne doivent diſputer les préeminences, qu'autant qu'il y va de l'interêt de l'Etat & du ſervice du Roy, de les diſputer. Car les Princes ne les ont faites ce qu'elles ſont que pour ſon ſervice, & pour l'utilité publique. Elles doivent conſerver toute l'authorité qu'elles ont reçûë à cette fin. Car ſans cette authorité elles ne ſçauroient remplir leurs fonctions. Mais pour quelques préſceances, pour quelques points d'honneur, elles ne doivent jamais conteſter ni entr'elles, ni avec les Corps Eccleſiaſtiques. Et s'il leur eſt comme impoſſible d'éviter ces conteſtations, ſans faire de bruit, ſans cauſer de tumulte & de ſcandale, elles doivent ſe pourvoir vers le Souverain pour ſçavoir de ſa bouche quel rang il trouve bon qu'elles ayent entr'elles. Au lieu de s'amuſer à chicaner, & à former tous les jours des incidens les unes à l'égard des autres, ce qui donne lieu comme je l'ay dit à ces Antipathies, leſquelles ſont ca-

pables de faire tant de maux dans la ſociété civile.

Il n'y a certainement rien de plus honteux à un Particulier, que de diſputer le pas à un Particulier ; pourquoy juge-t-on autrement de cette diſpute entre les Magiſtrats, & entre les Corps, quand il n'y va point de l'interêt de l'Etat ? Je me ſouviens d'un Jugement de l'Empereur Charles-Quint, & d'un Jugement que l'on peut comparer à ceux de Salomon, ſur un different que deux Dames de ſa Cour avoient pour le pas ; Il ordonna, que la moins ſage paſſeroit la premiere : de ſorte qu'au lieu qu'auparavant c'étoit à qui paſſeroit la premiere, ce fut enſuite à qui ne paſſeroit pas. Ce Prince appaiſa tout à la fois la querelle de ces femmes, & fit voir combien il eſt indigne d'un homme raiſonnable de' conteſter ſur ces choſes, & par conſequent encore plus indigne des compagnies qui doivent plus ſe conduire par la raiſon que les Particuliers.

XXVII.

Il y a encore des Antipathies entre certaines Nations, à cauſe des guerres continuelles qu'elles ont euës entr'elles. Comme la guerre eſt le plus grand des maux, on ne ſçauroit que l'on n'ait la plus grande des averſions contre ceux qui nous font la guerre. Et lorſque ces guer-

res durent, ces averſions s'enracinent tellement, qu'elles deviennent naturelles; car les peres les inſpirent à leurs enfans dés la naiſſance: de ſorte qu'il eſt comme impoſſible dans la ſuite de ſe deffaire d'une paſſion qu'on a ſuccée avec le lait. Et de cette averſion vient cette Antipathie, qui fait que ces Nations ont peine à ſe ſouffrir. Elles ſe regardent toûjours d'un œil de jalouſie, elles parlent toûjours au deſavantage les unes des autres.

Pour mieux comprendre les cauſes de ces antipathies entre les Nations, on peut conſiderer la ſympathie & l'amitié que l'on voit entre d'autres Nations; ces amitiez viennent de ce qu'elles ont accoûtumé de ſe ſecourir mutuellement dans les guerres, qu'elles ont avec leurs voiſins: Car il y a des Nations tellement ſituées les unes à l'égard des autres, que ne pouvant avoir de jalouſie de leur grandeur, & au contraire ayant toutes deux à craindre l'aggrandiſſement de quelque autre, la politique les porte toûjours à s'unir & à s'aſſiſter contre leurs communs ennemis, & de ces beſoins mutuels qu'elles ont les unes des autres & des aſſiſtances qu'elles ſe rendent, naît l'amitié & la ſympathie que l'on voit entr'elles.

De même donc que ces Nations s'aiment, parce qu'elles s'aident les unes les

autres à ſe conſerver. Par une raiſon contraire les autres ſe haïſſent, &c.

Mais ſi le Peuple qui ſe conduit par paſſion & par imagination, plûtôt que par raiſon, ſe laiſſe emporter à ces Antipathies, les Perſonnes ſages qui ont part aux conſeils & aux deliberations publiques, ne doivent jamais les écouter. Elles doivent toûjours chercher le bien veritable de l'Etat, & ne pas faire comme ce Romain, qui dans les Aſſemblées du Senat, finiſſoit toûjours ſon Avis par ces mots : *Il faut détruire Carthage*, parce qu'il s'étoit tellement laiſsé penetrer à l'Antipathie, que les guerres avoient cauſées entre Rome & Carthage ; qu'il s'imaginoit qu'il n'y avoit rien plus avantageux à Rome que la ruïne de Carthage.

Quoy que tous les Politiques demeurent d'accord que ſi Rome n'avoit point ruïné Carthage, ſi elle n'étoit pas devenuë ſi grande & ſi puiſſante, elle auroit beaucoup plus duré. Ce n'eſt pas icy le lieu de rendre raiſon de leur ſentiment.

Il ne faut pas dis-je, que des Miniſtres opinent comme ce Romain, ni comme le Miniſtre d'un grand Prince de ce temps, qui vouloit tout hazarder pour ſatisfaire ſon antipathie contre un autre Prince, & contre une Nation, à qui l'Europe donne des avantages que tout le

monde reconnoît luy être dûs.

Il ne faut donc jamais se laisser emporter par ces passions aveugles. Il faut aimer les Particuliers & les Nations entieres. Et il ne faut entrer en querelle avec les uns ou avec les autres, que pour des interêts veritables & reels ; en considerant que l'on ne romp point la Paix que l'on ne s'expose à une infinité de maux, au prix desquels il n'y a quasi point de biens qui meritent d'être achetez.

XXVIII.

Voila un petit essay de la maniere de mediter sur les causes & sur les effets de la Bizarrerie & de l'Antipathie, avec quelques moyens de se guerir de l'une & de l'autre. Il n'y a point de Particuliers qui ayent quelque desir de se corriger, & qui veüille un peu s'appliquer à eux-mêmes, qui ne puissent pousser ces meditations beaucoup plus loin, & découvrir dans les secrets de leur cœur, une infinité de choses, que les autres n'y sçauroient voir. Et ainsi on ne fait que leur montrer, comment il s'y faut prendre pour se bien examiner soy-même, afin de découvrir ses maux & d'y remedier. Car qu'on écrive de Morale tant que l'on voudra, qu'on fasse sur cette matiere les livres du monde qui plaisent le plus: Si on ne medite avec ces Livres; s'ils ne nous servent à nous faire penetrer dans

le ſecret de nôtre cœur, & à nous faire, pour ainſi dire, l'inventaire de nos penſées & de nos mouvemens ; ils nous ſont abſolument inutiles, ou pour parler plus veritablement, ils nous ſont plus de mal que de bien ; parce qu'ils nous enflent le cœur par quelques petites connoiſſances ſpeculatives qu'ils nous donnent, & ne nous le changent point.

XXIX.

La Bizarrerie eſt tellement en horreur dans le monde, & tellement oppoſée à l'eſprit de la Religion de JESUS-CHRIST, que je ne ſçaurois croire, que les perſonnes un peu raiſonnables & Chrétiennes, ne prennent plaiſir de s'appliquer à la bien connoître dans eux-mêmes, pour s'en guerir, auſſi-bien que de l'Antipathie qui nous éloigne des perſonnes que naturellement nous aimons. Car comme le dit un grand Philoſophe de ce temps, nos averſions & nos antipathies pour certaines perſonnes, ne ſont accompagnées de chagrin & de triſteſſe, que parce que naturellement nous aimons les hommes, dans leſquels nous voyons des deffauts, ou des paſſions que nous ne ſçaurions aimer. Nous aimons & nous haiſſons tout à la fois dans un même ſujet : nôtre amour nous en approche, nôtre haine nous en éloigne ; ce qui fait dans nous un

combat qui nous rend triſtes & chagrins.

XXX.

Si nous voulons donc avoir toûjours l'eſprit gay & content, ſi nous voulons avoir la douce ſatisfaction d'être aimé de tout le monde, ſatisfaction tres-Chrêtienne, pourvû que ce ſoit pour Dieu que nous veüillions être aimez; faiſons tous nos efforts, pour nous guerir des Bizarreries & des Antipathies, qui troublent ſans ceſſe la paix de nôtre cœur, & qui nous font être l'averſion de tout le monde. Nous éprouverons que l'amitié des hommes vaut mieux que l'or & que l'argent, & que ceux qui cherchent la paix ſont toûjours accompagnez de la joye. Parce que la paix eſt veritablement le plus grand des biens : premierement celle de l'Etat, enſuite celle de ſa Patrie, celle de ſa Famille, & enfin, la paix domeſtique.

Super argentum & aurum gratia bona. Prov. 22.

Qui autem pacis; ineunt conſilia ſequitur eos gaudium. Prov.

C'eſt pour cette raiſon, que le Sacrifice qui s'offroit parmi les Juifs, ou pour remercier Dieu de leur avoir donné des biens temporels, ou pour luy en demander; s'appelloit le Sacrifice de l'Hoſtie pacifique : parce que ſans la Paix tous les autres biens ne ſont rien, il falloit diſtinguer ce Sacrifice par le nom du plus grand des biens pour leſquels on

Sacrificium Hoſtiæ pacifica.

l'offroit. Auſſi JESUS-CHRIST en quittant ſes Apôtres, crut ne leur pouvoir donner rien de meilleur que ſa Paix. Je vous donne ma Paix. Je vous laiſſe ma Paix.

Quis eſt homo qui vult vitam & dies diligere bonos inquirat pacem & ſequatur eam. Pſal. 33. 13.

DISCOURS CONTRE LES DUELS

I.

CE n'eſt pas mon deſſein de parler icy en Stoïcien du pardon des injures, ni de faire un grand narré des beaux exemples de patience, leſquels ſe trouvent dans les Hiſtoires. Les Livres ſont pleins de ces diſcours qui divertiſſent l'imagination, & qui ne ſervent le plus ſouvent de rien pour inſtruire la raiſon ni pour regler la conduite. Quand on veut faire de l'homme un rocher, contre lequel les vagues ſe briſent toûjours ſans jamais l'ébranler; on travaille inutilement. Ce ſont de belles idées, dont les hommes ſenſibles comme ils ſont ne ſçauroient faire aucun uſage.

Il faut se servir à leur égard de preceptes plus humains, & leur enseigner des remedes plus efficaces, que l'ambition & l'amour de la gloire, pour les porter à la patience & au pardon des injures.

II.

Ce n'est pas mon dessein non plus de faire icy une grande parade d'érudition, pour montrer l'origine des Duels, la maniere d'y proceder anciennement, comme ils étoient authorisez par les Souverains, & même par les Prelats de l'Eglise. Ce sont des recherches plus curieuses qu'utiles, qu'il faut laisser aux Antiquaires. Je n'ay en vûë que d'arracher, s'il se peut un reste du vieux levain, qui corromp encore l'imagination des hommes sur le sujet des Duels; & qui fait que les belles, les saintes & salutaires Ordonnances de Sa Majesté, aussi-bien que les Reglemens de Mrs les Marêchaux de France, ne sont pas aussi exactement observez, qu'ils le devroient être.

III.

Ce vieux levain que les hommes n'ont pas encore assez purgé, & dont même les Magistrats Militaires & Civils, sentent encore quelque reste; C'est que le Duel est une action d'honneur, par laquelle un homme de cœur peut tirer vengeance d'une injure reçûë. Car pendant que les Officiers

Officiers ſeront dans cette perſuaſion, que le Duel eſt une action d'honneur, il ſera comme impoſſible qu'ils ſe portent à obſerver & faire obſerver les Ordonnances du Roy avec toute la rigueur & l'exactitude que Sa Majeſté leur enjoint. Le moyen que les hommes puniſſent ſelon la rigueur des Loix ce qu'ils ne regardent pas comme un crime ?

IV.

On louëra à jamais la Sageſſe de Sa Majeſté d'avoir entrepris d'arrêter la fureur des Duels, qui dépeuploit ſon Royaume de ſa plus brave Nobleſſe, qui faiſoit perir ſes meilleurs Soldats, & enfin, qui transformoit les Hommes en des bêtes feroces ; en les rendant les ennemis de tout le genre humain, les ennemis des plus honnêtes gens, & les ennemis même de leurs amis. Car combien a-t-on vû de gens ſe battre avec d'autres, avec leſquels ils avoient toûjours vêcu en amitié, & deſquels ils n'avoient reçû aucune injure ?

C'eſt de ces ſaintes Ordonnances que vient la Paix du dedans de l'Etat. Ce ſont elles qui font qu'il n'eſt rien plus rare aujourd'huy que les querelles & les differents. Car le vray moyen d'empêcher les démêlez, c'eſt d'empêcher la vengance particuliere, & d'ordonner des repa-

rations proportionnées aux injures, comme le veut l'Ordonnance. Autrefois on se choquoit de tout, ce n'étoient qu'éclaircissemens ; & il n'y avoit point d'homme d'épée assez heureux pour s'exprimer toûjours de maniere, qu'il ne donnât point d'occasion à ceux qui en cherchoient. Mais on ne cherchoit pas même d'occasions ni de pretextes ; la reputation d'un homme, la bravoure étoit une raison suffisante à un jeune Fanfaron, à un Breteur, de luy venir faire un appel. Les Braves de reputation se faisoient des defis en Duel, comme on en fait à la paûme ou autres jeux. De sorte que la vie des hommes n'étoit que le joüet de la vanité de ces Escrimeurs.

Le Roy par sa Prudence a donc entierement aboli cette coûtume feroce, ou cette barbarie, de se battre en Duel. Mais quoy que Sa Majesté ait fait tout ce qu'a du faire sur ce sujet le plus sage & le plus habile Legislateur ; ceux qui sont chargez par leurs emplois de l'observation de ses Ordonnances, ne sont peut-être pas encore assez persuadez de la justice de ses Ordonnances en elles-mêmes, & de l'énormité du crime du Duel.

V.

On pouroit s'assurer que les Ordonnances des Rois seroient toûjours exactement

obſervées ; ſi en même temps qu'ils les font, les Magiſtrats qui ſont les Miniſtres de leur authorité, & les Peuples mêmes ſe faiſoient un devoir indiſpenſable & de les obſerver & de les faire obſerver ; & ſi pour cela ils faiſoient effort de ſe perſuader de la ſainteté, de l'utilité & de la juſtice de ces Ordonnances.

Car voila ce que nous devons faire pour obeir à nôtre Prince, comme nous y ſommes obligez ; Nous devons rechercher toutes les raiſons poſſibles pour nous convaincre qu'il n'y a rien de plus utile à l'Etat & aux Particuliers, que de vivre exactement ſelon la Loy du Prince, & de punir rigoureuſement ceux qui violent cette Loy. Et dans ce deſſein auſſi-tôt que le Prince fait une Loy, non ſeulement nous la devrions lire, mais encore nous la devrions mediter pour en connoître l'eſprit & l'intention, & afin de ne la violer jamais, ſi nous ne ſommes que Particuliers, & afin de n'en ſouffrir jamais le violement, ſi nous ſommes Magiſtrats.

La Parole de Dieu, qui ſoûtient ſi admirablement l'Authorité des Souverains, comme étant l'authorité de Dieu même, veut que nous obéiſſions d'eſprit & de cœur à cette Authorité ; c'eſt-à-dire, avec affection *ex animo*, comme parle S. Paul; & enfin avec les mêmes diſpoſitions,

avec leſquelles Dieu demande que nous luy obéiſſions. Mais le moyen de rendre aux Souverains cette obéiſſance parfaite, ſi nous ne tâchons de nous perſuader de la juſtice de leurs Ordonnances ?

VI.

Ce qui fait que ces Ordonnances ſont ſi mal gardées, c'eſt que chaque Particulier ſe faiſant une Juſtice à ſa mode, ſe diſpenſe de l'obſervation de la Loy du Prince tout autant qu'il peut : C'eſt que les Magiſtrats mêmes les expliquent à leur fantaiſie, y trouvent ſouvent ou une trop grande rigueur qu'ils voudroient adoucir, ou des inconveniens qu'ils voudroient éviter, ſous un faux pretexte d'équité ; laquelle n'eſt point entre leurs mains & dont ils ne ſont point les Arbitres. C'eſt au Legiſlateur ou au Souverain à examiner ce qui eſt de l'équité, avant de faire la Loy. Mais depuis qu'une fois la Loy eſt faite & promulguée, les Sujets ſont obligez d'y obéir, & les Juges ſont obligez de la ſuivre dans leurs Jugemens. *Si la Loy eſt dure, elle eſt écrite.* Et il n'y a que le Souverain qui la puiſſe amollir. Si les choſes étoient autrement, les Juges ſeroient non des Juges, mais des Legiſlateurs & des Souverains ; & les Souverains & les Legiſlateurs ne le ſeroient qu'en apparence, puiſque les Juges leurs

Lex dura, ſed ſcripta.

Miniſtres ſe diſpenſeroient, quand il leur plairoit, de l'obſervation de leurs Loix.

Il y a deux Puiſſances de commander, ſelon Bodin, *l'une en Souveraineté qui eſt abſoluë, infinie & par deſſus les Loix, les Magiſtrats & les Particuliers : l'autre eſt legitime, ſujette aux Loix & au Souverain, qui eſt proprement celle des Magiſtrats.* Les Magiſtrats, ſelon ce grand Autheur, ſont donc ſujets à la Loy. Et ils ne ſont même etablis par le Prince, que pour faire obſerver ſes Loix. Car ſi les Peuples étoient & aſſez intelligens & aſſez obéiſſans, pour garder les Loix dés qu'elles ſeroient publiées, les Juges ſeroient des perſonnes inutiles dans les Etats. Mais parce que comme les hommes ſont faits, ils chicanneront toûjours contre la Loy, il ſera toûjours neceſſaire, qu'il y ait des perſonnes par leſquels cette Loy commande en particulier à Mœrius & à Titius ; par leſquels elle juge des differens, qui arrivent entre les Particuliers. C'eſt par le miniſtere de ces Juges, que la Loy devient vivante & qu'elle gouverne les Peuples. *V. Bodin Oeſius.*

VII.

Les Juges doivent donc en tout dépendre de la Loy & de l'intention du Legiſlateur. C'eſt pourquoy le Legiſlateur s'explique dans ſa Loy tout autant que

les vûës de la prudence humaine se peuvent étendre, & il s'efforce de prevenir tellement toutes les difficultez & les exceptions que l'on pouroit proposer, & de remedier a tous les inconveniens, qu'il ne laisse au Juge autre chose que d'en faire l'application.

Mais avec tout cela quelque parfaite que soit la Loy en elle-même, elle se sent toûjours de la limitation de l'esprit de l'homme qui l'a faite ; & quelque peu de chose qu'elle veüille laisser à faire au Juge, elle luy en laisse toûjours beaucoup. De sorte que prevoyant elle-même que les Juges trouveront encore des moyens de ne la pas observer aussi exactement qu'elle le veut être, le Legislateur est contraint aprés avoir épuisé toute sa prudence, de dire qu'il charge l'honneur & la conscience de ses Juges de l'observation de sa Loy.

Les Juges sont donc chargez en honneur & en conscience de faire garder la Loy du Souverain. Or pour acquiter leur honneur & leur conscience, ils doivent non seulement étudier la lettre de la Loy, mais encore son esprit & son intention, pour remedier veritablement aux maux qu'elle veut guerir, & pour établir dans l'Etat l'ordre qu'elle veut établir.

VIII.

Peut-on douter combien ſaintes & ſalutaires ſont les Ordonnances de Sa Majeſté contre les Duels, & pour le Royaume en general & pour ſes Sujets en particulier ? Cependant il ſe voit encore des Duels ; & l'action ſeditieuſe des Cadets de ****** & dont Sa Majeſté a fait faire une Juſtice exemplaire, s'eſt commiſe à l'occaſion d'un Duel. C'eſt cette action qui m'a déterminé à faire quelques reflexions ſur cette matiere.

Je le repette encore, les Officiers qui ſont chargez de l'adminiſtration de la Juſtice, ne ſont pas aſſez perſuadez que le Duel ſoit de tous les crimes le plus énorme & le plus pernicieux à l'Etat, pour le punir ſelon toute l'étenduë & la rigueur des Ordonnances. De là vient que ceux qui ſe battent ont toûjours quelque eſperance de l'impunité, pendant que Sa Majeſté n'en a pas connoiſſance & ne donne pas elle-même des ordres ſeveres pour en faire faire la Juſtice. En effet, le moyen qu'un Officier d'Armée ſe reſoude de châtier rigoureuſement un homme, qui aura fait une action, laquelle ſelon luy, eſt une action d'honneur & non pas un crime ? Le moyen qu'un Magiſtrat politique inſtruiſe avec toute la diligence & l'exactitude qu'il doit, le procés d'un

jeune homme, qu'il croira ne s'être comporté que ſelon l'honneur de ſa profeſſion? cela n'eſt pas poſſible.

IX.

Mais non ſeulement cette fauſſe opinion des Officiers & des Magiſtrats eſt cauſe que les jeunes gens ſe battent encore par l'eſperance de l'impunité; elle en eſt cauſe encore par l'envie qu'ils ont de paſſer pour gens de cœur dans l'eſprit de leurs Officiers; dont ils ſçavent qu'ils ne ſeroient pas eſtimez, s'ils avoient ſouffert une injure ſans en avoir pourſuivi la vengeance par des voyes particulieres.

Car depuis qu'un jeune homme a mis l'épée au côté & qu'il s'eſt engagé au ſervice de Sa Majeſté, il n'a rien plus à cœur que de s'établir dans l'eſprit de ceux qui commandent, pour un brave à toute outrance, pour un homme incapable de ſoûtenir un inſulte. De ſorte que cette reputation luy étant plus chere que toute choſe, il n'y a point de Loy aſſez forte, ni de Deffenſe aſſez puiſſante pour l'empêcher de ſe battre; lorſqu'il ſe ſera mis dans l'eſprit, que s'il ne le faiſoit pas, il ne paſſeroit pas parmi ſes Officiers pour un vray brave.

X.

Je ne pretends pas icy faire des Leçons de Morale à cette Jeuneſſe, qui eſt trop

pleine de ſes paſſions, pour être capable de lire des diſcours du caractere de celuy ci, ou pour être capable de les goûter & d'en profiter. Ce ſeroit parler à des gens qui dorment que de parler à eux ; car leurs paſſions les rendent plus ſourds que le plus profond ſommeil. *Cum dormiente loquitur qui enarrat ſtulto ſapientiam*, c'eſt parler à un homme qui dort, que de parler de la Sageſſe à un homme plein de paſſion, dit le Sage. Des diſcours de ce genre paſſeront dans leur eſprit pour des maximes de bigoterie, plûtôt que pour des maximes d'une Sageſſe auſſi veritablement humaine & politique, qu'elle eſt Chrêtienne. Je veux donc ſimplement mettre par écrit ce que pluſieurs de ces habiles & graves Perſonnages, qui ſont conſtituez dans les Charges Civiles & Militaires peuvent avoir penſé les premiers, pour faire en ſorte de redreſſer l'eſprit des jeunes gens ; afin que Sa Majeſté ait la ſatisfaction de voir obſerver exactement ſes Ordonnances contre les Duels.

XI.

Je croy qu'il n'y a perſonne qui ne ſoit perſuadé de l'utilité de ces Ordonnances, & pour le bien de l'Etat en general, & pour celuy des Familles en particulier : C'eſt pourquoy je n'en diray rien davan-

tage ; mais un des plus puiſſans motifs, que l'on puiſſe avoir, pour la punition rigoureuſe des Duels, ſelon l'intention de Sa Majeſté, c'eſt l'énormité du crime du Duel auquel on n'a peut-être pas encore aſſez bien penſé juſques à preſent. On étoit tellement accoûtumé il y a quelques années, à penſer que le Duel n'étoit qu'une galanterie, que peut-être encore aujourd'huy on ſera ſurpris que je le traite d'un crime des plus énormes.

Mais avant de montrer l'énormité de ce crime, il faut faire voir, que ce ne peut-être une action d'honneur.

XII.

Le Duel a eſté appellé une action d'honneur, & parce que c'étoit autrefois la voye par laquelle les gens qui ſe piquoient de cœur pourſuivoient eux-mêmes la reparation de leur honneur bleſsé : Et parce que dans le Duel celuy qui attaque court le même danger, que celuy qui eſt attaqué. C'eſt de là que venoient toutes les formalitez, qui s'obſervoient pour ſe battre avec armes pareilles & avec des avantages égaux.

Mais pour ſçavoir ſi cette action étoit veritablement une action d'honneur ; il faut connoître auparavant ce que c'eſt que l'honneur & le prix de cet honneur.

Car c'eſt ce qu'on ignore beaucoup dans le monde, on met l'honneur dans des choſes où veritablement il n'eſt point, & on ne le ſçait pas bien eſtimer ce qu'il vaut.

L'honneur n'eſt autre choſe qu'un certain ſentiment avantageux que les autres ont de nous: l'honneur d'un homme de guerre, par exemple, eſt la croyance qu'ont de luy les autres hommes, qu'il eſt homme de cœur. L'honneur d'un Juge eſt que l'on croye de luy qu'il eſt éclairé & integre.

XIII.

Cet honneur eſt ſans doute tres precieux: & on a raiſon de dire, qu'il l'eſt davantage que la vie. Puiſque chacun dans ſa Profeſſion doit employer ſa vie même ou pour le ſoûtien, ou pour la reparation, ou pour l'acquiſition de cet honneur. L'honneur d'un homme d'épée conſiſte à expoſer & à ſacrifier ſa vie pour le ſalut de ſa Patrie & pour la gloire de ſon Prince. Il ne doit donc refuſer aucune occaſion, ni craindre aucun danger lorſqu'il eſt commandé pour ce ſervice, & lorſqu'il eſt dans l'occaſion, il doit mourir plûtôt que de faire la moindre démarche qui puiſſe ternir cet honneur. L'honneur d'un Juge eſt de conſommer ſa vie pour ſe rendre capable de ſa Profeſſion, & de mou-

rir plûtôt que de commettre une injuſtice, s'il ſe preſente une occaſion aſſez fâcheuſe pour cela.

Voila le ſens veritable dans lequel l'honneur eſt plus cher que la vie, & dans lequel on doit faire un ſacrifice de ſa vie à ſon honneur.

XIV.

Les Payens n'ont pas ignoré ces veritez ; ils ont eu de juſtes ſentimens de l'honneur. *Il eſt glorieux* (diſoient-ils) *de mourir pour le ſalut de la Patrie.* Mais ils ne ſçavoient pas bien d'où venoient ces ſentimens dans l'homme. Ils n'avoient pas des idées aſſez nettes de l'ordre de Dieu, pour connoître, que ſi nous ſommes ſi jaloux de cet honneur, qui conſiſte à ſervir fidelement ſon Prince & ſa Patrie, & à aimer mieux mourir que de manquer à la fidelité que l'on doit ; c'eſt que nous ſentons que Dieu, par l'ordre duquel ſe ſont formées les ſocietez des hommes, veut que les membres ſe ſacrifient pour tout le corps. Et cet ordre immuable de Dieu fait un reproche continuel dans la conſcience d'un homme qui manqueroit à ce devoir. De ſorte que c'eſt ce reproche ſecret qui fait les veritables braves. C'eſt-à-dire des braves qui le ſont non pas à cauſe que le monde les voit, & afin que le monde parle d'eux ; mais unique-

Dulce & decorum eſt pro Patria mori.

ment afin de ſatisfaire à leur devoir. De maniere que quand ils n'auroient point d'autres témoins de leur lâcheté, qu'eux mêmes, quand ils pouroient lâcher le pied, ſans que perſonne pût le leur reprocher ; c'eſt pourtant aſſez que leur conſcience & leur raiſon leur diſe qu'ils doivent demeurer ferme, & qu'ils doivent garder le poſte où on les a mis au peril de leur vie, pour qu'ils le faſſent. Et il n'y a en effet de veritables braves à toutes épreuves ; que ceux qui ſervent & qui s'expoſent par un principe de conſcience. Je ſuis né (diſent-ils) pour ſervir mon Roy & ma Patrie : Je ſuis engagé dans la profeſſion des Armes ; je ſuis obligé d'y faire tout ce qu'on y attend de moy ; & j'y ſuis obligé devant Dieu, qui me commande d'obéir aux Puiſſances qu'il a établies. Si je manquois donc dans l'occaſion où je ſuis, à ce que je dois à mon Prince, à mon Païs, à ma Ville, &c. je manquerois à ce que je dois à Dieu, & il vaut mieux que je meure, que de manquer à ce que je dois à Dieu. C'eſt ce langage interieur qui eſt le principe du veritable courage & du parfait honneur. Le courage & l'honneur qui n'ont pour fondement que l'ambition & la gloire des hommes, ne ſont que des fantômes d'honneur & de courage.

qui entrent dans le ſervice, ne ſont obligez de donner des preuves de leur courage, que lorſqu'il s'agit du ſervice. Le Roy n'en demande que dans ces occaſions, non plus que les Officiers qui commandent ſous les ordres de Sa Majeſté. N'eſt-ce pas aſſez qu'un jeune Gentilhomme ſoit entré dans le ſervice, pour qu'on doive croire de luy qu'il a du courage pour ſe bien acquiter de ſon devoir dans les occaſions ? Il faut attendre ces occaſions pour juger de luy. Mais avant ce temps on doit preſumer pour ſa bravoure, puiſqu'il fait une Profeſſion, qui demande de la bravoure.

XVII.

Mais dira-t-on, ſi ce eune homme eſt inſulté, ſi on le mépriſe, ſi on le maltraite, & qu'il ne repouſſe pas l'injure par les voyes qu'on appelle les voyes d'honneur; il aura beau bien faire dans les occaſions, il ne retablira pas ſa reputation.

Si un jeune homme eſt inſulté, Sa Majeſté luy ordonne de ſe plaindre, & de pourſuivre la reparation de l'injure qu'il a reçûë, pardevant les Juges du point d'honneur. Quand il fait la volonté de ſon Prince & qu'il obéit à ſes Ordonnances, bien loin que cela faſſe tort à ſon honneur, c'eſt au contraire le fondement du veritable honneur, comme le Roy le dit

dans son Ordonnance. Car c'est tres-faussement qu'on s'imagine qu'il y ait de l'honneur à hazarder sa vie pour ses interêts particuliers. Nôtre vie est au Roy & à l'Etat ; nous la devons conserver à l'un & à l'autre, & nous faisons la plus grande des injustices, quand nous l'ôtons à l'un & à l'autre en la sacrifiant pour nos prétendus interêts. Car nôtre vie n'est pas plus à nous pour en user à nôtre fantaisie que celle des autres. C'est un bien public, dont nous ne sommes les Maîtres que pour en user selon l'interêt public.

Or comme je l'ay dit, le vray honneur consiste à servir le public, comme on le doit ; & c'est desservir le public, c'est desservir le Roy ; & luy faire injustice, que de hazarder pour son ressentiment particulier, une vie qui est à luy, & qu'il veut qu'on ne hazarde que pour luy.

Mais ce jeune homme feroit encore mieux de remettre son injure & de la mépriser, en attendant le temps qu'il donnât de bonnes preuves de sa valeur. Cela seroit plus Chrêtien, & il n'y a point de si veritables actions d'honneur que les actions Chrêtiennes.

XVIII.

Mais si les jeunes gens ont cette fausse pensée, qu'ils seroient deshonorez s'ils avoient souffert une injure, ou s'ils en

avoient ſeulement pourſuivi la reparation par les voyes marquées dans les Ordonnances ; il n'y a rien plus aiſé que de la leur ôter. Les Officiers qui les commandent, & dans l'eſprit deſquels ces jeunes gens veulent paſſer pour avoir du cœur, n'ont qu'à témoigner & par leurs diſcours & par leur conduite, qu'ils n'eſtiment pour gens de cœur, que ceux qui ſont parfaitement ſoûmis aux Ordres de Sa Majeſté, ou qui mépriſent les injures, ou qui ſe contentent de s'en plaindre par les voyes legitimes. Ils n'ont qu'à les preferer dans les emplois, & on verra bien-tôt que les jeunes Gentilshommes mettront le point d'honneur à ne pas témoigner de reſſentiment de ce qu'un étourdy peut avoir dit mal à propos contre eux.

XIX.

Il eſt ſi vray que l'honneur ne veut pas que nous hazardions nôtre vie pour nos reſſentimens particuliers, qu'il ne veut pas même que nous la hazardions toûjours dans les guerres de l'Etat, lorſqu'en l'expoſant nous ne ſervirions de rien à l'Etat. Ne loüe-t-on pas tous les jours des Generaux & des Capitaines, pour avoir ſurvécu à la défaite de leurs Troupes, & pour s'être conſervez à l'Etat. Nous en avons un illuſtre exemple dans

la perſonne de Varron Conſul Romain, *On luy rendit publiquement des actions de grace, de ce qu'il n'avoit pas deſeſperé du ſalut de la Patrie* & de ce qu'il s'étoit conſervé à elle; parce qu'il s'étoit ſauvé de la Bataille de Cannes, où les Romains furent deffaits à platte coûture

Combien de Generaux d'Armée ont acquis autant de gloire dans les Batailles qu'ils ont perduës & auſquelles ils ont ſurvêcu, que dans celles qu'ils ont gagnées, ou dans celles où ils n'ont pas voulu ſurvivre à leur deffaite. C'eſt même la marque d'un plus grand courage de ſe conſerver aprés la perte d'une Bataille, pour ſervir ſon Prince & ſon Païs dans des temps plus heureux. Le deſeſpoir eſt la paſſion d'un petit cœur, il ne faut donc pas croire que l'honneur d'un Cavalier conſiſte en effet dans le mépris de la mort, mais à la mépriſer dans les occaſions, où on la doit mépriſer; & à conſerver ſa vie dans celles, où le ſacrifice qu'on en feroit ne ſeroit de nulle utilité à l'Etat.

XX.

Je ſçay bien que ces maximes n'entreront pas aiſément dans la tête de la jeuneſſe, leur imagination prevenuë y eſt trop oppoſée. Mais elles y entreront, ſi les Officiers qui les commandent le veu-

lent, comme je viens de le dire; & ils le voudront ſans doute par la connoiſſance qu'ils ont de la veritable bravoure, & par leur zele pour le ſervice de Sa Majeſté. Encore une fois, qu'ils faſſent entendre aux jeunes gens, qu'on ne doit chercher à ſe ſignaler & à établir ſa reputation, que dans les occaſions, où il eſt queſtion du ſervice de Sa Majeſté. Qu'ils témoignent le dernier mépris pour les Fanfarons, pour les Impatiens, pour les Querelleurs, ces gens auſquels il faut toûjours des éclairciſſemens; qu'ils applaudiſſent à la ſageſſe d'un jeune homme, qui, témoigne de la fermeté à écouter les emportemens d'un brutal, ſans s'échauffer; & on verra bien-tôt l'imagination de la jeuneſſe tournée de ce côté là. Il n'y a point de moyen plus efficace pour anéantir abſolument la penſée de ſe battre en Duel. La jeuneſſe cherche à ſe faire eſtimer en ſe battant en Duel, qu'on n'eſtime que ceux, qui ne ſe battent point, & on ne ſe battra jamais.

Je ne doute point que ce ne ſoient là les ſentimens des Officiers de Sa Majeſté. Ils ſont trop fideles à ſon ſervice, & ſecondent trop bien ſes ſages intentions, pour ne pas mettre le veritable honneur, où Sa Majeſté le met. Mais ils doivent, peut-être, le témoigner un peu plus

qu'ils ne ſont, à ceux qui ſont ſous leur commandement.

XXI.

Si on avoit beſoin de paroles & d'exemples, pour montrer que le courage, que la generoſité, l'honneur, la valeur, enfin ce que les Philoſophes appellent la force, conſiſte à hazarder ſa vie ſeulement, ſelon les beſoins de l'Etat & ſelon les ordres du Souverain, on en pourroit rapporter une infinité. Mais cela rendroit peut-être ce Diſcours icy un peu trop Philoſophique. Les vies des Hommes illuſtres de Plutarque ſont entre les mains de tout le monde, on peut voir des preuves de ce que je dis, preſque dans toutes les actions de valeur qui y ſont rapportées. Sa Majeſté a donné il y a quelques années une marque éclatante, que ſes ſentimens s'accordoient en cela avec tous ceux de ces grands Hommes. Car non ſeulement elle loüa, mais encore elle recompenſa l'action d'un Lieutenant aux Gardes, qui ne repouſſa pas l'injure que luy fit un Marchand de l'Iſle en Flandres, quoy que ce Lieutenant fût en état de faire porter à cet homme ſur le champ, la peine de ſon inſolence.

Enfin, le vray courage que les Payens ont ſi bien connu, ne changera jamais. *Fortitudo eſt* L'Orateur Romain dans ſes *Tuſculanes*,

le deffinit, *Une vertu conſtante à ſouffrir & à entreprendre les choſes difficiles ſelon la Loy humaine & les interêts de l'Etat.* Et dans un autre endroit, il traite la bravoure, qui eſt deſtituée de Juſtice, & qui n'eſt pas employée pour le ſalut de ſa Patrie, de cruauté & de barbarie. Voicy ſes paroles : *Sed ea animi elatio quæ cernitur in periculis & laboribus, ſi juſtitia vacat, pugnetque non pro ſalute communi, in vitio eſt ; non enim modo id virtutis non eſt, ſed potius immunitatis omnem humanitatem repellentis.* Car en effet, comme les membres ſont faits pour le corps, c'eſt le bien public qui regle la vertu des Particuliers, leur prudence & leur valeur. Ces vertus qui ſont celles des grands Capitaines, ne ſont jamais l'une ſans l'autre ; quoy que l'une le doive emporter au deſſus de l'autre ſelon les occaſions. Fabius Maximus ne merita pas moins la loüange d'un grand Capitaine, pour n'avoir point combattu, lorſqu'il ne falloit point combattre, que Scipion pour avoir pris Carthage, lorſqu'il la falloit prendre. Or ſi la vertu des Soldats & des ſimples Officiers ne doit pas avoir tant d'étenduë que celle des Generaux, elle doit pourtant être du même ordre ; & dans un ſimple Soldat la hardieſſe ſans prudence eſt une brutalité condamnable.

igitur animi afflictio legi ſummæ in perpetiendis rebus obtemperans. Cicer. Tuſcul. 4o.

Off. 1.

Mais qu'on examine un peu pourquoy on peut passer pour brave. Si c'est pour les interêts de l'Etat, il faut garder toute sa bravoure pour les occasions où il s'agit des interêts de l'Etat. Si c'est pour nos interêts particuliers, ce n'est plus vertu, c'est une passion criminelle; & cela paroît en ce qu'ordinairement ces gens qui ne cherchent que leur gloire, sont des querelleurs, qui mettent le trouble & la division par tout.

XXII.

On demeure d'accord de tout cela, (dira t on) mais la jeunesse ne raisonne pas tant, & on voit par experience, que ceux qui raisonnent tant, n'ont pas le plus de reputation dans le monde. On fait plus de cas des gens qui penchent du côté de la temerité & de l'impatience. Ceux qui sont si sages passent pour ne l'être point du tout. Enfin, on aime mieux à la guerre les étourdis que les prudens.

Tout cela veut dire en bon François, que moins on est raisonnable, plus on est estimé; moins on a de vertu, plus on a d'honneur, selon le monde. Est-il donc possible qu'il faille que les hommes perdent tout sentiment d'humanité, pour être estimez des hommes? Faut il qu'ils deviennent feroces & barbares comme les bêtes des forêts, pour avoir de la re-

putation daus le monde ? C'eſt faire un terrible jugement du monde. Je ne ſçay ſi on peut rien dire qui le deshonore davantage : Car il n'y a point de cruauté & de ferocité, comparable à celle des hommes, qui ſe battent en Duel. J'eſpere le faire voir dans la ſuite.

XXIII.

Je ne croy pas qu'il y ait une maxime que la raiſon enſeigne plus diſtinctement aux hommes, que la deffenſe de pourſuivre eux-mêmes la vengeance de leurs injures particulieres, & de ſe faire juſtice. Il n'y a perſonne qui ne voye la neceſſité de cette maxime, & que ſi les Particuliers ſe faiſoient juſtice à eux-mêmes, la ſocieté civile ſeroit la plus étrange confuſion qu'on ſe puiſſe imaginer ; ou pour mieux dire, il n'y auroit point de ſocieté civile. Puiſque les hommes ſe pilleroient & ſe déchireroient les uns les autres bien plus cruellement que les bêtes : Au moins les bêtes de même eſpece s'épargnent-elles les unes les autres. Aprés cela on regardera comme une action d'honneur & comme le fondement d'un vray merite, une action par laquelle un Particulier pourſuit la vengeance d'une injure, & la pourſuit par la voye de toutes la plus paſſionnée.

Non, il n'eſt pas poſſible que le vray

honneur du monde ſoit où on le veut mettre. Cet honneur doit être ſelon les Loix de la Politique & du bon Gouvernement ; il doit être ſelon les Maximes de l'Evangile de JESUS-CHRIST : car les Loix de la Politique & de l'Evangile ſont toûjours parfaitement d'accord, comme Sa Majeſté l'a elle-même marqué dans ſon Ordonnance. Que les hommes ne prétendent donc plus couvrir leurs emportemens & leurs paſſions barbares, d'un faux pretexte d'honneur, que la raiſon & les Loix Divines & humaines condamnent.

XXIV.

Mais quand il ſeroit vray autant qu'il eſt faux, qu'un Cavalier doive établir ſa reputation, en tirant par le Duel vengeance des injures qu'il a reçûës, afin de montrer par là qu'il ne craint pas la mort ; au moins un Gentilhomme retiré dans ſa maiſon, & qui n'eſt point dans le ſervice, n'a que faire pour ſa reputation, qu'on croye de luy qu'il ne craint pas la mort. Cette croyance fauſſe ou vraye, ou la croyance contraire, ne ſert de rien pour le bien de l'Etat, ni pour ſes affaires particulieres. Elles n'en auroient pas moins un ſuccés heureux, quand on ne ſera pas aſſeuré de luy qu'il ait l'Ame intrepide. Lorſqu'on n'eſt pas de la Profeſſion

feſſion qui oblige d'expoſer ſa vie pour le ſervice du Roy & de l'Etat ; on ne doit à perſonne rendre compte des ſentimens de ſon Ame ſur la bravoure ; & on n'eſt point obligé de donner des marques de ſon courage, pour ſatisfaire le caprice d'un fantaſque, ou les emportemens d'un brutal. Il n'eſt queſtion de bravoure & de courage que dans la guerre. Dans la Paix & parmy ſes Voiſins, on ne doit donner que des témoignages de civilité, d'honnêteté, d'amitié, & de douceur, pour entretenir la ſocieté, où Dieu & le Roy veulent que nous vivions : tout le reſte eſt une extravagance.

Mais enfin (direz vous) je veux que les hommes ſe trompent, & que par une erreur de leur imagination, ils mettent l'honneur où il n'eſt point du tout, & ne le mettent pas où il eſt en effet. J'aime l'honneur, ou vray, ou faux, & je dois avoir égard à l'imagination des hommes, parce que je ne ſçaurois pas les corriger, ni leur faire changer de ſentimens. Que m'importe pourvû que je paſſe pour homme d'honneur, que les hommes ſe trompent ou ne ſe trompent pas, leur erreur m'étant en cela auſſi utile que leur ſcience ?

Cette objection ne dit rien de nouveau: car c'eſt une propoſition d'une fauſſeté

évidente, de dire que nous devions nous conduire selon l'imagination des autres, & particulierement dans des choses deffenduës par la Loy de Dieu, & par celle du Prince, sous les plus rigoureuses de toutes les peines, & du temps, & de l'éternité. Si cette proposition étoit vraye, il n'y auroit plus ni ordre, ni Justice, ni Religion, ni Politique.

La raison & la Religion nous sont données pour nous conduire, & à l'égard de Dieu, & à l'égard des hommes. Les Princes sont établis pour nous commander; & dans tout ce que nous faisons nous devons avoir égard à la Religion & à la raison, & à ce que nous commande nôtre Prince. Et il est si peu vray que nous devions avoir égard à l'imagination gâtée des Particuliers, qu'au contraire nous sommes obligez de faire ce qui dépend de nous, pour la guerir & pour leur redresser le jugement. Quand on se bat, pour donner dans leur maladie, on les y confirme; & s'ils sont capables de gueriſon, on ne les sçauroit guerir qu'en ne se battant pas : parce que de cette maniere on leur montre qu'ils se trompent dans l'idée qu'ils ont de l'honneur. Quelle folie, de s'exposer à tuer & à se faire tuer, à damner les autres & à se damner soy-même; parce que quelques fantasques

croyent que cela eſt honorable !

Tous ceux dont nous ſommes obligez de conſulter l'opinion ; le Roy & ſes Officiers, mettent l'honneur à ne ſe pas battre & à obéir aux ordres de Sa Majeſté. Conduiſons-nous donc ſuivant cette opinion, conforme à la raiſon & à la Religion, & de plus à nos propres interêts : car c'eſt dans l'eſprit de ces Perſonnes que nous devons chercher à nous établir, puiſque c'eſt d'eux que dépend nôtre établiſſement dans le monde ; non pas dans l'imagination de ces gens malades, dont l'opinion ne ſçauroit nous faire ni bien ni mal.

Mais on repliquera peut-être encore, que ſi je ne me bats pas, on ne croira jamais que ce ſoit par raiſon & par obéiſſance pour les Ordonnances de Sa Majeſté : comme les hommes ſont faits, ils croiront toûjours que ce ſera par lâcheté ; & c'eſt une opinion que je ne ſçaurois ſoûtenir, la penſée m'en fait peur.

On peut prendre de travers & attribuer à un mauvais principe les meilleures actions. Mais doit-on ceſſer de les faire pour cela ? point du tout. Il faut plaindre ceux qui jugent temerairement de nous ; mais il ne faut point avoir d'égard à leurs jugemens temeraires. Il faut aller ſon chemin & faire ſon devoir, ſans ſeulement penſer à eux. Il faut faire l'aumône pour

faire ſubſiſter le pauvre, ſuivant l'ordre de Dieu, encore que l'on puiſſe dire que nous la faſſions par vanité. JESUS-CHRIST voyoit la mauvaiſe diſpoſition des Phariſiens, qui interpretoient mal, & tout ce qu'il diſoit, & tout ce qu'il faiſoit. Mais tout cela ne l'empêchoit pas de faire la volonté de ſon Pere, & d'accomplir les choſes pour leſquelles il étoit envoyé, chacune dans ſon temps; ſans avoir égard à la fauſſe prudence de ſes Diſciples, ni aux calomnies des Phariſiens. Tout homme ſage en doit faire de même, ſe conconduire ſelon les regles certaines de ſon devoir, & laiſſer parler les médiſans & les temeraires. On verroit fleurir la Sageſſe & la Vertu, ſi on avoit aſſez de courage pour s'élever au deſſus des opinions de ces imaginations bleſsées.

Mais ces Meſſieurs, qui jugeroient ainſi temerairement de la conduite ſage, genereuſe & Chrêtienne d'un Cavalier, établiroient contre eux le fondement legitime d'un jugement, qui leur ſeroit tres-deſavantageux : car ils témoigneroient par là la forte inclination qu'ils auroient à la vengeance, ce qui eſt le caractere d'une Ame baſſe & foible, laquelle n'eſt pas capable de ſurmonter ces deſirs de vengeance & de les faire ceder à ſon devoir : & ainſi ils mettroient les autres en droit de

les accuſer de peu de courage & de peu de generoſité. Et en effet, c'eſt une verité que l'experience prouve, qu'il n'y a point de gens moins fermes & moins braves dans les occaſions perilleuſes, où il faut s'expoſer pour le ſalut de la Patrie, que ces gens ſi impatiens & ſi enclins à la vengeance. Et la raiſon en eſt bien facile à trouver, c'eſt que leur prétendu courage n'eſt pas une vertu dans eux c'eſt une paſſion. Quand ils ſont animez par leur interêt, la paſſion de ſe vanger les rend hardis comme des lions. Mais quand la paſſion ne les anime plus, & qu'il n'y a que la vûë de leur devoir qui les puiſſe faire agir, l'amour de ce devoir qui produit la vraye valeur, ne les touchant pas, leur ſang ſe glace dans les veines, & s'ils ne lâchent pas le pied, c'eſt ſouvent qu'ils n'en ont pas la force, tant ils ſont ſaiſis. Que ces Meſſieurs prennent donc bien garde d'accuſer de peu de courage ceux qui preferent l'obéiſſance qu'ils doivent au Roy, à leurs reſſentimens particuliers. Il n'y a que ces gens-là qui ſoient en effet braves; les autres ſont preſque toûjours de francs poltrons.

Il eſt vray que le ſang froid avec lequel on fait ou on accépte un appel, & avec lequel on ſe rend au lieu du combat, perſuade bien des gens qu'il y a

en cela du courage ; & ils se trompent ; c'est seulement une marque de l'ardent desir de la vengeance, lequel est tellement le maître de l'Ame, qu'il en regle tous les mouvemens, & qu'il l'empêche de s'occuper de toute autre chose : au lieu qu'un homme qui étouffe ses ressentimens particuliers par l'amour de son devoir, fait voir que la vertu domine dans son Ame, & que c'est elle qui l'anime dans toutes ses actions. Le sang froid est donc un signe équivoque, auquel il ne se faut pas laisser tromper. Le sang froid de ceux qui surmontent leurs passions est digne de l'admiration de tous les hommes. Mais le sang froid de ceux qui méditent des crimes, pour satisfaire leur passion, ne merite que le mépris & l'horreur des hommes.

XXV.

Mais le Duel non seulement n'est pas une action d'honneur, il est encore le plus énorme & le plus grand de tous les crimes, comme je l'ay dit. Je vais en donner des preuves.

Les crimes sont grands, énormes, & punissables, par plusieurs considerations differentes. Les uns à cause de la Dignité de la Personne, à laquelle ils s'attaquent ; comme ceux de leze Majesté Divine & Humaine au premier chef : Les autres à cause de leurs suites & de leur étenduë ;

comme les trahiſons, les revoltes & les ſeditions : Les autres à cauſe de la difficulté qu'il y a de les éviter, comme les empoiſonnemens & les aſſaſſinats : Les autres enfin, parce qu'ils violent la liberté publique, comme les vols des grands chemins. Mais une raiſon qui rend le Duel le plus horrible & le plus énorme de tous les crime, c'eſt qu'il emporte tout à la fois & la perte de la vie & celle du ſalut ; ce qui ne ſe rencontre dans aucun autre crime que ce ſoit : car dés-lors qu'un homme fait ou accepte un appel, il renonce à ſa Foy, à ſa Religion ; Enfin, il renonce à Dieu même, & déclare qu'il prefere ſon prétendu honneur aux creatures & au Createur.

Il n'y a point de crime où le ſalut ſoit abſolument au hazard, du côté de celuy qui le ſouffre, un homme qu'on empoiſonne, qu'on aſſaſſine, peut ſe ſauver, & c'eſt un grand moyen de le faire, de ſouffrir patiemment. On ne doit pas même deſeſperer du ſalut de celuy qui commet le crime : car il peut faire une ſincere & ſalutaire penitence. Mais il n'y a point d'eſperance de ſalut pour celuy qui eſt reſolu de ſe battre en Duel ; puiſqu'il va à deſſein de tuer ou de ſe faire tuer, & quelque fois l'un & l'autre arrive. Il tüe & il eſt tué, & ainſi il ſe damne en ſe faiſant

tuer, & damne en même temps celuy qu'il tuë. Je ne croy pas qu'il y ait des termes capables d'exprimer cet emportement, cette rage, cette fureur. Pour moy je reconnois icy la foibleſſe de mon imagination : Je penſe aſſez, mais je ne ſçaurois rien dire.

Auſſi Sa Majeſté veut-Elle qu'on faſſe le Procés à la memoire de ceux qui ſont tuez en Duel ; comme on le fait aux coûpables des crimes de leze Majeſté, aprés leur mort.

XXVI.

Voicy encore une autre raiſon pour laquelle le Duel eſt un des plus grands crimes, c'eſt qu'il renferme l'homicide de ſoy-même : car un homme qui ſe va battre en Duel eſt reſolu de ſe faire tuer, plûtôt que de manquer de tirer raiſon d'un prétendu affront reçû. Et cette reſolution eſt un homicide de ſoy-même : car tous ceux qui ſe font tuer ſont homicides d'eux-mêmes, auſſi bien que ceux qui ſe tuënt ; de même qu'un homme eſt veritablement homicide d'un autre, quand il a donné ordre de le tuer. C'eſt la diſpoſition du Droit & de toutes les Loix. C'eſt pour cette raiſon qu'il eſt dit dans l'Evangile, qu'Herode tua S. Jean-Baptiſte, parce qu'il envoya des ſoldats pour luy couper la tête. *Miſſo ſpiculatore, occidit Joannem Baptiſtam.*

Or l'homicide de ſoy-même eſt un des plus horribles crimes, dont l'homme ſoit capable, parce qu'il eſt l'effet de la plus effroyable de toutes les paſſions, qui eſt le deſeſpoir. Car en effet, on ne ſe tuë que par le deſeſpoir où l'on eſt de pouvoir ſurmonter le mal qui nous afflige, la triſteſſe, la douleur, &c. Et cette paſſion doit être de toutes la plus emportée & la plus oppoſée à la raiſon, parce qu'elle eſt la plus oppoſée à la nature. On ſçait que le ſentiment le plus naturel, c'eſt l'amour de ſa propre chair, comme le dit S. Paul *Perſonne ne haït ſa chair*; c'eſt-à-dire, ſelon le langage de l'Ecriture, tout le monde aime tendrement ſa chair ou ſon corps. Or celuy qui ſe donne la mort étouffe ce ſentiment le plus naturel & le plus vivant dans le cœur de l'homme; donc la paſſion qui l'agite eſt la plus emportée & la plus barbare; donc le crime qui eſt l'effet de cette paſſion, eſt auſſi de le plus grand tous les crimes.

En effet, ſi l'homicide qu'on commet ſur un autre eſt un grand crime, l'homicide de ſoy-même eſt infiniment plus grand: car il fait à l'égard de Dieu & à l'égard de l'Etat tous les maux de l'autre; mais de plus il ajoûte aux maux, que l'autre fait à l'égard de Dieu & du prochain, celuy de

perdre son Ame sans resource : mal auquel on ne sçauroit rien ajoûter. Mais outre cela, celuy qui se tuë soy-même est capable de tuer les autres: car il n'y a rien de plus vray que ce qu'un Ancien a dit, que celuy qui abandonne sa vie est maître de celle des autres ; & par consequent un homme qui se tuë soy-même est à plus forte raison capable de tuer les autres.

Si quis autem tædio vitæ, vel impatientia doloris alicujus, vel alio modo vitam finierit sui. essorem habere D. Antonius rescripsit. Nã omnino puniendus est nisi tædio vitæ & doloris impatientia coactus est hoc facere & merito, si sine causa sibi manus intulit, puniendus est, qui enim sibi non pepercit multo minus alii parcet. l ult. paragr. 4. & 6. De bonis cor. *Qui ante sẽ tentiam sibi*

Je sçay bien qu'en Droit on vouloit que l'on examinât quelle pouvoit avoir été la raison, pour laquelle un homme s'étoit donné la mort, & qu'on le punissoit par la confiscation de ses biens seulement, au cas qu'il n'eut pas eu une juste cause de se la donner. Et ils appelloient cette juste cause, l'ennui de vivre, l'impatience de la douleur, croyant qu'un homme pouvoit justement se donner la mort, quand la douleur & les afflictions luy rendoient la vie insupportable. Hors ces raisons seulement, ils croyoient coûpable un homme qui se tüeoit ; parce que, disoient-ils, celuy qui s'est donné la mort sans de bonnes raisons pour le faire, auroit bien pû la donner à un autre ; ce que je viens de dire.

Mais ces grands Hommes ont montré par cette disposition de la Loy, qu'il y avoit certaines vertus dont ils n'avoient aucune connoissance. Car certainement

l'ennuy de la vie, ni l'impatience de la douleur, ne ſont point de juſtes cauſes de ſe faire mourir. L'homme ne s'étant pas fait luy-même, la raiſon luy devroit dicter, qu'il n'eſt pas le maître de ſon ſort, & qu'il doit abſolument dépendre de celuy qui luy a donné l'être, & qui l'a mis icy bas pour y paſſer un certain temps, dont l'homme ne ſçauroit ſçavoir la meſure, & dont il doit attendre la fin avec patience & avec humilité. En effet, l'eſſence de l'humilité c'eſt la ſoumiſſion parfaite à la volonté du Souverain Seigneur de toutes choſes.

mortem conſciverunt. l. 1. Cod. eod.

Mais rien ne fait mieux voir, que les plus grandes lumieres de l'homme ne ſont qu'obſcuritez, à moins qu'elles ſoient épurées par celles de la vraye Religion. Car il n'y eut jamais diſtinction plus frivole, que celle que font icy les Juriſconſultes, puiſqu'un homme ne peut jamais être capable de ſe donner la mort, que par l'ennuy de la vie, ou par l'impatience de quelque douleur; & ſi tous ceux qui ſe donnent la mort pouvoient reſſuſciter, il n'y en auroit point qui ne plaidât ſi bien ſa cauſe, qu'il feroit voir qu'il a eu juſte raiſon de ſe hâter de ſortir d'une vie qui luy étoit à charge. Ne ſeroit-ce pas une belle Juſtice parmi les hommes, ſi on faiſoit dependre leur bon droit des penſées de leur

esprit & des passions de leur cœur ? Toutes les parties auroient toûjours raison, si on s'en rapportoit à elles. C'est ce que fait pourtant le Jurisconsulte Marcion, par les raisons qu'il allegue pour la justification de ceux qui se donnent la mort par ennuy ou par impatience. On peut appeller cela une des éclipses de ces grandes lumieres de la Gentilité.

Mais la fausseté de ce raisonnement est fondée sur la fausseté de leur Morale. Car le Philosophe que l'on appelle par excellence le Philosophe Moral, s'est tellement égaré dans son idée du Sage, que ce qu'il en dit est hors de toute apparence & de toute raison. L'exemplaire même qu'il nous en veut donner, dans la personne de Caton, n'a aucun rapport avec cette idée. Ce sage, selon luy, est un homme insensible aux injures, un homme au dessus des Dieux, qui peuvent être écrasez par les ruïnes de leurs Temples, sans qu'il en puisse être blessé. Car quand il seroit vray que la Sagesse consisteroit à être insensible à tous les maux, jamais homme n'a été plus éloigné de cette insensibilité que Caton, qui s'est tué luy-même, de peur de tomber entre les mains de ses ennemis : & cette action qui luy a fait donner le surnom d'Utique, comme la prise de Carthage fit meriter à Scipion celuy

d'Afriquain, eſt une des plus grandes marques qu'un homme puiſſe jamais donner d'un petit cœur. Un homme qui auroit eu veritablement un grand cœur, qui auroit été inſenſible à la douleur & aux injures, comme Seneque veut que le Sage le ſoit, n'auroit jamais pris la furieuſe reſolution de ſe tuer. Il auroit vêcu tranquillement, malgré les adverſitez de la vie, avec les bons témoignages de ſa conſcience, & ſouffert patiemment tous les maux, que luy auroient pû faire les hommes, en attendant qu'il plût à celuy qui l'avoit mis icy bas, de l'en tirer. Ce ſont là les traits de la Sageſſe veritable, & les effets d'une parfaite grandeur d'Ame. Il y a beaucoup plus de force à marcher ſon chemin toûjours d'un pas égal, qu'à faire quelques ſauts & puis tomber. La force de ceux qui ſe tüeoient, étoit une force de phrenetique, non pas une force de perſonnes ſaines. Cette prétenduë vertu eſt une vertu étudiée, compoſée & ajuſtée à la vanité & à l'orgueil des hommes ; mais elle eſt hors des regles de la droite raiſon. La vertu des Chrêtiens eſt ſimple, naturelle, & elle conſiſte plus à ſouffrir encore, qu'à agir. C'eſt pourquoy le veritable Sage a dit, *Que l'homme patient & qui eſt le maître de ſes paſſions, eſt plus eſtimable que ceux qui donnent des marques de*

Melior eſt patiens viro forti & qui dominatur animo ſuo

expugnatore Urbium. Prov. 16. 32.

leur valeur par la prise des Villes.

En effet, il n'y a point de plus grande marque de foiblesse & de petitesse de cœur que le desespoir, qui fait qu'on se donne la mort. Caton n'a donc jamais paru moins Caton, qu'en se tuant comme il fit, de peur de se soûmettre aux Loix du vainqueur. S'il avoit été veritablement sage, aprés avoir tenté tout ce que la prudence & la valeur demandoient de luy, pour le service de la Republique & pour la liberté de son Païs; il devoit se soûmettre à la puissance superieure aux hommes, laquelle avoit decidé des choses contre ses vœux. Il devoit obéir à Cæsar, qui étoit devenu le Maître. Il le pouvoit faire sans lâcheté & sans bassesse, en vivant en homme privé, & en ne recherchant point les charges & les emplois par la faveur de celuy qu'il regardoit comme le Tyran de la Republique. Mais son impatience vint de son orgueil. Il ne put souffrir de se voir déchu du Gouvernement Souverain, auquel il avoit eu tant de part. Et l'envie de dominer dans luy, aussi bien que dans tous les Heros prétendus de ce tems-là, étoit couverte du faux pretexte de la liberté, par lequel ils abusoient de la credulité des peuples pour être seuls les Maîtres. Ce fut cette envie de dominer qu'il ne put étouffer, qui le porta à cet étrange

deſeſpoir. Toute cette ſageſſe des Payens n'étoit donc, en effet qu'une folie : Ainſi que l'appelle l'Apôtre. Toute leur vertu n'étoit qu'un emportement d'orgueil. Les actions les plus heroïques de leurs temps, ont été les actions heroïques de la folie. Et je regarde Caton qui ſe tuë comme le plus triſte & le plus illuſtre exemple du renverſement total de la raiſon, dans les prétendus Sages du Paganiſme. Que les artiſans qui vivoient le plus long-temps qu'ils pouvoient, & qui ſubiſſoient la Loy du Vainqueur, étoient bien plus ſages que cela !

Dicentes ſe eſſe ſapientes ſtulti facti ſunt.

On dira peut-être icy qu'il y a de l'injuſtice à faire le procés à la ſageſſe des Payens, ſur nos principes qu'ils ne connoiſſoient point ; mais on ſe trompera, car cette ſageſſe eſt condamnable ſur les principes de la nature & de la raiſon, ſur des principes communs à tous les hommes.

En effet, la vie eſt le fondement de tous les biens pour les Payens, comme pour les Chrêtiens ; pour les Payens, parce qu'ils perdoient tout, quand ils ſe donnoient la mort, puiſqu'ils n'eſperoient rien aprés cette vie ; pour les Chrêtiens, parce que c'eſt par le bon uſage de cette vie, qu'ils parviennent aux biens veritables, qui ſont ceux de l'Eternité. Un

Payen perdoit donc tout, lorſqu'il ſe donnoit la mort. Et vouloir tout perdre, c'eſt un deſeſpoir plus qu'humain : c'eſt la plus grande de toutes les folies.

Mais afin de reſſerrer ce diſcours & de donner une idée preciſe & diſtincte de la vraye Sageſſe ſur ce Chapitre ; c'eſt d'aimer la vie autant que Dieu veut que nous l'aimions. Or il veut que nous l'aimions pour la conſerver, pendant qu'il ne nous la redemande point par les voyes naturelles & ordinaires ; comme par les maladies incurables, ou par les voyes extraordinaires ; comme par le martyre, ou par le ſervice de nôtre Patrie & de nôtre Prince. Voila l'ordre de Dieu, auquel nôtre raiſon ſe doit attacher pour être ſage. *Un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort*, dit l'Ecriture. Le moindre des Romains, qui ſe conſerva aprés la perte de la liberté de la Patrie, valoit mieux que Caton aprés ſa mort ; & meritoit mieux d'être loüé que luy. Il faut avoir une grande Ame pour ſouffrir la vie dans les temps fâcheux.

Caton devoit vivre & ſe conſerver à ſa Patrie, dans l'eſperance d'un temps plus heureux ; dans lequel il auroit pû la ſervir encore de ſon bras & de ſon conſeil ; & on auroit pû luy rendre les mêmes actions de graces qu'on rendit à Teren-

tius Varo, *de ce qu'il n'avoit point desesperé du salut de la Patrie.* Il auroit ainsi montré la grandeur de son ame & de son cœur ; car l'esperance est la vraye marque de cette grandeur, comme le desespoir est le caractere d'une Ame basse & qui n'est animée que par l'orgueil.

Si c'étoit icy le lieu de faire le paralelle d'un Sage de l'Ecriture, avec un Sage de la Gentilité, on verroit bien de la difference entre Job & Caton, l'un demeure ferme au milieu de toutes ses disgraces, & benit la main de Dieu Tout puissant, auquel il plaît de l'éprouver par les souffrances : Et l'autre n'a pas la force de soûtenir la deffaite de son parti ; il a trop d'orgueil pour se soûmettre au Vainqueur ; & il n'a pas assez de courage pour demeurer dans le parti vaincu. Car ce Vers de Lucien qui dit que le parti vainqueur a plû aux Dieux, & que le parti vaincu a plû à Caton, contient une fausseté visible ; puisque Caton quitta ce parti. Il se fit mourir parce qu'il n'eut pas la force de paroître à Rome en homme vaincu. La pensée de ce spectacle l'abbatit. Voila ce grand Heros qui se laisse deffaire par sa mauvaise fortune.

Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni.

Mais (dira-t-on) c'étoit la sagesse de ce temps-là, c'étoit la coûtume de prendre pour generosité de se donner la mort, pour ne pas survivre à sa disgrace. Je ré-

ponds, qu'il n'eſt pas vray que ce fut la ſageſſe de ce temps-là. C'étoit peut-être celle des Stoïciens, qui de tous les Philoſophes flattent le plus l'orgueil & la vanité de l'homme, ſous le pretexte de leur vertu apparente. Ce n'étoit point celle des Platoniciens, qui croyoient qu'un homme ne pouvoit jamais avoir raiſon de ſe donner la mort. Ce n'étoit point celle d'Ariſtote ni de ſes Diſciples. Ce n'étoit point celle de Ciceron, ni preſque de toutes les Nations policées, dont nous avons quelque connoiſſance. Servius ſur le 12. de l'Eneïde, rapporte une Loy des Livres des Pontifes, qui ordonnoit que le corps de celuy qui ſe ſeroit donné la mort, demeurât ſans ſepulture : Et un autre de Tarquin le ſuperbe, qui vouloit qu'on mît en Croix celuy qui ſe ſeroit tué. On trouve dans Joſeph une Loy ſemblable parmi les Hebreux, qui ordonnoient la ſepulture pour tout le monde, hors, pour ceux qui ſe ſeroient donné la mort. Seneque même, l'admirateur inſenſé de Caton, reconnoît que pluſieurs Philoſophes étoient du ſentiment, que perſonne n'avoit droit de ſe donner la mort, & qu'il la falloit attendre. *Expectandum eſſe exitum, quem natura decrevit.* On rapporte de Brutus, qu'il n'approuva pas l'action de Caton, quoy qu'il l'ait imité enſuite luy-même, croyant

r Lib. 3. de Bell. cap. 25.

Epiſt. 70.

Seneque le Rheteur.

qu'il y avoit plus de pieté & de courage à ſouffrir les adverſitez, qu'à s'y ſouſtraire par la mort. *Nec pium cenſens, nec virile cedere fortunæ & imminentia adverſa, quæ ferenda fortiter erant ſubterfugere.* Strabo 15.

Ciceron dans ſon Livre du ſonge de Scipion, ſonge qui n'eſt rien moins qu'un ſonge; fait répondre à Scipion qu'il ne faut quitter la vie que quand l'ordonnera le Dieu, dont tout ce que nous voyons n'eſt que le temple; qu'il faut qu'un chacun acheve icy l'ouvrage auquel il eſt deſtiné par ce Souverain Maître de toutes choſes, avant d'en partir; de peur que nous ne ſoyons regardez comme des fugitifs. Seneque même le Rheteur, dont je viens de parler, repreſente Caton qui ſe donne la mort, comme un homme que ſa conſcience criminelle pouſſe dans cette extrémité. Tant il eſt vray que la parfaite ſageſſe, qui conſiſte à ſupporter la vie autant qu'on le peut, étoit connuë preſque de tout le monde; & qu'il n'y a eu que la fauſſe Philoſophie des Stoïciens, laquelle s'accordant, comme je l'ay dit, mieux qu'aucune autre avec l'orgueil de l'homme, ait établi cette coûtume inſenſée & barbare de ſe tuer. Et c'eſt ſans doute de cette Philoſophie qu'elle a paſſé dans les Livres des Juriſconſultes, Perſonnages d'ailleurs ſi judicieux, & qui avoient une ſi parfaite con-

Neſcio cujus criminis ſibi conſcius confugit ad mortem. Controv. 4.

connoissance de l'Equité naturelle.

La Religion de JESUS-CHRIST a remis l'homme dans ses sentimens naturels, de se conserver la vie autant qu'il le peut. L'Eglise & les Princes Chrêtiens ordonnent des peines contre ceux qui se donnent la mort. L'Eglise ne prie point pour eux, & ne leur donne pas la sepulture Ecclesiastique : & les Juges Seculiers leur font leur procés, s'ils survivent aux coups qu'ils se sont donnez ; ou à leur cadavre, s'ils n'y survivent pas. Enfin, Caton, le Heros de Seneque, auroit été pendu parmi nous, ou mort ou vif, aprés les coups qu'il se donna.

Mais je m'apperçois que cet article est trop long, & qu'il n'a nulle proportion avec les autres. Qu'on me le pardonne, l'indignation que je sens, lorsque je vois tant estimer dans le monde de fausses vertus, m'a forcé de m'étendre. Cette estime des fausses vertus est un mauvais reste des fausses lumieres que nous puisons dans les Colleges, par la lecture des Autheurs profanes. On nous y fait admirer & estimer des actions que nous devrions avoir en horreur. Qu'on les admire encore, à la bonne heure. Les excés sont l'objet naturel de l'admiration ; mais on ne les sçauroit estimer sans un renversement total de la raison. Aimer trop la vie & commettre

une lâcheté, lorſqu'il s'agit de la ſacrifier pour l'état, eſt un de ces excés. La haïr trop & la ſacrifier, lorſqu'il ne s'agit que de nos interêts particuliers, eſt un autre excés. Ce ſont des ſujets d'admiration; mais ils le doivent être en même temps de nôtre mépris.

On ne le croit pas, mais il n'eſt rien de plus vray, que les loüanges que l'on donne aux fauſſes vertus des Payens, font bien faire des folies aux Chrêtiens. On n'auroit jamais appellé le Duel une action d'honneur, ſi on n'avoit jamais loüé l'action de ceux qui ſe donnent la mort de leurs propres mains, par vanité & par orgueil; & ſi on n'avoit jamais fait de Vers pour ceux qui ne veulent pas ſurvivre à leur diſgrace, ni à leur prétendu honneur. On trouve ſi bon ce mot de Juſtin en parlant de Sardanapale, qui ſe tua pour ne pas tomber entre les mains de ſes ennemis: *En cela ſeul* (dit-il) *il agit en homme.* C'eſt par ces beaux mots que la vanité ſe fortifie dans le cœur de la jeuneſſe, & qu'elle s'accoûtume à prendre pour le vray honneur, ce qui eſt un des plus grands crimes.

Mais il eſt temps de prendre la ſuite de mon diſcours. Je dis donc que le Duel renfermant l'homicide de ſoy-même, il eſt un des plus horribles crimes que l'on

puisse commettre, & le plus opposé à la nature.

XXVII.

J'ay passé trop legerement sur cette circonstance du Duel, qu'il expose tous ceux qui se battent à la perte de leur salut, pour n'y pas revenir. C'est pour cette raison, que dés-lors qu'un homme fait un appel à un autre, ou dés-lors qu'il l'accepte, il est excommunié de l'Eglise : parce qu'il est dans la disposition de tuer, ou de se faire tuer. Les jeunes gens, dira-t-on, les Gens de guerre, ne sont pas si tendres du côté de la conscience, & les motifs de Religion n'ont gueres de pouvoir sur eux.

Est-ce donc que pour entrer au service du Roy, il faut avoir renoncé à celuy de Dieu ? Est-ce que pour bien faire son devoir à la guerre, il faut avoir perdu tout sentiment de Religion, & ne plus craindre Dieu ? Qui peut avoir donné ces abominables sentimens à cette Jeunesse ? Certainement ce n'est pas le Roy, qui ne témoigne que du mépris & de l'aversion pour ceux qui ont du penchant vers l'impieté ; qui s'efforce de faire fleurir par tout la Religion ; qui veut que les Troupes vivent dans une si exacte discipline ; qui marque une estime particuliere pour les Personnes pieuses & sages ; qui fait élever

les jeunes Gentilshommes dans les Seminaires de la Guerre, avec tant d'ordre & tant de ſoin, à l'égard de la pieté, qu'ils n'oſeroient manquer aux devoirs de la Religion. Ce ne ſont pas non plus les exemples des Officiers Generaux, qui portent la Jeuneſſe à avoir ces ſentimens. Ils répondent trop bien aux deſſeins de Sa Majeſté par le reglement de leurs mœurs, & par l'exactitude de leur diſcipline.

Qu'on ſe deſabuſe donc ; dans quelque Profeſſion que l'on ſoit, la tendreſſe de conſcience ſied bien : Elle eſt agréable au Roy & à tout le Monde, & elle donne un air beaucoup meilleur, que le libertinage, dont quelque fois on ſe divertit ; mais qu'au fond on a en horreur. En effet, cette diſpoſition d'eſprit doit être autant en horreur aux hommes qu'elle l'eſt à Dieu : car un homme ſans conſcience eſt dans la verité un homme ſans honneur & ſans fidelité. Comment peut-on eſperer qu'un homme qui eſt capable de ſacrifier ſa vie & ſon ſalut Eternel, pour ſatisfaire ſa vengeance, puiſſe demeurer fidele, quand ſes interêts & ſa paſſion le ſollicitent contre ſon devoir ? ce ſeroit une folie de l'eſperer. Quand on manque à Dieu & à ſoy-même, on ne ſçauroit être parfaitement fidele au Roy & au Proshain.

XXVIII.

Mais on veut se venger, dit-on, & il n'y a point de voye de se venger moins odieuse que le Duel. C'est celle d'un homme de cœur, parce qu'il s'expose au même hazard qu'il fait courir à son ennemy.

On a déja dit que Dieu & le Roy, deffendent la vengeance particuliere ; & le Roy ayant ordonné des voyes legitimes pour obtenir la reparation des injures ; l'honneur des Particuliers consiste en effet à se servir de ces voyes, à obéir à Dieu & au Roy. Messieurs les Marêchaux de France ont fait en execution des Ordonnances de Sa Majesté, plusieurs Reglemens, pour les satisfactions & reparations d'honneur des personnes offensées, & ont établi des moyens d'éviter genereusement toutes sortes de Duels & de rencontres. Tous ceux qui portent l'épée doivent consulter ces Reglemens pour s'y conformer, en cas qu'on vint à les offenser. Ces Reglemens ne sont pas longs, & il est du devoir d'un homme sage d'apprendre les Loix qu'il doit suivre. Mais comme la Jeunesse a l'esprit évaporé, & ne se porte pas volontiers à étudier ce qui la regarde. Il seroit peut-être bon que Messieurs les Officiers fissent lire de temps en temps ces Reglemens de Messieurs les Marêchaux de France aux Troupes, & dans

dans les Places où ils commandent. Et leurs remontraſſent l'obligation qu'ils ont de ſuivre cette Loy, pour ſe bien acquiter de leur devoir, & pour être agreables à Sa Majeſté. On pouroit leur faire prêter ſerment exprés, ſur l'obſervation de ces Ordonnances de Sa Majeſté. Mais ces Meſſieurs ſçavent mieux que moy ce qu'il faudroit faire, pour que les jeunes Gentilshommes ſoient bien inſtruits de ce qui eſt contenu dans ces Reglemens.

XXIX.

Mais s'il étoit permis de parler avec liberté, à ceux qui ſont poſſedez de la paſſion de ſe vanger; on pouroit leur montrer que la voye qu'ils prennent pour cela eſt la plus grande des extravagances. Car s'ils veulent ſe vanger, la raiſon voudroit qu'ils ſe vangeaſſent de maniere, qu'ils aſſuraſſent leur vangeance, & qu'ils ne s'expoſaſſent pas à ſe faire ôter la vie, par celuy qu'ils prétendent leur avoir ôtê leur honneur. On remarquera que je faits icy ce que dit le Sage : *Je parle au fou ſelon ſa folie, de peur qu'il ne ſe croye ſage.* Car à Dieu ne plaiſe qu'on crût que je vouluſſe conſeiller aucune autre voye de ſe vanger. Je les ay toutes autant en horreur, que le doit un homme raiſonnable & un Chrêtien. Mais s'il étoit permis de ſe vanger, il y auroit de la folie à pren-

Reſpondе ſtulto juxta ſtultitiam ſuam, ne videatur ſibi ſapiens.

dre une voye si incertaine pour le faire ; la prudence humaine voudroit qu'on prît de bonnes mesures pour s'assurer du succés de ses desseins ; & au contraire, les Loix du Duel consistent à ajuster toutes les choses le mieux qu'il est possible, pour rendre le succés incertain. Certainement cette folie ne se comprend pas. Monsieur Cujas traite de ridicule le sentiment de ces Docteurs, qui veulent que l'on repousse la force par la force, avec armes pareilles.

Ad hæc exigunt Doctores nostri, ut arma sint paria, quibus arma propulsantur ; quod neque rationem, neque authoritatem ullam habet & opinio ridicula nam hæc non possunt paria esse incontinenti, & quod tale non fit incontinenti jure non fit. Lege 3. ff. de Just. & Jure.

XXX.

On a horreur des Assassinats, & ce sont des crimes irremissibles. Je n'ay pas icy dessein de diminuer cette horreur, comme je le viens de dire. Je l'augmenterois s'il étoit en mon pouvoir ; mais examinons ce qui fait horreur dans l'Assassinat, pour voir si on n'a pas sujet d'avoir autant horreur du Duel.

On a horreur de l'Assassinat, ou parce qu'il y a plus d'inhumanité & de cruauté à tuer un homme, qui n'est pas en defense, qu'un homme qui y est ; l'état de foiblesse où se trouve un homme qu'on veut tuer, n'étant capable que de donner de la compassion, & de faire tomber les armes des mains du plus cruel ennemy ; ou parce que la mort d'un homme qu'on veut assassiner, est comme certaine ; &

que la mort certaine même d'un ennemy doit faire de la compaſſion, & que ceux à qui ce ſpectacle n'en fait pas, ſont des gens barbares & dénaturez. Or on dira que ces choſes ſi capables d'émouvoir l'humanité, ne ſe rencontrent pas dans le Duel, on y trouve un ennemy armé d'armes pareilles, & ſa mort eſt incertaine; & ainſi, il n'y a pas tant d'inhumanité à luy vouloir ôter la vie, à cauſe qu'il ſe met en devoir de nous ôter luy-même la nôtre. Chacun de ſon côté attaque, parce qu'il eſt obligé de ſe deffendre,

Mais je vais faire voir que la cruauté eſt ou plus grande ou moins égale de part & d'autre. Un homme qui ſe veut battre a une volonté déterminée de tuer ſon ennemy, auſſi bien que celuy qui veut aſſaſſiner. C'eſt ce qu'on ne ſçauroit nier: car l'incertitude de l'évenement n'empêche pas la détermination de la volonté. Il y a de plus une volonté déterminée d'expoſer ſa vie pour tuer ſon ennemy. Or cette volonté déterminée d'expoſer ſa vie, eſt une volonté cruelle & barbare. De ſorte que ſe trouvant dans celuy qui ſe veut battre, & la volonté de ſe deffaire de ſon ennemy, comme dans celuy qui aſſaſſine; & de plus, la volonté d'expoſer ſa vie: Il y a un degré d'inhumanité davantage dans celuy qui ſe bat, que dans celui qui aſſaſ-

ſine. Vous avez horreur de celuy qui aſſaſſine, & avec raiſon, ayez-en donc encore davantage de celuy qui ſe bat, puiſque celuy qui aſſaſſine ne cherche que la mort d'une ſeule perſonne, & celuy qui ſe bat cherche la mort de deux perſonnes. Et que comme il y a moins de fureur & de deſeſpoir à en tuer un autre, qu'à ſe tuer ſoy même; il y en a auſſi moins à en vouloir ſimplement tuer un autre, qu'à en vouloir tuer un autre, & ſe faire tuer ſoy-même. Car comme je l'ay dit, les deux combattans demeurent quelquefois ſur la placce.

Mais, dira-t-on, celuy qui ſe bat n'a point de volonté déterminée de tuer ni de ſe faire tuer; il ne cherche qu'à reparer ſon honneur bleſsé. C'eſt donc la plus grande des folies, répondray-je, de ſe mettre en état de tuer & de ſe faire tuer, ſans avoir une volonté déterminée de l'un ni de l'autre. Qui le croiroit, que des gens ſe batiſſent l'épée à la main, ſans avoir deſſein de tuer ni d'être tuez! Mais je ne ſçay ſi Meſſieurs les Breteurs diroient qu'ils ſe battent ſans avoir une volonté déterminée de tuer ou d'être tuez. Ils craindroient de ne pas paſſer pour vrais braves en parlant ainſi. En effet, on pourroit leur dire qu'ils cherchent en ſe battant ſeulement à paſſer pour braves,

& qu'ils ne le ſont pas veritablement.

Mais je prétens au contraire, que la volonté de tuer eſt d'autant plus déterminée dans ceux qui ſe battent, qu'ils veulent s'animer à tuer leur ennemy, en l'obligeant de ſe mettre en deffenſe. Car lorſque nous obligeons nôtre ennemy de ſe mettre en deffenſe pour le tuer, cela veut dire que nôtre imagination, encore ſuſceptible de compaſſion, n'a pas cedé dans nous à la volonté déterminée que nous avons de tuer, & que nous cherchons à exciter nôtre imagination, à ſuivre nôtre volonté, par le ſpectacle d'un homme qui ſe met en état de nous tuer, ſi nous ne le prevenons. Il eſt donc tres-vray, que celuy qui ſe bat a une volonté déterminée de tuer, & une volonté d'autant plus criminelle qu'elle eſt plus dans dans l'Ame, & ainſi plus ſpirituelle.

Mais ſi dans le Duel, non ſeulement la vie de deux hommes eſt expoſée, mais encore leur ſalut; quelle rage & quelle fureur eſt-ce que de ſe battre en Duel! Il n'eſt donc rien de plus vray, qu'il ſe trouve plus de cruauté dans ceux qui ſe battent que dans ceux qui aſſaſſinent. Ils ſont plus cruels & plus dénaturez que les bêtes, qui ne ſe donnent jamais la mort à elles-mêmes, s'ils veulent tuer ou ſe faire tuer; & ils ſont les plus extravagans

Le Duel n'étoit donc point un acte de vengeance particuliere, mais un Acte de Juſtice publique, qui ſe faiſoit par l'authorité du Prince. C'étoit à la verité une Juſtice qui ſe ſentoit encore un peu de la barbarie des vieux temps, & que les Princes ont enfin abrogée, cedant en cela aux Loix de l'Egliſe, qui l'a toûjours condamnée.

XXXII.

Mais outre ce que j'ay dit pour faire voir qu'il n'y avoit point d'honneur à ſe venger, même par cette voye; je montreray encore icy, par la comparaiſon de la maniere dont en uſent les Souverains, pour tirer raiſon des injutes qu'on leur a faite: que c'eſt une prétention chimerique de dire qu'il y ait de l'honneur à ſe venger armes pareilles.

Les Princes qui ont le droit de faire la guerre & de pourſuivre par les armes la reparation des injures, par un pouvoir qu'ils ont reçû de Dieu, & qui eſt incommunicable aux perſonnes privées; n'ont jamais crû qu'il fut de leur honneur de courir le même hazard dans la pourſuite de leur vengeance, qu'ils font courir à leurs ennemis: Au contraire, on ne louë jamais tant leur prudence & leur habilité, que lorſqu'ils s'expoſent le moins, Eux, leurs Troupes, & leurs Sujets, pour ſe

Dolus an virtus quis in hoste requirat.

faire faire satisfaction. Il est vray qu'ils font des Manifestes, & qu'ils declarent la guerre selon le droit des gens. Mais quand une fois la guerre est declarée, la surprise est d'aussi bonne guerre que la force ouverte. On employe une grande Armée contre une petite : Et enfin, on prend tous les avantages possibles pour se venger, sans qu'il en coûte ; si les Particuliers avoient le droit de se venger, ils en devroient user ainsi. Mais ne l'ayant point, & Dieu & le Roy leur deffendant de le faire, il n'y eut jamais rien de plus chimerique, que de prétendre qu'il y ait de l'honneur à le faire avec armes pareilles. Je prie encore qu'on n'abuse pas de ce que je dis, en prétendant que j'indiquerois d'autres voyes de se venger. Je louë extrêmement le cœur François de les detester. Mais s'il les deteste, je souhaiterois qu'il detestât encore autant le Duel, qui est un crime si énorme par tant de raisons.

XXXIII.

Je viens de dire que les Princes se sont enfin rendus aux Loix de l'Eglise contre les Duels, & ont aboli cet Acte de Justice. Il sera assez a propos de dire quelque chose de ces Loix, & des raisons qu'a eu l'Eglise de les faire. L'Eglise n'a pû s'empêcher de condamner les Duels, parce qu'on y tente Dieu, & que souvent l'in-

nocent y perit comme le coupable. C'eſt pourquoy le Pape Celeſtin III. declare ceux qui ſe battent en Duel, de veritables homicides. Et dans le titre des Decretales *de purgatione vulgari*, Il eſt abſolument deffendu d'ordonner qu'un accuſé ou un accuſateur ſe purgeront, ou par le fer chaud, ou par l'eau boüillante, ou par le Duel, pour les mêmes raiſons. Car quoy que Dieu eut ordonné une ceremonie particuliere dans l'ancienne Loy, pour découvrir le peché de la femme ſoupçonnée & accuſée par ſon mary, cette Ordonnance a été abolie avec beaucoup d'autres de l'ancienne Loy; & l'Egliſe n'ayant point reçû de commandement particulier de cette nature, à crû qu'elle tenteroit Dieu d'une maniere criminelle, ſi elle permettoit ces épreuves.

Cap. 2. de Clericis pugn. in Duello extra cap. Conſuluiſti. cap. Aioncē machiam 2. q. 5.

Ces deffenſes de l'Egliſe faiſoient que ceux qui ſe battoient en Duel, même avec la permiſſion du Prince, ne le faiſoient pas ſans peché: Car encore que le Prince ait droit de vie & de mort ſur ſes Sujets, ils permettoient pourtant une choſe, qui étoit expreſsément contraire à la Parole de Dieu, qui nous deffend de le tenter. *Vous ne tenterez point vôtre Dieu.*

Non tentabis Dominum Deum tuum. Math. 4. 7.

Si le crime d'un accuſé n'eſt pas bien juſtifié, il y a bien plus de raiſon & d'équité de le renvoyer, & de le laiſſer au

Jugement de Dieu, que de rien faire contre sa Parole. Comme il est dit dans le Droit Canon, *occulta crimina Deo sunt relinquenda, qui solus novit corda filiorum hominum.* Les Princes ont donc agi en Princes veritablement Sages & Chrêtiens, en conformant leurs Ordonnances à celle de l'Eglise.

Dicto cap. Consuluisti.

Et il ne faut point douter que ce ne soit le Decret du S. Concile de Trente qui ait ouvert les yeux aux Souverains sur ce grand abus. Car ce Concile excommunie & ceux qui permettent les Duels, & ceux qui se battent, & ceux qui en sont les spectateurs: Et comme ce Chapitre ne regardoit que les Duels publics; c'est-à-dire les Duels permis par les Souverains. Le Pape Gregoire XIII. a fait une Bulle, pour étendre ces dispositions aux Duels particuliers, qui se font sans permission. C'est par cette authorité, que ceux qui font un appel, ou qui le reçoivent, encourent veritablement l'excommunication portée dans ce Decret, & ne peuvent être reçûs aux Sacremens, qu'ils n'ayent été relevez & absous, par celuy qui en a le pouvoir.

ff. 3. de Reform. c. 19.

XXXIV.

Il est vray que les premiers Combats singuliers qui se sont faits, ont été des actions en quelque façon permises, de-

vant Dieu & devant les hommes, parce qu'ils se faisoient pour la cause publique & avec l'authorité des Souverains. Car cette cause se pouvant decider par la voye des armes, il sembloit qu'il y avoit plus de raison & de politique de la faire decider par un combat de trois ou de quatre personnes, même de cent, que par des batailles generales, dans lesquelles il se verse tant de sang. L'exemple même que nous en avons dans l'Ecriture, sembloit authoriser ces combats: car David se battit contre Goliath en combat seculier, aprés en avoir reçû la permission du Roy, pour décider la querelle qui étoit entre le Peuple de Dieu & les Philistins. Paris & Menelaüs parmi les Grecs, les Horaces & les Cuiraces parmi les Latins, se battirent pour la même raison. Nos Historiens de France & d'Allemagne rapportent plusieurs exemples de ces Combats. Mais neanmoins comme la Religion a épuré nôtre sagesse & nôtre politique, nos Autheurs ne croyent pas même que les Souverains puissent exposer les interêts de leurs Personnes & de leurs Etats, au hazard d'un combat singulier. Ils sont persuadez que c'est tenter Dieu d'une maniere criminelle. Et ils ne regardent pas le combat de David comme un exemple a suivre; mais comme un action extra-

Homer. Iliad. 3. Alciat. cap. 25. de singulari certamine.

ordinaire que Dieu inſpira à David, & dont il luy donna un ſuccés heureux par un Miracle tout viſible. Cette action ne leur ſemble pas plus imitable dans la Guerre que la ceremonie de l'eau de jalouſie, dont je viens de parler, dans la Police. C'eſt le ſentiment de Grotius dans ſon excellent Traité du droit de la Guerre & de la Paix, *lib.* 3. *cap.* 20. & il ſoûtient ſon ſentiment par de ſolides raiſonnemens, & des authoritez des meilleurs Autheurs.

De ces combats ſinguliers qu'on croyoit autrefois legitimes, étoient venus les combats ſinguliers que les Princes authoriſoient : Et ceux enfin, qui le faiſoient non ſeulement ſans l'authorité du Souverain, mais encore malgré ſes deffenſes. Les premiers ont été abſolument abolis, & les derniers le ſont preſque tout-à-fait, graces à nôtre Grand Roy. Et il ne reſteroit plus pour une exacte obſervation des Ordonnances de Sa Majeſté, que d'inſinuer à la Jeuneſſe, qu'il n'y a point de plus veritable honneur, ni de moyen plus efficace de meriter de gagner les bonnes graces du Roy, que d'obéir à ſes Ordonnances, qui ſont les mêmes que celle de Dieu. Voicy quelque motifs pour les y diſpoſer, qui ne ſont qu'une recapitulation de ce que j'ay dit de plus eſſentiel dans ce Diſcours.

XXXV.

Je dirois donc à ces Jeunes Gens, qui s'engagent au ſervice du Roy, que le veritable point d'honneur qui les doit animer dans toutes leurs actions, c'eſt de ſervir toûjours Sa Majeſté en braves Soldats, en fideles Sujets, enfin, en bons Chrêtiens: car il ne faut pas s'imaginer, comme je l'ay déja dit, que la Religion ou le ſervice que l'on doit à Dieu, empêche celuy que l'on doit à ſon Souverain; au contraire, ces ſervices ſe ſuivent, & dépendent l'un de l'autre; & il n'y a point de plus vaillans Soldats, que les vrais ſerviteurs de Dieu. Les Empereurs Payens avoient-ils de meilleures troupes que ces Legions toutes compoſées de Chrêtiens? Il n'y a rien qui donne tant de fidelité & de valeur, que la vraye pieté.

Le motif de toutes leurs actions & de tous leurs exercices, doit donc être de ſe rendre capable de bien ſervir le Roy, & de ſe bien acquiter des obligations de leur profeſſion, dans toutes les rencontres les plus perilleuſes. Pour affermir leur courage, ils doivent ſe familiariſer avec la mort, en ſe repreſentant ſouvent tous les dangers qu'ils courront dans le métier qu'ils ont choiſi; en ſe diſant à ſoy-même, qu'il y va de leur honneur &

de leur conscience, d'aller par tout où ils seront commandez; & de mourir plûtôt que de faire une lâcheté; qu'il ne faut pas plus craindre pour son salut, quand on meurt les armes à la main pour le service de Sa Majesté, que lorsqu'on meurt tranquillement dans son lit, pourvû que d'ailleurs l'on vive Chrêtiennement; Que nos vies sont au Roy, pour s'en servir selon les besoins de l'Etat; & que Dieu nous a assujetis aux Souverains, pour leur obéir dans tout ce qui ne blesse point la Foy, ni la Morale de son Eglise. Que les soldats doivent obéir aux moindres Officiers, & les Officiers, les uns aux autres par degrez, comme au Roy-même; parce que tous ceux qui ont droit de commander, tiennent leur auauthorité de Sa Majesté; & la representent dans tous les commandemens qu'ils font.

Ces pensées devroient être gravées si avant dans l'esprit de ceux qui sont au service du Roy, qu'ils les eussent toûjours presentes, lorsqu'il s'agit de faire leurs exercices & d'obéir. Elles leur rendroient tout facile, & elles les empêcheroient d'avoir peur dans les plus grands perils.

Mais si elles leur servoient à les faire agir en veritables Gens d'honneur, elles leur serviroient de même à souffrir pa-

tiemment les insultes des Fanfarons, & des Etourdis : car il n'y a que ces sortes de gens, qui soient capables d'insulter les autres ; un Homme de cœur ne se donne jamais ce mauvais caractere.

Voicy comment ces pensées les rendroient patiens contre les injures qu'on leur voudroit faire. Je dis qu'on leur voudroit faire, car il n'est pas dans le pouvoir des autres de nous offenser. Aprés Dieu (doivent-ils penser) nous devons tout au Roy, comme ses Sujets. Mais de plus, nous nous sommes engagez à son service, pour le faire obéir par les autres, & pour faire reconnoître sa Souveraineté par tout, où il luy plaira de porter ses armes. Je suis donc à Sa Majesté pour la servir par tout où Elle aura besoin de moy, pour les interêts de sa gloire & de son Etat. Et je ne suis pas à moy pour venger mes injures particulieres. Mais en outre, Sa Majesté me deffend, sous de grandes peines, d'entreprendre moy-même de tirer vengeance des offenses qu'on m'auroit faites. Je ne sçaurois donc me battre, sans une desobéissance d'autant plus criminelle, que toutes les obligations de ma Profession tendent à affermir par tout son authorité ; que seroit-ce si j'étois le premier à la mépriser ?

On dira, peut-être, de moy, que je n'auray pas de cœur ; mais qui eſt-ce qui le dira ? ce ſeront de jeunes Fanfarons, qui ne ſçavent pas ce que c'eſt que le cœur ; & quand ils l'auront dit quelque temps, ſans que je témoigne m'en ſoucier, ils ceſſeront de le dire. Enfin, viendront les occaſions de faire connoître que je ſuis pour le moins auſſi brave qu'eux ; & ſi leurs contes ridicules avoient fait impreſſion ſur l'eſprit de quelques-uns, j'eſpere ſi bien effacer cette impreſſion, qu'on ait d'autant meilleure opinion de mon courage, qu'on l'auroit ſoupçonné mal à propos. Mais enfin, ce n'eſt pas dans l'eſprit de telles gens que je me dois mettre en peine d'établir ma reputation ; c'eſt dans celuy des Officiers, auſquels je dois obéir, & donner des témoignages de ma valeur : C'eſt au Roy, à qui je ſuis, non pas à ces Meſſieurs, à qui je ne dois rien. Qu'ils penſent donc de moy ce qu'ils voudront, pourvû que ceux qui me commandent, ſoient contents de mes ſervices & de ma bravoure.

Un Cadet, qui n'a point encore été dans les occaſions, doit ſe fortifier dans ces penſées, & il ne doit point craindre de les dire aux autres. Pour ceux qui y ont été, & qui s'y ſont comportez en Gens d'honneur, ils doivent encore plus mé-

priſer les railleries & les inſultes de ces gens, leſquels ſe ſentant peu de vray merite, ſont bien aiſe de s'en acquerir l'apparence, en parlant deſavantageuſement d'autruy.

XXXVI.

Je prévois que l'on me dira icy, que ces penſées ſont trop ſolides & trop ſages pour de jeunes gens; qu'elles ſont plus des vieux Capitaines, ou pour mieux dire des Philoſophes que des Soldats. C'eſt à cauſe qu'elles ſont ſolides qu'il les faut propoſer, pour fortifier la raiſon des jeunes gens, contre leur imagination. Comment devient-on un vray Homme d'honneur & un Cavalier parfait, qu'en éclairant ſa raiſon, de maniere qu'on ne faſſe jamais de fauſſes démarches dans ſon devoir. Il eſt difficile, je l'avoüe, de mettre toûjours ces veritez en pratique; mais on ne devient point vertueux ſans peine. Les Anciens logeoient la Science & la Vertu ſur des lieux eſcarpez & difficiles à approcher; pour marquer que la Science & la Vertu coûtoient à acquerir.

Mais les Generaux & les Officiers peuvent faciliter la pratique de ces veritez par l'eſtime qu'ils en feront, & par les loüanges qu'ils donneront à ceux qui les pratiqueront; & enfin, par la

punition rigoureuſe de ceux qui violent les Ordonnances de Sa Majeſté, & qui inſultent les autres.

Au reſte, peut on avoir un motif plus puiſſant pour obſerver de bonne foy, les Ordonnances de Sa Majeſté, que les paroles de ſon Edit de 1679. qui ſont priſes de ſa Declaration de 1651. *Nous exhortons nos Sujets, & leur enjoignons, de vivre à l'avenir enſemble dans la Paix, l'union, & la concorde neceſſaire pour leur conſervation, celle de leur famille, & celle de l'Etat; à peine d'encourir nôtre indignation, & de châtiment exemplaire. Nous leur ordonnons auſſi, de garder le reſpect convenable à chacun, ſelon ſa qualité, ſa dignité, & ſon rang, & d'apporter mutuellement les uns avec les autres, tout ce qui dépendra d'eux, pour prévenir tous differents, debats, & querelles, notamment celles qui pourront être ſuivies des voyes de fait. De ſe donner les uns aux autres ſincerement & de bonne foy, tous les éclairciſſemens neceſſaires, ſur les plaintes & mauvaiſes ſatisfactions qui pourront ſurvenir entre-eux; d'empêcher qu'on ne vienne aux mains, en quelque maniere que ce ſoit. Déclarant que Nous reputerons ce procedé pour un effet de l'obéiſſance qui nous eſt dûë, & que nous tenons être plu-*

conforme aux maximes du veritable honneur, auſſi bien qu'à celle du Chriſtianiſme ; aucun ne pouvant ſe diſpenſer de cette mutuelle charité, ſans contrevenir au Commandement de Dieu auſſi bien qu'au nôtre.

Ces paroles, dis-je, de Sa Majeſté, pleines d'un deſir ardant pour la Paix & la concorde, le plus grand bien de la vie, pleines de tendreſſe pour ſes Sujets ; & enfin, tout animées de l'Eſprit de la Religion, peuvent-elles être luës, ſans que l'on ſe ſente diſpoſé à obéir à Sa Majeſté, & à mettre le vray honneur dans l'obéiſſance qu'on luy doit ? Un Cavalier peut-il aprés cela eſtimer contraire à ſon honneur, *ce qui peut donner un entier éclairciſſement de la verité, de laquelle dépend abſolument la Paix d'entre les hommes*, pour me ſervir des termes du premier article du Reglement de Meſſieure les Marêchaux de France.

Quand Meſſieurs les Officiers prendront plaiſir à bien faire goûter ces paroles à la Jeuneſſe, qui eſt ſous leur Commandement ; Sa Majeſté aura la ſatisfaction de voir ſes Ordonnances obſervées, plus par les lumieres de la raiſon, par l'amour de ſon devoir, & par un Eſprit d'obéiſſance & de Religion, que par la crainte des peines ; dont l'on eſ-

eſpere toûjours en France trouver les moyens de ſe ſauver. Car il eſt conſtamment vray, que ſi on n'avoit abſolument aucune eſperance d'impunité, on ne verroit pas en France plus de gens ſe battre en Duel, que l'on voyoit de Bandits dans l'Etat Eccleſiaſtique depuis que Sixte V. eut fait des Loix ſi ſeveres contre eux, & qu'il fut ſi bien ſervi qu'aucun coûpable n'avoit lieu d'eſperer de ſe ſauver. C'eſt une verité certaine, que l'on ne commet point de crime, où il n'y a aucune eſperance d'impunité. Le regne de ce Souverain Pontife en eſt une preuve démonſtrative.

DISCOURS DE LA CRAINTE DU TONNERRE.

I.

C'Est une choſe étonnante, que tous les Philoſophes ſe ſoient appliquez à la recherche des cauſes naturelles du Tonnerre ; & qu'ils ayent ſi peu penſé à nous apprendre qu'elles doivent être les diſpoſitions de nôtre eſprit & de nôtre cœur, à l'égard de ce metéore terrible : c'eſt-à-dire, ſi on pouvoit & ſi on devoit le craindre. Ce qui ſeroit d'une plus grande utilité pour la Morale, qu'on ne le pouroit croire. Car ordinairement les hommes ſont emportez dans des ſentimens exceſſifs & vicieux au ſujet du Tonnerre : Les uns prévenus de certains préjugez, qui ſe ſont formez dans eux

par les Hiſtoires ou vrayes ou fabuleuſes, qu'on leur a faites dans leur enfance, le craignent avec excez ; & les autres prévenus des ſentimens impies de la Philoſophie d'Epicure, font vanité de ne le pas craindre.

II.

L'art de penſer. Il eſt vray qu'un illuſtre Autheur de ce temps en a dit quelque choſe dans un livre, qui a reçeû l'Approbation de tout le monde. Mais il en a peu dit, & le raiſonnement qu'il en fait n'ayant pas ce me ſemble, la juſteſſe de tous les autres qui ſont dans ſon livre ; il eſt plus propre à affermir les diſciples d'Epicure dans leurs faux ſentimens, qu'à regler noſtre raiſon.

III.

J'ay donc deſſein de montrer icy non ſeulement comment on peut, mais comment on doit craindre le Tonnerre, afin de s'eloigner de ces extremitez vicieuſes, dans l'une deſquelles on manque de confiance en la bonté de Dieu, & dans l'autre de foy dans ſa Providence. Car enfin depuis que nous ſommes aſſez heureux, pour avoir été éclairez des lumieres de la foy ; nous devons croire que toute Philoſophie, qui ne ſimpatiſe pas avec nôtre Religion, eſt fauſſe & par conſequent nous devons rejetter cette ancienne Philoſophie qui nioit la Providence de Dieu.

Sans la foy rien ne ſçauroit aſſurer les

penſées des hommes, *cogitationes mortalium timidæ, & incertæ providentiæ noſtræ.* Mais depuis que ces lumieres ſe ſont rependuës ſur nos eſprits, nous ſommes aſſurez dans les connoiſſances, que la raiſon même nous donne.

On peut comparer la raiſon ſans la foy & agitée des paſſions differentes, dont l'homme eſt ſuſceptible, a ceux qui ſont ſur un vaiſſeau agité par les vents. Comme ces perſonnes ne ſcauroient porter aucun jugement certain des objets qu'ils voient; la raiſon de même ne ſcauroit ſans la foy faire aucun jugement ferme des choſes, où les paſſions peuvent prendre quelque part; & ainſi quoy que ce ne ſoit pas la foy qui nous enſeigne une infinité de choſes, que les Payens mêmes ont connuës, elle nous ſert pourtant d'appuy pour nous rendre inebranlables même dans ce que nous connoiſſons ſans elle.

IV.

Par exemple ce n'eſt pas la foy qui nous enſeigne, qu'il vaut mieux être juſte que riche: que la vertu eſt preferable aux plaiſirs: qu'il vaut mieux ſouffrir l'injuſtice que la faire: qu'il vaut mieux faire du bien que d'en recevoir: qu'il faut preferer le bien public à ſes propres intereſts: Et enfin pour nous tenir a la matiere dont je vais parler, que tout ſe gouverne icy bas ſelon

les ordres du Souverain Seigneur de toutes choſes. Ce n'eſt pas, dis je, la foy qui nous enſeigne toutes ces choſes ; puiſque les Payens les ont connuës comme nous. Mais ce qu'elle fait, c'eſt d'affermir dans ces connoiſſances noſtre raiſon, que nôtre imagination, nos paſſions, enfin nos preventions y rendent ordinairement chancelantes par les efforts qu'elles font continuellement contre elle. Je vais donner un exemple de la maniere dont la raiſon marche en aſſurance, dans tout ce qu'elle dit ; lorſqu'elle s'appuïe ſur le fondement immobile de la foy.

V.

Il s'agit icy de faire revenir les hommes de deux extremitez oppoſées, & de les ramener dans la juſte mediocrité, où ils doivent eſtre au ſujet de la crainte du Tonnerre : c'eſt adire qu'il s'agit de montrer que ceux, qui le craignent trop ne le doivent pas tant craindre ; & de montrer à ceux qui ne le craignent pas, ou peut eſtre qui ſe vantent fauſſement de ne le pas craindre, qu'ils les doivent craindre : d'enſeigner aux premiers les moyens, dont ils ſe doivent ſervir ; pour reſiſter à cette crainte exceſſive, qui les abat ; & aux autres, ce qu'ils doivent faire pour exciter dans eux une crainte ſalutaire, qui n'a rien de honteux, la ſuitte fera voir que ce deſſein

deſſein eſt d'une plus grande utilité pour la Morale, que peut être on ne le penſe.

V I.

Je laiſſe aux Phyſiciens la recherche des cauſes naturelles du Tonnerre ; cette recherche ne nous pouvant ſervir de rien pour regler nôtre jugement ſur la crainte que nous en devons avoir. Pendant qu'ils repaîtront leur eſprit de la vanité de leurs conjectures, je me contenteray de dire que nous le devons regarder comme un effet des cauſes neceſſaires ou naturelles ; c'eſt-à dire comme une ſuite des mouvemens & des rencontres des corps, de même que la neige, la grêle, la pluye, les vents, &c. Mais nous le regarderons en même temps comme tous les autres effets naturels entre les mains de Dieu, pour en faire ſa volonté : car il eſt le Seigneur de la nature ; & il n'eſt pas moins le Maître des Cauſes ſecondes & de leurs effets, que s'il n'avoit établi aucun ordre dans la Nature, ſuivant ces paroles du Prophete : *Que le feu du Ciel, que la grêle, la neige, les vents, & les tempêtes, qui obéiſſent à la voix du Seigneur, loüent le Seigneur.* Mais il faut un peu s'étendre ſur cette verité.

V I I.

Il y a certaines erreurs, dont les hommes ne ſe defferont jamais abſolument ;

parce qu'elles flattent leur orgueil. On verra toûjours dans le ſein même de l'Egliſe des Pelagiens & des Epicuriens, leſquels n'auront aucune croyance dans la Providence de Dieu. Il n'y a qu'à faire attention, à ce qu'on entend tous les jours de la bouche de la plûpart des hommes : Dieu, diſent-ils, laiſſe agir les cauſes ſecondes ; il ne ſe mêle point de ce qui ſe paſſe icy bas ; ces choſes ſont indignes de ſon application. Ces ſentimens, que les faux amis de Job luy reprochoient injuſtement, & qui étoient les ſentimens des impies de ces temps-là, ont été recueillis par Epicure ; Et des livres de ce Philoſophe, ils ſe ſont répandus bien avant dans le monde : Et ſi nous en avions autant d'éloignement que nous en devrions avoir comme Chrêtiens, il ne ſe ſeroit pas tant trouvé de gens dans ce ſiecle, leſquels tâchent de relever cette Philoſophie, & qui prétendent la juſtifier de tout ce que les Anciens ont dit contre elle. Pour moy qui ne vois pas ſi loin que ces grands Sçavans, j'aime mieux croire Ciceron, Plutarque, Elien, Lucien, ſaint Auguſtin & les autres Peres, ſur le genie de la Philoſophie d'Epicure, que Meſſieurs les Modernes & les Epicuriens reformez de ce temps, comme les appelle un excellent Autheur.

Or ces grands Hommes qui ont été beaucoup plus proches des temps d'Epicure, & qui ont vû ſes livres, qu'on n'a plus, n'ont point trouvé dans ſa doctrine la ſpiritualité qu'on y veut trouver aujourd'huy. Ils y ont trouvé au contraire toute l'impieté & toute la ſenſualité, qui luy a été de tout temps reprochée ; & qui a attaché au mot d'Epicurien, l'idée d'un homme qui met ſa felicité dans les plaiſirs des ſens, & qui vit comme s'il n'y avoit point de Dieu. C'eſt pourquoy ſaint Auguſtin, en parlant des ſentimens des Philoſophes ſur le ſouverain bien de l'homme, les diſtingue en deux claſſes ; dont l'une le mettoit dans l'eſprit, & l'autre dans le corps ; ſçavoir les Stoïciens, qui le mettoient dans la vertu, & les Epicuriens dans les voluptez du corps. *Serm. in ſcript. 150.*

Mais, diront les partiſans d'Epicure d'aujourd'huy, c'eſt qu'on a entendu dans Epicure des plaiſirs des ſens, ce qu'il ne diſoit que des plaiſirs de l'eſprit. Je réponds, que je m'en rapporte à ſaint Auguſtin. Et ſi ces Meſſieurs le recuſent, ou pour être un témoin trop éloigné des temps d'Epicure, ou pour être un temoin paſſionné à cauſe de la Religion, je m'en rapporte à Ciceron, qu'on ne peut pas dire n'avoir pas ſçû cette Philoſophie. Or Ciceron entend Epicure dans le ſens que

j'ay dit ; cela ſe voit en pluſieurs endroits de ſes ouvrages ; car il l'attaque ſouvent : mais particulierement dans ſon troiſiéme livre des Tuſcul. où il fait voir que tout ce qu'a dit Epicure de la volupté, il l'a entendu de celle des ſens. *Non enim verbo ſolum poſuit voluptatem, ſed explanavit quid diceret : ſaporem inquit & corporum complexum & ludos atque cantus & formas eas ; quibus oculi jucunde moveantur. Num fingo ? num mentior ? cupio refelli. Quid enim laboro, niſi ut veritas in omni quæſtione explicetur.* Epicure, dit-il, ne veut pas ſeulement que la felicité conſiſte dans la volupté ; mais il explique ce qu'il dit, & il montre qu'il entend cette volupté des plaiſirs du goût, des yeux, du toucher, de l'oüie, &c. Dis-je des choſes qui ne ſoient pas ? Je ſouhaite qu'on me refute : car en toutes choſes je ne cherche que la verité. Voila comme parle Ciceron dans ce lieu ; voicy encore comme il en parle dans ſon premier livre *De natura Deorum* : *Non arbitror te vellei ſimilem eſſe Epicureorum reliquorum quos non pudeat earumdem Epicuri vocum, quibus ille teſtatur, ſe ne intelligere quidem ullum bonum, quod ſit ſejunctum à delicatis & obſcœnis voluptatibus : quas quidem non erubeſcens perſequitur omnes nominatim.*

Il eſt vray que ce même Autheur dit

ailleurs, qu'Epicure, au contraire de tous les autres Philoſophes, faiſoit mieux qu'il ne diſoit; parce qu'il ne s'abandonnoit pas aux plaiſirs des ſens, quoy que dans ſa Philoſophie il y mît la ſouveraine felicité. *Ita enim vivunt quidam ut eorum vita refellatur oratio; atque ut cæteri exiſtimantur dicere melius quam facere, ſic hi mihi videntur melius facere quam dicere.* Mais Ciceron attribuë cela à la force de la pudeur & de l'honnêteté naturelle, laquelle reſiſte à ces dogmes infames. *Hæc videtur major vis honeſtatis, minior voluptatis.* De même que S. Auguſtin dit, que cette pudeur naturelle l'a emporté ſur l'effronterie des Cyniques. *Pluſque valuit pudor ut erubeſcerent homines hominibus; quam error, ut homines canibus eſſe ſimiles affectarent.* C'eſt pourquoy Ciceron dit, qu'il ne s'agit pas des mœurs d'Epicure, mais de ſa doctrine. *De finibus 2.*

Mais s'il eſt vray qu'Epicure & quelques uns de ſes diſciples ayent été plus ſages que leur Philoſophie même, (ce qui doit d'autant plus donner d'éloignement d'une Philoſophie dont la nature même a confuſion,) il eſt vray auſſi que la plus grande partie de ſes Sectateurs ſe ſont honteuſement proſtituez dans les infames voluptez qu'ils enſeignoient. C'eſt ce qui a mis cette Philoſophie en abomination

parmi les Payens mêmes, & a fait preſcrire & chaſſer des Etats bien policez, tous les Sectateurs de cette honteuſe doctrine. Comme il eſt rapporté dans Athenée : *Caterum à præſtantiſſimis Romanis ſapienter eſt factum, qui urbe Alcæum & Philiſcum Epicureos ejecerunt, Lucio poſthumio conſule, voluptatis aſſertores & patronos.* Ce ſont les paroles de cet Autheur, qui rapporte un pareille Decret des Meſteniens & du Roy Antiochus; lequel chaſſa de ſon Royaume tous les Philoſophes, à cauſe des Epicuriens, qui corrompoient la Jeuneſſe Il eſt vray que l'Autheur de l'Apologie de ce Philoſophe prétend que cet Alcæus & ce Philiſcus, étoient de faux Epicuriens, qui faiſoient tort à la doctrine d'Epicure par leur vie débauchée. Mais enfin, à quoy eſt bonne une doctrine, dont il eſt ſi facile d'abuſer, & dont on abuſe encore aujourd'huy ?

Liv. 1

Plutarque parle dans pluſieurs de ſes Opuſcules de cette Philoſophie, comme de la peſte de la ſocieté civile. Lucien la caracteriſe par tout, par la patrone des voluptez, j'entends des voluptez des ſens. Epictete n'en a pas de meilleurs ſentimens, &c. Les Peres de l'Egliſe l'ont regardée comme la peſte de la Religion Chrêtienne. Et aujourd'huy parmi les Chrêtiens, il ſe trouve des Autheurs, qui

entreprennent de luy faire reparation d'honneur, & de rétablir ſa reputation; comme ſi c'étoit un grand mal que l'on pensât de cette Philoſophie, ce qu'en ont penſé ceux qui l'ont inconteſtablement mieux connûe, qu'on ne la ſçauroit connoître dans ce temps.

VIII.

Mais une choſe à laquelle tous ces Apologiſtes ne ſçauroient répondre; c'eſt que quand il ſeroit vray que la Morale d'Epicure ſeroit auſſi ſpirituelle qu'ils le prétendent, qui empêchera qu'on n'entende aujourd'huy ſes dogmes des plaiſirs de la chair & des ſens; puiſqu'on les a entendus ainſi de ſon temps même, & dans les temps qui l'ont ſuivi de plus prés? Si nous experimentons, qu'avec les Dogmes ſi purs, ſi ſaints, ſi mortifians, & ſi ſpirituels de la Philoſophie de JESUS-CHRIST, nous tombons ſi aiſément de l'eſprit dans la chair; à combien plus forte raiſon devons-nous craindre, que nous ne faſſions plus aiſément la même chute, avec une Philoſophie qui ne parle que de plaiſirs; nous qui avons tant de peine à goûter les plaiſirs de l'eſprit, & qui goûtons tres ſouvent malgré nous, ceux de la chair.

En verité il eſt difficile de comprendre comment des deſſeins pareils à ceux de

l'Apologie d'Epicure & de ſa doctrine, peuvent entrer dans la tête d'un homme Chrêtien La Religion & l'Etat ſe paſſeroient fort bien de ces ſortes d'ouvrages. Pour ſa perſonne, je veux aſſez croire qu'il a été auſſi homme de bien qu'on veut le faire paſſer; il eſt indifferent quel ſentiment on en a dans ce ſiecle : Mais pour la doctrine, il eſt tres-dangereux de la renouveller. Les Peres de l'Egliſe qui la connoiſſoient mieux que nous, l'avoient bien ſenti. Et plût à Dieu qu'il n'y eût point aujourd'huy de pourceaux du troupeau d'Epicure.

Voila une grande digreſſion ſur la doctrine d'Epicure : Mais elle n'eſt pas tout à fait étrangere à nôtre ſujet, à cauſe que ce Philoſophe a nié la Providence de Dieu, contre le ſentiment des autres, qui la ſoûtenoient, & contre la notion commune de tous les hommes, qui ont toûjours cru que Dieu gouvernoit toutes choſes, qu'il recompenſoit les gens de bien, & puniſſoit les méchans. Croyance qui eſt le fondement de toute la ſainteté des mœurs & de la pieté envers Dieu. C'eſt pourquoy Ciceron ſe moque du livre qu'avoit fait Epicure de la Sainteté & de la Pieté : Et il dit, qu'il ne l'avoit fait que pour ſe décharger de la haine publique, que luy attiroient ſes dogmes im-

pics. *Ludimur ab homine non tam faceto, quam ad ſcribendi licentiam libero : quæ enim poteſt eſſe ſanctitas ſi dii humana non curant.* Cet homme, dit-il, ſe mocque de nous avec ſon livre : car quelle ſainteté peut-il jamais y avoir parmi les hommes, s'il eſt vray que les Dieux ne gouvernent pas les choſes humaines ? *Lib. de natura Deor. in fine.*

Lactance dit dans quelqu'un de ſes livres, en parlant des ſentimens de Democrites & d'Epicure, qu'il s'étonne comment il y a eu un homme aſſez fou, pour penſer que l'homme fait comme il eſt, ſoit l'ouvrage du hazard ; mais qu'il s'étonne encore davantage, qu'il y ait eu des hommes aprés luy aſſez fous pour donner dans ce ſentiment. Que ne diroit point ce Philoſophe Chrêtien de ces Autheurs, qui s'efforcent de remettre cette Philoſophie en credit, & qui n'y trouvent que trop de facilité, par le penchant qu'ont les hommes au libertinage ?

IX.

Pour reprendre la ſuite de mon diſcours : les hommes de tous les temps, & les plus ſages des Philoſophes de la Gentilité, ont cru la Providence de Dieu, & que c'étoit par ſon ordre que ſe regloit tout ce qui ſe paſſoit dans la nature, C'eſt ce que Ciceron établit dans ſes livres de la nature des Dieux, par la raiſon, par l'anthotorité

des Philoſophes, & même par celle des Loix de toutes les Republiques. C'eſt ce que nous ſçavons aujourd'huy tres certainement; puiſqu'encore que cette connoiſſance ne ſoit pas proprement un des Articles de nôtre Foy, elle eſt pourtant affermie & renduë immuable par la Foy, laquelle renverſe tous les raiſonnemens humains & tous les conſeils que l'orgueil peut élever contre elle.

X.

Si nôtre raiſon voit donc aujourd'huy que Dieu gouverne juſques aux moindres choſes, non ſeulement tres-clairement, mais encore tres-certainement, à cauſe de l'authoritê de celuy qui nous aſſure qu'il fait tout; il eſt évidemment vray, & que nous pouvons, & que nous devons craindre le Tonnerre d'une crainte raiſonnable & Chrêtienne.

XI.

Voicy ce que j'appelle craindre Chrêtiennement le Tonnerre. C'eſt de nous regarder comme étant beaucoup redevables à la Juſtice de Dieu, & de conſiderer combien nous avons à craindre que Dieu vinſt à nous prendre dans cet état, & à nous appeller pour luy rendre compte de nos actions. C'eſt de faire reflexion lorſque nous entendons tonner, que bien des gens ont êté frappez du Tonnerre & ſont

morts ſur le champ, ſans avoir eu le temps de penſer aucunement aux affaires de leur conſcience.

Voicy ce que c'eſt que le craindre raiſonnablement : C'eſt prendre toutes les précautions que la raiſon nous dit pouvoir être utiles, pour nous preſerver d'être frappez du Tonnerre ; & ne s'amuſer à aucunes de celles que la raiſon nous fait clairement voir être abſolument inutiles, pour nous en deffendre. Nous verrons dans la ſuite qu'elles ſont les précautions utiles, & qu'elles ſont les précautions inutiles.

XII.

Voila la crainte juſte & raiſonnable que ce Metéore effroyant doit produire dans nos Ames. Les Payens ont eu cette crainte avant nous, & les têtes les plus élevées parmi eux, étoient ceux qui craignoient le plus. Ils ſe voyoient diſtinguez du commun des hommes par leurs dignitez, & peut-être par leurs crimes, comme les plus grands arbres des forêts, ou comme les plus hautes montagnes, qui ſont ordinairement les premieres frappées de la Foudre. Et ils croyoient que le Tonnerre étoit l'inſtrument de la Juſtice des Dieux, deſtiné à executer les vengeances éclatantes. C'eſt pourquoy on voit dans les Hiſtoires, que tant de grands Princes ont

eu des craintes extraordinaires du Tonnerre.

XIII.

Si ces conſiderations doivent nous exciter à une crainte raiſonnable & ſalutaire, telle que je la viens de décrire ; en voicy d'autres qui nous doivent empêcher, de nous laiſſer tellement aller à la crainte, que nous tombions dans l'abbattement Comme cela ſe voit en beaucoup de femmes, que la ſeule penſée qu'elles ont que le temps ſemble ſe diſpoſer à tonner, fait tomber preſque en foibleſſe. C'eſt que ſi d'un côté la raiſon & la Foy nous inſpirent de la crainte de la Juſtice de Dieu, de l'autre elle nous inſpirent de la confiance dans ſes bontez & dans ſes miſericordes ; & cette confiance doit être plus grande daus nous, ſelon que nous formons des reſolutions plus ſinceres de nous corriger de nos habitudes vicieuſes, & de mener à l'avenir une vie plus Chrêtienne que nous n'avons fait. Il n'y a que cette reſolution & l'eſperance que Dieu nous donnera le temps de l'accomplir, qui puiſſent veritablement nous ſoûtenir contre cette crainte exceſſive, & empêcher les mauvais effets, qu'elle peut cauſer ſur nôtre temperamment.

XIV.

En effet, cette crainte exceſſive ne ſe

peut trouver que dans les perſonnes, ou qui manquent de confiance en Dieu, ou qui ſont d'un temperamment ſi foible, qu'ils n'ont pas la force de ſoûtenir un grand bruit. Or nous ſommes obligez, comme Chrêtiens, d'eſperer dans la miſericorde de Dieu ; nous devons même être aſſurez, qu'il nous tendra toûjours les bras, lorſque nous retournerons ſincerement à luy, & qu'il ne nous immolera pas à ſa Juſtice par une mort ſubite & imprevûë, ſi nous luy demandons de nous conſerver la vie, pour le mieux ſervir. Et nous devons être d'autant plus capables de cette confiance envers Dieu, que par l'amour naturel que nous nous portons à nous-mêmes, nous ſommes toûjours diſpoſez à juger favorablement de nous & du ſuccés de nos affaires. Car il eſt vray, que cette crainte exceſſive, laquelle eſt une eſpece de deſeſpoir, eſt non ſeulement injurieuſe à Dieu, en ce qu'elle eſt toûjours mêlée de deffiance de ſa Bonté ; mais encore elle eſt contraire à la nature de l'homme, lequel, comme je le viens de dire, doit ſelon l'ordre des choſes avoir toûjours des penſées favorables de luy-même.

XV.

S'il n'y a que ces penſées & ces reſolutions, qui ſoient capables de nous ſoûtenir

contre ces craintes exceſſives ; que feront ceux qui ſont ſujets à ces craintes, & à qui pourtant ces craintes n'ont pas la force de faire former des reſolutions fermes & ſinceres de quitter le peché, & de ſe convertir à Dieu ? Je les plains, car qui les poura raſſurer ? Qui eſt-ce qui les peut mettre à couvert contre la colere de Dieu, qu'ils ne veulent point appaiſer ? Qui les deffendra contre les embuches des Demons, qui ont toute puiſſance ſur ceux qui ne ſont point ſous la protection de Dieu ? Qu'ils craignent, & que leur crainte les tranſiſſe s'il ſe peut : je le ſouhaite, afin de voir ſi dans ces tranſiſſemens, ils ne concevroient point de penſées ſerieuſes de penitence.

XVI.

Ce n'eſt pas aſſez d'avoir dit que l'on peut & que l'on doit craindre le Tonnerre, il le faut prouver ; car ceux qui ne le craignent pas, ou qui ſe vantent de ne le pas craindre, ſoûtiennent qu'on ne le doit point craindre, & ſe mocquent de ceux qui le craignent, comme ſi cette crainte étoit une foibleſſe & une lâcheté indigne de l'homme. Il faut ôter à ces faux brayes l'honneur qu'ils uſurpent injuſtement, & diminuer la honte qu'ils veulent faire aux autres, en leur faiſant voir que leur prétenduë fermeté n'eſt en effet qu'une inſenſibilité de leur temperamment, ou mê-

me une impieté, ce qui eſt bien éloigné de meriter des loüanges; & que la timidité des autres n'eſt le plus ſouvent que l'effet de la foibleſſe de leur conſtitution, ce qui ne merite pas de leur être reproché.

XVII.

Pour garder quelque ordre dans les raiſonnemens que je vais faire, il faut premierement obſerver que la crainte eſt un trouble de l'Ame, cauſé par la vûë d'un mal prochain, ou vray ou apparent; & ce trouble eſt capable d'une infinité de differens degrez, non ſeulement ſelon la grandeur du mal en ſoy & ſelon la probabilité de l'évenement; mais encore ſelon la conſtitution naturelle des perſonnes, leur experience, & les lumieres de leur eſprit. Or toutes ces circonſtances peuvent ſe changer, ſe diverſifier, & s'allier, dans une infinité de manieres; ce qui fait une infinité de degrez & d'eſpeces de crainte.

La diſette des eſprits, la foibleſſe des organes, la delicateſſe de la conſtitution, font que les enfans, les femmes & les vieillards, ſont plus ſuſceptibles de crainte. La force de l'imagination qui repreſente vivement un accident arrivé, augmentant infiniment la probabilité d'un évenement, même en ſoy fort éloigné,

augmente auſſi infiniment la crainte. L'experience & l'uſage des choſes au contraire, la diminüe. Un homme qui a vieilli dans la guerre, entend le bruit du canon ſans s'étonner, parce qu'il en a bien entendu d'autres, qui ne luy ont point fait de mal.

Voila quelques-unes des cauſes qui aügmentent ou diminuënt la crainte; & auſquelles la raiſon n'a gueres de part. De ſorte que le plus ſouvent ce n'eſt pas une grande action de vertu dans les hommes de ne pas craindre, ni un grand vice de craindre; la volonté n'ayant gueres de part ni à l'un ni à l'autre.

XVIII.

Secondement; il faut obſerver que la crainte eſt toûjours mêlée d'eſperance, comme l'eſperance eſt toûjours mêlée de crainte. De ſorte que ces deux paſſions ſe trouvant toûjours enſemble, ce ſentiment s'appelle crainte, dans lequel on eſt plus touché du mal qui peut arriver que du bien oppoſé; Et ce ſentiment au contraire s'appelle eſperance, dans lequel on eſt plus touché du bien que du mal oppoſé. Mais lorſque la crainte exclud toute eſperance, & que l'Ame eſt abſolument poſſedée de la vûë du mal, c'eſt deſeſpoir: Et lorſque l'eſperance exclud toute crainte, & que l'Ame eſt abſolument poſſedée de

la vûë du bien, c'eſt ſecurité ou aſſurance parfaite de l'Ame. Or ces deux paſſions, l'eſperance & la crainte, quoy que toûjours mêlées enſemble, le peuvent être ſelon une infinité de proportions; tant par le rapport des unes aux autres, que par une infinité d'autres paſſions & de conſiderations, qui ſe mêlent avec elles. Mais s'en eſt aſſez dit pour le ſujet que nous traitons.

XIX.

En troiſiéme lieu; il faut obſerver que la vertu oppoſée à la crainte, je veux dire le courage ou la hardieſſe, eſt une habitude de l'Ame à empêcher ſon corps de faire les choſes auſquelles les impreſſions du cerveau le diſpoſent naturellement par la vûë du peril; & à le forcer ou de demeurer ferme malgré ce peril, ou même à entreprendre de le ſurmonter, s'il ne paroît pas inſurmontable. Et cette habitude ſe forme non ſeûlement par l'uſage & l'experience, mais encore par la raiſon; laquelle à force de ſe repreſenter les obligations qu'il y a de faire ſon devoir en homme de cœur, pour le ſervice du Prince & de la Patrie, diſpoſe peu à peu la machine du corps à luy obéir dans les perils. Il n'y a que les braves de cette nature qui ſoient de vrais braves, & qu'on puiſſe appeller veritablement courageux.

Les autres ſont des brutaux qui ne craignent pas les perils, parce qu'ils ne les connoiſſent pas.

XX.

Il ne faut donc pas croire que la vertu qu'on appelle force ou courage, excluë en effet la crainte, au contraire elle la ſuppoſe, parce que c'eſt ſur cette crainte qu'elle s'exerce. Pouroit-on appeller vertu dans un homme, de ne pas fuir lorſqu'il ne voit point de peril, ou lorſque le peril ne le touche point, à cauſe de la dureté de ſon temperamment; c'eſt-à-dire, ne fait aucune impreſſion ſur ſon imagination? Non, ſans doute, car ce ſeroit comme ſi on loüoit un homme yvre, une ſouche, une pierre, de ce qu'elle ne ſe remüe pas. Il faut loüer le courage d'un homme qui voit le peril, & que l'amour de ſon devoir retient & fait agir dans des lieux, où la mort l'environne de toutes parts; voila la veritable bravoure, cette bravoure qui rendoit les Soldats Romains invincibles aux ennemis. Ils voyoient le peril, mais ils ſçavoient que pour le bien de la Republique il falloit ou vaincre ou mourir. C'étoit parmi eux la Loy de la guerre; & une Loy que ces habiles politiques garderent ſi inviolablement, que dans les temps où la Republique avoit le plus beſoin de monde, je veux dire aprés

la perte de la bataille de Cannes ; ils ne voulurent pas délivrer les Captifs, de peur qu'un Soldat Romain pût jamais mettre l'eſperance de ſon ſalut ailleurs que dans ſon courage. *Polib. liv. 6.*

XXI.

Aprés ces obſervations, il eſt facile de voir, que ceux qui ne craignent pas le Tonnerre, ne meritent pas le plus ſouvent de grandes loüanges, pour ne le pas craindre ; parce que s'ils ne le craignent pas, c'eſt que ce bruit quoy que grand, n'a pourtant pas la force de donner un mouvement extraordinaire à leurs organes, ni à leurs eſprits ; ou que leur imagination eſt d'une conſtitution tellement ſolide & peſante, que ce mouvement des eſprits n'eſt pas capable de l'ébranler. Il eſt de même facile de voir que ceux qui le craignent trop, ne ſont pas tant à blâmer, parce que l'excés de leur crainte vient de la facilité qu'a leur organe, & qu'ont leurs eſprits à ſe mouvoir, & de la ſenſibilité de leur imagination ; ce qui étant un effet de leur conſtitution, n'eſt le juſte ſujet ni d'aucun blâme ni d'aucune loüange.

XXII.

Mais puiſqu'il eſt vray que la raiſon n'eſt donnée aux hommes que pour ſe conduire, & pour regler les mouvemens de-

leurs corps, ſelon les Loix de la Sageſſe, par rapport à l'état où ils ſe trouvent, & aux circonſtances des temps, des lieux & des perſonnes. Ceux qui voyent le Ciel tout en feu, qui entendent le Tonnerre gronder de toutes parts, & qui ſont inſenſibles, ſe doivent dire à eux-mêmes : Ay-je raiſon d'être auſſi tranquille que je le ſuis ? Je ſçay que le Tonnerre ne gronde gueres qu'il ne tombe, & qu'il ne tombe point qu'il ne laiſſe de funeſtes marques de ſa chute. Je ſçay que ſouvent il a tué des hommes ; Et s'il en a tué quelquefois, qui me peut aſſurer de ma vie à l'heure qu'il eſt ? S'il eſt donc conſtamment vray, qu'à l'heure que je parle, je ſuis en danger de mort, pourquoy eſt-ce que je ne crains pas ? c'eſt que je ne faits pas aſſez de reflexion ſur les choſes : car naturellement & raiſonnablement, je dois craindre tout ce qui me peut ôter la vie, le plus grand des biens periſſables.

XXIII.

Mais encore, ſi lorſqu'il tonne, je n'étois en danger que de ma vie ; à la bonne heure, je pourois faire le brave, ou demeurer dans mon inſenſibilité ; parce qu'enfin, c'eſt un bien qu'il faut perdre. Mais je ſuis encore en danger de mon ſalut, car je n'ay pas la conſcience aſſez pure, pour ne pas craindre de paroître devant le

Tribunal de la Juſtice de Dieu. Je dois donc craindre pour toutes ſortes de raiſons; & ce ne peut être qu'une pure folie de ſe vanter de ne pas craindre, ou une pure ſtupidité de ne pas craindre en effet. Je veux donc craindre s'il eſt poſſible, ou ſi je ne puis pas m'exciter à la crainte, je feray au moins comme ſi je craignois; je demanderay ſincerement pardon à Dieu de mes pechez, je feray une ſerieuſe reſolution de me corriger, je luy demanderay de tout mon cœur du temps pour me preparer à la mort, mieux que je ne le ſuis, je luy demanderay pardon même de ne le pas craindre, lorſqu'il veut être craint: Car enfin, c'eſt une eſpece d'impieté de ne pas trembler, lorſque Dieu veut que nous tremblions.

XXIV.

Or pouvons-nous douter que ce ne ſoit la diſpoſition où il veut que nous ſoyons, quand il tonne. Car enfin, c'eſt luy qui tonne, ſelon les Grammairiens mêmes, qui diſent que ces verbes *il tonne, il pleut, il grêle, il neige, il éclaire*, veulent dire, Dieu tonne, Dieu grêle, neige, *&c.* Mais l'Ecriture nous aſſure que c'eſt luy qui tonne, & qu'il tonne pour faire trembler ſes ennemis. *Le Seigneur ſera craint de ſes ennemis, car il tonnera au deſſus d'eux dans les Cieux.* 1. Reg. 1. 1). 2. Reg. 22. 15.

Elle nous apprend qu'il ſe ſert de la foudre comme de fléches, pour exterminer ceux qui ont irrité ſa colere. *Il a envoyé ſes fléches, & il les a diſſipez; il a lancé ſes éclairs, & il les a conſumez.*

Elle nous apprend que le Tonnerre eſt la voix avec laquelle il annonce ſa colere, par laquelle il menace les Impies. *Le Seigneur tonnera dans le Ciel, & le Treshaut fera entendre ſa voix.*

Elle nous apprend qu'avec cet inſtrument Dieu fait des choſes étonnantes, & dont on ne ſçauroit pénétrer les raiſons.

Job. 37. 4. *Il fera éclater le bruit de ſon Tonnerre d'une maniere étonnante, & il fera des choſes grandes & impenetrables.*

XXV.

Si aprés ces témoignages ſi clairs de l'Ecriture, nous ne pouvons pas douter que Dieu tonne toûjours pour ſe faire craindre, & ſouvent pour exercer ſes vengeances; qui peut douter que la diſpoſition que Dieu demande de nous, ne ſoit celle de la crainte? On oppoſera à ce que je dis, le raiſonnement d'un Livre de grande authorité, duquel j'ay déja parlé; c'eſt l'Art de penſer. On y voit à la fin, dans le Chapitre, qui porte pour titre, *Du jugement qu'on doit faire des accidens futurs.* Qu'aprés avoir montré que nos eſperances & nos craintes, pour être raiſonnables,

doivent être proportionnées, non ſeulement à la grandeur des biens qu'on eſpere, & à la grandeur des maux qu'on craint ; mais encore à la probabilité de l'évenement de ces biens & de ces maux. Aprés, dis-je, avoir prouvé ces veritez par des raiſonnemens, il donne pour exemple d'une crainte vicieuſe & exceſſive, celle que beaucoup de perſonnes ont du Tonnerre. Si ces paroles ne vouloient dire que cela, & s'il ne ſe trouvoit point de gens qui leur donnaſſent un ſens plus étendu, en s'en ſervant pour condamner abſolument toute crainte du Tonnerre : J'ay trop d'eſtime pour ce Livre, & trop de reſpect pour l'Autheur, pour les gloſer. Mais puiſqu'on en abuſe, peut-être contre l'intention de l'Autheur ; j'ay cru qu'il étoit de quelque utilité de faire voir, que ſi elles renferment la condamnation de toute crainte du Tonnerre, elles diſent trop.

XXVI.

Voicy ſes paroles. *Il y a par exemple beaucoup de perſonnes, qui ſont dans une frayeur exceſſive, lorſqu'ils entendent tonner. Si le Tonnerre les fait penſer à Dieu & à la mort, à la bonne heure, on n'y ſçauroit trop penſer. Mais ſi c'eſt le ſeul danger de mourir par le Tonnerre, qui leur cauſe cette apprehenſion extraordinaire ; il eſt aiſé de leur faire voir*

qu'elle n'eſt pas raiſonnable. Juſques-là on voit que cet Autheur ne blâme que la crainte exceſſive du Tonnerre, & on la condamne comme luy, non ſeulement par les raiſons Geometriques qu'il en donne, mais encore par les raiſons de Religion, de la Bonté, & de la Miſericorde de Dieu, dont j'ay parlé cy-deſſus.

Il continüe ainſi. *Car de deux millions de perſonnes, c'eſt beaucoup s'il y en a une qui meure en cette maniere; & on peut dire même, qu'il n'y a gueres de mort violente, qui ſoit moins commune. Puis donc que la crainte d'un mal doit être proportionnée non ſeulement à la grandeur du mal, mais auſſi à la probabilité de l'évenement; comme il n'y a gueres de genre de mort plus rare que de mourir par le Tonnerre, il n'y en a gueres auſſi qui nous dût cauſer moins de crainte; vû même que cette crainte ne ſert de rien pour les faire éviter.*

Ces paroles vraïes en elles-mêmes, n'ont été écrites que pour diminuër la crainte exceſſive d'une Princeſſe, pénétrée de la crainte des Jugemens de Dieu.

Il faut examiner ces paroles pour les reduire à la condamnation d'une frayeur exceſſive, & non pas à celle d'une crainte raiſonnable.

XXVII.

Premierement, il paroît que cet Autheur n'a voulu condamner ces craintes exceſſives, que par rapport aux précautions importunes & extraordinaires, que certaines

certaines perſonnes apportent pour la conſervation de leur vie, & non pas par rapport à Dieu & à la mort ; à quoy (dit-il) on ne ſçauroit trop penſer. Il ne blâme donc pas la frayeur même exceſſive du Tonnerre, lorſqu'elle nous porte là. Et on peut dire qu'il n'y a aucune crainte, qui faſſe ſi naturellement ces effets, de nous faire penſer à la mort & à Dieu, que celle du Tonnerre.

XXVIII.

Dans la crainte de tous les autres dangers, on ſe prend d'abord aux cauſes immediates ; & ſi on retourne à Dieu, ce n'eſt qu'aprés avoir épuiſé toutes les précautions humaines, & lorſqu'on ne voit plus de moyens de ſe pouvoir garentir : ce n'eſt qu'aprés s'être plaint de la temerité, de la malice, de l'injuſtice de celuy-cy, ou de celuy-là ; ce n'eſt qu'aprés avoir déploré même ſa propre imprudence. Enfin, dans tous les autres perils, les creatures & les cauſes ſecondes ſe preſentent d'abord à nous. Mais lorſqu'il tonne, nous ne voyons que Dieu armé pour nous punir, par la voye de toutes qui nous ſemble la plus inévitable. Lorſqu'il tonne, on n'accuſe perſonne, on ne s'en prend à aucune creature, on ne s'occupe gueres des moyens de ſe ſauver. Nôtre état eſt ſemblable alors à celuy du ſaint

Roy Josaphat, lequel se voyant environné de ses ennemis, qui avoient conjuré sa perte, & celle de tout son Royaume, n'eut recours qu'à Dieu. *Timore perterritus totum se contulit, ad rogandum Dominum.* Il ne craint pas même de luy dire dans sa priere, qu'il a recours à luy; parce qu'il est reduit à ne sçavoir que faire pour se sauver. *Sed cum ignoremus, quid agere debeamus, hoc solum habemus residui, ut oculos nostros dirigamus ad te.* 2. Par. 20.

Il est donc vray de dire, que de tous les dangers où sont exposez les hommes, il n'y en a point, qui fasse si promptement, si pleinement, ni si parfaitement retourner à Dieu que le Tonnerre. De sorte aussi que par cette consideration, qui est de grand poids pour des Chrêtiens, la crainte même excessive du Tonnerre n'est pas si vicieuse, qu'on le voudroit faire croire.

C'est sans doute pour cette raison qu'on voit dans une des Lettres de S. François de Sales, qu'il se réjouissoit lorsqu'il tonnoit; mais d'une joye toute spirituelle & toute Chrêtienne; parce, disoit-il, le Tonnerre sera cause de la penitence de quelque pecheur; il sera cause que beaucoup de gens de bien se mettront en priere pour appaiser la colere de Dieu.

XXIX.

Mais s'il eſt vray, ſelon l'Apôtre, que nous ayons *icy bas à combattre, non contre des hommes de chair & de ſang, mais contre les principautez, contre les puiſſances des tenebres de ce monde, contre les eſprits de malice répandus dans l'air.* Pourquoy ne craindrons-nous point lorſqu'il tonne, que ces puiſſances des tenebres, que ces eſprits de malice répandus dans l'air, ne ſe ſervent du Tonnerre pour nous nuire ? Je ſçay bien qu'il ne faut pas croire à toutes les hiſtoires que le Peuple fait ſur ce ſujet, & qu'il eſt dangereux de faire en preſence des enfans, comme je le feray voir dans la ſuite. Mais auſſi, ſi nous ne pouvons douter, ſans manquer de foy pour les paroles de l'Apôtre ; que ces puiſſances répanduës dans l'air, n'ayent pouvoir ſur tous les corps, & ne s'en puiſſent ſervir pour nous nuire; pourquoy ne craindrions nous pas les effets de leur malice dans ce temps-là ?

XXX.

Il eſt vray que Jesus-Christ en a triomphé par ſa Croix ; mais il n'en a triomphé que pour ceux qui ſont veritablement à luy, ou par une vie toute ſainte, ou par un cœur veritablement penitent ; non pas pour ceux qui ont encore l'amour du peché dans le cœur, & qui ne

ſe mettent pas en peine de ſe convertir à Dieu. Si ces puiſſances de l'air n'ont donc plus de pouvoir ſur les amis de Dieu, elles en ont encore ſur ſes ennemis. Et comme nous ne ſommes jamais dans un état ſi parfait que nous devions preſumer d'être du nombre de ſes amis, qu'il couvre de ſes aîles, nous avons toûjours raiſon de craindre, & d'implorer le ſecours de Dieu contre la malice de ces eſprits. Il ne faut point même douter que cette crainte qui nous fait retourner à Dieu par la priere, ne ſoit un des effets ſalutaires que Dieu, dans l'ordre de la Grace, veut tirer de ce metéore de la nature.

XXXI.

Qu'eſt-ce, je vous prie, que l'état d'un homme, qui eſt à la mercy de ces puiſſances, parce qu'il a offenſé Dieu, & parce qu'il ne penſe aucunement à ſe convertir de ſes pechez? Certainement ſi nous avons un peu de foy, l'état de cet homme nous doit toucher de compaſſion: car nous verrons ces eſprits de malice, toûjours armez pour luy nuire, & nous ne verrons rien capable de le deffendre: Dieu, ſon ſeul Protecteur, l'abandonnant à la fureur de ces lions rugiſſans; leſquels ſe mêlant dans le Tonnerre, peuvent ſatisfaire leur cruauté, & devenir les executeurs de la Juſtice de Dieu ſur un impie, qui ne ſe ſoucie pas de cette Juſtice?

XXXII.

La crainte exceſſive du Tonnerre ſeroit donc en quelque façon excuſable, par la raiſon qu'elle nous porte naturellement à faire des reflexions ſur nous mêmes, & à concevoir de la douleur de nos pechez, en nous faiſant penſer à la mort. Un Payen même a reconnu, que l'on n'avoit de veritable repentir de ſes pechez, que lorſqu'on ſe voyoit en état de mourir. Mais l'Autheur dont je parle, ne veut pas qu'on craigne le Tonnerre au moins exceſſivement par la crainte de la mort. Parce (dit-il) qu'il n'y a point de mort violente moins commune que celle du Tonnerre. Son raiſonnement me paroît peu juſte en tout cela : car il ſemble condamner abſolument toute crainte du Tonnerre, en le comparant aux autres genres de mort violente, qu'on ne craint pas, & qui pourtant ſont plus communs.

XXXIII.

Je demeure d'accord qu'il ne faut pas avoir une frayeur exceſſive du Tonnerre, pour les raiſons qu'il donne, & pour celles que j'ay dites. Mais c'eſt un autre excés blâmable de n'en avoir point du tout. Or la ſuite de ſon raiſonnement prouve qu'il n'en faut point du tout avoir : Et par conſequent, ſon raiſonnement prouve trop. *De deux millions de perſonnes* (dit-

il) *c'eſt beaucoup s'il y en a une qui meure en cette maniere.* Premierement, je m'étonne que cet Autheur veüille faire un dénombrement dans une matiere où on n'en ſçauroit faire de juſte. Car qui peut jamais ſçavoir quelle proportion ont les hommes qui meurent par le Tonnerre, avec ceux qui meurent par d'autres accidens ? Et ſi on ne la ſçauroit jamais connoître ; on n'en peut jamais faire le fondement d'un raiſonnement juſte, & ſemblable à ceux que l'on fait dans le jeu, où on voit exactement le rapport de la probabilité de l'évenement, avec le hazard de la perte & du gain.

XXXIV.

Secondement, on ne ſçauroit comparer le Tonnerre avec aucun autre accident de la vie que ce puiſſe être, pour en regler la crainte. Il ne peut pas être comparé à ceux qui nous ſurprennent ſans nous menacer. Beaucoup de perſonnes meurent de chutes de cheval & de caroſſes, beaucoup ſe noyent ; cependant on ne s'aviſe pas de craindre ſur un cheval qui a la bouche bonne, qui marche le pas dans un chemin uni, ni dans un caroſſe de même, ni dans un batteau, lorſqu'on a de bons Batteliers, lorſqu'il ne fait point de vent, & ſur une riviere dont les eaux coulent doucement : Quoy que quelquefois il ar-

rive même des accidens dans ces cas ; un cheval peut s'abbattre, un carroſſe peut verſer, un batteau peut faire naufrage à l'heure qu'on y penſe le moins. Mais comme ces accidens ne ſe ſçauroient prévoir, & qu'ils ne nous menacent pas actuellement, quoy que nous ſoyons à cheval, en caroſſe ou en batteau ; on n'a pas raiſon de les craindre comme le Tonnerre, qui nous menace actuellement lorſqu'il gronde ſur nos têtes.

Il ne peut pas non plus être comparé à ceux qui nous menacent ; parce que le peril de ceux-cy paroît plus proche que celuy du Tonnerre. Si nous ſommes montez ſur un cheval fougueux & fort en bouche ; ſi nous marchons à cheval ou en caroſſe, dans des lieux difficiles & eſcarpez ; ſi nous ſommes ſur l'eau dans un méchand batteau, ou pendant un orage ; le peril alors nous menace de plus prés que lorſqu'il tonne, & nous avons raiſon de craindre davantage. Le Tonnerre n'a donc rien de ſemblable à tous les autres perils, & il n'y a point proprement d'accident, qui ſoit d'une nature à pouvoir être comparé au Tonnerre.

XXXV.

C'eſt pourquoy pour donner une idée plus juſte du peril où nous ſommes, lorſqu'il tonne, il eſt neceſſaire d'en feindre

un. Je ſuppoſe une tour au milieu d'une grande plaine, & que dans cette plaine il y ait deux millions de perſonnes ; (c'eſt le nombre que l'Autheur deſigne) que cette tour ſoit remplie d'artillerie, qui commande ſur tous les endroits de la plaine, en ſorte qu'il n'y en ait aucun à couvert, ni hors de portée de cette artillerie ; qu'il y ait dans cette tour un Canonier, tellement adroit, qu'il frappe toûjours où il veut ; que l'on ſoit aſſûré par experience, que ce Canonier tire, quand il luy plaît, ſur les hommes de cette plaine : Je ſuppoſe encore que l'on ne voye point la direction de ſon artillerie, en ſorte que l'on ne puiſſe ſçavoir de quel côté il veut tirer. Je demande, ſi lorſqu'on verra mettre le feu au canon, ou lorſqu'on en entendra le bruit, chacun n'aura pas raiſon de craindre que ce Canonier ne s'aviſe de tirer ſur luy : Qui eſt-ce des hommes de cette plaine, qui alors ſe puiſſe vanter, qu'il eſt en ſeureté de ſa vie ; il n'y auroit qu'un fou qui le pût faire ?

XXXVI.

Les hommes de cette plaine s'aſſurent-ils ſur ce raiſonnement ? Ce Canonier ne tüe gueres de monde, & on en voit beaucoup plus mourir parmi nous, par d'autres accidens. Ainſi nous ne devons point craindre, parce que la crainte doit être

proportionnée non ſeulement à la grandeur du mal, mais auſſi à la probabilité de l'évenement. S'il eſt vray (pouroit dire quelqu'un de ces hommes) que la crainte doit être proportionnée non ſeulement à la grandeur du mal dont on eſt menacé, mais encore à la probabilité de l'évenement, il eſt vray auſſi que la crainte doit être non ſeulement proportionnée à la probabilité de l'évenement, mais encore à la grandeur du mal. Or le mal eſt extrême, car nous avons à craindre la mort ; de ſorte que quand la probabilité de l'évenement ſeroit preſque nulle, le mal étant ſi grand, il faudroit être ſans ſentiment pour ne pas craindre d'une maniere, qui tienne nôtre eſprit en échet, qui le retire de l'application aux choſes paſſageres, & qui l'applique à l'affaire de ſon ſalut.

Mais (dira-t-on) ce Canonier ne tire pas toûjours ſur les hommes de la plaine, il tire ſouvent en l'air : Je l'avoüe encore; mais ni la lumiere, ni le bruit du canon, ne nous aſſurent pas où il peut tirer ; parce que la lumiere & le bruit ſont égaux, ſoit qu'il tire ſur les hommes, ſoit qu'il tire ailleurs. Il n'y a donc rien qui me puiſſe mettre en aſſurance ; & j'aime mieux penſer ſerieuſement à mes affaires, que de m'amuſer à ces raiſonnemens.

XXXVII.

Voila comme pouroit parler un de ces hommes qui ſeroit ſous la coulevrine de cette tour : Et ce qu'il diroit, il faut nous le dire à nous-mêmes lorſqu'il tonne. Dieu eſt ce Canonier, il tonne quand il luy plaît, & lance ſes foudres où il luy plaît ; & quelquefois ſur les hommes. L'experience fait voir qu'il n'y a point d'années, qu'il n'en meure quelques-uns dans cette Province par le Tonnerre ; où il s'en faut pourtant beaucoup, qu'il n'y en ait deux millions. Qui donc ſe peut croire en ſeureté, lorſqu'il tonne ? Or ne ſe pas croire en ſeureté, qu'eſt-ce autre choſe que craindre en effet ? Et avoir raiſon de ne ſe pas croire en ſeureté, n'eſt-ce pas avoir raiſon de craindre ? La crainte du Tonnerre n'eſt donc pas une crainte ſi déraiſonnable, pourvû qu'elle ne ſoit point tres-exceſſive.

XXXVIII.

Mais (ajoûte l'Autheur) cette crainte ne ſert de rien pour nous faire éviter le Tonnerre. C'eſt pour cette raiſon particulierement, qu'il condamne les frayeurs exceſſives, à cauſe des précautions inutiles, qu'elles nous font prendre. Et il nous en donne une exemple dans une grande Princeſſe, laquelle ayant appris que des gens avoient été accablez par la chute d'un

plancher ; elle craignoit ſi exceſſivement ce genre de mort, qu'elle faiſoit viſiter toutes les maiſons où elle alloit loger ; & elle croyoit imprudens tous ceux qui en uſoient autrement.

On voit d'abord que cet accident reſſemble à tous les autres dont j'ay parlé cy-deſſus, & qu'il ne ſçauroit être comparé à ceux qui arrivent par le Tonnerre. A la verité les précautions de cette Princeſſe étoient embaraſſantes ; & un homme ne paſſera jamais pour imprudent parmi des gens raiſonnables, quand il logera dans une maiſon habitée, & dont ceux qui l'habitent ne craignent aucun accident, ſans la faire viſiter.

Mais il n'eſt pas abſolument vray que toutes précautions ſoient inutiles, pour nous mettre à couvert du Tonnerre. L'experience fait voir que les lieux hauts en ſont incomparablement plus ſouvent frappez que les lieux bas. Ceux qui ont voyagé ont vû des pointes de rochers toutes noires & toutes briſées de coups de Tonnerre. Et ainſi on peut donner pour conſeil, de ne ſe tenir pas, s'il eſt poſſible, dans les lieux hauts : de ne ſe mettre jamais à couvert ſous les arbres, quand il nous ſurprend dans la Campagne ; beaucoup de voyageurs ayant été frappez du Tonnerre, pour s'y être mis à couvert.

On ſçait que la force de ce metéore n'eſt pas infinie ; c'eſt pourquoy il ſe faut tenir dans les maiſons du côté oppoſé à celuy d'où vient l'orage. On doit tenir les fenêtres fermées, de peur que ces ouvertures ne donnent cours au vent qui le porte. On ſçait encore qu'un air un peu fortement agité, peut détourner ſon cours ; c'eſt pourquoy on ne croit pas que ce ſoit une précaution inutile de ſonner les cloches dans les Villes, pour écarter la nuée ; non plus que de tirer l'artillerie à l'armée : Et peut-être ſouvent ces précautions détournent-elles le Tonnerre, & en empêchent les mauvais effets. Nous n'en avons pas à la verité de certitude ; mais on n'en a point auſſi du contraire : Et la raiſon veut qu'on ne croye pas inutile des précautions, que les hommes prennent il y a long-temps, lorſque nous n'avons pas de certitude mathematique de leur inutilité : car enfin, c'eſt condamner trop legerement la conduite de tous les hommes ; & il eſt vray de dire, qu'il vaut mieux avoir des précautions un peu exceſſives, dans un peril auſſi grand que celuy de la mort, que de n'en avoir point du tout. C'eſt de là qu'un grand Philoſophe eſtime plus les eſprits un peu timides que les autres ; parce que la timidité produit ordinairement la prudence, & que la prudence eſt appellée la mere de la ſeureté.

XXXIX.

Mais quand il ſeroit vray, abſolument parlant, que la crainte ne ſervît de rien pour faire éviter le Tonnerre (quoy que, comme je l'ay dit, on n'en puiſſe avoir de certitude) ce n'eſt pas une raiſon deciſive pour ne pas craindre. Il ſuffit qu'on ait raiſon de croire qu'on eſt en danger, pour avoir auſſi raiſon de craindre. Car ſi l'impoſſibilité d'éviter le mal ôte la crainte, c'eſt ſeulement lorſque le mal eſt certain; parce qu'alors l'Ame n'eſt plus troublée de la crainte, mais de ce qu'on appelle deſeſpoir, abattement, ſtupidité, langueur.

Je ne ſçay ſi des ſoldats qui ſont à la garde d'une tranchée, & qui ſçavent qu'ils ſont en danger, ſe gueriroient de la crainte, ſi on leur diſoit, que cette crainte ne ſert de rien pour les garentir de la mort? Cette crainte eſt un ſentiment naturel, qu'on ne ſçauroit ôter à un homme qui voit le danger. Et pour être veritablement brave & courageux, comme je l'ay dit, il ſuffit de ne ſe laiſſer pas emporter aux mouvemens de cette crainte, & d'agir alors ſelon les regles de ſon devoir.

Mais (dira peut-être icy quelqu'un de ces eſprits forts) ſi Dieu a reſolu de punir un coupable; ſi mes jours ſont comptez, &

ſi je dois finir ma vie par un coup de Tonnerre ; de quoy me ſerviront toutes ces précautions ? En quelque lieu que je me mette, Dieu ſçaura bien me trouver. Cette objection n'eſt pas ſi à mépriſer qu'on le pouroit croire ; il n'y a que trop de gens qui raiſonnent de cette maniere, lorſqu'ils ne veulent point agir, ou lorſqu'ils ſe veulent tenir l'eſprit en repos dans leurs faux plaiſirs, contre les remors de leurs conſciences, & contre les terreurs raiſonnables de la mort & de la Juſtice de Dieu. C'eſt un des piéges que leur tend le Demon, pour les empêcher de concevoir des penſées de penitence, & de converſion à Dieu. Cette objection merite donc bien d'être reſoluë, & de l'être avec un peu d'étenduë ; afin que l'on comprenne mieux qu'on ne ſçauroit uſer plus mal de ſa raiſon, que de raiſonner ainſi ; & qu'on ne ſçauroit agir plus imprudemment, que d'agir ſelon ce raiſonnement.

XLI.

Je dis donc premierement, pour reſoudre cette difficulté qui regarde les matieres de la Grace, de la Prédeſtination, de la Preſcience & de la Providence de Dieu, que s'il y avoit la moindre apparence de raiſon dans cette objection : les hommes devroient demeurer les bras croiſez ſans agir dans aucune affaire ; ſans cultiver la

terre, ſans ſemer ni moiſſonner, pour ſe nourrir; ſans faire aucun remede, & ſans voir de Medecin pour ſe guerir, ſans conſulter d'Avocats, & ſans faire aucune procedure pour ſe deffendre en Juſtice. Car qu'avons nous affaire de travailler, pour nous nourrir, nos jours ſont comptez; que je travaille ou ne travaille pas, je ne mouray ni plûtôt ni plus tard ? Que je prenne des remedes, ou que je n'en prenne pas, je ne mouray point de cette maladie, ſi j'en dois guerir; & ſi je n'en dois pas guerir, à quoy bon me fatiguer par des remedes, qui ne me ſerviront de rien? Si je dois perdre mon procés, je le perdray, quelque choſe que je faſſe; & ſi je le dois gagner, ma negligence ne me ſçauroit nuire : Donc à quoy bon me donner de la peine ?

XLII.

Je ne croy pas qu'il y ait d'homme qui ait aſſez perdu la raiſon, pour approuver ces raiſonnemens dans tous ces cas particuliers; ils ſont pourtant des ſuites naturelles de l'objection. On peut donc déja juger par-là que ce n'eſt pas proprement la raiſon qui fait cette objection, mais la pareſſe & la préſomption; comme le dit ſouvent S. Auguſtin, contre ceux qui raiſonnent ainſi, pour trouver des excuſes à leurs pechez, & qui en veulent rejetter la

faire ou ſur les Aſtres, qu'ils prétendent avoir preſidé à leur naiſſance, ou ſur ce que Dieu ne leur donne pas les graces dont ils auroient beſoin pour ſe corriger.

XLIII.

Pour leur faire voir d'une maniere directe la temerité de leur raiſonnement, voicy ce que je leur réponds. Dieu nous a faits pour agir : Dieu a établi, ſoit dans la nature, ſoit dans la Grace, un ordre, auquel tous les hommes ſe doivent ſoûmettre. Dans la nature, il a commandé à l'homme de travailler : il luy a commandé de labourer, de ſemer la terre, & de moiſſonner pour vivre. Dans la Grace, il luy a commandé de cultiver ſon eſprit par de ſaintes lectures & de bonnes inſtructions : de mortifier ſon corps par des œuvres laborieuſes de penitence, par la fuite des plaiſirs, & par le détachement des choſes du monde, &c. Nous voyons clairement les Loix de ces deux ordres : nous voyons les Commandemens que Dieu nous a faits dans l'un & dans l'autre. Qu'eſt-ce que la raiſon nous dit ſur la vûë claire & diſtincte de ces veritez : ſinon d'agir conformément à ces Loix, & de nous ſoûmettre à ces Commandemens, ſans nous allambiquer la cervelle des deſſeins impenetrables de la Providence de Dieu ?

XLIV.

En effet, ſi l'homme eſt fait pour agir, & ſi dans les deux ordres de la nature & de la Grace, il luy eſt commandé d'agir, il ne doit avoir égard qu'aux raiſons claires & diſtinctes, qui le portent à agir ſans faire aucune attention, à tout ce qui le peut détourner d'agir. C'eſt une regle que les hommes obſervent dans toute la conduite de leur vie : Par exemple, un homme a donné un rendez-vous à un autre pour ſe trouver en quelque lieu, afin d'y traiter une affaire. Cet homme part, lorſqu'il eſt temps, pour ſe trouver au rendez-vous, & il ſe détermine à entreprendre le voyage, par les raiſons claires & diſtinctes du deſſein qu'il veut executer. Il veut finir une affaire, on eſt convenu du lieu qu'on a jugé le plus propre pour la terminer. La raiſon veut qu'il parte. Si quelqu'un luy venoit dire vous êtes bien ſimple de vous donner de la peine : qui vous a aſſuré que vôtre homme ſe trouvera au rendez-vous ? Il peut être arrivé mille choſes qui l'en auront empêché : il eſt peut-être malade ; il eſt peut-être mort, il a peut-être oublié le rendez-vous, une autre affaire plus preſſante l'a peut-être détourné. Enfin, on ne ſçauroit rapporter tout ce qui peut l'avoir empêché de ſe rendre au lieu marqué. Cet-

homme paſſeroit-il pour ſage, ſi ayant égard à toutes ces raiſons, il ſe tenoit en repos chez luy, au lieu d'aller au rendez-vous ? Tout le monde d'abord le traiteroit de fou. Vous voulez (luy dira-t-on) finir une affaire, vous avez crû que pour la finir, il falloit faire ce voyage : ſi vous ne le faites, elle ne finira point ; partez donc. Ces raiſons ſont claires & diſtinctes pour vous obliger de partir. Tout le reſte eſt douteux & incertain, quoy qu'il ſoit poſſible ; ne vous y arrêtez donc point. Voila le conſeil que le bon ſens inſpire.

XLV.

Il n'y a qu'à faire l'application de ce conſeil, que dicte le bon ſens dans les choſes ſenſibles, à toutes les autres. JESUS-CHRIST me dit, *Que pour être ſauvé il faut garder ſes Commandemens.* JESUS-CHRIST dit, *Que nous perirons tous, ſi nous ne faiſons penitence.* Voila des raiſons claires & diſtinctes pour agir. C'en eſt aſſez pour moy : Il faut que je garde les Commandemens, & que je faſſe penitence pour être ſauvé. Mais vous ferez, peut-être, toutes ces choſes ſans être ſauvé : car que ſçavez-vous ſi vous êtes en grace, & en état de les faire d'une maniere, qui ſoit agreable à Dieu ; que ſçavez-vous ſi vous êtes du nombre des Prédeſtinez ? J'avoüe que je n'ay point

Si vis ſalvus eſſe, ſerva mandata. Omnes ſimiliter peribitis, niſi pœnitentiam egeritis.

de certitude de tout cela : Mais quoy que je ſois incertain de mon état devant Dieu, lorſqu'il eſt queſtion d'agir, je ne dois point écouter cette incertitude, ou pour mieux dire ce myſtere, puiſque ma prédeſtination eſt eachée dans les conſeils impenetrables de la Providence de Dieu. Je conſulte donc ſeulement ce qui eſt clair & certain à mon égard, pour determiner à agir, & j'agis ſur cette determination.

Si je ne ſuis pas aſſuré d'être du nombre des Prédeſtinez, je ſuis pourtant tres aſſuré qu'il n'y aura du nombre des Prédeſtinez que ceux qui auront agi, ou qui auront eu une volonté ſincere d'agir. Voila encore ce que Dieu m'a revelé, & dont je ſuis aſſuré, & ce qui me determine invinciblement à travailler, malgré tous les faux raiſonnemens que l'on peut faire ſur des ſuppoſitions incertaines.

XLVI.

J'ajoûte encore que quoy qu'il ſoit vrai, que je n'aye point de certitude de ma Prédeſtination à la Gloire ; je dois pourtant, ſi je ſuis Chrêtien, avoir une parfaite confiance que je ſuis du nombre des Prédeſtinez : car c'eſt cette confiance qui fait la vertu Theologale que nous appellons Eſperance. Et comme il eſt impoſſible d'être ſauvé ſans la Foy, & ſans la Charité, il

l'eſt tout de même d'être ſauvé ſans l'Eſperance.

Il eſt vray que cette eſperance eſt mêlée de crainte, comme je l'ay dit au commencement : *Ceux qui craignent le Seigneur, eſperent dans le Seigneur* ; Mais elle s'appelle Eſperance, parce que nous y ſommes plus touchez de la poſſeſſion future de nôtre Souverain bien, qui eſt Dieu, que de nôtre perte éternelle. Or c'eſt cette Eſperance proprement qui porte les hommes à agir en toutes choſes. Qu'on examine toutes les actions de la vie, c'eſt toûjours l'Eſperance qui les fait faire. Et ôtez a l'homme l'Eſperance, vous le rendrez plus immobile qu'un tronc. Ceux mêmes qui fuyent dans le danger, ne fuyent que parce qu'ils eſperent ſe ſauver par la fuite. Quand la crainte ſurpaſſe l'eſperance, l'homme demeure fixe ; & quand l'eſperance vient à prendre le deſſus, l'homme fuit pour aſſurer ſon ſalut. Seroit-il poſſible que ces raiſonnemens ſi vrais dans toute autre choſe, ſe trouvaſſent faux dans l'affaire de nôtre ſalut, la ſeule où il nous eſt commandé d'eſperer, par celuy qui eſt fidele dans ſes promeſſes, & qui ne ſçauroit nous tromper ?

XLVII.

C'eſt ainſi que s'accordent admirablement les paroles des deux Apôtres ſaint

Pierre & ſaint Paul : Celuy-cy en nous faiſant voir que nous ne pouvons rien ſans Dieu ; que nous ne ſommes que foibleſſe & qu'infirmité, par la corruption de nôtre nature : que c'eſt Dieu qui nous donne ſa Grace, le pouvoir, le vouloir, & le faire ; nous tient devant Dieu dans une humilité parfaite & dans une grande reconnoiſſance de ſes Bontez : Il bannit de nôtre eſprit toute préſomption : Et S. Pierre, en nous commandant d'aſſurer nôtre Prédeſtination par nos œuvres, nous montre comment il faut travailler à nôtre ſalut. L'un regle les penſées de nôtre eſprit, & l'autre nos œuvres. Si nous nous élevons dans nous-mêmes, ſi des penſées de préſomption & de vaine gloire nous ſurprennent, prenons les paroles de ſaint Paul pour nous ſoûtenir contre ces tentations, d'autant plus dangereuſes qu'elles ſont ſpirituelles : Et lorſque la pareſſe nous rend languiſſans & froids dans nos œuvres, ſouvenons nous de celles de ſaint Pierre.

XLVIII.

Mais enfin, pour éclaircir encore davantage la difficulté, nous voyons que ceux qui ont été aſſurez des évenemens, ont travaillé comme s'ils n'en avoient point été aſſurez : parce qu'ils ſçavoient que la certitude des évenemens dépen-

doit de l'accompliſſement des moyens. Ezechias avoit été aſſuré par la bouche du Prophete, de la part de Dieu, qu'il vivroit encore quinze ans; & le Prophete luy avoit fait voir un prodige, pour l'aſſurer de la promeſſe de Dieu. Ce ſaint Roy avec ces aſſurances, qui ne pouvoient pas manquer, ne laiſſa pas de faire tout ce qui étoit neceſſaire pour le ſoûtien de ſa vie: Il s'appliqua le remede que luy conſeilla le Prophete, il prit de la nourriture, &c. Il ne dit pas, puiſque Dieu m'a aſſuré que je vivrois, je ne ſçaurois mourir avant le temps marqué, quelque choſe que je faſſe, que je me nourriſſe, ou que je ne me nourriſſe pas; que je prenne des remedes, ou que je n'en prenne pas: Il penſe au contraire, que Dieu ayant reſolu de luy prolonger la vie, il doit uſer de tous les moyens qui ſont neceſſaires pour la conſerver; des remedes & de la nourriture.

Saint Paul étoit bien aſſuré qu'il ne periroit pas dans la tempête, ni aucune perſonne du vaiſſeau: parce que l'Ange de Dieu l'avoit aſſuré qu'il paroîtroit devant Ceſar, & que Dieu luy avoit donné tous ceux qui étoient avec luy. Cette aſſurance ne l'empêche pas de veiller à ce qui étoit neceſſaire pour ſa conſervation, & pour celle de tous les autres. Il exhorte tous

ceux du vaiſſeau à prendre courage : Et s'appercevant que les Matelots cherchoient à s'enfuir du vaiſſeau, il avertit auſſi-tôt le Capitaine, que ſi on laiſſe enfuir les Matelots, ils ne ſçauroient ſe ſauver. Cet Apôtre aſſuré de ſa vie & de celle de tous ceux qui étoient dans le vaiſſeau, ne neglige donc aucuns des moyens neceſſaires pour ſe ſauver, luy & les autres.

Les Apôtres étoient aſſurez de leur Prédeſtination de la bouche même de JESUS-CHRIST : *Réjoüiſſez-vous* (leur dit-il) *de ce que vos noms ſont écrits dans les Cieux.* Cette aſſurance, la plus grande qu'il eſt poſſible d'avoir, les rendit-elle lâches, pareſſeux & negligens dans l'affaire de leur ſalut ? Crurent-ils qu'il n'étoit plus neceſſaire de répandre leur ſang pour la Foy de JESUS-CHRIST, & que quand ils ne le répandroient pas, ils n'en ſeroient pas moins ſauvez ? point du tout : au contraire, ils crurent que leur Prédeſtination étoit dans l'execution, une ſuite de leurs bonnes œuvres, & du martyre qu'ils ſouffriroient pour JESUS-CHRIST. De ſorte que cette aſſurance, loin de les affoiblir, les rendoit au contraire plus forts & plus genereux.

XLIX.

Or ſi ces exemples prouvent que la cer-

titude des évenemens, non ſeulement ne doit pas empêcher l'accompliſſement des moyens, qu'au contraire elle doit les faire accomplir : Ils prouvent auſſi que l'incertitude même des évenemens, doit nous faire embraſſer tous les moyens. En voicy la raiſon ; c'eſt que ces exemples nous font voir que les évenemens doivent toûjours être regardez comme une ſuite des moyens ; la prolongation de la vie, comme une ſuite des ſoins raiſonnables, que l'on prend pour la conſerver ; le ſalut Eternel, comme une ſuite des bonnes œuvres. De ſorte qu'encore que ces évenemens ſoient incertains à nôtre égard, nous ne devons pas pourtant prétendre qu'ils arrivent qu'en conſequence de leurs moyens naturels. Ainſi, ſi nous les ſouhaittons, nous devons faire tout ce qui les peut faire arriver. Les Apôtres ont été aſſurez de leur ſalut, & ils ont marché dans la voye qui y conduiſoit. Nous n'en ſommes pas aſſurez nous autres ; mais nous ſommes aſſurez que ſi nous les ſuivons, nous nous ſauverons : parce que nous ſommes auſſi aſſurez que le ſalut eſt une ſuite des bonnes œuvres, que les Apôtres l'ont été de leur propre ſalut : JESUS-CHRIST ayant aſſuré de l'un auſſi bien que de l'autre.

L.

L.

Il eſt donc clair que ſi la certitude de l'évenement ne doit rien changer dans les moyens ; l'incertitude de l'évenement le doit encore moins. Les Apôtres ont agi comme s'ils n'euſſent été aſſurez de rien : Agiſſons nous autres comme ſi nous étions aſſurez de tout ; Conſultons les raiſons claires que nous avons pour agir, qui ſont les promeſſes que JESUS-CHRIST a faites à ceux qui garderont ſa Parole ; ſans jamais nous relâcher, par la conſideration de l'incertitude de l'évenement. Souvenons-nous qu'il eſt commandé d'eſperer, & que l'eſperance pour être une veritable eſperance, doit ſurmonter la crainte : Souvenons-nous encore que nous avons cette raiſon démonſtrative, pour laquelle nôtre eſperance doit l'emporter ſur nôtre crainte. C'eſt cette parole de l'Ecriture: La Miſericorde de Dieu ſurpaſſe infiniment nos pechez : *Superexaltat miſericordia judicium. Ubi abundavit delictum ibi abundavit gratia.* Fortifions-nous donc dans cette eſperance, qui eſt le grand principe & le grand reſſort de toutes nos actions.

LI.

Il eſt aiſé de faire l'application de ces maximes à la matiere que nous traitons. Le nombre de nos jours eſt une choſe in-

certaine à nôtre égard ; mais ce qui eſt certain, c'eſt que nous ne vivrons qu'en faiſant ce qui eſt neceſſaire pour nous conſerver la vie ; ſoit en nous nourriſſant, ſoit en prenant des remedes ſalutaires : ſoit en nous précautionnant contre les dangers. On ſçait que ceux qui ont été tuez à la campagne par le Tonnerre, l'ont preſque tous été ſous des arbres. Si le Tonnerre me ſurprend donc dans la campagne, j'aimeray mieux me moüiller juſques à la peau, que de me mettre à couvert ſous des arbres. Si je ſuis dans une chambre, dont les fenêtres ſoient ouvertes, je les fermeray : enfin, je chercheray les lieux qui me paroîtront les moins expoſez à l'orage.

J'avoüe que toutes ces précautions ne me mettront pas encore tout à fait en aſſurance ; mais pourtant on doit raiſonnablement conjecturer qu'elles m'éloigneront du peril. De même qu'encore que la nourriture & les remedes, n'aſſurent pas tout à fait la vie ; ils ſont au moins les moyens naturels de la conſerver.

LII.

Mais, dira-t-on ; qui ſçait ſi ces précautions nous éloignent du peril ? Je réponds, que l'experience nous l'apprend ; j'en ay aſſez parlé cy-deſſus, ſans en par-

ler icy davantage. Nous n'avons point de certitude des malades que guerit la Medecine : car tous ceux qui gueriſſent, gueriroient peut être ſans le ſecours des Medecins. Mais cependant, la raiſon veut qu'on ait recours à eux, lorſque l'on eſt malades : parce qu'ils en ſçavent toûjours infiniment plus que les autres hommes qui n'ont ni leur étude, ni leur experience dans ces ſortes de choſes. Et il ne faut point faire l'eſprit fort mal à propos ſur ce Chapitre, ni prêter l'oreille à un certain Proverbe populaire : que les Medecins en tuënt plus qu'ils n'en ſauvent. Car ſi on ne ſçait point ceux qu'ils ſauvent, on ſçait encore moins ceux qu'ils tuënt ; c'eſt un ſecret reſervé à Dieu, & il ſuffit que l'Ecriture ſainte nous ait dit d'honorer le Medecin, à cauſe du beſoin que nous avons de luy, & que les hommes les plus ſages ayent voulu que nous nous rapportaſſions aux Medecins, quand nous ſommes malades ; afin que la prudence veüille que nous nous y rapportions en effet. Il ſuffit auſſi que l'experience nous faſſe connoître les lieux qui ſont les plus ſujets à la foudre ; afin que la prudence veüille que nous les quittions lorſqu'il tonne.

Cicer. 1. offi. in fine 20. Offi. in fine Tuſc. 9. 1. in proprio.

LIII.

Cette crainte eſt donc tres-raiſonnable,

certaine à nôtre égard ; mais ce qui eſt certain, c'eſt que nous ne vivrons qu'en faiſant ce qui eſt neceſſaire pour nous conſerver la vie ; ſoit en nous nourriſſant, ſoit en prenant des remedes ſalutaires : ſoit en nous précautionnant contre les dangers. On ſçait que ceux qui ont été tuez à la campagne par le Tonnerre, l'ont preſque tous été ſous des arbres. Si le Tonnerre me ſurprend donc dans la campagne, j'aimeray mieux me moüiller juſques à la peau, que de me mettre à couvert ſous des arbres. Si je ſuis dans une chambre, dont les fenêtres ſoient ouvertes, je les fermeray : enfin, je chercheray les lieux qui me paroîtront les moins expoſez à l'orage.

J'avoüe que toutes ces précautions ne me mettront pas encore tout à fait en aſſurance ; mais pourtant on doit raiſonnablement conjecturer qu'elles m'éloigneront du peril. De même qu'encore que la nourriture & les remedes, n'aſſurent pas tout à fait la vie ; ils ſont au moins les moyens naturels de la conſerver.

LII.

Mais, dira-t-on ; qui ſçait ſi ces précautions nous éloignent du peril ? Je réponds, que l'experience nous l'apprend ; j'en ay aſſez parlé cy-deſſus, ſans en par-

ler icy davantage. Nous n'avons point de certitude des malades que guerit la Medecine : car tous ceux qui gueriſſent, gueriroient peut être ſans le ſecours des Medecins. Mais cependant, la raiſon veut qu'on ait recours à eux, lorſque l'on eſt malades : parce qu'ils en ſçavent toûjours infiniment plus que les autres hommes qui n'ont ni leur étude, ni leur experience dans ces ſortes de choſes. Et il ne faut point faire l'eſprit fort mal à propos ſur ce Chapitre, ni prêter l'oreille à un certain Proverbe populaire : que les Medecins en tuënt plus qu'ils n'en ſauvent. Car ſi on ne ſçait point ceux qu'ils ſauvent, on ſçait encore moins ceux qu'ils tuënt ; c'eſt un ſecret reſervé à Dieu, & il ſuffit que l'Ecriture ſainte nous ait dit d'honorer le Medecin, à cauſe du beſoin que nous avons de luy, & que les hommes les plus ſages ayent voulu que nous nous rapportaſſions aux Medecins, quand nous ſommes malades ; afin que la prudence veüille que nous nous y rapportions en effet. Il ſuffit auſſi que l'experience nous faſſe connoître les lieux qui ſont les plus ſujets à la foudre ; afin que la prudence veüille que nous les quittions lorſqu'il tonne.

Cicer. 1. offi. in fine 20. Offi. in fine Tuſc. 9. 1. in proprio.

LIII.

Cette crainte eſt donc tres-raiſonnable,

lorſqu'elle eſt moderée ; quelques conſequences qu'on veüille tirer du Livre dont nous avons parlé : Et même elle eſt d'autant moins à blâmer, lorſqu'elle eſt exceſſive, qu'elle eſt comme neceſſairement pieuſe ; en ce qu'elle nous fait naturellement penſer à nous-mêmes, à Dieu, & à la mort. Elle nous met devant les yeux, que nous ſommes à l'égard de Dieu, comme des vaſes de terre, qu'il briſera quand il luy plaira. C'eſt ſans doute pour cette raiſon que Dieu donna ſa Loy à ſon Peuple, au milieu des Tonnerres & des Eclairs, afin de leur apprendre combien il falloit craindre celuy qui étoit le Maître de ces foudres.

En effet, ce Peuple étoit tranſi de peur à la vûë de ce ſpectacle, quoy qu'il fût aſſuré par la bouche de Moyſe, que Dieu ne luy feroit point de mal. *Ne craignez point* (leur dit-il) *Dieu fait cela pour imprimer ſa crainte dans vous, afin que vous ne pechiez point.*

LIV.

Je ne veux pourtant pas juſtifier celle qui va juſqu'à nous jetter dans l'abbattement ; parce qu'elle eſt injurieuſe à la Miſericorde de Dieu, & contraire à l'eſperance que tous les Chrêtiens doivent avoir. Et ceux qui ſont ſujets à ces craintes (ce ſont particulierement les femmes)

en doivent demander pardon à Dieu, & le prier de les en délivrer, ou au moins ſi la foibleſſe de leur temperamment ne leur permet pas de reſiſter au grand bruit du Tonnerre; elles doivent demander à Dieu qu'il ne permette pas qu'elles perdent la confiance qu'elles ſont obligées d'avoir en luy. Et elles doivent prendre enſuite les foibleſſes & les maux que leur cauſe ces frayeurs extraordinaires, comme des peines que Dieu leur envoye, ou pour les punir, ou pour les éprouver. Voila l'uſage que les Perſonnes pieuſes doivent faire de ces craintes.

LV.

Il ne faut pas finir ſans faire remarquer certaines fauſſes aſſurances, que cherchent la plûpart des perſonnes ſujettes à cette crainte exceſſive. Comme par exemple, on ſe croit plus en aſſurance en compagnie que ſeul, & le jour que la nuit. Quoy qu'il ſoit vray que la meilleur compagnie du monde, & qu'une armée même toute entiere, ne nous peut pas garentir du Tonnerre; & que nous ne ſoyons pas plus en état de nous en deffendre le jour que la nuit. Mais c'eſt que nôtre imagination bleſſée par cette crainte, cherche tous les moyens dont on a accoûtumé de ſe garentir contre la plûpart des dangers: c'eſt-à-dire, qu'elle fait à l'occaſion de la

crainte du Tonnerre, ce qu'elle fait à l'occaſion de beaucoup d'autres craintes. Un homme craint moins le jour que la nuit : parce qu'il peut mieux prévoir le jour ce qui luy peut nuire ; & par conſequent auſſi l'éviter : au lieu que la nuit tout le ſurprend, & qu'il peut avoir ſon ennemi à ſes côtez ſans le voir. De même un homme craint plus ſeul qu'en compagnie : parce que ſeul il ſe ſent plus foible. Il a raiſon en tout cela : Mais à l'égard du Tonnerre, il n'eſt pas plus foible ſeul qu'en compagnie, ni la nuit que le jour : & il doit avoir aſſez de raiſon & de force ſur ſoy-même, pour demeurer ſeul, ſi le Tonnerre le ſurprend dans cet état ; & pour ne pas chercher de lumiere, s'il le ſurprend la nuit ; à moins qu'il ne cherche les autres pour prier avec eux. Ce concert de prieres eſt agreable à Dieu, puiſque JESUS-CHRIST a dit qu'il eſt au milieu de ceux qui ſont aſſemblez en ſon Nom ; & il eſt terrible au Demon. C'eſt pourquoy S. Jean Chryſoſtome dit dans un de ſes Sermons, que le Demon craint de nous attaquer en compagnie. A moins encore qu'il ne veüille chercher de la lumiere, afin de faire les Prieres que l'Egliſe a dreſsées, pour être faites pendant les orages ; ou afin de s'entretenir dans des lectures de pieté. La con-

fiance dans les prieres de l'Egliſe eſt un grand moyen d'attirer la protection de Dieu. Voila les raiſons pour leſquelles on peut chercher la compagnie & la lumiere. Toutes les autres ſont des foibleſſes indignes de perſonnes raiſonnables & Chrêtiennes.

LVI.

Mais puiſque j'ay parlé des Prieres de l'Egliſe, ne peut-on pas en tirer une preuve invincible, que nous devons craindre le Tonnerre ? Elle demande à Dieu dans ſes Prieres, qu'il nous délivre de la mort ſubite & imprévûë : Elle luy demande de même qu'il nous délivre des Foudres & de la Tempête. Nous trouvons dans les Rituels des Prieres particulieres pour les temps d'orage. L'Egliſe craint donc pour ſes enfans, dans ces temps-là. Elle craint pour eux les funeſtes effets des tempêtes, comme elle craint pour eux la mort ſubite & imprévûë. Pourquoy ne craindrons-nous donc pas nous autres, ſi nous devons avoir les mêmes diſpoſitions que l'Egliſe ? Et n'y a-t-il pas une juſte raiſon de craindre les maux, dont nous prions Dieu de nous délivrer ?

Saint Auguſtin tiroit autrefois contre les Pelagiens, des Argumens des Prieres de l'Egliſe ; & il leur montroit, qu'ils de-

voient croire comme ils prioient. *Crede ut oras.* J'en puis tirer auſſi contre l'inſenſibilité prétenduë de ces faux braves, & leur dire, qu'ils doivent craindre comme ils prient. *Time ut oras.*

LVII.

Mais ſi on doit craindre comme on prie, on doit auſſi craindre comme on croit : c'eſt-à dire, que nôtre crainte ne doit jamais être deſtituée de confiance dans la Miſericorde de Dieu ; & qu'elle doit toûjours être accompagnée de ſentimens de penitence & de converſion à Dieu, afin que tout tourne au bien de ceux qui l'aiment : car nous ne pouvons pas douter ſans manquer de Foy, que Dieu ne faſſe ſervir tous ces effets naturels à l'ordre de ſa Grace ; & que la crainte ſalutaire qui nous porte à la penitence, ne ſoit un des deſſeins de ſa Providence dans le Tonnerre.

LVIII.

J'ay dit cy-deſſus, qu'il falloit prendre garde de ne pas entretenir les enfans, d'une infinité d'hiſtoires, la plûpart fauſſes, que l'on conte ſur le Tonnerre ; dans leſquelles on fait toûjours entrer les Demons, pour les rendre plus effrayantes. On fait en cela une tres-grande faute. On gâte l'imagination des enfans, par les impreſſions profon-

des qu'y ſont ces hiſtoires tragiques. C'eſt de là que viennent ces frayeurs exceſſives, auſquelles ſont ſujettes tant de perſonnes, & qui ſont tant de ravages ſur la ſanté & ſur le temperâmment. La raiſon ni le temps, ne pouvant abſolument effacer ces traces de l'imagination, elles ſe rouvrent auſſitôt qu'il tonne, & remettent devant les yeux tout ce qu'on a jamais oüy dire des accidens du Tonnerre; leſquels étant vivement repreſentez par l'imagination, on s'y voit déja comme enveloppé; & cette vûë met un eſprit tout en deſordre.

Si on parle aux enfans du Tonnetre, on ne leur en doit rien dire qui ne ſoit conſtamment vray. Ce Metéore eſt déjà aſſez effrayant de luy-même, ſans y mêler les Demons. Car quoy qu'il ſe puiſſe faire, que Dieu permette à ces eſprits de malice, de ſe ſervir du Tonnerre contre les hommes, nous n'en ſommes pourtant pas aſſurez: & on ne doit remplir l'eſprit des enfans de rien d'incertain ni de faux: C'eſt ce qui leur rend l'eſprit petit, & le jugement foible. C'eſt ce qui fait enfin, que ſouvent ils ſont enfans toute leur vie.

LIX.

Je prie Dieu qu'il nous comble tous

de ſes Graces, que nous le cherchions par tout, & que nous le voiyons en tout; que nous le craignions lorſqu'il menace & qu'il veut être craint. Mais que nôtre crainte ſoit accompagnée de confiance: parce qu'il eſt le Protecteur de ceux qui le craignent & qui eſperent en luy. *Qui timent Dominum ſperaverunt in Domino adjutor eorum & protector eorum eſt.* Pſal. 113.

DISCOURS

SUR CES PAROLES PROVERBIALES;

Il ne faut point diſputer des Goûts, & ſur ce que c'eſt que le bon Goût.

I.

IL n'y a gueres de paroles qui ſoient plus ſouvent dans la bouche de tous les hommes, que celles-cy: *Il ne faut point diſputer des Goûts.* C'eſt avec ces paroles qu'on finit la plûpart des petites diſputes qui naiſſent dans les converſations ordinaires. Car quand une fois on les a dites, on prétend que ce ſeroit opiniâtreté, que de ne ſe pas taire: Ainſi on en fait inſenſiblement un Proverbe, ou une maxime de Morale, à laquelle tout le monde ſe doit ſoûmettre.

Quoy qu'il ſoit tres-vrai que ces paroles ne ſont point un Proverbe, à prendre

le mot de Proverbe dans sa signification étroite ; & comme le définit le tres-sçavant Autheur, qui a le mieux connu ce que c'étoit que Proverbe, & qui en a fait une compilation si prodigieuse, & accompagnée d'une si profonde érudition; je veux dire Erasme. Il définit le Proverbe : *Un petit discours qui contient d'une maniere un peu obscure, quelque maxime utile pour la conduite de la vie.*

Proverbium est sermo ad vitæ rationem conducibilis, moderata quadam obscuritate, multam in se sensum continens utilitatem Erasm. Adag. c. 1.

Or quoy que ces paroles : *Il ne faut point disputer des Goûts*, contiennent une maxime d'honnêteté & de bien-sçéance, qu'il faut quelquefois pratiquer ; elles ne sont pas neanmoins d'une verité assez étenduë, pour passer en force de Proverbe, comme on voudroit les y faire passer ; & elles n'ont point cette obscurité mysterieuse, qui fait la beauté des Proverbes : Elles ne sont même vrayes que dans un sens, & elles sont de la derniere fausseté, lorsque pour en faire un Proverbe on les applique dans le sens figuré. Pour faire voir cette fausseté, il en faut expliquer tous les sens ; le sens propre & litteral, & le sens figuré. C'est le dessein que j'ay dans ce petit Discours.

II.

Ces paroles peuvent être prises en deux manieres dans le sens litteral ; dans l'une desquelles seulement elles se trouvent

vrayes, & dans l'autre elles ſont fauſſes. Le premier de ces ſens eſt celuy-cy : *Il ne faut point diſputer des Goûts* ; c'eſt-à-dire, Il ne faut point diſputer pour faire trouver bon aux autres ce que vous aimez: il ne faut point les preſſer de manger ce qu'ils n'aiment pas. Ces paroles ſont tres-vrayes dans ce ſens : & c'eſt une incivilité de vouloir que les autres s'aſſujettiſſent à vôtre goût.

Mais elles ne ſont vrayes que dans ce premier ſens, elles ſont fauſſes dans le ſecond ; dans lequel cependant on les prend preſque toûjours. Le voicy, *Il ne faut point diſputer des Goûts* ; c'eſt-à dire, Il ne faut point prétendre que nôtre goût ſoit meilleur que celuy des autres, ou nous ne devons point préferer nôtre goût à celuy des autres.

Tout le monde ſçait qu'on les entend preſque toûjours dans ce ſecond ſens ; je les y ay vû prendre une infinité de fois, & je ne croy pas les avoir jamais vû prendre dans le premier, qui eſt pourtant leur ſens veritable. Car ce ſecond ſens eſt tres-faux. Il ſe peut faire que nôtre goût ſoit meilleur que celuy des autres, ou que celuy des autres ſoit meilleur que le nôtre; & alors il faut préferer le meilleur à celuy qui n'eſt pas ſi bon. On peut donc dans ce cas diſputer des Goûts, quoy

qu'avec moderation, comme je le montreray dans la ſuite.

Mais de la fauſſeté de ce ſecond ſens litteral, eſt venuë la fauſſe application qu'on en fait tous les jours dans le ſens figuré. On veut laiſſer à un chacun ſon opinion dans la Philoſophie, dans la Morale même, & dans la Religion : car c'eſt le ſentiment où ſont beaucoup des prétendus ſages du monde : Sentiment faux, s'il en fût jamais ; & pour cela on dit, qu'il ne faut point diſputer des Goûts, que chacun a ſon opinion, ſur laquelle il ne luy faut point faire de reproche ni de violence, comme nous ne voudrions pas qu'on nous en fiſt ſur la nôtre.

Ce ne ſeroit pas un grand malheur pour l'Etat ni pour la Religion, quand on ſe tromperoit dans le ſens litteral de ces paroles. Mais comme cette erreur dans le ſens litteral, quoy que de peu de conſequence, eſt la ſource d'une erreur d'importance dans le ſens figuré : Je croy qu'il eſt bon de tâcher de détromper les hommes de leur erreur ſur ces paroles, dans le ſens propre, afin de les détromper plus aiſément de leur erreur, dans le ſens figuré.

III.

S'il eſt donc vray qu'il ne faille point obliger les autres de s'aſſujettir à nôtre

goût, ni exiger d'eux qu'ils prennent plaiſir à manger de ce que nous aimons : parce que le goût dépend du temperament ; c'eſt-à dire de la conſtitution preſente du corps, ou de la conformation des organes, & que toutes ces choſes ne ſont point dans la dépendance de l'homme, pour en diſpoſer à ſa volonté & ſelon l'appetit des autres : & qu'ainſi il luy eſt impoſſible, quelque effort qu'il faſſe, de ſentir du plaiſir à manger une choſe, qui ne touche pas ſon organe de la maniere qu'il eſt neceſſaire pour luy faire ſentir du plaiſir. En un mot, comme il ne peut pas changer ſa nature, ni celle des choſes qu'il mange, il n'eſt pas dans ſon pouvoir de ſe conformer au goût des autres : Et comme c'eſt une incivilité, ou plûtôt une injuſtice de demander aux autres ce qui n'eſt pas dans leur pouvoir, c'en eſt une de leur demander qu'ils s'accommodent à nôtre goût, & qu'ils aiment ce que nous aimons.

Si tout cela eſt vray, dis-je, il eſt pourtant vray auſſi qu'il y a un bon goût general & univerſel, lequel eſt meilleur que tous les goûts particuliers. Et celuy qui a ce bon goût general, peut dire qu'il a le goût meilleur, que celuy qui ne l'a pas, & qui ne ſe plaît qu'à manger des metz extraordinaires, des metz de mau-

vais suc, & peu capables de le nourrir.

IV.

Le bon goût universel est celuy qui aime toutes les viandes communes, lesquelles sont les plus propres à nourrir nôtre corps, & à le rendre d'une santé vigoureuse & robuste. La raison évidente de cecy est, que Dieu ayant donné à l'homme le goût pour faire le discernement de ce qui est propre à le nourrir, d'avec ce qui ne l'est pas. Celuy-là sans doute a le meilleur goût, qui fait le mieux ce discernement, & qui par son goût s'attache aux viandes les meilleures; c'est-à-dire les plus succulentes & les plus nourrissantes. Ce goût est même la marque & l'effet de la bonté & de la force du temperamment, & il aide à entretenir cette force dont il est l'effet; comme il arrive dans une infinité de productions de la nature, que les effets produisent à leur tour les causes dont ils sont les effets.

Au contraire, *la privation* ou la perte de ce bon goût universel, est l'effet de la maladie; & on juge qu'un homme est malade ou qu'il le sera bien-tôt, quand il perd le goût pour les choses communes. On connoît aussi par là la mauvaise habitude des personnes infirmes, en ce qu'ils ne sçauroient manger de ce qui leur seroit le meilleur. Combien a-t-on d'exemples

des bizarreries du goût, dans les perſonnes qu'on appelle Cacochimes, particulierement dans les femmes groſſes, & dans les filles malades, leſquelles mangent du charbon, du tuffeau, & de la craye? Ne ſçait-on pas qu'il y a des gens qui mangent les excrements des autres? Certainement je ne ſçaurois croire que ceux, qui pour ne point diſputer, ne veulent pas qu'on diſpute des goûts, puiſſent s'empêcher de convenir que ces perſonnes ne ſont pas de ſi bon goût que les autres; & qu'il faut preferer le goût de celuy qui aime mieux le pain que le tuffeau, au goût de celuy qui aime mieux le tuffeau que le pain.

Il eſt donc tres-vray dans ce ſens, qu'il faut diſputer des Goûts, & préferer ſon goût, ſi on aime les choſes les plus propres à nous nourrir, au goût de ceux qui ne les aiment pas.

V.

Mais voicy l'uſage que l'on doit faire de ces veritez. Si c'eſt un enfant qui ait ce mauvais goût, qui ne veüille manger que de méchantes choſes, ce qui eſt une marque d'un temperamment ou mauvais, ou qui pouroit devenir mauvais, ſi on l'abandonnoit à luy même: car il eſt à remarquer, que les enfans n'ayant pas encore les organes formez, ils n'ont pas

ordinairement même goût que les grandes perſonnes.

Voicy ce que les peres doivent faire à l'égard de leurs enfans : Ils doivent les accoûtumer peu à peu, par les voyes de la douceur, à manger les choſes qui leur ſont les plus propres. De cette maniere leur goût ſe rectifiera peu à peu, & quand ils avanceront en âge, ils auront le goût qu'ils doivent avoir, pour ſe nourrir de bonnes choſes ; & ainſi de ſe bien porter. On doit faire la même choſe aux perſonnes malades, ſur leſquelles on a quelque authorité : Il faut leur faire quelque petite violence pour les empêcher de manger du charbon, qu'ils aiment mieux que le pain, & que les meilleures viandes.

Mais tout cela ſe doit faire avec ſageſſe & avec prudence, non pas en diſputant, & en les chagrinant. Ils ſont déja aſſez malades & aſſez oppoſez à la raiſon, ſans la leur rendre odieuſe par la mauvaiſe maniere de les prendre, par un ton haut & impetueux qui les contriſte.

Pour ce qui eſt de ceux avec qui nous pouvons manger quelquefois, qui par leur temperamment ou par habitude, ſe ſont faits des goûts particuliers, qui ne mangent preſque point de toutes les choſes dont les autres mangent ; la civilité veut qu'on les laiſſe à eux mêmes, &

que l'on ne diſpute point des Goûts avec eux.

V I.

Mais ſi ces raiſons ne ſont pas auſſi démonſtratives que je le prétens, pour prouver qu'il y a un bon goût commun préferable à tous les goûts particuliers & bizarres ; en voicy une à laquelle ce me ſemble, il n'y a point de réponſe. C'eſt que la cuiſine eſt un art : or tout art a ſes regles certaines, qui ne dépendent pas du caprice & de la fantaiſie des hommes. Les Cuiſiniers ont leur methode pour apprêter les viandes, & pour faire leurs ſauſſes ; & la fin de leur art eſt de trouver ce bon goût univerſel, de faire des ragoûts qui ſoient au goût de tout le monde ; d'apprêter les viandes de maniere, que tout le monde les trouve bonnes. Même la principale partie d'un bon Cuiſinier eſt d'avoir ce bon goût dans luy-même, afin de pouvoir juger quand il a bien réuſſi dans ce qu'il a apprêté. De ſorte que celuy là paſſe pour le meilleur Cuiſinier, qui ſçait le mieux accommoder toutes ſortes de metz, ſelon ce goût univerſel.

On poura peut-être me dire icy, que les goûts de toutes les Nations ne ſe reſſemblent pas ; & qu'un excellent Cuiſinier en France, paſſeroit pour un empoiſonneur ailleurs. J'avoüe que les hommes

ont de differents goûts, ſuivant les differents climats où ils ſont élevez, & ſelon la nourriture dont ils ont été nourris dans leur jeuneſſe. Mais au moins on ne niera pas que dans chaque Nation il n'y ait un bon goût univerſel, & qu'ainſi chaque Nation n'ait ſon art de faire la cuiſine. De ſorte que dans chaque Nation, les Particuliers doivent avoir le goût commun à toute la Nation, pour avoir le bon goût. Et enfin, s'il y a une conteſtation entre les Nations pour le goût, il faudra decider que celles-là ont le meilleur goût, qui ſe nourriſſent de viandes leſquelles peuvent plus aiſément ſe convertir en nôtre ſubſtance, & qui fourniſſent des eſprits les plus propres aux operations de l'imagination & de l'entendement. Et ces effets ſe connoîtront par la ſanté & la vigueur du corps, par la longueur de la vie, par la delicateſſe de l'imagination: Et enfin, par la beauté & la penetration de l'eſprit: car il faut que toutes ces choſes ſe rencontrent enſemble; parce que l'homme étant compoſé d'un corps & d'une Ame, les alimens qu'il prend doivent non ſeulement ſervir à entretenir la bonne conſtitution de ſon corps; mais encore à rendre ſes organes plus propres aux fonctions de l'Ame. Et les aliments qui contribuënt le mieux à ces deux effets, ſont

ſans difficulté les meilleurs. Ne voyons-nous pas parmi nous, que les Païſans qui ſe nourriſſent de choſes trop groſſieres, encore qu'ils ſoient robuſtes & qu'ils vivent vieux, ſont neanmoins tres-peu propres aux fonctions de l'eſprit ; parce qu'ils ont les ſens trop peſans & l'imagination trop groſſiere. Ainſi on doit juger par là que la nourriture dont ils uſent, n'eſt pas la meilleure pour l'homme, à le conſiderer ſelon les deux parties qui le compoſent.

Il n'eſt donc rien plus vray qu'il y a un bon goût, & que ce bon goût eſt le goût commun ; c'eſt-à dire, le goût pour les viandes les plus propres à la nourriture de l'homme : Que ceux qui ont ce Goût commun, peuvent diſputer des goûts avec ceux qui ne l'ont pas ; quoy qu'ils ne le doivent faire que ſelon les conditions que j'ay marquées : & à l'égard de ceux ſur leſquels ils ont authorité, pour tâcher de leur faire quitter un mauvais goût, & leur en faire prendre un meilleur.

VII.

Si je n'avois eu deſſein de parler que du goût, pris dans le ſens propre & litteral ; c'eſt-à-dire, pour un des cinq ſens que Dieu a donné à l'homme, pour la conſervation de ſa vie, mon diſcours ſeroit achevé. Mais mes vûës vont plus

loin ; & encore que ce que j'ay dit aît quelque utilité pour le commerce de la vie, il n'en auroit pourtant pas aſſez pour être mis parmi des Diſcours de Morale. Donc aprés avoir montré que l'on prend le plus ſouvent tres-mal ces paroles, *Il ne faut point diſputer des Goûts*, dans leur ſens litteral, je tâcheray de faire voir qu'on les prend encore plus mal dans le ſens figuré : ce qui a des ſuites infiniment plus fâcheuſes, puiſqu'elles s'étendent ſur la conduite de l'homme dans les Sciences, dans la Morale, & dans la Religion même.

VIII.

On ſe ſert ordinairement de ces paroles dans le ſens figuré, pour dire qu'il ne faut point conteſter les opinions des autres : que chacun ayant la ſienne, nous l'y devons laiſſer en paix, ſans le chicaner & diſputer contre luy. Le fondement de cette conduite eſt une prévention où ſont la plûpart des gens, que les opinions des hommes ſont toutes égales : parce que l'on ne peut pas avoir des preuves plus certaines de la verité des unes que de celles des autres. Et ainſi (dit-on) pourquoy tourmenter les gens ſur leurs opinions ? laiſſons aller le monde ſon train ordinaire, il roule depuis tant de ſiecles avec toutes ces differentes opinions des

hommes, leſquelles n'ont empêché ni les pluyes du Ciel, ni les productions de la terre : & puis quand nous ſerions encore cent fois plus habiles que nous ne le ſommes, nous ne le changerons pas. C'eſt donc une temerité à nous de conteſter ſur des choſes que nous ne ſçaurions corriger. Laiſſons donc un chacun en repos dans ſon opinion, qui eſt peut-être auſſi bonne que la nôtre, comme on laiſſe chaque Nation dans ſes manieres de faire & de s'habiller. Voila le diſcours ordinaire des hommes, qui eſt faux preſqu'en tout, Je vais tâcher de le montrer.

IX.

C'eſt une verité conſtante parmi les Nations policées, & qui ont quelque teinture des Sciences & des Arts ; qu'il y a un bon goût dans les Sciences & dans les Arts. On le reconnoît dans la Peinture, dans la Sculpture, dans l'Architecture, dans la Poëſie, &c. On le reconnoît dans l'érudition ou la connoiſſance des Livres, dans la Philoſophie, dans la Theologie, dans la Juriſprudence Civile & Canonique, &c. On dit tous les jours d'un homme qu'il eſt habile, quand par ſon étude & ſon travail, il a acquis le goût de ces choſes ; c'eſt-à-dire, qu'il s'eſt formé un diſcernement exact pour bien juger d'une Piece d'éloquence, de

Vers, d'Architecture, d'un Traité de Philosophie, de Théologie, de Droit, &c. Et quand un homme est parvenu à ce degré de reputation, les autres tâchent de se conformer à luy, & d'apprendre avec luy ce qui forme ce bon goût, qui ne s'acquiert que par l'étude & la méditation des regles de chaque Art, & des principes de chaque Science; & ensuite par la lecture de tous les bons Livres en chaque Art & en chaque Science.

Par exemple, pour acquerir le bon goût de l'Eloquence, il en faut étudier les preceptes, & les bien mediter en cherchant dans la nature de l'homme & des choses, les raisons des preceptes. Il faut lire ensuite, & mediter tous les ouvrages des excellents Maîtres. On réüssira par là à se faire un bon goût, capable de juger solidement des Pieces d'Eloquence: & quand on aura acquis ce bon goût, il faudra le preferer au mauvais goût du commun des hommes: je veux dire qu'il faudra juger en soy-même des Pieces d'Eloquence par ce bon goût, & ne se pas laisser emporter au jugement du peuple: car il ne faut jamais publier son jugement, quand on n'y est pas contraint par quelque necessité ou par quelque bonne raison. Il se faut contenter d'avoir des pensées raisonnables sur ces Pieces, sans s'efforcer

forcer de redreſſer les penſées des autres. Et c'eſt ainſi qu'il eſt vrai qu'il ne faut point diſputer des goûts. Vous avez trouvé beau ce Sermon qui ne valoit rien, ce n'eſt pas à moy à vous redreſſer le jugement, je vous laiſſe dans vôtre opinion: Mais ſi vous étiez mon Diſciple, & que vous dépendiſſiez de moy, je vous montrerois comment vous vous êtes laiſsé ébloüir par de faux brillans, par des penſées qui n'ont rien de ſolide, & par un amas pompeux de mots qui ne convient gueres aux matieres qui ſe traitent dans la Chaire de JESUS-CHRIST. Je tâcherois ainſi de vous apprendre à mieux juger, & de vous donner le veritable goût de ces choſes.

X.

Il n'y a point de bon goût qui ſoit plus conteſté que celuy de la Philoſophie; comme les opinions des hommes ſe ſont multipliées preſque à l'infini dans cette matiere, & qu'il n'y en a point de ſi abſurde qui n'ait été ſoûtenuë par quelques Philoſophes, ainſi que l'a dit un Ancien: Il ſemble qu'elles ſoient toutes indifferentes, étant toutes également ou incertaines ou probables. Mais on ſe trompe encore en cela tres-groſſierement; au moins depuis que la Religion de JESUS-CHRIST a éclairé les hommes, & les a tiré de plu- Ciceron.

sieurs doutes où leur fausse Philosophie les avoit mis, sur des veritez de la derniere consequence, & qui leur sont les plus naturelles: sçavoir, celles de l'Immortalité de son Ame, & de l'Existence de Dieu, lesquelles avoient été étouffées par les fausses manieres dont les Philosophes les avoient voulu éclaircir. Depuis (dis-je) que les hommes ont été rétablis par l'Evangile dans ces notions communes, malgré les faux argumens de quelques Philosophes; peut-on douter qu'il y ait un bon goût dans la Philosophie, & que ce bon goût ne soit celuy de ceux qui preferent la Philosophie, laquelle sympatise le plus avec la Religion de JESUS-CHRIST, à toutes celles qui ont des principes qui luy sont absolument opposez?

C'est une verité manifeste que la Religion est la pierre de touche de toutes les Philosophies: C'est par elle qu'il les faut toutes examiner, pour rejetter toutes celles qui ne peuvent pas s'accorder avec elle. Le fondement de la Religion de JESUS-CHRIST, c'est l'humilité. Il faut être humble pour soûmettre son entendement à l'obéissance de la Foy, pour obéir à la volonté de Dieu, pour faire ses Commandemens, pour reconnoître que sans luy nous ne pouvons rien: Donc toute la

Philoſophie qui enfle le cœur de l'homme, qui le repreſente à luy-même comme l'Autheur de ſa ſageſſe, l'Artiſan de ſa felicité; Enfin, comme indépendant & Maître de ſon ſort, eſt une Philoſophie fauſſe & abſurde. Ainſi voila toute l'Ecole de Zenon preſcrite par les Chrêtiens, comme une Ecole où on n'enſeignoit que des rêveries ſur la Morale, la principale partie de la Philoſophie, puiſqu'elle eſt la plus importante pour l'homme. Voila le ſentiment de Ciceron condamné, qui dit : que les hommes peuvent bien demander des biens & de la ſanté aux Dieux; mais qu'ils ne doivent attendre la ſageſſe que d'eux-mêmes. *A ſe ſolo expetendam eſſe ſapientiam.*

Le fondement du repos de nôtre eſprit, de la confiance que nous avons dans nos travaux; le principe de nôtre incorruptibilité dans l'abondance des biens, & au milieu des plaiſirs ſenſibles que la nature nous preſente; le principe de la fermeté de nôtre Ame dans les adverſitez qui nous arrivent, c'eſt la Providence de Dieu qui gouverne toutes choſes avec une Sageſſe infinie, qui fait ou qui permet tous les évenemens pour nous punir, pour nous éprouver, ou pour affermir nôtre vertu. Donc toute Philoſophie qui fait dépendre la formation des Etres, & tous ſes évene-

mens des revolutions de la nature, & d'une chimere, d'un fantôsme ; enfin, du hazard, est plûtôt un monstre, que non pas une Philosophie. Ainsi voila encore l'école d'Epicure absolument rejettée des Philosophes Chrêtiens. Cet Epicure dont Lactance a dit que c'étoit un prodige, qu'il y ait eu au monde un homme assez insensé, pour avoir pensé que tout ce que nous voyons, soit l'ouvrage du hazard ; c'est-à-dire, du neant : car le hazard n'est rien ; mais que c'en est encore un plus grand, qu'il se soit trouvé d'autres hommes capables de le suivre dans cette folle pensée.

Si hanc vitam illi viri nobiscū rursum agere potuissent, viderent profecto cujus authoritate facilius conflueretur hominibus ; & paucis mutatis verbis atque sententiis Christiani fierent, sicut plerique recentiorū nostrorumque temporum Platonici fuerunt.

Aug. de vera R. 7.

Je ne feray pas l'examen de toutes les Sectes, je le laisse à faire à Messieurs les Docteurs, qui ont le bon goût pour faire ce discernement. Mais s'il étoit permis à un homme comme moy de dire son sentiment sur une question de cette importance, il me semble que de toutes les Philosophies, c'est celle de Platon qui s'allie le mieux avec la Religion de JESUS-CHRIST ; & je serois assez fort pour le soûtenir, puisque j'aurois pour garand saint Augustin, qui dit en plusieurs endroits de ses ouvrages, que les Platoniciens entreroient comme naturellement dans la Doctrine de l'Evangile. Mais il me suffit d'avoir montré qu'il y a un bon goût dans la Philosophie, comme en toute autre

choſes, quoy qu'en veüillent dire certains eſprits forts, qui ſe guindant ſur les aîles de leur imagination volage & emportée, prétendent qu'on ne doit regarder toutes les Philoſophies que comme un ramas d'opinions, qui n'ont point plus de vrayſemblance les unes que les autres.

On me dira peut-être icy que la Science de la Religion de JESUS-CHRIST étant infiniment au deſſus de la Philoſophie, puiſque celle-cy eſt dans l'ordre de la nature, & l'autre dans un ordre ſuperieur à la nature; elles ont leurs principes entierement differents, & qu'ainſi on ne doit pas juger de l'une par l'autre.

Il eſt vray que ce ſont des Sciences d'ordres differents, & que la Science de Dieu que nous apprenons dans la Religion eſt beaucoup au deſſus de la Philoſophie, qui eſt une Science toute humaine. Mais ſi la Philoſophie eſt au deſſous de la Theologie, elle doit être un degré pour nous élever à la Theologie, & ainſi toute Philoſophie, qui non ſeulement ne nous ſert pas pour monter à la Theologie, mais même qui en détourne & nous en éloigne, comme celles dont je viens de parler, ſont de fauſſes Philoſophies.

Quand on ne veut pas que nous nous ſervions de la Religion, pour examiner les Philoſophies; c'eſt comme ſi on ne vou-

loit pas que nous examinaſſions les objets que nous ne voyons pas clairement de nos yeux, avec des lunettes qui nous aident à les mieux voir. Car la Foy fait à la raiſon ce que les lunettes font aux yeux ; la Foy ſoûtient nôtre raiſon chancelante dans la connoiſſance même des veritez qui ſont naturellement ſon objet, elle l'éclaire & la fortifie, comme les lunettes aident à nos yeux à mieux juger des objets, qui ſont dans une ſituation un peu trop éloignée.

Quelques Philoſophes étoient devenus chancelans ſur la verité de l'exiſtence de Dieu & de l'immortalité de l'Ame, pour n'avoir pas pris les voyes par leſquelles on s'en peut aſſurer ; quoy-que ces veritez fuſſent en effet les notions communes des peuples, ſur leſquelles étoient fondées toutes leurs fauſſes Religions, & l'invention de toutes leurs divinitez. La Religion de JESUS-CHRIST a éclaté dans le monde, elle a diſſipé les nuages que ces faux raiſonnemens avoient élevez, & raffermi les eſprits, ſur la croyance de ces veritez naturelles.

XI.

Aprés avoir parlé de ces bons goûts dans les Sciences & dans les Arts, il faut parler du bon goût dans la Religion, lequel eſt le plus important de tous ; Et

quand nous ſerions de mauvais goût dans toutes les autres choſes, nous ſerons toûjours aſſez heureux, pourvû que nous ne le ſoyons pas dans la Religion.

Mais on demandera quel eſt ce bon goût dans la Religion : car on peut dire qu'il y a encore plus de Religions differentes, que de Philoſophies. Il n'y avoit autrefois que les gens d'étude & de meditation, qui s'aviſaſſent de faire des ſyſtemes nouveaux en matiere de Philoſophie ; Mais les ignorans mêmes & les perſonnes groſſieres, entreprennent de former de nouvelles Religions. Comment donc faire choix entre toutes ces Religions, & quel eſt ce goût par lequel on peut diſcerner la bonne d'avec les autres ?

Je réponds, mais je ne réponds qu'à ceux qui font profeſſion de croire à Jesus-Christ, & ceux qui ont quelque connoiſſance de ce que portent les Ecritures : car il n'eſt pas icy queſtion des autres, lorſqu'on agit contre ceux qui n'ont aucune connoiſſance de la Religion de Jesus-Christ. Il faut donner un autre tour aux veritez pour les mettre dans leur force contre eux : quoy que ce que je diray icy fût capable de les éclairer, s'ils le meditoient bien.

Je dis donc que le bon goût de la Religion de Jesus-Christ, c'eſt l'humi-

lité, la patience, l'équité, & l'amour de l'ordre & de la Paix. Nous pouvons bien nous vanter d'avoir la Foy dans le cœur, les hommes n'ont rien pour nous démentir : Nous pouvons dire la même chose de la Charité & de l'Esperance ; car ces vertus sont cachées dans le secret du cœur. Mais nous ne sçaurions les tromper sur nôtre humilité, sur nôtre patience, ni sur nôtre amour pour la Paix ; parce que ces vertus ont necessairement leurs effets au dehors, qui sont visibles à tout le monde. Donc là où nous voyons l'humilité, la patience, l'équité, & l'amour de la Paix, là aussi est indubitablement la veritable Religion de JESUS-CHRIST ; & au contraire, là sont de fausses Religions où nous voyons l'orgueil, l'impatience, & l'esprit du trouble & de la guerre.

Je ne croy pas que l'on veüille contester que l'humilité, la patience, & l'amour de la Paix, soient les vrais caracteres & le bon goût de la Religion de J. C. Il faudroit n'avoir aucune connoissance des Ecritures, dont presque tous les versets sont des preuves de ces veritez. Mais on contestera peut-être sur le fait ; sçavoir quelle sera cette Religion ou cette Societé, qui aura cette humilité, cette patience & cette amour pour la Paix. Nous allons voir, si on peut contester sur cela avec la moindre

apparence de raiſon, contre l'Egliſe Catholique, Apoſtolique & Romaine. Si je m'étends ſur cette article un peu au delà de ce que la juſte proportion de ce diſcours ne le demande; la matiere eſt trop à la mode, ou pour parler plus ſerieuſement, trop neceſſaire, pour qu'on ne me le pardonne pas.

XII.

L'Egliſe Catholique, Apoſtolique & Romaine étoit en paix, avant la naiſſance des hereſies (je ne parle que des dernieres.) Elle étoit en poſſeſſion des Ecritures & de la Doctrine de JESUS-CHRIST. Qu'ont fait Luther & Calvin? Ils la ſont venu troubler dans cette paix & dans cette poſſeſſion. Ils ont ſoûlevé ſes enfans contre elle: cependant Luther & Calvin n'étoient que des particuliers, auſquels il n'eſt jamais permis de mettre le trouble dans la Societé. Il n'y a point de Sujet qui ne ſoit criminel, quand il cauſe des mouvemens ſeditieux dans l'Etat. Comment Calvin & Luther ſe deffendront-ils donc du crime de revolte dans l'Egliſe qui les avoit engendrez à JESUS-CHRIST? Or le crime de revolte renferme tout à la fois, l'orgueil, l'impatience, & l'amour du trouble, de la guerre, & de la confuſion.

Mais (dira t-on) s'il étoit vray que

que l'Egliſe Catholique, Apoſtolique & Romaine, fût dans l'erreur, & qu'ainſi elle fût une fauſſe Egliſe, il falloit rétablir la Foy de J. C. & reformer l'Egliſe, quelque choſe qu'il en dût coûter ; même aux dépens de la Paix & de la Societé ou Eccleſiaſtique ou Civile. Je réponds, que c'eſt une queſtion ſi elle étoit dans l'erreur, & ſi elle étoit une fauſſe Egliſe. C'eſt une queſtion que Luther & Calvin ont meuë, & dont ils ne pouvoient pas être les Juges. Il falloit que cette queſtion fût jugée avant que d'entreprendre tout ce qu'ils, ont entrepris. Car n'eſt-ce pas un attentat manifeſte contre l'authorité de la Societé, que de luy faire la guerre, la troubler, & la diviſer, ſur des queſtions douteuſes & incertaines ? Que diroit on d'un Sujet, qui ſur des prétentions indéciſes, que ſon Prince ne ſeroit pas legitime, commenceroit par former des partis contre luy, & prendre les armes ?

Où faire juger la queſtion (dira-t-on encore) tout le monde étoit Partie, & ainſi il n'y avoit perſonne qui pût être Juge ? Je réponds qu'il la falloit faire juger où on avoit accoûtumé de juger toutes les queſtions de cette nature. Les queſtions qu'ont fait Luther & Calvin, n'ont pas été les premieres qui ont été formées dans l'Egliſe. Il y avoit eu des milliers d'hom-

rhes qui en avoient formé avant eux de ſemblables. Or toutes ces queſtions avoient été decidées par des aſſemblées de cette Societé. Il falloit ſuivre ces exemples lorſque Luther & Calvin étoient encore de cette Societé. Comme leurs Sectateurs les ſuivent dans les Societez qu'ils ont formées. En un mot, il falloit faire dans l'Egliſe Catholique, Apoſtolique & Romaine, ſur les matieres conteſtées par Luther & Calvin, comme on a fait dans les Egliſes Prétenduës Reformées, ſur les matieres conteſtées par les Remontrans ou Arminiens; & ſuivre la Diſcipline de l'Egliſe non ſeulement la plus ancienne, mais encore la plus neceſſaire, pour entretenir la paix & l'union de la Societé, que l'on ſe puiſſe imaginer. Une Diſcipline enfin, que Meſſieurs de la R. P. R. n'ont pû s'empêcher d'établir parmi eux, y ayant des articles exprés dans leur Diſcipline, *qui deffendent de publier des Doctrines nouvelles, juſques à ce qu'elles ayent été examinées & jugées conformes à la Parole de Dieu, par les Conſiſtoires, Colloques ou Synodes, qui declarent que les Aſſemblées Eccleſiaſtiques des Colloques ou Synodes, ſont les liens & les appuis de l'Union contre les Schiſmes & les Hereſies.* Et ſi les Prétendus Reformez n'ont pas voulu ſuivre ces maximes, par leſquelles on conſerve-

Art. 29. 30. & 31. du Conſiſtoire.

Art. 5. de l'Union des Egliſes.

la Paix & l'Union, lorsqu'ils étoient encore dans la Societé où ils étoient nez, & où ils avoient reçû les Sacremens de JESUS-CHRIST & les élemens de la Religion Chrêtienne. Pourquoy les ont-ils établies parmi eux, pour y être religieusement observées ? Le bon goût de la Religion peut-il être parmi des gens qui violent si visiblement la raison & l'équité naturelle, en imposant aux autres une Loy, qu'ils n'ont pas voulu subir.

Nous n'avons jamais refusé (repliqueront-ils) d'en croire l'Assemblée, au contraire, nous l'avons demandée pendant plusieurs années. Mais nous demandons une Assemblée libre, dans laquelle il fût permis à tout le monde de proposer ses sentimens, & où on decidât par la Parole de Dieu, non pas par des Traditions humaines, & suivant les passions & l'interêt des particuliers, comme on a fait au Concile de Trente.

Vous dites donc, Messieurs les Prétendus Reformez, que le Concile de Trente n'étoit pas libre; & l'Eglise dit au contraire, qu'il a été tres-libre: Elle en a des preuves invincibles. Mais je m'engagerois plus avant que je ne veux, si je les rapportois; il suffit icy de vous demander qui jugera d'Elle ou de vous, premierement de la question de droit: sçavoir, ce qui

fait la liberté d'un Concile ; & enſuite de la queſtion de fait : ſçavoir, ſi celuy de Trente a eu tout ce qui fait cette liberté? Car il y a bien de la difference entre la liberté & la licence ; la liberté ſuit les loix & les maximes établies dans la Societé, & même ce ſont ces loix & ces maximes qui maintiennent la liberté ; au lieu que la licence ne ſuit que ſon caprice & ſa paſſion, elle ne tend qu'à changer les loix & les uſages qui la gênent. Or le Concile de Trente a été aſſemblé & celebré ſelon ces loix ; & les Prétendus Reformez & les Proteſtans, vouloient une Aſſemblée compoſée d'une maniere toute nouvelle. Leurs Hiſtoires ſont pleines des conditions qu'ils propoſoient au Concile de Trente : Et ſi le Concile de Trente ne les reçut pas, il fit ce qu'il devoit ; le Corps de la Societé ne devant jamais recevoir la loy des Particuliers. Mais encore une fois, je ne veux pas entrer dans ces preuves ; je me contente de demander qui jugera la queſtion de la liberté du Concile, de l'Egliſe, ou des Prétendus Reformez ?

Ils ne veulent pas que ce ſoit l'Egliſe, qui a publié ce Concile, comme tres-legitime. Pourquoy les Egliſes Prétenduës Reformées, qui ont publié le Synode de Dordrech, ſeront-elles donc Juges de la liberté de ce Synode ? Car les Remontrans

ont fait au Synode de Dordrech sur sa liberté, le même procés que les Prétendus Reformez font au Concile de Trente. Ils l'ont accusé cent fois d'être leur Partie adverse ; d'être composé de leurs ennemis ; ils ont demandé d'y avoir voix deliberative, on le leur a refusé ; ils ont demandé qu'on ne decidât que par la Parole de Dieu, non point par la Confession de Foy, qui n'étoit pas une regle infaillible. Enfin, ils ont dit au Synode & contre le Synode, tout ce que les Prétendus Reformez ont dit au Concile de Trente & contre le Concile de Trente. Et tout ce qu'ils ont dit n'a point été écouté au Synode. Pourquoy veulent-ils eux, qu'on écoute ce qu'ils disent contre le Concile de Trente ? N'est-ce pas encore par un manquement d'équité le plus sensible du monde, vouloir faire subir aux autres une Loy, à laquelle on n'a pas voulu se soûmettre ?

Mais ne pouroit-on pas refuter le langage seditieux qu'ils tiennent contre le Concile de Trente, par toutes les réponses qu'ils font aux raisons des Remontrans : *Que c'est à tout le Corps à juger des Membres : Que c'est à tout le Corps à proposer & à établir la maniere de proceder au jugement : Que jamais tout le Corps ne peut être regardé comme Partie : Que jamais tout le Corps ne peut être recusé : Qu'au-*

trement tous les crimes demeureroient impunis : Qu'il n'y auroit aucun moyen d'empêcher les erreurs & les ſchiſmes: Que c'eſt la coûtume ancienne de l'Egliſe de juger dans les Aſſemblées : Que c'eſt le moyen de faire autant de Religions que de têtes, ſi les Particuliers ne ſe ſoûmettent aux Aſſemblées : Qu'on ne ſçauroit recuſer les Paſteurs pour avoir eû des differents avec les Particuliers ſur la Religion, puiſqu'ils ſont obligez de veiller à la garde de leur troupeau : Que les Heretiques de tous les temps ont parlé comme les Remontrans, & qu'on n'a point eu d'égard à leurs raiſons : Enfin, que les Particuliers ne doivent point préſumer avoir le S. Eſprit, au préjudice de l'Aſſemblée. Voila une partie des raiſons que diſent les Theologiens du Synode, dans leurs avis particuliers, & dont le Synode ſe ſert enſuite contre les Remontrans. Qui ne voit pas que ces réponſes ſont les mêmes que celles du Concile de Trente, contre les Prétendus Reformez ; & les mêmes que nous faiſons tous les jours à ces Meſſieurs, pour la deffenſe de ce Concile ? Pourquoy n'auront-elles pas dans la bouche du Concile de Trente la même force qu'ils prétendent qu'elles ont dans celle du Synode de Dordrech ? Ils violent donc encore icy l'équité naturelle : Ils ont deux poids & deux meſures.

Pourquoy donc enfin, troubler la Paix de l'Egliſe ſur des queſtions indeciſes ? Car s'ils prétendent qu'elles n'ont pû être decidées par l'Egliſe, certainement elles ne l'ont point été en effet. Et ſi elles ne l'ont point été, c'eſt un effet de la plus effroyable temerité & du plus grand orgueil, d'avoir troublé & diviſé la Societé où ils étoient, ſur des queſtions qui n'ont été jugées en aucun Tribunal. Ainſi il eſt plus clair que le jour, que ceux qui ont commis un ſi inſigne attentat, n'ont ni l'humilité, ni la patience, ni l'équité, ni l'amour de la Paix, qui fait le diſcernement de la vraye Religion de JESUS-CHRIST, chez ceux qui en ont le bon goût.

Mais les Particuliers, les Prelats, les Evêques, les Prêtres, les Papes mêmes, étoient dans des deſordres effroyables. Car voila encore une de leurs raiſons, & une des plus viſiblement injuſtes de toutes. Elle eſt ſi viſiblement injuſte, qu'ils reconnoiſſent dans leurs Livres que les vices des Particuliers ne ſont pas une cauſe legitime aux membres pour ſe ſeparer du corps. Ils avouënt que le champ de l'Egliſe ſera toûjours ſemé d'yvraye & de bon grain ; c'eſt-à-dire, qu'il y aura toûjours de bons & de mauvais Chrêtiens, ſuivant la Parole de JESUS-CHRIST,

que le froment doit avoir de la patience & de la tolerance pour l'yvraye, en attendant le jour de la moiſſon, ſans entreprendre de l'arracher ou de s'en ſeparer, de peur des ſcandales que Dieu punira ſi rigoureuſement; que JESUS-CHRIST dit, qu'il vaudroit mieux qu'on nous attachât une meule au cou, & qu'on nous jettât dans la mer, que non pas de cauſer du ſcandale à l'un de ſes petits. Et cependant, aprés cet aveu, ils reviennent encore à la charge contre l'Egliſe Catholique, ſur les vices des Particuliers; ils rempliſſent leurs Livres d'hiſtoires ſcandaleuſes, d'injures & d'invectives contre les Prelats; & font de cela des préjugez contre elle. N'eſt-ce pas encore violer l'équité, de la maniere du monde la plus groſſiere?

Il eſt donc vray que ces Meſſieurs ſe ſont ſeparez ſans aucun jugement legitime; car ſi, ſelon eux, la Societé n'a pû juger, ils le pouvoient encore moins qu'elle: Et s'ils ont jugé de quelque maniere que ce ſoit, leur jugement eſt nul de toute nullité.

Ils n'ont pas jugé en Corps, car ils ne faiſoient point de Corps. Les Corps & les Societez ne ſe forment point ſans une puiſſance legitime, qui leur donne l'être. Or qu'elle puiſſance legitime pouroient-ils montrer qui les ait aſſemblez en Corps,

& qui leur ait donné l'autorité de juger? Les Apôtres avoient la puissance de Jesus-Christ pour former l'Eglise, & Jesus-Christ l'avoit reçûë de Dieu, *Data est mihi omnis potestas in cœlo & in terra, ite ergo docete omnes gentes, &c.* Or les Prétendus Reformez n'avoient ni authorité de Dieu, ni des hommes. Ils n'avoient point authorité de Dieu, parce qu'ils ne l'ont pû recevoir que de Jesus-Christ par les Apôtres, & par les successeurs des Apôtres. Or ils n'oseroient se vanter de l'avoir reçûë par les successeurs des Apôtres, qui sont les Evêques; une des premieres choses qu'ils ont faites, ç'a été de détruire les Evêques & l'Episcopat. Ils ne l'ont pas encore reçûë en general de l'Eglise Catholique, où ils ont été élevez, baptisez, & instruits; ils ont voulu renverser cette Eglise, & ils l'auroient fait s'il avoit été possible; parce que ni l'Eglise, ni les Evêques, ne sçauroient transmettre un pouvoir à autruy pour les ruïner: C'est une chose qui repugne à tout ordre, à toute raison, & à toute justice, qu'une puissance en mette une autre en état de la détruire, sans luy pouvoir resister. C'est pour cette raison qu'aucun Magistrat n'a authorité contre son Souverain; parce qu'aussi-tôt qu'il se voudroit servir de son authorité contre son Souverain, il n'auroit plus d'authorité;

puiſqu'il tire tout ce qu'il en a du Souverain, qui n'en ſçauroit donner contre luy-même : toute puiſſance tendant naturellement à ſe conſerver.

Ainſi il eſt viſible que l'Egliſe ni les Evêques, n'ont tranſmis à Meſſieurs les Prétendus Reformez aucune authorité pour les détruire.

Les deux Puiſſances, l'Eccleſiaſtique & la Temporelle, étant établies de Dieu, ne peuvent être détruites que par celuy qui leur a donné l'être ; & ainſi les Prétendus Reformez n'ont pû entreprendre de ruïner l'Egliſe, qu'ils n'ayent montré qu'ils en avoient reçû le pouvoir de Dieu même. Et un ſemblable pouvoir doit être montré par des Miracles. Quand Dieu envoya Moyſe pour tirer ſon Peuple de la captivité d'Egypte, il luy donna la puiſſance de faire des Miracles ; il l'établit le Dieu de Pharaon, afin que ce Roy ne pût alleguer aucunes raiſons de retenir ce Peuple, qui ſembloit luy être legitimement aſſujetti, par le long-temps qu'il y avoit qu'il étoit ſous ſa domination ; & afin que ce Peuple même ne fiſt pas de difficulté de ſuivre Moyſe, ni de ſe ſouſtraire à la puiſſance uſurpée de Pharaon.

Meſſieurs les Reformateurs ne devoient pas avoir un moindre pouvoir, pour ôter à l'Egliſe les enfans dont elle étoit en poſ-

session, pour former un Corps separé d'Elle, & un Corps capable de prononcer contre Elle & de décider de son sort. Il auroit fallu que Dieu leur eût donné la puissance de faire des Miracles, & qu'il les eût établis les Dieux de l'Eglise, pour un si grand ouvrage.

Or on n'a rien vû de tel dans les Reformateurs; & ainsi ils n'ont eu aucune authorité pour former des Corps, ou pour juger, ni du côté de l'Eglise dont ils étoient sortis, ni du côté de Dieu.

Je ne croy pas qu'ils vouluſſent dire, qu'ils ont reçû cette authoitité des Princes temporels. Ils avoüent eux-mêmes, que les Souverains de la terre n'ont pas le pouvoir de décider de la Foy, ni de juger l'Eglise; & ainsi il est manifeste qu'ils n'ont pû recevoir de ces Souverains un pouvoir que ces Souverains n'ont pas eux-mêmes.

Qu'ont-ils donc fait? ils ont rendu contre l'Eglise des jugemens tumultuaires, sans forme & sans figure de procés. Chacun a decidé en son particulier que l'Eglise étoit dans l'erreur; un Particulier luy a attribué une erreur, un autre une autre; & l'ont condamnée comme heretique de leur propre authorité: Et aprés l'avoir ainsi condamnée de leur authoirité privée, ils ont executé leur jugement par proviſion,

en ſe ſeparant d'Elle, par le ſchiſme le plus éclatant & le plus qualifié, qu'il fût jamais.

Or il n'y a point d'orgueil ſemblable à celuy d'un Particulier qui veut être Juge dans un procés qu'il fait luy-même à la Societé dont il eſt. Le Corps peut bien être Juge dans ſa propre cauſe, contre quelques-uns de ſes membres. C'eſt le privilege que Dieu communique aux Puiſſances qu'il a établies ſur la terre, d'être Juges dans leur cauſe, comme il l'eſt luy-même, *Ego ſum Teſtis & Judex.* Je ſuis Témoin & Juge, dit-il dans un Prophete. Mais ce privilege eſt incommunicable aux Particuliers. Il n'y a donc nul trait de ces vertus, qui ſont le caractere des vrais Chrêtiens, dans Meſſieurs les Reformateurs.

Voila en petit, quelques-unes des raiſons qui font voir clairement que Meſſieurs les Prétendus Reformez ont manqué dans leur conduite, à l'égard de l'Egliſe, d'humilité, de patience, d'équité, & d'amour pour l'ordre & pour la Paix.

En voicy quelques-unes qui montrent auſſi clairement qu'ils ont manqué de toutes ces vertus qui ſont le vray caractere de la Religion de JESUS-CHRIST, à l'égard de leurs Souverains.

XIII.

Quand les Prétendus Reformez, ou leurs Reformateurs, commencerent à faire éclore leurs sentimens; il n'y eut point de Prince qui n'empêchât ou qui ne dût empêcher la publication de ces nouveautez, jusqu'à ce que le Tribunal qui avoit accoûtumé de juger dans ces matieres, eût decidé. Tous les Princes Chrêtiens avoient été élevez dans cette discipline & dans cet ordre, que c'étoit à l'Eglise ou à la Societé, à decider de ces matieres; ou enfin, aux Pasteurs legitimes, en attendant que l'Eglise s'assemblât, au cas qu'elle jugeât à propos de s'assembler. Quelle raison ont eu quelques-uns d'eux, de changer cet ordre au sujet des nouveautez qu'ont prêchées Luther & Calvin? Ils n'ont pû changer cet ordre, qu'en se rendant eux-mêmes les Juges de ces matieres, ce qui est un attentat visible à l'authorité de l'Eglise, à laquelle Dieu a confié la pâture du Troupeau; ç'a été mettre la main à l'encensoir de la maniere du monde la plus criminelle.

Mais il ne s'agit pas presentement de la conduite de ces Princes, il s'agit de celle de ceux qui par un conseil tres sage & tres-religieux, suivant l'ordre établi, ont fait des Ordonnances pour empêcher la publication de ces nouvelles doctrines, &

les aſſemblées des Novateurs, juſques-à-ce que l'Egliſe en eût decidé. S'il y eût jamais d'Ordonnances legitimes & conformes aux maximes de l'Egliſe & de l'Etat, certainement celles-là l'étoient. Pourquoy Meſſieurs de la Religion Prétenduë Reformée les ont-ils violées? Mais encore s'ils croyoient que leur conſcience les obligeât de n'y pas déferer; pourquoy ont-ils reſiſté à la Puiſſance legitime qui vouloit les punir de leur deſobéiſſance? JESUS-CHRIST reconnut la puiſſance legitime de Pilate & des Juifs, & à cauſe de cela il laiſſa faire de ſon Corps tout ce qu'ils en voulurent faire. Et les Prétendus Reformez, non ſeulement n'ont pas déferé aux Deffenſes des Souverains, mais encore ils ſe ſont armez pour leur deſobéir impunément, & pour répandre le ſang de ceux qui voudroient entreprendre de diſſiper leurs Aſſemblées ſeditieuſes, par l'ordre de leurs legitimes Souverains. Etoit-ce là avoir le goût de la Religion de JESUS-CHRIST, des Apôtres & des premiers Chrêtiens; qui ſe laiſſoient égorger dans les Villes, où ils étoient incomparablement les plus forts, par trois ou quatre bourreaux qui executoient les Ordonnances d'un Juge, Miniſtre des cruautez de l'Empereur. Les Reformateurs de la Religion de JESUS-CHRIST devroient au moins approcher

Vous n'auriez point de puiſſance ſur moy, ſi elle ne vous avoit été donnée d'en-haut.

en quelque façon de la patience & de l'obéïſſance des premiers Chrêtiens, qui diſent par la bouche de Tertullien & de leurs autres Apologiſtes : *Qu'ils ſçavent qu'ils ſont deſtinez à être tuez & non pas à tuer : Une Religion toute Divine*, diſent-ils, *ne ſe doit pas vanger par des feux allumez de la main des hommes & ne trouve pas étrange de ſouffrir ce qui tend à l'éprouver. Qu'elle guerre n'étions-nous point capables d'entreprendre ; avec quelle promptitude ne nous fuſſions-nous point armez, encore que nous euſſions été les plus foibles ; nous qui ſouffrons volontiers qu'on nous tuë ; ſi nôtre Religion ne nous enſeignoit de nous laiſſer tuer, plûtôt que de tuer les autres ? Nous pouvions même vous faire la guerre, ſans prendre les armes, & ſans nous jetter dans la revolte, c'étoit aſſez de ne point vivre avec vous, & de nous ſeparer, &c.* Certainement ſi Meſſieurs les Prétendus Reformez avoient parlé ainſi, s'ils avoient imité cette conduite ; ils auroient établi le fondement à des préjugez bien favorables pour eux. Mais le moyen que l'eſprit qui les faiſoit agir ſe pût contraindre ſi long-temps. Il ſe peut bien faire violence pour quelques petits moments, afin d'imiter celuy de Dieu, pour mieux ſeduire les ſimples. Mais Dieu ne permet pas que cela dure. Les Magi-

ciens

ciens de Pharaon furent bien-tôt à bout de leurs fineſſes. Il falloit enfin, que la Puiſſance du Dieu veritable éclatât pour le ſalut de ſon Peuple.

Enfin, quand la Puiſſance Souveraine commande quelque choſe, il faut obéir par proviſion, ou ſouffrir ſans reſiſtance & ſans murmure; laiſſant Dieu le Juge de l'abus qu'elle fait de ſon pouvoir, & elle en abuſe toûjours, quand elle n'a point de garand legitime & infallible de ce qu'elle fait dans la Religion, comme les Empereurs Payens n'en avoient point; car ils n'avoient que certaines Loix qu'ils s'étoient faites, par leſquelles il étoit deffendu de recevoir des Religions nouvelles, & qui n'euſſent pas été approuvées par un jugement public. Car quel Tribunal y avoit-il alors qui pût decider legitimement de la Religion? Certainement ils n'en avoient point, comme les Princes Proteſtans & Prétendus Reformez, n'en ont point encore. Il n'y a donc que les Princes Catholiques qui puniſſent avec juſtice les infracteurs de leurs Edits, en matiere de Religion, puiſqu'il n'y a qu'eux qui ayent un garand infaillible de leur conduite: Sçavoir, l'Egliſe Catholique; dont tous les Empereurs Chrêtiens ont fait gloire de proteger la Foy & la Diſcipline, par la puiſſance qu'ils avoient

Qui novas & uſu vel ratione incognitas Religiones inducunt, ex quibus animi hominum moveantur, honeſtiores deportãtur humiliores capite puniuntur. Paul. lib. 1. ſent. c. 21.

reçûë de Dieu ; en uſant de cette puiſſance, pour empêcher les nouveautez profanes, & pour ramener à l'Egliſe ceux qui en étoient ſortis. C'eſt pourquoy nous voyons dans les deux Codes de Theodoſe & de Juſtinien, tant de conſtitutions differentes contre les Payens, les Juifs & les Heretiques.

De ſorte que les Princes Catholiques n'ayant rien fait dans leurs Edits contre les Reformateurs, que ce qu'ils pouvoient & ce qu'ils devoient faire, ſuivant la conduite ancienne des Empereurs Chrêtiens, garantie par l'Egliſe & par l'Ecriture même, les Prétendus Reformez ont violé tous les Droits divins & humains en leur reſiſtant : Ce qui ne ſe peut faire que par orgueil ou par impatience ; & enfin par l'amour de la violence & du trouble.

Deuter. 13. & 17.

Mais encore, ſi ces Meſſieurs s'étoient tenus dans les termes d'une ſimple reſiſtance, ce ſeroit toûjours un grand attentat, & un violement manifeſte de la Parole de Dieu, qui declare que *celuy qui reſiſte aux Puiſſances luy reſiſte.* Mais en combien de lieux ont-ils été les aggreſſeurs ? En combien de lieux ſe ſont-ils mis en état de prévenir ce qu'ils croyoient qu'on pouvoit mediter contre eux ? Ils ſont donc coupables en toute maniere, de revolte & de ſedition ; ils ſont coupables

des guerres civiles qui ſe ſont faites dans ce Royaume, pendant tant d'années, & qui ſe ſont faites de la maniere la plus cruelle & la plus barbare qui ſe ſoit jamais vûë. Or qui peut croire que l'humilité, la patience, l'équité naturelle, & l'amour de la Paix, puiſſent compatir avec la deſobéiſſance, la revolte & la guerre ? Qui peut croire que la Religion de J. C. & la Religion Reformée, (car reformer c'eſt remettre les choſes dans leur premiere pureté, ou du moins les en raprocher) ſe trouve parmi les plus effroyables emportemens que puiſſent cauſer les puiſſances de l'Enfer ?

Ces Meſſieurs ne doutent pas que les Souverains n'ayent le droit de prendre ſoin de la Religion ; ils diſent dans leur Diſcipline, *qu'il appartient aux Magiſtrats de veiller ſur tous Etats, même ſur les Miniſtres, & de prendre garde s'ils cheminent droitement en leur vocation.* Et Calvin fit faire le procés à Michel Cervet, par le Magiſtrat de Genêve, parce qu'il s'opiniâtroit dans des ſentimens contraires à la vraye Foy. Donc s'ils reconnoiſſent cette authorité dans les Magiſtrats politiques, pourquoy ne leur ont-ils pas obeï, ou en obſervant religieuſement leurs Ordonnances, ou en ſouffrant patiemment la rigueur de ces Ordonnances ?

Art. 44. des Paſteurs.

Avoient-ils un caractere & une lumiere capable de discerner les Magistrats qui ont eu raison d'en user ainsi, & ceux qui ne l'avoient pas ? Mais quand ils auroient eu toute la lumiere necessaire pour cela, il n'est pas croyable qu'ils en ayent eu autant que JESUS-CHRIST, lequel au lieu de faire ce discernement, a mieux aimé souffrir & obéïr. Quelque bonne qu'ils prétendent que fût leur cause contre les Princes temporels, elle n'étoit pas meilleure que celle de JESUS-CHRIST contre les Juifs & contre Pilate : cependant J. C. s'est abandonné à la Puissance temporelle qui le jugeoit injustement ; ou selon une autre leçon de l'Ecriture, il a remis sa cause à celuy qui juge justement ; c'est-à-dire à son Pere, auquel il s'est rapporté pour punir l'injustice effroyable que l'on commettoit contre sa personne.

Voila les sentimens qu'inspire naturellement la Religion de J. C. sur tout à ceux qui ont tant d'amour pour Elle, & qui sont tellement pleins de son Esprit, qu'ils font tous leurs efforts pour la reformer. Voila le bon goût de ceux qui ont goûté combien J. C. est doux ; qui ont goûté ses Dons ; qui ont compris ce Mystere que ne comprenoient point les Disciples avant la mort de leur Maître ; qu'il falloit que JESUS-CHRIST souffrît, & qu'il

entrât dans ſa Gloire par les ſouffrances. Enfin, qui ſçavent qu'il nous a laiſsé ſon exemple, afin que nous le ſuivions, quand les occaſions ſe preſentent de ſouffrir pour la Foy, plûtôt que de cauſer des ſcandales, & de troubler la paix de l'Etat.

Meſſieurs les Prétendus Reformez ne peuvent pas retorquer contre nous le raiſonnement que je fais icy contre eux. Car ſi les Catholiques ont quelques fois été aſſez furieux, s'ils ont aſſez oublié les maximes de la Religion qu'ils profeſſent, pour prendre les armes contre leurs legitimes Souverains; ce n'a pa été pour la cauſe de la Religion. Et enfin, ſi les ſedicieux ſe ſont couverts de ce prétexte, comme la ligue de France; ſi quelques Univerſitez mêmes ſe ſont éloignées des vrais ſentimens qu'elles devoient avoir dans ces matieres; l'Egliſe non ſeulement n'a jamais authoriſé ces revoltes par aucun Decret, mais même elle les a deſaprouvées, & les deſaprouve tous les jours: Au lieu qu'il eſt viſible, que les Prétendus Reformez ont reellement & de fait pris les armes pour la cauſe de la Religion, puiſque les Traitez de Pacification ne contiennent preſque que des diſpoſitions qui regardent ceux de la Religion, pour la liberté de conſcience, l'exercice de leur Religion, leurs Temples, pour avoir des entrées

dans les Magistratures, & pour avoir part aux Dignitez, &c. Puisqu'ils prenoient leurs resolutions dans leurs Assemblées, même Ecclesiastiques, pour faire la guerre à leurs Souverains, pour faire alliance avec les ennemis de l'Etat & pour faire venir des Troupes étrangeres, &c. Puisqu'enfin ils n'ont jamais bien desaprouvé cette conduite, & qu'ils n'en ont jamais fait de condamnation solennelle, comme ils auroient dû faire, en censurant dans leurs Synodes tous les livres seditieux, qui ont paru sous leur nom depuis quelques années, & demandant à Sa Majesté la recherche & la condamnation des autheurs de ces livres. C'étoit là le conseil qu'ils auroient dû suivre, pour faire comprendre qu'ils sont en effet dans le cœur aussi fideles, qu'ils veulent paroître. Au lieu de faire souvenir Sa Majesté par leur conduite imprudente qu'ils sont les enfans de ceux qui ont mis le Royaume dans la derniere desolation.

Les circonstances de leur procedé envers leurs Souverains, ne leur sont donc pas plus avantageuses que celles de leur procedé à l'égard de l'Eglise. Elles portent des caracteres manifestes d'orgueil, d'impatience, & d'un emportement, qui ne peut venir que d'un esprit oppose à celuy de JESUS-CHRIST.

XIV.

Mais une choſe à laquelle je ne ſçay ſi on a fait juſques icy quelque reflexion, & qui fait voir plus clair que le jour que Meſſieurs les Prétendus Reformez n'ont aucun ſentiment d'humilité dans le cœur; ce ſont les diſpoſitions qu'ils ont fait mettre dans les Edits de Pacification, afin qu'ils fuſſent reçûs dans toutes les Charges & dans tous les honneurs, pour la création même d'Offices nouveaux en leur faveur, & de Tribunaux extraordinaires, afin qu'ils euſſent part à l'adminiſtration de la Juſtice, & qu'on leur rendît *une Juſtice impartiale* comme ils le diſent. Pour moy je n'ay pû voir ces diſpoſitions dans les Edits, ni les plaintes qu'ils font dans leurs libelles, de ce qu'ils n'ont pas part à tous les honneurs, comme ils le ſouhaiteroient, ſans être ſurpris de ce que des gens qui ont prétendu être les Reformateurs de la Religion de J. C. ou qui prétendent aujourd'huy en être les Reformez, ſoient dans un ſi prodigieux éloignement de l'eſprit de cette Religion.

Ceux qui ſont les moins verſez dans la connoiſſance de la Religion Chrêtienne, ſçavent qu'elle eſt toute d'humilité; qu'Elle n'inſpire que le détachement des choſes de la terre, & le mépris des honneurs du

monde. L'Egliſe n'enſeigne autre choſe à ſes Enfans, tous nos Livres ſont pleins de ces maximes ; & enfin, c'eſt la renonciation ſolennelle que nous faiſons à nôtre Baptême. Cependant ces Meſſieurs, qui ſont les Prétendus Reformez de l'Egliſe de JESUS-CHRIST, veulent avoir part à ces honneurs, ils l'ont demandée les armes à la main ; ils font de grandes plaintes quand on ne la leur accorde pas ſelon l'étenduë de leur ambition, & ſe vantent dans leurs libelles d'avoir aſſez de merite pour y pouvoir prétendre avec raiſon. Eſt-ce là donner des marques veritables de ce qu'ils veulent qu'on croye qu'ils ſont les Reformez de la Religion de l'humilité ?

Ils diront ſans doute icy, que nous autres, qui nous vantons d'avoir une certitude ſi parfaite que nous ſommes de la vraye Egliſe de JESUS-CHRIST, nous n'avons pas moins d'ambition qu'eux ; & qu'ainſi, mon raiſonnement ne conclud rien contre eux. J'avoüe que parmi les Catholiques on a encore de l'ambition, l'orgueil du vieil homme qui vit encore dans nous, & qui y combatra juſques à la fin du monde, contre le nouveau, produit encore de ces mauvais fruits. Mais ce ſont les vies des Particuliers, que l'Egliſe deſavoüe & qu'elle condamne dans

toutes les Inſtructions qu'elle donne à ſes Enfans ; deſquels elle voudroit que toutes les vûës & toutes les converſations fuſſent dans le Ciel. Au lieu que les mouvemens par leſquels les Prétendus Reformez ſe ſont fait accorder les honneurs & les dignitez dans des Edits publics, & par leſquels ils ſe plaignent de n'y être pas admis, ſont les mouvemens de toute la Societé. C'eſt elle qui demande dans les Edits ; c'eſt elle qui ſe plaint dans les Requêtes : De ſorte que c'eſt toute la Societé qui eſt animée de l'eſprit d'orgueil & d'ambition ; elle qui devroit être ſi pure dans ſes ſentimens, ſi détachée de la terre, ſi humble & ſi éloignée des vanitez du monde qu'elle devroit, s'il étoit poſſible, étouffer dans ſes enfans tous les mouvemens d'ambition, comme l'Egliſe Catholique tâche de le faire tous les jours.

Les Miniſtres & les guides de cette Societé de Reformez, qui ſe vantent d'avoir rétabli la Religion dans ſon ancienne pureté, n'ont ils jamais lû comme Tertullien parle au nom de toute l'Egliſe : *Comme nous n'avons aucun ſoin*, dit-il, *d'acquerir de la gloire, & de poſſeder les grandeurs de la terre, rien ne nous oblige de nous aſſembler contre la deffenſe des Loix, & rien n'eſt ſi éloigné de nos penſées, que* *Tertull. Apolog.*

de nous mêler des Affaires publiques. Un Chrêtien n'a pas seulement l'ambition de parvenir aux moindres Charges de l'Etat. Ce langage de l'Eglise dans la bouche de ce Pere, est certes bien éloigné de celuy de la Societé des Reformateurs Prétendus, & des Reformez ; laquelle se chagrine lorsqu'on ne satisfait pas les desseins ambitieux de ses enfans. Ces paroles de Tertullien toutes seules, si on y prend garde, condamnent toute la conduite de la Reformation. Je serois trop long si j'en voulois tirer toutes les consequences qu'on en peut tirer contre eux.

Et si ces doctes Personnages, qui se piquent d'une érudition si solide & si profonde, ont lû ces paroles, comme il n'en faut pas douter, comment ne desavoüent-ils pas le procedé de leurs peres & les plaintes de leurs disciples en cette matiere ? Ces choses faisant voir plus clair que le jour, que l'Esprit de Dieu ne peut être dans une Societé où la superbe de la vie & l'ambition du siecle, & même l'avarice, dominent si puissamment. Car ce soin si grand de se procurer *une Justice impartiale*, marque que cette Societé craint beaucoup que ses enfans perdent les biens de la terre, dont les vrais Chrêtiens sont si peu touchez.

Voila bien des marques évidentes, par

leſquelles il eſt aiſé de comprendre que Meſſieurs les Prétendus Reformez n'ont jamais eu le bon goût de la Religion de JESUS-CHRIST, laquelle pourtant ils ont entrepris de reformer : car ils auroient été humbles, doux, patiens, équitables ; enfin, amateurs de l'union & de la Paix, s'ils avoient tant ſoit peu compris en eſprit de veritables Reformateurs, les Myſteres de la morale de cette Religion.

XV.

Avant de finir ce qui regarde le bon goût de la Religion, je feray encore deux obſervations, le temps ſemble le vouloir. La premiere, qu'une Societé qui eſt forcée, (pour ſe ſoûtenir contre les Argumens par leſquels on démontre, que c'eſt fauſſement qu'elle ſe qualifie la vraye Egliſe de JESUS-CHRIST Reformée ;) d'avoir recours à des inventions chimeriques, des inventions viſiblement contraires à la Parole de Dieu ; n'eſt point en effet établie ſur la fermetê inébranlable de cette Parole, & n'a point JESUS-CHRIST pour fondement.

Or Meſſieurs de la Religion Prétenduë Reformée, pour ſe juſtifier contre les accuſations du crime de Schiſme, du crime d'avoir fait une nouvelle Egliſe ; ont eu recours à la chimere de l'Egliſe inviſible.

de l'Egliſe des Prédeſtinez. Ils avoüent bien s'être exterieurement ſeparez de la Societé exterieure, dans laquelle ils étoient ; mais ils prétendent être toûjours demeurez unis avec la veritable Egliſe, la Societé inviſible des Elûs. Certainement ſi cette prétention avoit quelque fondement, il ſeroit auſſi impoſſible de trouver des Heretiques & des Schiſmatiques, qu'il eſt impoſſible de trouver des montagnes ſans vallée. Car qu'un homme profeſſe exterieurement une autre Foy, qu'une telle ou une telle Societé, qu'il ſe ſepare de telle & de telle Societé ; il peut toûjours ſe vanter de profeſſer la même Foy que la Societé inviſible des Elûs, & d'être uni à cette Societé, avec autant de raiſon, que Meſſieurs les Prétendus Reformez : Tout le monde peut-être, quand il luy plaît, de cette Societé ; Elle ne chaſſe perſonne, elle n'excommunie perſonne. Donc cette ſuppoſition de l'Egliſe des Prédeſtinez eſt une ſuppoſition, qui empêche qu'il n'y ait ni Hereſies ni Schiſmes : car c'eſt la même choſe à nôtre égard, d'empêcher que l'on puiſſe jamais connoître les Hereſies & les Schiſmes ; & d'empêcher qu'il y en puiſſe avoir en effet. Il m'eſt indifferent ou qu'il ne puiſſe jamais y avoir de Schiſme, ou que je ne les puiſſe jamais diſcerner de-

la vraye Egliſe : car enfin, ce qui ne ſçauroit venir à ma connoiſſance n'eſt rien pour moy.

Mais enfin, quand cette ſuppoſition ne feroit que nous mettre dans l'impoſſibilité de connoître les Heretiques & les Schiſmatiques, elle ſeroit toûjours manifeſtement contraire à l'Ecriture, qui nous commande de nous ſeparer des Heretiques, qui nous deffend de cauſer des diviſions dans l'Egliſe : car s'il faut que nous nous ſeparions des Heretiques, il faut que nous les connoiſſions ; & nous ne ſçaurions les connoître, ſi ce ne ſont ceux qui font profeſſion d'une autre Foy, que la Societé viſible où nous ſommes. S'il faut que nous conſervions *l'unité de l'Eſprit dans le lien de la Paix ; & que nous n'ayons tous que les mêmes ſentimens dans la Foy*, comme nous le commande l'Apôtre ; nous ne ſçaurions avoir cette union & ce même eſprit qu'avec une Societé viſible. Voila le ſens de l'Ecriture ; & tous les Peres & tous les Autheurs Eccleſiaſtiques ont toûjours ainſi entendu, les mots d'Hereſies & de Schiſmes. Car on ne verra jamais qu'ils ayent parlé de la Societé inviſible des Prédeſtinez, lorſqu'ils ont parlé de ce que c'étoit que Schiſme & qu'Hereſie ; mais toûjours d'une Societé auſſi viſible que JESUS-

CHRIST même étoit viſible, lorſqu'il étoit ſur la terre. On peut donc avec raiſon tirer de cette invention chimerique, qui fait une ſi parfaite confuſion des Heretiques & des Schiſmatiques avec les vrais Chrêtiens, qu'on ne les ſçauroit jamais diſtinguer ; une marque évidente que le bon goût de la Religion Chrêtienne ne ſe trouve point parmi les Autheurs de cette invention.

XVI.

La ſeconde obſervation, c'eſt que ces Meſſieurs ne comprennent pas comment parmi les Catholiques on peut deffendre l'édition & la lecture des mauvais livres. Ils diſent que la verité eſt aſſez forte pour ſe maintenir ſans ces deffenſes, & ſans cette rigoureuſe inquiſition, par laquelle on fait ſouvent tant de peine à des Innocens, dans les Pays où elle eſt établie. La deffenſe des livres, diſent-ils encore, ne ſert qu'à exciter la curioſité des gens. Il y a des Livres qui ne ſeroient pas connus, s'ils n'avoient été deffendus. Enfin, en deffendant les Livres, on fait croire qu'ils contiennent des veritez ſi fortes contre nous, que nous ne les deffendons que par le deſeſpoir où nous ſommes d'y pouvoir répondre.

Ce raiſonnement eſt capable d'impoſer à ceux qui ne ſçavent pas les choſes par

les principes. Mais au fond, il n'y en eut jamais un plus faux, & il marque clairement que ceux dont il part, n'ont point encore le bon goût de nôtre Religion. Ce raiſonnement eſt à peu prés celuy de Gamaliel; cet homme des plus conſiderables des Phariſiens, qui n'eſt pas d'avis que l'on faſſe rien aux Apôtres, ni qu'on les empêche de prêcher; *parce* (dit-il) *que ſi le conſeil ou l'œuvre de ces hommes* (parlant des Apôtres) *eſt des hommes, il ſe détruira bien-tôt; mais que s'il vient de Dieu, vous ne pourrez le détruire, & il ſe trouvera que vous reſiſterez à Dieu même.* Act. 5. 34. Mais ce raiſonnement ne pouvoit être fait que par un homme qui étoit chancelant dans la Religion, & qui ne ſe ſouvenoit plus de la Loy de Moyſe. Car dans la Loy ancienne, bien loin de ſouffrir qu'on publiât de mauvaiſes doctrines contre la Religion; il étoit enjoint d'être l'accuſateur de ſon frere, de ſon fils, de ſa fille, de ſa femme; enfin, du plus cher de ſes amis, qui ſeroit capable de nous détourner du Culte de Dieu; & il étoit commandé non ſeulement d'en être l'accuſateur, mais encore d'être le premier à executer la Juſtice de Dieu & la ſentence des Juges, qui le devoient condamner à être lapidé. Deut. 13. & 17. Une Loy qui obligeoit à reveler le ſecret de ſon amy, lorſqu'il s'agiſſoit du Culte *Clam dicens.*

de Dieu, afin de le faire punir ; obligeoit à plus forte raison à empêcher tout ce qui étoit capable de détourner le Peuple de ce Culte, soit de vive voix, soit par écrit : car il n'y a pas plus de raison à laisser publier dans les livres les mauvaises doctrines contre la Religion, que d'en empêcher la publication de vive voix ; ou pour mieux dire il y a autant de raison d'en empêcher la publication d'une maniere que de l'autre.

Il est vray que quand on est encore chancelant dans la Religion, qu'on n'en a aucune de certaines, & qu'on les croit toutes égales : Enfin, quand on juge des Religions comme plusieurs personnes jugent des Philosophies, on ne doit point se formaliser de tout ce qui se dit ni de tout ce qui s'écrit sur la Religion. C'étoit là l'état des Sages & des Politiques du Paganisme, ils ne faisoient pas grande difficulté de recevoir toutes les Religions ; & on n'a jamais bien fait valoir la Loy, dont le Jurisconsulte Paul rapporte un fragment, que contre les Chrêtiens ; parce que cette Religion renversant toutes les Religions des Démons, les Démons devoient faire tous leurs efforts pour la détruire.

Mais depuis que les hommes ont eu une Religion certaine, & de la verité de

laquelle on ne pouvoit pas douter, ils n'ont jamais regardé comme une choſe indifferente, la publication des mauvaiſes doctrines. L'Egliſe a de tout temps deffendu à ſes Enfans le commerce avec les Heretiques, de peur qu'ils ne ſe corrompiſſent avec eux; Elle a empêché que l'on prêchat de fauſſes doctrines; Elle a empêché que l'on publiât de mauvais livres, par le moyen de la puiſſance Seculiere, auſſi-tôt qu'Elle a été aſſez heureuſe pour voir les Empereurs & les Rois de la Terre au nombre de ſes Enfans; ſuivant le conſeil des Apôtres: *Evitez celuy qui eſt Heretique, aprés l'avoir averti une & deux fois; ne recevez pas dans vôtre maiſon, & même ne ſalüez pas celuy qui tient une autre Doctrine que celle que je vous ay enſeignée.* Si je dois éviter les Heretiques & n'avoir aucun commerce avec eux, à plus forte raiſon ne doit-on voir aucun de leurs livres, où ils renferment tout le poiſon de leurs erreurs. Tit. 3. 10.

En effet, ſi c'eſt à l'Egliſe à paître le Troupeau de JESUS-CHRIST, n'eſt-ce pas à Elle à faire pour ſon Troupeau le diſcernement des bonnes herbes & des poiſons? Les meres laiſſent-elles manger à leurs enfans indifferemment de tout ce qu'ils voudroient manger? Non, au contraire, elles prennent garde avec ſoin

qu'ils ne mangent pas des choſes qui pourroient nuire à leur ſanté. L'Egliſe ſçait le mauvais penchant des hommes pour les nouveautez ; Elle ſçait qu'il ſe trouve de temps en temps de faux Prophetes, des faiſeurs de ſonges qui ne viſent qu'à débaucher ſes Enfans, & à les détourner du Culte veritable de JESUS-CHRIST ſon Epoux ; & Elle fait tout ce qui eſt en Elle pour empêcher les mauvais effets de leurs ſonges & de leurs propheties, pleines de menſonges, & des plus dangereuſes flateries. Car en effet, rien ne flate plus dangereuſement l'orgueil de l'homme, qui veut autant qu'il le peut être le maître de ſa Religion & de ſon ſort, que de le rendre l'arbitre ſouverain du ſens des Ecritures.

Elle ne ſeroit point la veritable Egliſe de JESUS-CHRIST, ſi Elle n'avoit cette vigilance, & ſi Elle n'employoit l'Authorité des Princes ſes Enfans, pour rendre cette vigilance efficace, afin de conſerver l'unité d'une même Foy & d'un même eſprit. Et toutes les ſectes qui n'ont pas la même vigilance qu'Elle, montrent qu'elles ne ſont point la vraye Egliſe ; puiſqu'elles manquent de zele pour la conſervation de leurs diſciples, dans la pureté prétenduë de leur Foy. Elles montrent qu'elles chancellent, & qu'elles ne ſçavent

pas ſi dans ces Livres nouveaux, on ne découvrira point quelque choſe qui ſoit plus vray que ce qu'ils croyent.

Il eſt vray que ſi les Veritez de la Religion étoient de la portée de la raiſon, & ſi elles étoient démontrées comme les veritez de Geometrie ; ſi les Préceptes de l'Evangile étoient faciles à pratiquer comme les regles de l'Arithmetique, on ne devroit pas craindre tous les livres ni tous les diſcours qu'on pouroit faire contre ces Veritez. Les eſprits convaincus par l'évidence, ne ſeroient pas capables de ſe laiſſer ſurprendre à de faux raiſonnemens & à de ſimples vray-ſemblances. Mais nôtre Religion étant compoſée de Myſteres incomprehenſibles, & de Commandemens difficiles au vieil homme ; en ſorte que nous avons beſoin de Graces particulieres de Dieu, qui ſoûmettent nôtre eſprit à la croyance des unes, & nôtre volonté à la pratique des autres : il eſt toûjours à craindre que les doctrines qui tendent à tirer nôtre eſprit & nôtre volonté de cette ſujettion, ne nous flatent & ne nous en tirent en effet. Ce fut par ces doctrines flateuſes que dans le dernier ſiecle, Luther & Calvin trouverent tant de facilité à ſe faire écouter ; parce qu'elles déchargeoient les hommes d'une partie du joug de la Religion de JESUS-

CHRIST, & dans la Foy & dans la Morale.

Aprés cette experience funeſte, & tant d'autres dans tous les ſiecles de l'Egliſe, des maux que peuvent faire les doctrines nouvelles les plus oppoſées à la Religion de J. C. qui peut trouver à redire que l'Egliſe & les Princes Chrêtiens employent leur vigilance & leur authorité, pour empêcher la publication de ces doctrines, ſans ſe declarer pour amateur de la nouveauté, ou pour être peu zelé pour la conſervation de l'ancienne Religion ? Il eſt vray que ſous le prétexte de la nouveauté, on peut deffendre de bons Livres, & que les Juges de l'Inquiſition peuvent abuſer de l'authorité de ce Tribunal. Ce ſont les inconveniens auſquels ſont ſujettes toutes les Loix, dont l'obſervation eſt entre les mains des hommes. Il n'y a que Dieu qui ordonne & qui execute toûjours juſtement. Mais les Loix n'en ſont pas moins ſaintes & ſalutaires en elles-mêmes; & c'eſt être groſſierement injuſte, que de condamner la Loy par l'abus qu'en peuvent faire ceux auſquels l'obſervation en eſt commiſe ; puiſque par cette raiſon on condamneroit même les Loix de Dieu, deſquelles les hommes abuſent tous les jours.

J'en ay aſſez dit, au moins j'en ay dit

beaucoup plus que je ne m'étois propoſé, & qu'il ſemble ne convenir au titre de ce diſcours. Mais l'occaſion s'eſt preſentée, le temps m'y a convié, & je croy que je ne pouvois rien dire de plus utile pour les Catholiques mêmes, qui ſont toûjours bien aiſes que l'on éclairciſſe leurs idées ſur la Religion, afin de s'affermir encore plus dans la Foy de l'Egliſe Catholique, où Dieu leur a fait la grace de naître, & dont ils luy doivent des actions de graces infinies.

Mais ce que je puis ajoûter de particulier pour nous autres Catholiques; c'eſt que ce n'eſt pas encore aſſez de profeſſer la Foy de cette Egliſe, & de ſçavoir diſcerner le bon goût, qui eſt le témoignage ſenſible de cette Foy; nous devons tâcher d'acquerir encore le bon goût de la Pieté veritable: Et quoy que ce bon goût ne ſoit point different en luy-même de celuy de la Foy, il eſt pourtant different dans ſes operations. Nous diſcernons la Foy prétenduë de ceux qui ſe ſont ſeparez de l'Egliſe, de celle de l'Egliſe, par l'humilité, la douceur, la patience, l'équité, enfin, par l'amour de la Paix; mais nous ne ſçaurions ſçavoir que nous ayons de la Pieté, ſi nous ne ſommes humbles, doux, patiens, équitables & amateurs de la Paix. Si nous ſentons ces Dons en

nous-mêmes, si nous les pratiquons au dehors ; rendons graces à Dieu de les avoir répandus dans nous par son Esprit Saint.

XVII.

Aprés avoir montré si clairement, ce me semble, ce qui fait le bon goût de la Verité ; soit de celle qui est l'objet de la raison, soit de celle qui est l'objet de la Foy ; il me semble qu'on ne puisse & qu'on ne doive plus disputer, *qu'on peut & qu'on doit disputer du Goût* de la Philosophie ; mais particulierement de celuy de la Religion, qui nous importe tant ; quoy qu'on ne doive pas disputer de la maniere odieuse, chagrine & colere, dont ce mot *disputer* emporte l'idée avec soy : Car ce mot parmi nous, se prend en mauvaise part, & pour signifier des contentions excessives ; mais comme ce mot est pris dans les Actes des Apôtres, où il est dit tant de fois que S. Paul disputoit, c'est à-dire, prêchoit, instruisoit avec charité, & enfin confondoit les faux raisonnemens des Payens & des Juifs, par les Veritez de la Foy de Jesus-Christ. C'est par ces disputes qu'il a été le *Convertisseur* de tant de Nations. Car être Apôtre, Prédicateur, Docteur, &c. c'est être en effet *Convertisseur*. Messieurs de la Religion Prétenduë Reformée font des railleries des Catholiques, qui s'em-

ployent dans les Miſſions & à la converſion des Heretiques. Mais ils ne prennent pas garde que ces railleries retombent ſur tous ceux qui ſe ſont employez à la converſion des hommes, ſur JESUS-CHRIST même, le plus puiſſant de tous les *Convertiſſeurs*, ou pour mieux dire, le Convertiſſeur par excellence. Je croy pourtant qu'il faut leur pardonner ces railleries, comme on pardonne à un homme qui tremble la fiévre au milieu de l'Eſté, de ſe railler de ceux qu ſe plaignent du chaud ; ou à un homme dans l'ardeur de la fiévre, au milieu de l'Hyver, qui ſe railleroit de ceux qui ſe plaignent du froid. Ces Meſſieurs ne ſentant pas les ardeurs de la Charité, qu'on ne ſçauroit avoir ſans la Foy veritable, qui ne ſe trouve point hors de l'Egliſe, ils ne ſçauroient comprendre ce que peut faire cette Charité dans le cœur des hommes, ni ce qu'elle eſt capable de leur faire entreprendre. Mais ſi on leur pardonne ces railleries, on en tire contre eux des conſequences invincibles, pour leur montrer qu'ils n'ont point le goût de la Religion de JESUS-CHRIST, puiſqu'ils ſont capables de faire des railleries de ce qui eſt en effet un de ſes caracteres le plus ſenſible.

XVIII.

Avoüons donc qu'il y a un bon goût dans toutes choſes, dans tous les Arts, dans toutes les Sciences, dans la Religion, &c. Je veux dire qu'il y a un bon goût par lequel on fait le diſcernement de ce qui eſt excellent dans les Arts, & de ce qui eſt vray dans les Sciences & dans la Religion : Il y a même un bon goût par lequel on fait le diſcernement du bon & du mauvais air du monde. Bien des gens ont ce bon goût ; les uns l'ont de la nature, les autres l'ont acquis par l'uſage du monde. Il n'y en a gueres même qui ne juge de ce bon air par ſentiment ; mais il y en a peu qui en ſçache juger par raiſon : c'eſt-à dire, qui connoiſſe bien en quoy conſiſte le bon air du monde, qui n'eſt autre choſe qu'une certaine facilité de ſe mouvoir le corps, de compoſer ſes yeux, ſon viſage, ſes geſtes, ſa poſture ; enfin, de diſpoſer toute ſa perſonne, par rapport aux lieux où on ſe trouve, aux perſonnes à qui on parle & aux choſes dont on parle. Ce concert de tout ce qui compoſe l'homme, lequel concert exprime autant par le reſte du corps, ce que l'on veut dire, que par la voix même, plaît à tout le monde: Or c'eſt ce concert & ce rapport entre les geſtes & les paroles, ſelon les circonſtances que j'ay dites, qui fait ce bon air, lequel

lequel charme le monde ; & tout cela n'eſt point un effet de l'imagination ni de l'opinion. Il eſt impoſſible que l'on ſente du plaiſir à voir un homme gêné & contraint, qui contredit par l'air de ſon viſage, par ſes geſtes, & par ſes manieres, ce que ſa bouche prononce, parce qu'il eſt impoſſible qu'on ne ſoit pas choqué des diſſonnances & des diſproportions.

Ce bon air eſt donc fondé dans la nature des choſes, dont les principes ne ſçauroient changer. Car quoy que les modes changent tous les jours, qu'on s'habille aujourd huy d'une maniere, & demain d'une autre ; ce qui fait le bon air ne changera pourtant jamais : parce que de quelque maniere dont on s'habille, & dont on parle, il faut toûjours qu'il y ait de la proportion & de l'harmonie entre toutes les choſes, dont j'ay parlé cy-deſſus, pour avoir un air qui plaiſe.

XIX.

S'il eſt donc vray que dans les manieres mêmes, il y ait un bon goût, dont l'objet ne puiſſe changer ; combien cela eſt-il plus vray dans toutes les choſes qui ne dépendent ni des ſons ni de l'imagination, comme dans les Arts & dans les Siences ; dont les principes étant fon-

dez dans la nature, ſont auſſi immuables que la nature. Ceux qui ſont Maîtres dans ces Arts & dans ces Sciences, ſçavent ce que je dis. Ils ſçavent que ce qui eſt l'objet du bon goût de la Peinture, de l'Architecture par exemple, ne ſçauroit changer; parce que les regles de ces Arts ne ſçauroient changer. Les regles de l'Eloquence ſeront toûjours les mêmes dans tous les temps, & chez toutes les Nations. Quoy que dans certains temps & parmi certaines Nations, l'Eloquence ſoit mieux cultivée que dans d'autres temps & parmi d'autres Nations. Et les préceptes que ces grands Maîtres nous ont laiſſez: les Ciceron, les Quintiliens, les Longins, &c. ne ſçauroient jamais devenir faux. Parmi quelques Nations que ce puiſſe être, on ne ſera jamais veritablement éloquent, qu'à proportion qu'on ſçaura mettre en pratique ces préceptes excellens.

XX.

Il y aura toûjours une Verité, une Juſtice, un Ordre; & tout cela ſe doit raporter aux Loix de cette Verité, de cette Juſtice, & de cet Ordre. Les maximes des Barbares mêmes, tendent à l'obſervation de ces Loix. Mais les Peuples policez, ne le ſont qu'à proportion qu'ils approchent le plus de ces Loix, par leur maniere de

vivre & de ſe gouverner. Et que cherchons-nous autre choſe par nos études & par nos meditations, que ce bon goût, pour nous conformer aux regles de cet Ordre & de cette Juſtice?

Il en eſt de même du Goût proprement dit, lequel eſt donné à l'homme & aux animaux, pour le diſcernement de ce qui eſt le plus propre à les nourrir & à leur rendre le corps fort & robuſte. Il y aura toûjours des goûts dépravez, parce qu'il y aura toûjours de mauvaiſes conſtitutions. Mais il y en aura toûjours auſſi un bon, qui s'attachera à la nourriture la plus convenable.

XXI.

Il eſt donc encore une fois un bon goût en toutes choſes; & ce bon goût eſt celuy qui eſt le plus general: Je dis general, non pas ſeulement par raport à l'étenduë des lieux; mais encore à celle des temps. Car il peut arriver dans certains temps & dans des Peuples entiers, de grands obſcurciſſemens à la Verité; comme nous voyons des jours auſquels le Soleil ne luit preſque pas. Mais il eſt impoſſible de s'y méprendre, lorſqu'on voudra conſiderer & tous les lieux & tous les temps qui nous ſont connus. En les comparant tous enſemble, il en naîtra certaines veritez eſſentielles & fondamentales,

tant de la Religion que de la Politique, plus brillantes que le Soleil & que tous les faux raiſonnemens des hommes, & toutes leurs paſſions ne ſçauroient éteindre, non plus que tous les nuages ne ſçauroient étouffer la lumiere de l'Aſtre qui fait le jour ; encore qu'ils l'obſcurciſſent en certains lieux & pour certains temps.

Qui eſt-ce qui ne trouvera pas dans cette comparaiſon des ſentimens des hommes, de tous les lieux & de tous les temps, les caracteres ſenſibles de ces veritez : Qu'il y a une Puiſſance ſuperieure à l'homme : Que l'homme craint cette Puiſſance, même en mourant : Qu'il reſte quelque choſe de l'homme même, aprés que la mort l'a fait diſparoître à nos yeux : Que les choſes inferieures doivent être ſoûmiſes aux ſuperieures : Que le ſerviteur doit obéir à ſon Maître, le ſujet à ſon Souverain, & le fils à ſon Pere : Qu'il eſt juſte de rendre à chacun ce qui luy appartient : Que nous ne devons faire à autruy que ce que nous voudrions qu'on nous fiſt : Que la Paix eſt préferable à la guerre, l'ordre à la confuſion : Qu'il vaut mieux être vertueux que riche : Qu'il eſt meilleur de pardonner que de ſe vanger : Que la vie privée, que la vie ruſtique, eſt plus heureuſe, que la vie de la Cour, &

que celle qui eſt embaraſsée de l'adminiſtration publique : Que perſonne ne ſe doit élever de ſoy-même aux Charges & aux emplois, &c. Qui eſt-ce, dis je, qui ne trouvera pas toutes ces veritez & une infinité d'autres, imprimées avec des caracteres de lumiere, dans le fond du cœur, dans les ſentimens & dans la conduite de toutes les Nations ? Ne les voit-on pas répanduës dans les Livres de tous ceux qui ont écrit & des Payens mêmes ?

Qui doutera auſſi aprés cela, que la meilleure de toutes les Philoſophies, & que la plus veritable Religion ne ſoient celles, qui ont des ſentimens & des maximes les plus ſympatiques avec toutes ces veritez, leſquelles ne paſſeront jamais? Si la Paix eſt préferable à la guerre, l'obéiſſance à la revolte, & l'ordre à la confuſion ; qui poura douter que la veritable Religion eſt celle qui étouffe les paſſions de l'homme, qui éteint le feu de la revolte, qui établit un ordre certain & viſible ; enfin, qui rend les hommes les plus feroces, doux comme des agnaux ? Qui poura douter que la veritable Philoſophie ne ſoit celle qui établit le plus clairement & le plus ſolidement l'exiſtence d'un Eſtre infini & l'immortalité de nos Ames, & qui va ainſi le plus droit aux maximes de la veritable Morale ?

XXII.

Mais les études, les meditations des hommes, ne ſont-elles pas encore des preuves ſenſibles de ce bon Goût ? puiſque nous ne cherchons autre choſe par tous ces travaux, dans la lecture des Livres, dans l'acquiſition des Sciences, que de nous former ce bon Goût. Car comme la mauvaiſe conſtitution du corps, & les maladies dépravent le goût du corps, & que l'Art de la Medecine tend à rectifier ce goût, en rétabliſſant la conſtitution & la ſanté; de même les paſſions, les mauvaiſes coûtumes, & l'ignorance des hommes, nous dépravent le goût de l'eſprit & du cœur; & nous tâchons par nos études de nous guerir l'eſprit & le cœur, & de rétablir l'un & l'autre dans ſa droiture naturelle, où ils jugent ſainement de tout. Et la Philoſophie & toutes les autres Sciences humaines, ſont impuiſſantes pour un ſi grand ouvrage; elles nous font ſentir la neceſſité d'un plus puiſſant ſecours, que nous trouvons infailliblement dans la Religion. C'eſt là le port heureux, où on arrive toûjours quand on uſe bien des lumieres de la raiſon, & quand on étudie avec jugement.

XXIII.

Voila bien parler des Goûts; mais comme ce mot eſt fort à la mode, qu'il

entre dans toutes ſortes de compoſitions, & qu'on s'en ſert à tout moment pour marquer un diſcernement exquis & une grande delicateſſe d'eſprit ; enfin, un jugement exact & ſolide : J'ay cru pouvoir en dire tout ce que j'en ay dit, afin de tâcher de diſſiper certaines erreurs, non du Peuple, mais des Philoſophes mêmes, ou plûtôt des Gens qui ſe piquent de Philoſophie ; qui par le plus effroyable de tous les aveuglemens, reduiſent tout à l'opinion & à l'accûtumance ; & n'ont point d'autres Religion que celle qui s'accommode le mieux à leurs affaires & à leurs paſſions. Il y a bien dans le monde de ces faux Philoſophes, qui appellent ſçavoir vivre, ſe conduire ſelon l'opinion & la coûtume, & qui ſous un faux prétexte d'honnêteté, donnent dans toutes les imaginations des hommes. Il eſt vray que la bien-ſéance, & que la Charité même ne veulent pas que l'on crie ſur tout le monde, ni que l'on pleure toûjours comme Heraclite, ſur les folies des hommes. Mais la Sageſſe veritable conſiſte à s'inſtruire ſoy-même, à redreſſer ſa raiſon, pour faire toûjours un bon choix, & pour prendre le meilleur parti ; Enfin, pour nous conduire ſeurement nous-mêmes, afin que ſi la raiſon ne veut pas que nous nous mêlions de conduire

les autres par nos diſcours, nôtre conduite puiſſe leur dire ce que nous n'oſons leur dire autrement : & qu'ainſi au lieu de les endurcir dans leur mauvais goût, en faiſant comme eux, nous les gueriſſions de ce mauvais goût, en faiſant autrement qu'eux.

XXIV.

On peut juger par l'abus que je viens de montrer, qu'on fait tres-ſouvent de ces paroles : *Il ne faut point diſputer des Goûts*, qu'il eſt tres-facile de ſe méprendre dans l'application des Proverbes ; & qu'il faut avoir de l'eſprit & de la connoiſſance pour s'en ſervir heureuſement : comme le dit le grand Homme duquel j'ay parlé au commencement de ce diſcours

Les Proverbes ſont des Myſteres dont le ſecret n'eſt pas revelé à tout le monde ; & c'eſt ſans doute, une des raiſons pourquoy le Sage dit, qu'ils ont mauvaiſe grace dans la bouche des inſenſez : *In ore ſtulti indecens eſt parabola* ; parce qu'outre qu'il ne ſied pas bien à ceux qui n'ont pas encore acquis aſſez de gravité, par la maturité de l'âge ou par un merite reconnu, de parler par Sentence ou Proverbe ; rien ne choque davantage les oreilles delicates des Perſonnes judicieuſes, que la fauſſe application d'une Sentence

ou d'un Proverbe. Mais auſſi ſi les Proverbes ne conviennent pas aux inſenſez, ils ſiéent fort bien à ceux qui ſont diſtinguez par leur vertu, par leur ſcience, ou par leur longue experience, &c. C'eſt ainſi qu'il eſt dit dans la Sageſſe, que la bouche du Sage orne la ſcience, parce que le Sage s'en ſert à propos; il ſemble qu'il luy donne plus d'éclat, plus de force & plus de poids. *Lingua ſapientis ornat ſcientiam.*

FIN.

TABLE
DES MATIERES.

A

AMes. Quel jugement on doit porter d'un Livre intitulé : *Deux cent Queſtions modeſtement propoſées, touchant la revolution des* Ames *humaines, & la conformité de cette Doctrine au Chriſtianiſme*, 170. Ce qu'on doit penſer de celui de la préexiſtence des *Ames*, 173.

Antipathie. D'où vient le mot d'antipathie, 287. Ce que c'eſt, *ibid.* & 288. Les cauſes de l'antipathie, 289. Il y a des antipathies qui naiſſent de la conſtitution, 290. Des antipathies entre les Proches, 292, entre les Sçavans, 292, *& ſuiv.* entre les membres des Compagnies, même de Juſtice, 253. Des moyens de remedier à ces maux, 294, 295, *& ſuiv.* Des antipathies qui ſont entre certaines Nations & certains Corps, 498 ; d'où elles naiſſent, *ibid.* Des differends qui arrivent entre les Corps au ſujet de la préſceance que cauſent des antipathies & des jalouſies, 299. Il eſt de la prudence & de la religion des membres des Corps de guerir ces antipathies, 302. Des antipathies qui ſont entre certaines Nations à cauſe des guerres particulieres qu'elles ont eûës entre elles, 304, 305. Des moyens de guerir toutes ces antipathies, *ibidem paſſim.*

Avare. L'avare n'eſt pas moins criminel devant Dieu, que celui qui aime le luxe & la vanité, 10 ; pourquoi, *ibid.* Le comble de l'iniquité eſt d'être avare & aimer le luxe tout à la fois, 10.

Auteur. Les Hommes ne ſe font pas Auteurs de deſſein prémedité, 134. Ceux qui étudient à deſſein de devenir Auteurs, ſont en grand danger de n'y reuſſir jamais, 335 ; pourquoi, 135, 136. D'où viennent tant d'ouvrages vains, inutiles & pernicieux à l'Egliſe & à l'Etat, 136. Les Auteurs temeraires jettent par leurs livres des ſemences de diviſion, 137. Ils ne doivent jamais rien entreprendre que pour l'utilité certaine de l'Egliſe, de l'Etat, ou du Public, 138. *& ſuiv.* Tout Auteur à qui il vient dans l'eſprit le deſſein de faire un Livre, doit étouffer ce deſſein, s'il n'y voit l'utilité des Particuliers & du Public, 142. Les ſujets veritables d'une loüange legitime dans les Auteurs, 144. Examen de cette propoſition : Maxime de l'Auteur des nouv. d'Holande, *Qu'il faloit proportionner les loüanges & l'admiration, non pas à l'utilité des Ouvrages, mais à la beauté du genie, des Auteurs qui les ont produits*, 144, 145. Refutation de la même propoſition, *ibid. & ſuiv.* De certains Auteurs qui ont écrit depuis peu, leſquels ſe ſont formez des deſſeins bizarres & extraordinaires. 170. *& ſuiv.* Des Auteurs qui ſemblent rougir de JESUS-CHRIST, 107, 208.

B

Bizarrerie. Etimologie du mot de bizarrerie 260. Ses cauſes, & ſon principe, les paſſions, 261. Ses effets, 258, 267, 263. Ce que c'eſt que bizarrerie, 261. Il n'y a preſque, perſonne qui ſoit exempt de bizarrerie, 264.

269 ; pourquoi, 265, 269. Les marques & les ſignes de la bizarrerie, 266, 267 Maxime generale pour corriger la bizarrerie, 270. Ce qu'il faut faire pour être veritablement exempt de toute bizarrerie, 271. La raiſon doit toûjours nous ſoûtenir contre la bizarrerie, 273. De quelques autres ſources de la bizarrerie, comme les infirmitez du corps, l'accablement des affaires, &c. 277. La ſimplicité d'intention eſt un tres-efficace remede contre la bizarrerie, 279, 280. Comment on doit ſupporter les bizarreries dans les autres, 282, 283. Moyens de ne point donner lieu aux bizarreries des autres, 285, 286.

C

Chaſteté. Ce que c'eſt que parler chaſtement 233. Le langage de la raiſon eſt chaſte, 234. Le langage des perſonnes paſſionnées eſt impur, 236. En parlant par neceſſité de certaines choſes, il faut éviter les manieres de parler des perſonnes débauchées, 237. Il eſt bon de ſe ſervir de métaphores & de termes impropres, 240. Des railleries, des équivoques, & des mots à deux ententes, 249. Ils bleſſent la chaſteté, *ibid.* Ils ſont défendus par l'Apôtre, 251. Ce qu'il faut faire quand on ſe rencontre à la compagnie de ceux qui ſe font un merite de railler finement ſur cette matiere, 254. Il faut fuir les Airs amoureux & laſcifs, les Vers tendres & paſſionnez, les Recits & les Fables qui font mention des amours impures des Dieux, &c. 255, 256. La chaſteté ne conſiſte pas ſeulement dans l'integrité du corps ; mais encore dans celle du cœur, 255.

Chrêtien. Les Chrêtiens ſont obligez à s'obſerver beaucoup dans l'uſage de leurs biens, 65. Ils ne doivent pas faire la moindre

choſe, qu'ils n'examinent de prés s'ils ne bleſſent point la Loi de l'Evangile, 66.

Comedie. Pourquoi la Comedie eſt dangereuſe, 152, 153. En quoi elle l'eſt plus que le Roman, 154. Contre les Auteurs de Comedies, 152, 155, *& ſuiv.* Combien ils ont ſujet de craindre l'indignation de Dieu, 156. La difficulté de reparer le ſcandale qu'ils ont cauſé par leurs livres, 157. De la Diſſertation du Docteur Fabricius pour la défenſe de la Comedie, 186. Combien les raiſons par leſquelles il veut juſtifier la Comedie d'aujourd'hui, ſont foibles & frivoles, 187, 188, *& ſuiv.*

Crainte. Ce que c'eſt, 399. Ce qui diminuë & ce qui augmente la crainte, 399, 400; elle eſt toûjours mêlée d'eſperance, 400. Le courage n'exclut pas toûjours la crainte, 402.

Crainte de Dieu. Il n'y a preſque rien qui ſoit tant recommandé dans l'Ecriture que la crainte de Dieu, 66. Elle fait toute la ſageſſe du Chrêtien, *ibid.* On ne peut être vraiment Chrêtien ſans la crainte de Dieu, 67. L'effet de la crainte de Dieu eſt de nous rendre extrêmement vigilans & circonſpects 67.

D

Dieu. Ce que Dieu a fait pour retirer l'homme du peché, 117 & 118.

Duel. Ce qui a determiné l'Auteur de ce Livre à faire quelque reflexion ſur cette matiere, 319. Pourquoi les Juges & les Officiers ſont ſi indulgens envers ceux qui ſont coûpables de ce crime, 319. Ce qui porte ceux qui le commettent à en eſperer l'impunité, *ibid.* Sa cauſe, 320. Réponſes à quelques raiſons que l'on apporte pour juſtifier le duel, 322, 336, *& ſuiv.* Le duel va directement contre

le veritable honneur, qui eſt de le conſerver pour les beſoins du Prince & de la Patrie, 326. Il n'y a pas d'honneur à hazarder ſa vie pour ſes interêts particuliers, 328. Le courage, la generoſité, la valeur, &c. conſiſtent à hazarder ſeulement pour les neceſſitez de l'Etat, 332. Le duel eſt contraire à la maxime qui défend de pourſuivre ſoi-même la vengeance de quelque injure particuliere & de ſe faire juſtice, 335, 360, 361, 375. Le duel eſt le plus grand & le plus énorme de tous les crimes, 342. 1°. Parce qu'il emporte tout à la fois & la perte de la vie & celle du ſalut, 343. 2°. Parce qu'il eſt homicide de ſoi-même, 344. Déſlors que l'on fait un appel ou que l'on l'accepte, on eſt excommunié de l'Egliſe, 358. Le duel eſt pire que l'aſſaſſinat, 362, *& ſuiv.* Raiſons qu'a eu l'Egliſe de faire des Loix contre les duels, 368, 369. Le Concile de Trente excommunie ceux qui permettent les duels, ceux qui ſe battent, & ceux qui en ſont les ſpectateurs, 370. Les duels ont été permis dans les premiers tems, 360, 370, 371. Motifs pour porter la Jeuneſſe à avoir de l'horreur de ces combats ſinguliers, 373. Si on n'avoit abſolument aucune eſperance d'impunité, on ne verroit pas tant de gens ſe battre en duel, 380. *Voyez* Homicide.

E

Ecriture. C'eſt une preſomption dangereuſe de vouloir inſinuer qu'il ſeroit neceſſaire de faire une nouvelle verſion de l'Ecriture, & qu'il n'y a que nous capables de la bien faire 180. Pourquoi, 181, *& ſuiv.*

Eſprit. Le mauvais uſage de l'eſprit eſt cauſe d'une infinité de mauvais effets, 131, *& ſuiv.*

F

Un Pere de *Famille* doit faire beaucoup moins de dépenſe qu'il n'a de revenu, 29. Raiſons pour leſquelles il doit ſuivre cette regle, *ibid. & ſuiv.*

Femmes. De l'immodeſtie des femmes dans leurs habits, 47. *& ſuiv.* elles ne ſçauroient ſans crime être vétuës d'une maniere immodeſte, 46. Celles qui s'habillent d'une maniere qu'elles ne ſont couvertes, ſont criminelles, 47. Elles donnent aux hommes occaſion de peché par leurs habits immodeſtes, 48. Comment elles pretendent juſtifier la ſomptuoſité de leurs habits & leur attachement à ſuivre les modes, 85. C'eſt par la modeſtie & par la gravité que les femmes d'une condition élevée au deſſus des autres doivent ſe faire diſtinguer, 85. Il n'eſt pas neceſſaire qu'une femme ſe faſſe connoître par ſes habits, 86. Une femme vertueuſe qui donne dans les modes, eſt une pierre de ſcandale aux foibles, 111.

Fra-Paolo. Jamais Auteur n'a écrit l'hiſtoire d'un Concile d'une maniere plus temeraire & plus ſcandaleuſe que Fra paolo, 163, 164, *& ſuiv.*

G

Goût. De ces paroles: *Il ne faut point diſputer des goûts*, 443 Les divers ſens que l'on peut donner à ces paroles, 444, 445. Dans quel ſens elles ſont vrayes ou fauſſes, *ibid.* Quoi-que l'on n'aſſujettiſſe perſonne à un goût particulier, il y a un goût general & univerſel, 446, 447. Ce que c'eſt que ce goût univerſel, 448. On doit preferer ſon goût en certaines rencontres, 449. Les peres ne doivent point permettre à leurs enfans de ſuivre tous leurs goûts, 449. Ils

doivent les accoûtumer à manger les choſes qui leur ſont propres, 450 Le goût commun eſt préferable à tout les goûts particuliers, 447 & 451. Les goûts des hommes ſont differends, ſuivant les differends climats où ils ſont élevez, 452. Du bon goût, 453. Du ſens de ces paroles: *Il ne faut point diſputer des goûts* dans le ſens figuré. 454. Il y a un bon goût dans les Sciences & dans les Arts, 455, *& ſuiv.* 504, *& ſuiv.* Du bon goût dans la Religion, 462. Quel eſt le goût par lequel on peut diſcerner la vraye d'avec la fauſſe, 463, 464, *& ſuiv.* Raiſons qui prouvent conſtamment que Meſſieurs de la R. P. R. n'ont point le bon goût en matiere de Religion, 465, *& ſuiv.* Il y a un bon goût en toutes choſes, 507, *& ſuiv.*

H

Habits. Quand on achette des habits, il ſeroit à ſouhaiter que l'on y mît moins d'argent que ſes égaux, 37. De l'enrichiſſement des habits, 39. Déréglement dans les habits, 40. Il faut être au deſſus du commun pour porter des habits enrichis d'or ou d'argent, 40. *Voyez* Modes.

Hiſtoire. De ſon utilité, 159. Il n'y a pas de lecture plus capable de former le jugement des hommes, quand elle eſt bien faite. *ibid.* C'eſt un grand ſecret que de ſçavoir bien lire l'Hiſtoire, 159. Il faut remarquer trois choſes touchant l'hiſtoire. 1. Encore qu'un Hiſtorien doive dire les choſes comme il les ſçait, il ne doit pourtant pas dire tout ce qu'il ſçait, 159. La ſincerité de l'Hiſtoire ne veut pas qu'on diſſimule des défauts publics, ou des fautes de conduite, qui ſont connuës de la plûpart, 160. Quand elles ſont ſecrettes, il n'eſt pas permis de les dire, ſans

y être forcé par les interêts visibles de l'Eglise ou de l'Etat, 160. Pourquoi, 161. 2. Il faut interpreter leurs pensées par leurs actions publiques, & non pas foüiller dans le secret des cœurs, ni donner de mauvais sens à leurs actions, 161. D'où vient ce défaut dans les Auteurs, 162. 3. Les Historiens ne doivent jamais faire de reflexions qui aillent à diminuer le respect qui est dû aux Puissances établies de Dieu, 161. Fra-Paolo dans son histoire du Concile de Trente, a peché contre ces trois regles, 163. Preuves de cette verité, 164, *& suiv.*

Homicide. L'homicide de soi même est un des plus horribles crimes, 345; il est l'effet du desespoir, *ibid.*; il perd infailliblement son ame, 345. Celui qui est dans la disposition de se tuer soi-même, est capable de tuer les autres, 346; il n'a pas de soûmission à la volonté du Seigneur, 347. L'homicide est la marque d'un petit cœur, 348, 349. Des prétendus Sages de l'antiquité, qui se sont donné la mort, 348, *& suiv.* Il faut attendre la mort & ne point se la donner, 352, 354. Les peines que l'Eglise ordonne contre ceux qui se donnent la mort, 356.

Honneur. Ce que c'est que l'honneur, 312, 323. En quoi consiste l'honneur d'un homme d'épée, 323, *& suiv.* Les Payens ont eu de justes sentimens de l'honneur, 324. L'honneur nous oblige de nous sacrifier pour le service du Prince & de la Patrie, 325. Le veritable honneur doit être selon les Loix de la politique & de l'Evangile, 336.

I

Jardins. Des dépenses excessives que l'on fait pour orner des Jardins, 60. A qui ces sortes de dépenses sont permises, 61.

L

Langues, langage. Les langues par elles-mêmes n'ont rien qui les élevent au deſſus des autres, 218. Les langues ſont les inſtrumens de la communication des penſées, 219. Ce qui fait la beauté & la force des langues, 225. Il n'y a qu'à cultiver les langues, pour les rendre polies, fortes & abondantes, 226. De la prononciation des langues, 226, 227. Des langues mortes, 228. Pourquoi nôtre langue ne le doit ceder à aucune autre, 219. De la chaſteté du langage, 233. Le langage des Sçavans & des honnêtes Gens eſt toûjours chaſte, de quelque maniere qu'il ſoit tourné, 234. Le langage & le ſtyle des perſonnes paſſionnées, ne l'eſt pas, 236. Quand on eſt à parler de certaines choſes, que la bienſeance ne veut pas que l'on nomme, il faut ſe ſervir d'expreſſions metaphoriques & détournées, 240. Il faut en parler tout autrement que les perſonnes diſſoluës, 240, 241. Il eſt permis aux Tuteurs & aux Directeurs de parler avec diſcretion, des choſes que la bienſeance défend de nommer, 245. 246. *& ſuiv.*

Liberalité. En quoi elle conſiſte, 116

Livres. Ils acquierent du poids & de la reputation en vieilliſſant, 137. Il eſt difficile de trouver des Livres qui ſoient tellement indifferens, qu'ils ne ſervent ou ne nuiſent à perſonne, 148. Des livres de nulle utilité, 202. 203.

Loix. Il eſt dangereux qu'on s'accoûtume à mépriſer la Loi du Souverain, 9 & 10. D'où vient que les Loix & les Ordonnances ſont ſi mal gardées, 316. Les Juges doivent en tout dépendre de la Loi & de l'intention du Legiſlateur, 317. Ils ſont chargez en con-

ſcience de faire garder la Loi du Souverain, 318.

Luxe. Voyez *Modes.*

M

Maiſon. Jamais on ne s'eſt tant étudié à être bien logé à la Ville & à la Campagne, 60. Contre ceux qui ne trouvent jamais rien à leur fantaiſie, & qui abattent & bâtiſſent continuellement. *ibid.*

Meres. Des meres qui élevent leurs enfans dans la vanité, 49; qui les accoûtument à avoir la gorge découverte, *ibid.*; qui les forcent de s'habiller immodeſtement, 49. Elles prennent le pretexte de ce qu'elles ont des filles à marier pour ſuivre les modes, & pour ſe trouver dans toutes ſortes de divertiſſemens, 78. Cette voye eſt une des plus mauvaiſes qu'elles puiſſent prendre pour marier leurs filles, 79. Elles ne doivent pas les plonger dans le luxe & dans la vanité des modes, pour leur procurer un mariage avantageux, 80. Elles ne doivent point faire apprendre à chanter à leurs filles des airs tendres & paſſionnez, ni leur donner pour Maîtres de jeunes hommes, 81. Pourquoi, 83, 84.

Modes. Comment les modes indifferentes en elles-mêmes deviennent criminelles, 16. Ceux qui aiment les modes aiment le monde, 17. Pourquoi on ſuit les modes, *ibid.* Ce qui nous fait ſuivre les modes, 18. D'où vient cette bizarrerie & cette multiplicité de modes, 19. Le moyen d'arrêter le torrent des modes 19. Ce n'eſt pas la commodité que l'on cherche dans les modes, 19. & 20. Comment un homme ſage doit ſe comporter touchant les modes, 23, 24. Les femmes doivent toûjours fuir les modes immodeſtes,

25. De l'origine des modes, 26, 27, *& ſuiv.* Regle generale pour ſe conduire dans les modes & pour éviter le luxe, 28. Raiſons qui doivent nous porter à éviter toutes ſuperfluitez, 29, 30, 31. *& ſuiv.* Seconde Regle. Lorſque nous achetons des meubles ou des habits, nous y devons mettre moins d'argent que nos égaux, 37. Troiſiéme Regle. N'aller pas tout à fait juſqu'à la mode & ſe tenir un peu au deſſous, 38. Les excés des modes dans l'enrichiſſement des habits, 39. Les modes ne conviennent pas aux Eccleſiaſtiques & aux Magiſtrats, 40. Il y a peu de perſonnes qui puiſſent porter des habits enrichis d'or & d'argent, des broderies, des denteles, &c. 40. A qui il appartient de porter de ces ſortes d'habits, *ibid.* Ces ſortes de vanitez préjudicie fort à l'Etat, 41. En quoi, *ibid.* Les modes & les ouvrages de vanité font ſubſiſter un trop grand nombre d'ouvriers dans les Villes, qui ſeroient neceſſaires à la Campagne, où il manque de gens pour cultiver la terre, 42. La mode de s'habiller immodeſtement eſt tres criminelle dans les femmes, 50. La mode d'avoir des nuditez en relief ou en peinture, eſt pernicieuſe & condamnée, 50. 52, *&* 53. Difficulté de conſerver ſa pureté avec cette mode, 50, 51. On a de la peine à ne pas ſuivre le torrent de la mode, 68. Ce qui nous empêche d'y reſiſter, 69, 70, *& ſuiv.* Le moyen de ſe défendre des modes & des choſes qui ſont ſelon le monde, 72, *& ſuiv.* Ceux qui diſent que l'on ſuit les modes ſans attachement & ſans amour pour le monde, s'abuſent volontairement, 87. Si les modes étoient indifferentes, on ne ſe roidiroit pas ſi fort contre les Prédicateurs qui les dé-

fendent, 88, *& ſuiv.* De tout tems on a prêché contre le luxe & les modes, 94, & 100. On ne doit pas ceſſer de crier contre ce vice, qu'oi qu'il ait infecté le monde de tout tems, 102 103. Les vieillards ſont auſſi entêtez des modes que la jeuneſſe, 106. A meſure qu'ils diminuënt la vanité des habits, ils augmentent le faſte des meubles, des maiſons, de la table, &c. 106. C'eſt une veritable folie de s'attacher au luxe & au monde dans le declin de ſa vie, 107. Si quelques femmes vertueuſes ſuivent les modes, il faut les imiter dans leur vertu & non pas dans les modes, 108, 109. Elles ſont une pierre de ſcandale aux autres, 111. D'où vient que les Prédicateurs, en parlant du luxe & des modes, s'adreſſent plûtôt aux femmes qu'aux hommes, 112, 13. Les amateurs des modes, qui ſont prodigues pour le faſte & le ſuperflu, ſont ordinairement avares pour le neceſſaire, 114, 115. Toute profuſion n'eſt pas liberalité, 115.

Monde On ne peut être du monde & être ſauvé, 11. *& ſuiv.* Pourquoi, *ibid.* Fauſſe perſuaſion de la plûpart des mondains, qui ſe flattent de n'être pas du monde, ou du moins de le quiter dans un certain âge, 12. Il n'eſt jamais permis d'être du monde, même dans la jeuneſſe; & pourquoi, 12. *& ſuiv.* Ce que c'eſt que le monde, 14. Tout homme & toute femme qui aime les modes, eſt du monde, *ibid.* L'amour du monde nous fait ſuivre les modes, 18, & 21. Des diverſes modes qui regnent aujourd'hui, & combien elles ſont incommodes, 20. *&* 21. Ce que c'eſt que l'amour du monde, 69. Nous devons être indifferens pour l'eſtime & pour le mépris que le monde pouroit faire de nous, 74.

N

Neceſſaire. Ce que c'eſt que le neceſſaire, 5. Du neceſſaire à la condition, 6, & 7. Le neceſſaire de la condition n'eſt pas different de l'utile ou du commode de la nature, 7. D'où vient que les hommes ne ſe contentent jamais du neceſſaire, 26, *& ſuiv.*

Nudité. Les nuditez dans les femmes ſont criminelles. 47. Elles ſont une occaſion de peché aux hommes, 48. Des meres qui élevent leurs filles dés leur plus tendre jeuneſſe à être nuës, 49. De la coûtume abominable d'accoûtumer de bonne heure les jeunes filles à avoir la gorge nuë, de peur qu'elles en ſoient incommodées dans un âge plus avancé, *ibid.* Les nuditez en relief ou en peinture, ſont défenduës à toutes ſortes de perſonnes, 50; elles produiſent de plus mauvais effets que les paroles, *ibid.* Vains prétextes pour autoriſer cet abus, 51.

O

Or. Des enrichiſſemens d'or & d'argent, & à qui ils conviennent, 40. Les étofes d'or & d'argent font un grand préjudice à l'Etat, 41.

Oracles. D'un Livre intitulé: *Des Oracles des Payens*, 174. Son Auteur: ce qui l'a engagé à cette entrepriſe, & le jugement qu'on en doit porter, 175, 177, *& ſuiv.*

P

Paſſions. La raiſon nous doit ſoûtenir contre les paſſions, 373. On fait gloire de certaines paſſions, & on a honte des autres, 373. Pourquoi, *ibid.* & 374. Pour cacher une paſſion on ſe laiſſe ordinairement emporter par une autre, 376.

Penſée. De quelle maniere nous exprimons nos penſées, 220. Comment on les oublie, *ibid.* Nous ne pouvons pas exprimer toutes

nos penſées, 221. Pourquoi S. Paul ne pouvoit exprimer ce qu'il avoit vû dans ſon raviſſement, 220, 221. D'où provient la facilité de s'exprimer, 222. Pourquoi l'expreſſion ne répond jamais, ni à la beauté, ni à la force, ni à la netteté de la penſée, 223. Ce qu'il faut faire pour bien prendre la penſée d'un Auteur, 224.

Perruques. Divers uſages des perruques, 1 & de celles que l'on porte aujourd'hui, 20.

Prédicateurs. On doit être docile à la voix des Prédicateurs & leur obéïr, 88, 89, 99.

Providence. Les hommes de tous les tems ont crû la providence, 393.

Q

Querelles. L'antipathie eſt la ſource des querelles & des diviſions. 262, *& ſuiv.*

R

Prétendus *Reformez.* Ils n'ont pas le bon goût en matiere de Religion, 463. Ils ont établi leur Religion par une revolte, 465. Ils ont agi contre leurs propres regles & leur propres principes, 467, *& ſuiv.* Les circonſtances de leur procedé envers l'Egliſe. 465. Ils ſe ſont ſeparez ſans aucun jugement legitime, 473. Ils n'ont eu aucune autorité pour former des corps ou pour juger, 473, 474, *& ſuiv.* Ils n'ont point les marques de la veritable Egliſe, 477; 491. Leur procedé à l'égard de leurs Souverains, 478. Ils ont mépriſé les Ordonnances legitimes des Souverains, 479; violé les droits Divins & humains, en leur reſiſtant ouvertement, 481; ſuſcité des guerres civiles, 483; pris les armes contre leur Souverain pour la cauſe de leur nouvelle Religion, 485, &c. Deux obſervations ſur la Religion P. R. La premiere, que la veritable Egliſe n'a pas be-

ſoin d'inventions chimeriques pour ſe ſoûtenir, comme celles des P R. 491, *& ſuiv.* La ſeconde, que ces Meſſieurs ne comprennent pas comment parmi les Catholiques on peut défendre la lecture des mauvais livres, puiſqu'ils ont eté une occaſion de chûtes à pluſieurs, & que nôtre Religion eſt contraire aux ſens, & qu'elle eſt pleine de Myſteres incomprehenſibles, 494. *& ſuiv.*

Religion. La réünion des Religions eſt une viſion des eſprits orgueilleux, aveugles, & préſomptueux, 191. L'impoſſibilité de cette réünion, 192 Ces projets de réünion ſe font plûtôt pour troubler l'Egliſe & corrompre les enfans, que pour guerir le ſchiſme & rétablir l'unité, 193 Le ſeul moyen de réünir les Religions, c'eſt de ſe ſoûmettre à tout ce que l'Egliſe propoſe de croire, *ibid.* De ceux qui cherchent des tiers partis entre des ſentimens oppoſez, touchant quelque point de Religion, 194. Ils ſont mal reçûs des deux côtez, 195. Les ſiſtemes nouveaux en matiere de Religion, ſont tres dangereux, 195, On ne doit pas entreprendre facilement des explications nouvelles des Myſteres de nôtre Foi, ni ſe ſervir de termes inuſitez, 195, 196 Du bon goût dans la Religion, 462, les marques de la veritable Religion, 463,

Richeſſes Celui qui uſe immoderément de ſes richeſſes pour la vanité, eſt reprouvé de Dieu, 64.

Romans. La lecture des Romans flate & imprime en nous les trois plus dangereuſes paſſions de l'homme; l'amour, l'ambition, & la vengeance, 154. Contre les Auteurs de Romans, 155, *& ſuiv.*

S

Sçavans. Nôtre ſiecle a produit un grand nombre

nombre de Sçavans, 129. On y a découvert beaucoup de choſes qui étoient inconnuës à ceux qui nous ont precedé, *ibid.*

Science. Les funeſtes effets de la ſcience qui ne ſe conduit pas par les regles de la Prudence & de la Sageſſe, 130, 131, & 204. En quoi conſiſte cette ſageſſe, 205. On doit rechercher les Sciences comme un moyen de redreſſer nôtre raiſon & nôtre volonté, 132. Dans quelle vûë nous devons travailler à l'acquiſition des Sciences, 132, 133. Un homme de Science eſt la lumiere de tout le Corps politique, 133. Précautions que doivent prendre ceux qui ont deſſein d'écrire & de compoſer des Livres, 134. La veritable Science eſt la ſcience du ſalut, 209. Un Chrêtien ne doit point ſe faire une occupation des ſciences de vanité, 208, 210. La ſcience de l'homme eſt finie, bornée & limitée; par conſequent il doit meſurer ſa curioſité à ſa portée & à ſes forces, 213, 214.

T

Table. Du luxe de la table, 56, *& ſuiv.* Dans les repas que l'on donne à ſes amis & à ſes parens, on ne doit pas ſurpaſſer, ni même quelquefois égaler ceux de ſa condition & de ſon bien, 56, 57. On peut y ſervir des mets rares & delicats, 57. Pourquoi, *ibid.* Il y faut éviter cette prodigieuſe quantité de differents mets, & l'exceſſive dépenſe, 58, 59, *& ſuiv.*

Vieux *Teſtament.* De l'hiſtoire critique du Vieux Teſtament, & quel jugement on doit porter de ce Livre, 180, *& ſuiv.*

Tonnerre. Sentimens exceſſifs & vicieux des hommes, au ſujet du tonnerre, 381. Comment on doit craindre le tonnerre, 382, *& ſuiv.* On doit regarder le tonnerre comme

un effet des causes naturelles qui sont entre les mains de Dieu, pour en faire sa volonté, 385. Nous pouvons & nous devons craindre le tonnerre d'une crainte raisonnable & Chrêtienne, 394. Ce que c'est que craindre Chrêtiennement le tonnerre, 394; ce que c'est que le craindre raisonnablement, 395. Considerations qui nous doivent empêcher de craindre si fort le tonnerre, que nous tombions dans l'abbatement, 396. Cette crainte excessive est injurieuse à Dieu, 397, & 436. Preuves que l'on peut & que l'on doit craindre le tonnerre, 398, *& suiv.* On n'est pas digne de loüanges pour ne point craindre le tonnerre, 403. Raisons qui nous le doivent faire craindre, 404, 405. De tous les dangers où sont exposez les hommes, il n'y en a point qui fasse si promptement & si parfaitement retourner à Dieu que le tonnerre, 410. Idée du peril où nous sommes lorsqu'il tonne, 415, 416, *& suiv.* L'Auteur de l'Art de penser condamne la crainte excessive du tonnerre, 408; il semble blâmer toute crainte de ce metéore, 413; foiblesse de son raisonnement, 414, *& suiv.* Toutes précautions ne sont pas inutiles pour nous mettre à couvert du tonnerre, 419, 420 Quoi que la crainte ne serve de rien pour faire éviter le tonnerre, ce c'est pas une raison assez forte pour nous guerir de la crainte, 421. Raisonnement de ceux qui alleguent l'impuissance de l'homme, pour resister à l'execution des Arrêts éternels de Dieu qui l'ont déterminé à mourir ou à ne pas mourir par le tonnerre, 421, 422. Réponse à cette difficulté, 423, *& suiv.* Des fausses assurances que cherchent la plûpart des personnes su-

ſettes à la crainte exceſſive du tonnerre, 437. La Priere eſt ſalutaire contre le tonnerre, 438. Preuve invincible que nous devons craindre le tonnerre, tirée des Prieres de l'Egliſe, 439. Il ne faut point entretenir les enfans d'une infinité d'hiſtoires ſuppoſées que l'on conte ſur le tonnerre, 440.

V

Vanité. Il n'y a rien qui ſoit plus oppoſé à Dieu que la vanité. 2. Divers pretextes dont les hommes ſe ſervent pour juſtifier leur vanité, *ibid.* Neceſſité de la combattre, 2. *& ſuiv.* Ce que c'eſt que la vanité, 4. Le moyen de retrancher le faſte & la vanité, 122. Les fâcheuſes ſuites du faſte & de la vanité, 123, *& ſuiv.*

Uſage. L'uſage des choſes de la terre ſelon la neceſſité eſt bon, 64. L'uſage moderé de ces choſes, au delà de la neceſſité, eſt pardonnable, *ibid.* L'uſage exceſſif eſt un peché tres-grand, 64. Tout Chrêtien doit s'obſerver beaucoup dans l'uſage de ſes biens, 65.

Utile. Ce que c'eſt que l'utile, 5. L'utile de la condition, 8.

Fin de la Table des Matieres.

CATALOGUE DES LIVRES qui ſe trouvent chez D. Horthemels.

ALlatius de Orientalis & Occidentalis Eccleſiæ perpetua Conſenſione. 4.
Antiquitates Eccleſiæ Orientalis & Vita Morini. 8.
S. Athanaſii Opera. f. 2. vol. Gr. Lat. col.
Amedii Guimenii Opuſcula. 12. col.
Amor Pœnitens. 8. 2. vol.
Abregé de la Foi & de la Morale de l'Egliſe, tirée de l'Ecriture Ste, par le R. P. Alexandre, 12. 2. vol.
Abregé de l'Hiſt. de l'Ordre de S. Benoiſt. 4. 2. vol.
BIblia ſacra verſiculis diſtincta fol. 4. 8. 12. & 24.
La Ste Bible, traduite par les Docteurs de Louvain. fol.
Biblia ſacra Gordoni. fol. 3. vol.
Baronii Annalium Epitome. 12. 3. vol.
Becani Summa Theologiæ. fol. Pariſ. & Lugd.
Bollandi acta Sanctorum Maii. To. 7. & 8.
Bonacinæ Opera. fol. 2. vol.
Bedæ Venerabilis Opera. fol. 4. vol.
Boileau de Antiq. & Maj. Epiſc. cauſis. 4.
Baluſii Capitularia Regum Francorum fol. 2. vol.
——— Innocentii III. Epiſtolæ. fol. 2. vol.
Brovveri antiquitates Fuldenſes. 4.
Buxtorfi Lexicon Hebraïcum & Chald. 8.
Bonaly Theologia. 12. 2 vol.
Beveregii codex Canonum illuſtratus. 4.
Bynæus de Calceis Hebræorum cum tabulis Æneis. 12.
COrpus Hiſtoriæ Byzantinæ. fol. 25. vol. Pariſ. è Typographiâ Regiâ.
Cottelerii monumenta Eccl. Græc. 4. 3. vol. Græc. Lat.
Le Cointe, Annales Eccleſiaſtici Francorum. f. 8. vol. è Typographiâ Regiâ.
Confuſius ſinarum Philoſophus, ſive ſcientia ſinenſis adjecta eſt Tabula Chron. Monarchiæ ſinicæ ab exordio ad hæc uſque Tempora. fol.
S. Cyrilli Homiliæ in Jeremiam. 8. Græc. Lat.
Ceremonies & Coûtumes des Juifs, avec le Suplement du P. Simon. 12.
Concordantiæ Bibliorum. 8. colon.
——— Eadem. 4. Lugduni.
S. Climaci Opera. fol. Gr. Lat.
Cabuſſutii notitia Eccleſiaſtica. fol.

S. Clement. Alexandrini Opera. fol. Gr. Lat.
Concilium Tridentinum. 24. col.
——— Idem Lugduni. 12.
Catechiſmus Concilii Tridentini. 24. colon.
——— Idem Lugduni 12.
Capelli Critica ſacra. fol.
Carranzæ ſumma Conciliorum. 8.
S. Chryſoſtomi Opera. fol. 5. vol.
Cave Cartophylax Eccleſiaſticus, quò propè M. D. ſcriptores Eccleſiaſtici recenſentur. 8.
B. Clementis Epiſtola ad Corinthios. 8.
Carolus M. & Synodus Pariſienſis de imaginibus. 8.
Les Conciles Generaux, avec l'Hiſtoire & les Actes. Le premier Concile de Nicée. 8. to. 1.
Deſcartes, Methode pour bien conduire ſa raiſon, 4.
——— *Traité de l'homme.* 4.
Dandilly, Oeuvres ſpirituelles. fol. 3. vol.
——— *Du B. Davila.* fol.
——— *Oeuvres Chrétiennes.* 4.
——— *Les mêmes,* in 12.
Dodvvelly Diſſertationes Cyprianicæ. fol.
Euſebii & aliorum Hiſtoria Eccleſiaſtica cum notis Valeſii. fol. 3. vol. Gr. Lat.
——— Eadem. fol. Latinè.
Entretiens ſur les Vies & ſur les Ouvrages des plus excellens Peintres Anc. & Mod. par M. Felibien 4. 2. vol.
Du même, Recueil Hiſtorique de la Vie & des Ouvrages des plus celebres Architectes. 4.
Du même, Deſcription des Peintures, & autres Ouvrages faits pour le Roy. in 12.
Epiſtres & Evangiles. 12.
S. Epiphani Opera. fol. 2. vol. Gr. Lat. col.
Euſebii præparatio & demonſtratio Evangelica. fol.
Evenemens Hiſtoriques, choiſis. 12.
Ferrandus, in Pſalmos. 4.
Fides Eccleſiæ Orient. ſive Gabriëlis Philadelphienſis opuſcula ſtudio Richardi Simonis. 4. Gr. Lat.
Fabri Conciones. fol. 4. vol.
Gratianus de caſibus Virorum illuſtrium ſtudio D. Flechier. 4.
S. Gregorii Magni Opera. fol. 3. vol.
S. Gregorii Nyſſeni Opera. f. 2. vol Gr. Lat
Getii Summa Theologiæ Moralis. 8.
Gavantus in Rubricas Miſſalis & Breviarii Romani. 4.
Grotius de veritate Religionis. 8.
Galani Hiſtoria Armena Eccleſiaſt. & Polit. 8.
Grotii Opera Theologica. fol. 4. vol.

Huetii Demonſtratio Evangelica auctior. fol.
——De interpretatione & claris interpretibus. 4.
Harduini S. J. de Baptiſmo quæſtio triplex. 4.
Hommeii Supplementum Patrum. 8.
Hiſtoire Metallique de la Republique de Hollande, par Monſieur l'Abbé Bizot. fol.
Huygens inſtructio Theologica. 4.
Harpocrationis Lexicon x. Oratorum cum verſ. Lat. Biancardi, Mauſſaci & Valeſi notis. 4.
Hincmari Opera fol. 2. vol.
S. Hieronymi Opera. fol. 4. vol.
Hiſtoire de l'Origine des Dixmes, Benefices & biens temporels de l'Egliſe. 12.
Homelies ou Inſtructions familieres ſur les Commandemens de Dieu & de l'Egliſe, par le Sr Bocquillot. 2. vol. 12.
——— *Sur le Symbole des Apôtres.* 12.
——— *Sur l'Oraiſon Domin. & la Salutation Angelique.* 12.
Hiſtoire du Pontificat de S. Gregoire, par M. Maimbourg. 4.
Du Pontificat de S. Leon, par M. Maimbourg.
S. Irenæi Opera. fol. Gr. Lat.
Janſenius Gandavenſis in Evangelia. fol.
——— Epitome. 4.
——— Iprenſis in Pentateuchum.
——— In Evangelia. 4.
S. Juſtini Martyris Opera. fol. Gr. Lat.
Introduction à la lecture de l'Ecriture Ste, par le P. Lamy. 12.
S. Leonis & aliorum opera accedunt Proſperi Aquitanici Opera. fol.
Layman Theologia. fol.
Le Cantique des Cantiques, traduit en François avec une explication du ſens litteral & ſpirituel, tiré des SS. & des Auteurs Eccleſiaſtiques. 8.
La Geneſe, Traduction nouvelle. 4. vol. 12.
La Vie de M. Deſcartes, par M. Baillet. 4.
Lightfotii Opera omnia. fol. 2. vol.
De la veritable Religion, par le R. P. le Vaſſor. 4.
Le Moyne Varia ſacra. 4. 2. vol.
Leig. Critica ſacra. V. & Novi Teſtamenti. fol.
Launoy Elogium. 8.
L'Eſclave Religieux, & ſes avantures. 12.
Morini exercitationes Eccleſiaſticæ & Biblicæ. fol.
——— Opera. fol. 2. vol.
Caroli Molinæi Opera omnia. f. 5. vol.
Martene de Antiquis Monachorum ritibus. 4.
Miræi notitia Epiſcopatuum orbis Chriſtiani. 8.
Marii Mercatoris Opera ſtudio P. Garnerii. fol.
Menochius in S. Scripturam. fol. Antu. & Lugd.

Meditations de Buſée. 12. 2. Vol. 12. 1. vol.
——— *Pour tous les jours de l'année.* 12. 5. vol.
NOvum Teſtamentum. 24. Colon.
Nicephori Hiſtor. Eccleſiaſtica. fol. 2. vol. Gr Lat.
Nouveau Teſtament de Louvain. 12.
OEuvres diverſes des Srs De la Fontaine & Maucroy. 12. 3 vol.
Oeuvres de M Gobinet en 6. vol. Sçavoir.
——— *Inſtruction de la jeuneſſe en la Pieté Chrétienne.* 12.
——— *Addition à l'inſtruction de la jeuneſſe.* 12.
——— *Inſtruction ſur la Penitence & la ſainte Communion.* 12.
——— *Sur la verité du S. Sacrement.*
——— *Sur la Religion.* 12.
——— *Sur la maniere de bien étudier.* 12.
——— *Prieres pour le matin & le ſoir.* 24.
POli Synopſis Criticorum. fol. 5. vol.
——— Idem. fol. 5. vol. Gr. Pap.
Paraphr. ſur l'Ev. de S. Mathieu, par le R P. Le Vaſſor. 12.
——— *Sur l'Evangile de S. Jean.* 12. *du méme.*
——— *Sur les Epitres de S. Paul.* 12.
Les Pſeaumes en forme de Prieres. Paraphraſe. 12.
Prieres formées ſur tout ce qu'il y a de Moral dans l'Ancien & dans le Noveau Teſtament. 12.
RElation de l'Ambaſſade de Siam, par M. le Chevalier de Chaumont 12.
Recueil de divers Voyages en Afrique & en Amerique. 4. *avec figures.*
Richerii Hiſtoria Conciliorum Gener 4. 2. vol.
——— Vindiciæ Doctrinæ Majorum Scholæ Pariſienſis. 4.
——— De Eccleſiaſt. & Polit. poteſtate. 4.
——— Apologia pro Gerſonio. 4.
Richardi Simonis diſquiſitiones Criticæ. 4.
De Rhodes Theologia. fol. 2. vol.
Relation de l'Inquiſition de Goa 12. *avec figures.*
Recueil de divers Ouvrages de Pieté, par M. l'Abbé du Jarry. 12.
Robertſoni Theſaurus linguæ S. ſive Concordantiale Lexicon. Hebr. Lat. Bibl. 4.
——— Manipulus linguæ ſanctæ & Eruditorum Hebræo Biblicus. 8.
SChelſtrate Diſciplina Arcani 4.
——— Acta Concilii Conſtantienſis. 4.
Spondani Annales ſacri. fol.
——— Epitome Baronii. fol. 2. vol.
——— Continuatio Baronii. f. 2. vol.
Seldenus de Dis Syris. 8.
Summa D. Thomæ. fol.

——— Eadem cum notis Nicolai. fol.
Sylvius in D. Thomam. f. 4. vol.
Scaropuli Hiſtoria Concilii Florentini. fol.
Suiceri Theſaurus Eccleſiaſticus è PP. Græcis. f. 2 vol.
Spencerus de Legibus Hebræorum Ritualibus earumque rationibus. f. & 4.
Schaaf opus Aramæum, complectens Grammaticam Chald. Syriac. Lexicon Chaldaïcum, &c. 8.
Seynenſis Conciones in Dominicas & Feſta totius anni. fol. 4. vol. Coloniæ. 1677.
Sirmondi Opuſcula varia. 8. 2. vol.
Sidonius Apollinaris Sirmondi. 4.
Sermons de la Colombiere. 8. 1. vol.
Traité de l'origine des Dixmes & de l'obligation de les payer. 12.
Traité de l'origine de l'ouye de M. Du Verney. 12.
Traité de la Chaſſe, compoſé par Arrian Athenien, & par Oppian. 12.
Tirinus in Biblia. f. Antu 2. vol.
Tornielly Annales ſacri. f. 2. vol.
Traité de l'Artillerie, & l'Art de jetter les Bombes. in 12. 1690. *avec figures.*
Torquato Taſſo, du Louvre. fol.
Tableau de la Fortune, par M. Chevreau. 12.
D. Thomæ Opera omnia. fol. 20. vol.
Thomæ Angli Sonus Buccinæ, & alia opuſc. 12.
Voſſii Variar. obſervation. libri IV.
Voyage de Siam par les RR. PP. Jeſuites. 4. 2. vol.
Voyage de Siam, par M. l'Abbé de Choiſy. 4. & 12.
Voye abregée pour aller à Dieu, du Card. Bona. 12.
Uſſerii Annales utriuſque Teſtamenti. fol.
——— Antiquitates Eccleſ. Britannic. accedit de Eccleſiar. Chriſtian. Succeſſ. ac ſtatu. fol.
Viator Chriſtianus. 24.
Vvalthoni apparatus Biblicus. fol.
Vvalenburg Controverſiæ. f. 2. vol.
——— ——— Eædem contractæ. 12.
Voſſius de 70. Interpretibus. 4.
Voſſius de Theologia Gentili & Phyſiologia Chriſtiana. 2. vol. gr. papier. fol.
——— Idem. 4. 3. vol.
De Voragine Sermones. 8. 6. vol. Lugd.
Vvillis Opera omnia. 4. Amſterd. 2. vol.
ZYpæi fundamenta Medicinæ reform. 8,

On trouve dans la même Boutique toute ſorte de Livres de Paris, Lyon, & des Pays Etrangers.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE